N° 720 39e Année Tome CCIV 15 Juin 1928

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Étranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

Bulletin de souscription à l'abonnement du
" CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **65 fr.** (France) / **85 fr.** (Etranger) } pour un abonnement d'un an au " Crapouillot ". (et **75 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal plus **12** fr. (ou **15** fr.) pour la livraison de luxe « Le Jardin du Bibliophile ».

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10 à 12 .... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques, d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et de géographie ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

JÉSUS
HOMO ESTHETICUS[1]

I

Qu'est-ce que Jésus? Quelle sorte de réalité est la réalité de Jésus?

J'écarte tout soupçon de réalité historique pour ne retenir que la réalité du mythe. L'historicité de Jésus? Il appartient aux exégètes de la discuter, d'en déterminer la vraisemblance. Bar-Abbas, déclare M. Daniel Massé; et M. Couchoud ne conclut à sa confusion avec un messie national juif dont le supplice aurait fourni quelques traits au drame de la passion que pour dissocier plus entièrement ce personnage historique du Jésus des Evangiles. Et en effet, de ce héros patriote, qui n'a pas été réclamé par le seul peuple qui eût été fondé à s'en prévaloir, rien n'est resté dans les récits du Nouveau Testament. Bien au contraire, de ce qu'il put être, tout a été écarté, dissimulé, travesti et masqué. S'il est une personnalité qui ne peut être évoquée à propos du Jésus évangélique, c'est expressément celle du héros qui entreprend de délivrer sa patrie du joug de l'étranger. Dans la mesure où quelque reflet d'histoire s'est posé sur les Evangiles, ce reflet n'a pas trait à Jésus. Il doit être détourné de l'auréole qui nimbe son image.

(1) Voy. « Les Précurseurs de la moralité esthétique », *Mercure* des 1er mai et 1er juin 1928.

§

Le Jésus des Evangiles est un mythe dans la plus pure acception du terme. La réalité mythique de Jésus domine la réalité de tout personnage historique de la grandeur de l'intervalle qui sépare le mythe de l'histoire, le virtuel du figé, la substance vivante de la substance morte.

Le caractère idéal du fait historique est son objectivité par où il s'oppose au changement. Tout l'effort des historiens va à lui conférer cette qualité d'un ciment durci dont la forme désormais ne peut plus être modifiée, dont la matière ne peut plus entrer en de nouvelles combinaisons. Mais le fait résiste à l'histoire. Il fonde sa résistance sur l'effort même que font les historiens pour le fixer. Il n'a jamais, en fin de compte, que la signification que l'esprit lui assigne, en sorte qu'il retrouve dans l'esprit qui le veut immobiliser la souplesse malléable qui lui permet de se mouvoir. C'est l'essence de l'esprit historique d'estimer qu'il n'y a qu'une interprétation véritable d'un fait, de croire au fait indécomposable et insécable. C'est la fonction même de l'historien de rechercher sans cesse des documents nouveaux et des points de vue nouveaux par lesquels, en vue de la détermination du fait, son interprétation par l'esprit, comme si jamais elle ne pût être définitivement acquise, soit confirmée ou changée. L'activité historique est conditionnée par la perpétuité de son échec.

Le mythe n'enchâsse un fait, ne sertit un ensemble de faits ou d'événements que pour en livrer la substance à l'imagination des hommes chargée de la féconder. Le fait historique est de la matière morte qu'il s'agit d'embaumer dans le passé. Le fait inclus dans le mythe est un germe confié à toutes les virtualités de l'avenir. C'est une substance d'une plasticité indéfinie, donnée à l'esprit pour la pétrir au gré de sa croissance. Il n'implique pas

une fin à atteindre. Il est le tremplin d'un élan, le moyen d'un essor illimité vers la richesse inépuisable du réel. Ce qui est faillite pour l'histoire est triomphe pour le mythe. Car c'est sa vertu propre et son essence d'être irréductible à une signification définie et arrêtée et de se prêter au contraire à toutes les interprétations de l'esprit s'accroissant sans cesse de la somme de ses enquêtes antérieures, comme si c'étaient autant de pyramides entassées, Pélion sur Ossa, en vue de la conquête du ciel. Comme d'une cime toujours plus haute, l'esprit y découvre, parmi les perspectives du monde, un horizon dont le cercle va toujours s'élargissant sans que soient niées les vues plus restreintes aperçues naguère d'un moindre sommet. Dans la relation de ce qui connaît à ce qui est connu, en quoi consiste l'essence de tout le réel, la conception mythique est celle qui, en relation avec les esprits du passé, l'est encore avec ceux de toute actualité qui survienne. C'est la grandeur et la perfection du mythe que trois siècles ou trois mille ans après sa formation, il soit, pour les hommes de ces temps nouveaux, plus riche de sens, plus largement ouvert à une réalité plus vaste qu'il n'était à sa naissance.

§

Comment naissent les mythes? Dans l'âme collective d'un subconscient humain, et les apparitions individuelles où ils se manifestent chez les poètes, chez les législateurs de peuples, chez les prophètes ne sont que l'écho plus distinct d'un monde halluciné de légendes et de croyances qui se perdent dans les brumes de la durée antérieure, en sorte que c'est la caractéristique du mythe de se dérober dès ses origines aux déterminations de temps et de lieu pour vivre et se mouvoir dans un éternel présent.

§

Comment les mythes évoluent-ils dans les cervelles humaines? Comment s'opère par leur entremise la transmutation de la réalité morte du passé en la réalité vivante qui s'écoule dans l'instant?

Comment entretiennent-ils la vie?

Par le progrès de l'imagination, dit Andrew Lang. Et c'est-à-dire que l'imagination, au cours des âges et selon les transformations de la notion sous l'effort de la science, met au point de l'esprit contemporain le contenu des mythes primitifs. Par les mutations des formes du langage, selon l'explication philologique de Max Muller et de Kuhn, adoptée et développée par Michel Bréal. Cette seconde explication laisse place au jeu de la première, et l'une et l'autre recouvrent le jeu profond d'un subconscient humain, activité invisible de l'Expérience elle-même, à laquelle Durkheim accorde une influence déterminante dans sa théorie sociologique et dont M. Lévy-Bruhl a précisé la nature et les manifestations avec sa conception du principe de participation dans ses ouvrages sur la mentalité primitive (1 bis). Dans la théorie philologique, l'évolution du mythe s'exprime dans l'effort de la pensée en vue de rectifier par des approximations moins inadéquates le bovarysme du langage, — le langage étant la tentative, et qui nécessairement avorte, de faire tenir dans l'immobilité et le discontinu des mots le mouvement et la fuite de la vie. Sous l'effort de la pensée pour intégrer la vie dans la connaissance, les mots tantôt changent de forme et tantôt changent de sens. Le langage est ainsi lui-même une mythologie vivante. Le mythe y entretient dans les mots toujours prêts à se durcir une ductilité par où ils offrent au dynamisme de la pensée une matière plastique où elle peut réaliser ses

(1 *bis*) L. Levy Bruhl : *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Alcan. — *L'âme primitive*, Alcan.

métamorphoses. A chaque période de son développement, l'esprit humain peut ainsi prendre dans le mythe la forme de son rêve. Le mythe, comme la musique, comme les hautes formes de l'art dramatique, offre un schéme général à travers lequel l'individu de tous les âges développe une vision en rapport avec le monde unique de sa sensibilité et le degré de sa culture.

II

Parmi tous les mythes que l'humanité antérieure a engendrés et nous a transmis, le mythe de Jésus, inclus dans le symbole des Evangiles, nous montre, plus clairement que n'importe quel autre, les éléments qui entrent en toute conception de cet ordre. Le bovarysme du langage y joue un rôle de première grandeur. Le mythe a été conçu par des hommes qui parlaient des langages divers. Il nous est parvenu sous sa forme la plus définitive dans la langue de la Grèce. C'est de cette source, déjà singulièrement altérée qu'il s'est répandu à travers tous les dialectes de la terre pour fonder son universalité sur cet élément de différenciation le plus insurmontable qui soit, l'idiome particulier à chaque peuple. Il y a, dans la vie de l'esprit, une première altération du fait par la pensée, par la conscience où il se reflète. Il y en a une autre de la pensée par le mot où celle-ci s'efforce d'immobiliser et de fixer son propre mouvement. Mais il y a encore une altération nouvelle dans la tentative de faire passer, des mots d'une langue dans ceux d'une autre langue, la pensée déjà mutilée à laquelle les formes du premier idiome ont mis leur masque. Tous ceux qui se sont appliqués à traduire, mais parmi ceux-ci les meilleurs et de l'esprit le plus pénétrant, savent à quel point est invincible la rigueur de la sentence italienne : *traduttore, traditore*. Ils savent aussi que plus la pensée étrangère est vivante, et plus elle est riche, plus elle se dérobe à l'identification.

§

Ainsi le mythe de Jésus nous est-il parvenu déformé, bovarysé à travers cette triple altération. C'est par là qu'il est demeuré vivant, souple, riche encore en virtualités. Tel quel, il nous renseigne en outre d'une façon manifeste sur un autre élément inhérent à la nature du mythe, son caráctère collectif et anonyme.

Nous ne connaissons rien de la personnalité des auteurs des Evangiles, mais nous savons que les Evangiles ont été composés à une époque de l'histoire où l'empire romain avait réalisé pour quelques siècles ce prodige de mettre en relation entre elles toutes les formes, ou presque, de la culture intellectuelle et religieuse qui s'étaient développées jusque-là dans les diverses contrées du monde. A Rome et à Alexandrie, des hommes venus de tous les confins de l'univers civilisé pouvaient se rencontrer. A défaut de ces lieux de rencontre entre les hommes eux-mêmes, Rome et Alexandrie étaient mieux encore des lieux où les doctrines et les idées se mêlaient, propagées par l'enseignement, conservées dans les bibliothèques. Les conceptions platoniciennes, pythagoriciennes et stoïciennes, les thèmes essentiels des cultes de l'orient, ce qui avait pu filtrer, à travers l'ésotérisme de la doctrine, de la pensée religieuse de l'Egypte, la ferveur des apocalypses juives où M. Couchoud a montré, à côté du rêve nationaliste de puissance et de domination guerrière qui a été rejeté des Evangiles, la source d'un messianisme plus strictement spirituel et d'un rêve utopique de bonheur universel (2), tous ces éléments sont entrés dans le mythe pour y former une mosaïque où les aspirations les plus diverses d'ordre religieux ou social ont trouvé par la suite à se justifier. Le Jésus des Evangiles ressemble à ces malades étudiées par M. Pierre Janet dans son

(2) V. notamment *Les deux Messies*, in. *Mercure de France* du 1er nov. 1927.

Automatisme psychologique, chez lesquelles des personnalités multiples se révèlent tour à tour, liées à la succession et à la prédominance de systèmes de cénesthésie différemment coordonnés. Dans les Evangiles, ces systèmes de cénesthésie différents sont des courants d'inspirations venus des divers points du monde civilisé et de l'âme religieuse des hommes. C'est par là que les Evangiles offrent cette plasticité qui est la vertu essentielle des mythes et où leur virtualité, demeurée cachée, est toujours prête à éclore et à montrer des faces nouvelles de Jésus. C'est ainsi que des Evangiles sont sorties, comme autant de figures de Jésus, des interprétations très diverses et que des instincts, même contraires, y ont puisé des aliments propres à justifier leur impérialisme du prestige du Verbe sacré.

§

Parmi ces diverses personnalités de Jésus, il en est une qui, séduisante entre toutes parmi celles qui se sont manifestées en un concert historique, est celle aussi qui a occupé le champ d'application le plus restreint. C'est la personnalité d'amour dont il semble qu'elle ait enflammé les premières communautés chrétiennes ou juives, où ceux qu'une même croyance assemblait étaient unis et ne possédaient rien qu'en commun, rapportent les *Actes des apôtres*, vendant « leurs terres et leurs biens » et en faisant « part à tous selon les besoins de chacun (3) ». Mais de la réalité et de la durée de ces petits groupes humains, nous ne savons presque rien, au point qu'il est malaisé de distinguer dans quelle mesure notre désir de rencontrer ces îlots merveilleux parmi les récifs de l'océan historique entre dans l'existence que nous leur prêtons.

Il est une autre personnalité de Jésus, voisine de celle-ci, mais d'ordre plus intellectuel et plus abstrait. Elle

(3) II, 44, 45.

s'exprime dans *l'Imitation de Jésus-Christ* avec le détachement absolu du sens possessif qui ouvre, par l'amour, la voie au sens contemplatif.

Mais en contraste avec ces attitudes, avec celle d'un renoncement universel où l'âme ne se retire de la diversité des choses et des êtres que pour concentrer toutes ses forces en un élan où l'amour trouve lui-même son objet, voici une attitude inverse, et c'est celle, trop humaine, de la haine : haine des pauvres contre les riches, des malheureux contre les heureux, haine forgée dans la convoitise et dans l'envie et qui, par le désir de possession qui s'y exprime, destine par avance le pauvre au même anathème que le riche. Interprétées par cette haine et cette convoitise, les malédictions du Sermon sur la Montagne ont fait sortir des Evangiles toutes les révoltes, toutes les puissances de destruction et de ruine.

Et voici enfin, dressée contre ce principe de destruction sociale, l'Eglise, tirant des Evangiles une attitude antagoniste et qui l'emporte de beaucoup sur toutes les autres par la place qu'elle occupe dans l'Histoire. Avec le pouvoir des clefs mis aux mains de ses papes, elle s'est emparée souverainement du principe d'autorité pour l'opposer à la révolte et au mécontentement des hommes.

Que vaut cette entreprise? Ce n'est pas ici le lieu de l'examiner. Je noterai seulement qu'elle est une tentative de l'homme en vue de se substituer à l'Expérience pour décider de ce qui est bon et mauvais pour la vie. Elle relève de la même erreur par laquelle toute activité morale, méconnaissant la grande signification qu'implique l'apparition de la conscience dans le mode humain, convertit cette péripétie souveraine, où l'existence se réalise dans la connaissance d'elle-même, en un moyen d'aménager, selon la fantaisie diverse des esprits politiques, le destin des sociétés. Ce trait n'est relevé que pour rehausser de son ombre le nouveau visage que j'évoque ici à la surface du mythe des Evangiles, un nouveau visage duquel émane le

pur rayonnement d'une vertu contemplative, et qui n'a pas à changer le monde pour le transfigurer.

III

Telles sont donc les principales interprétations, qui se rencontrent jusqu'ici parmi les hommes du mythe des Evangiles. Diverses et contradictoires, elles sont toutes en fonction de tempéraments individuels dont chacun a puisé dans le texte du mythe les fragments qui s'accordaient avec sa tendance propre, avec son instinct dominant. J'use ici de la même liberté, du même droit d'écarter tout fragment pouvant entrer en contradiction avec l'interprétation que j'apporte. Ainsi l'exige le caractère mythique que j'ai attribué aux Evangiles avec la liberté que le mythe accorde à l'individu de désensorceler de la contrainte du passé le dynamisme de la vie.

J'abolis donc les diverses personnalités qui se sont élevées jusqu'ici des Evangiles, et qui, déléguées par des cultures, des races et des tendances hétérogènes, s'y emparèrent tour à tour du commandement. J'abolis les divers systèmes de cénesthésie qui y furent ainsi organisés, pour y constituer la hiérarchie d'un nouveau symbole en fonction d'un nouveau centre de forces qui y prévaudra. Ainsi sont écartées toutes les interprétations qui ont trait à l'organisation sociale du monde, celle du plus pur et du plus naïf messianisme juif attendant le salut du règne de la justice instauré miraculeusement par le Messie céleste dans un monde renouvelé, celle de toute utopie révolutionnaire ou celle de l'Eglise, entreprenant l'une ou l'autre d'imposer aux hommes, par la contrainte au nom de la Divinité ou de l'Idée, une conception du bonheur humain formée par la présomption d'un homme ou d'une suite d'hommes. A quelque point que l'on idéalise le rôle de l'Eglise et si l'on attribue un désintéressement absolu à ses fondateurs et

à ses plus hauts représentants, depuis un saint Paul jusqu'à un Léon X et jusqu'au type idéalisé du Grand Inquisiteur qui en est l'expression le plus purement logique, on se heurte, comme on le ferait avec un Lénine idéalisé selon une égale générosité d'interprétation, à un même cas psychologique : celui de la foi absolue de l'homme en son sens propre exalté jusqu'à la démence, abolissant toute hésitation et forgeant, au service de la fin à atteindre, un automate exempt de tous sentiments humains, capable de commander aux hommes avec la rigueur précise d'un mécanisme.

Ce cas psychologique est celui de l'homme en tant qu'animal politique. Il illustre la méconnaissance par l'homme du fait merveilleux que l'Expérience métaphysique a réalisé en lui le fait de conscience où elle s'apparaît à elle-même dans l'acte de vision et dans la joie de la contemplation. Au lieu de s'identifier avec cette intention de l'Expérience, au lieu de reconnaître en l'activité contemplative le jeu propre où il se divinise, l'homme en tant qu'animal politique a pris ce reflet du monde dans sa conscience pour un moyen mis en son pouvoir de réformer la nature des choses et d'opposer au monde créé par les dieux un monde nouveau de sa fabrication. C'est avec cette présomption morale et politique qu'il a créé le monde de la comédie et de la tragédie humaine, le monde du mal et du péché, serviteur jusqu'en cette méprise de cette activité contemplative de l'Expérience, qui par delà les grands spectacles qu'elle s'improvise sans l'homme avec le mouvement des astres et la danse des électrons parmi l'innombrable diversité des apparences matérielles, s'accommode encore, comme d'un intermède, de la parade humaine et tolère jusqu'à ces jeux du cirque où, ayant inventé la cruauté, l'homme exerce son activité dégénérée.

§

« La loi a été donnée aux hommes pour que le crime fût augmenté », dit saint Paul, et avec le même sens de la nécessité du spectacle, Jésus se prête aux outrages et aux supplices. Quand la troupe menée par Judas vient l'arrêter, il s'oppose à ce qu'on le défende. « Comment donc s'accomplirait ce que disent les Ecritures, qu'il faut que les choses arrivent ainsi? » Ne faut-il pas que la comédie soit jouée?

Mais de cette présomption morale et politique par où l'homme est le plus terrible et le seul risible des animaux, Jésus est entièrement indemne. C'est la signification essentielle de Jésus et qui l'épuise tout entier, qu'il a rendu à la conscience sa véritable destination où s'exprime dans le fait de contemplation la rédemption du monde.

« Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Le message de Jésus n'a trait qu'à l'individu dans son rapport avec Dieu, dans ma langue, au rapport de l'Expérience jouant dans le monde indéfini de la diversité avec elle-même. Tout ce qui a trait à l'organisation du bonheur dans la collectivité humaine, selon la conception arbitraire que les hommes en ont composée, relève de César, c'est-à-dire du jeu des automates politiques, se heurte à l'impossibilité de faire régner la justice dans un monde fondé sur la différence et l'inégalité des êtres, augmente le mal, embrouille l'écheveau de la comédie. Rendez à César ce qui est à César, laissez aux automates, aux rois, aux dictateurs, aux tribuns, aux princes et aux sujets, le soin d'occuper la scène du monde. Tout acte, tout geste, toute parole par lesquels vous participerez à ce monde d'acteurs, vous exilera de votre royaume intérieur. Ne résistez pas au mal. N'intervenez jamais. Toute intervention, fût-ce pour détruire ce monde de la scène, est un acte de foi dont profite et se fortifie l'hallucination collective.

Le monde donné dans les apparences phénoménales est exclusif de toute organisation possible du bonheur collectif. Il en sera ainsi dans les siècles des siècles à venir, comme il en fut dans les siècles des siècles écoulés.

§

Pur intellectualisme de Jésus! Il sait que le monde des phénomènes donné à travers le prisme du principe de raison parmi les perspectives du temps et de l'espace implique la différence, la lutte entre les hommes, l'injustice et la douleur. Il ne vient pas sauver les hommes de l'avenir au détriment de ceux du passé. Contradiction insurmontable dont est tarée l'utopie de tous ceux, les prétendus idéalistes, qui se targuent de fonder le bonheur d'une humanité future. Car c'est toujours au prix du sang et des hécatombes des hommes de tout temps actuel qu'ils sacrifient encore, d'un affreux cœur léger, tous les hommes douloureux du passé. C'est avec les diamants faux de la justice, dont ils se font pour eux-mêmes une parure, qu'ils s'offrent, les pharisiens éternels, à l'admiration et à l'amour des dupes éternelles, et qu'entre deux parts du monde, un passé qu'ils ne peuvent délivrer et un futur plus insaisissable dans la chimère des paradis célestes, ils creusent l'abîme d'une injustice absolue.

C'est face à face avec la totalité du monde des phénomènes, donné dans le passé et dans l'avenir, que Jésus entend sauver l'individu, c'est au cœur de tout individu qu'il touche un ressort dont le jeu, sans changer le monde halluciné des phénomènes, en métamorphose l'incidence sur la sensibilité individuelle et, dissipant la croyance à sa réalité, sauve le passé au même titre que l'avenir.

Mais telle est la conséquence, et qui sera mise ici en évidence, de ce renoncement à réaliser le bonheur dans l'ordre temporel, que, par ce renoncement seul, les conditions d'existence de l'espèce humaine en tant que col-

lectivité sociale au sein de la réalité historique pourront être accomplies. Loi d'ironie formulée par Jésus : « Qui garde sa vie la perdra, et qui la perdra pour moi la sauvera ». Cela signifie que les conditions les plus heureuses de la vie des hommes en société ne pourront être réalisées dans le monde que du fait des hommes qui auront renoncé au désir de cette réalisation, du fait de ceux qui seront pourvus d'une telle richesse, d'un tel pouvoir de transfiguration qu'ils n'auront plus même le désir d'accomplir ce changement dans le monde théâtral des phénomènes.

§

Après avoir écarté telles interprétations du mythe des Evangiles je répéterai donc que la seule dont je reconnaisse la parenté avec celle-ci est celle de l'*Imitation*. Non que j'attribue une valeur au renoncement pris au sens entièrement passif du terme où il n'est que pauvreté, mais parce que je lui assigne une vertu suprême quand il est la conséquence de la possession d'un bien supérieur échangé contre un bien moindre. Ce bien supérieur, c'est ici la conscience du caractère fictif d'un monde voué au mal et à la douleur. Réalisation de la catharsis. Mais seul le courage d'être descendu jusqu'au fond du pessimisme conditionné par les circonstances du monde des phénomènes donne accès à ce triomphant optimisme.

« Tout est vanité hors aimer Dieu et n'aimer que lui seul. » Certes, cette maxime fondamentale de *l'Imitation* sera ici transposée, mais ce sera pour doter le terme supérieur de l'échange d'un contenu accessible à l'esprit et dans lequel il ne tiendra qu'aux esprits religieux, — c'est à eux, au grand sens du terme, que je m'adresse plus expressément, — de reconnaître, sur le plan mystique, leur bien propre.

IV

Tout l'Evangile est dans ces mots : « Le royaume de Dieu est déjà au-dedans de vous » (4). C'est là la bonne parole. Que signifie-t-elle? Elle a un sens strictement esthétique. Le monde donné dans le principe de représentation, dans le temps et dans l'espace, dans la matière qui est causalité, dans le plaisir et dans la douleur, dans l'action que déterminent la recherche du plaisir et la crainte de la douleur, un tel monde n'a plus sa fin en lui-même. Il est le moyen d'une apparition devant l'esprit. Il est le moyen d'une joie qu'il appartient à tout être de posséder en ce royaume de Dieu qui est en lui. Là, dans son union avec Dieu, l'individu récupère la conscience du caractère représentatif et fictif de ce monde des phénomènes qu'il a fait apparaître parmi les cadres et le cortège de l'espace et du temps en l'inventant et se prêtant à ses mirages. Il reprend sous sa dépendance les moyens de sa création. Il ne voit plus, en tout ce qui apparaît dans le temps et dans l'espace, y compris la douleur et le plaisir, qu'un objet de vision suscité par le jeu d'un appareil dont il est maître, une réalité conditionnelle et provisoire à laquelle il confère l'existence ou la retire, selon qu'il l'anime de sa foi ou qu'il l'en sèvre. Il ne voit plus en ce monde des phénomènes que le spectacle qu'il s'est préparé en vue de l'acte suprême de contemplation où il récupère, dans une sensation unique de joie, tout ce qu'il a projeté hors de lui dans l'événement de la Diversité pour se satisfaire en la possession de soi-même.

La parabole de Marthe et de Marie implique le sens, le sens strictement esthétique de la bonne parole. « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous embarrassez de beaucoup de choses. Or une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas ôtée (5). » Quelle est donc cette seule chose nécessaire?

(4) Luc, XVII, 21.
(5) Luc, X, 41 et 42.

Se désintéresser de la relation qui existe entre les événements du monde et notre sensibilité du premier degré, celle qui a trait aux besoins du corps. Pourquoi? Parce qu'il n'y a dans l'âme qu'une seule activité et qu'elle ne peut s'appliquer à la contemplation du monde que dans la mesure où elle cesse de s'attacher aux émotions qu'elle ressent en joie et en souffrance à l'occasion des objets du monde. Parce qu'il faut qu'elle cesse, en animant de sa foi ces objets, de leur accorder le pouvoir de la troubler, parce qu'il faut qu'elle cesse d'éprouver à leur occasion des émotions pour qu'ils lui apparaissent comme des visions. Parce que l'énergie de l'âme ne peut être à la fois sur la scène du monde parmi les acteurs hallucinés qui jouent le drame de la crainte et du désir et du bien et du mal et parmi les spectateurs initiés au mécanisme du mirage qui contemplent en une région sereine ces jeux de scène. Parce que l'âme ne peut croire en même temps que quelque chose est vrai et ne l'est pas.

L'enseignement de Jésus est strictement psychologique. Il est d'un strict intellectualisme. Il ne contient aucun impératif moral. Il n'exprime que de purs constats. « Nul homme qui met la main à la charrue et regarde derrière lui n'est propre pour le royaume de Dieu (6). » Mais ne savons-nous pas que nul ne peut dans le même temps contempler la réalité pour sa beauté et l'exploiter pour son utilité, et que l'une de ces attitudes ne se forme pas sans préjudice pour l'autre. Que dire? Il s'agit d'un fait, et tout le désir que l'on peut avoir de participer à une double jouissance ne saurait prévaloir contre le principe de contradiction. De là toute la rigueur, toute la folie des Evangiles, une folie logique : « Ne vous inquiétez point de votre vie, de ce que vous mangerez, ni au sujet de votre corps, de ce dont vous le revêtirez. » « Nul ne peut servir deux maîtres... Vous

(6) Luc, IX, 62.

ne pouvez servir Dieu et le démon des richesses (7). » Qu'est-ce donc que le Royaume de Dieu? La définition s'y applique étroitement que j'ai donnée du sens esthétique : « le pouvoir de jouir des choses sans les posséder » (8). Qui possède ce pouvoir tient pour un mal tout ce qui le détourne de l'exercer en requérant son énergie pour la dispute et pour la lutte à l'occasion des choses qu'il faut posséder pour en jouir. Voyez les purs représentants de la pensée et considérez qu'il n'est pour eux de pire calamité que de se détourner de leur contemplation afin de pourvoir au souci de leurs besoins. Les plus grands dans l'ordre de la poésie, des arts plastiques, de la science et de la philosophie ont fait leur choix. Consciemment et parce qu'ils savaient posséder un bien incomparable qu'ils ne pouvaient céder contre rien de meilleur, mais le plus souvent, par delà et à l'encontre même du jeu des motifs, en vertu d'une nécessité intérieure, ils ont choisi en fait, comme les saints, la pauvreté.

Tout l'Evangile de Jésus assume cette signification unique, une pure signification esthétique que l'Eglise dans les parties purement religieuses de sa doctrine, celles qui sont exemptes de tout souci d'application au gouvernement des hommes, n'a pu, tant elle est évidente, ne pas saisir. La bonne nouvelle, c'est que le monde temporel, irrémédiablement condamné au mal et à la douleur, n'est qu'une apparence. Dès lors il peut bien être l'objet d'un spectacle, mais il ne peut plus attenter à notre sensibilité. Du point de vue d'une pure doctrine de la pensée, c'est la crainte et la convoitise qui suscitent l'objet, parmi les perspectives d'espace et de temps, dans sa matérialité avec son pouvoir que nous lui prêtons de nous causer de la douleur et du plaisir; ces voiles retirés, le monde se révèle à nous dans sa réalité véritable qui

(7) Matth., VI, 25.
(8) *La Sensibilité métaphysique*, Alcan, p. 106.

est celle de la beauté. C'est pourquoi en pure psychologie, la seule voie sur laquelle nous découvrons la beauté du monde est celle du renoncement au désir que ses biens nous inspirent. « Heureux les pauvres », non les pauvres de fait, mais « les pauvres *de gré* ». Ils sont ceux qui sont engagés sur la voie heureuse où l'hallucination des apparences fait place à la vision du réel.

Pur constat. Il n'y a aucune morale, aucun impératif dans la doctrine. Elle est purement psychologique. Elle est même purement physicienne. Comment une attitude se change en une autre? c'est uniquement ce qu'elle considère. Le royaume de Dieu étant le pouvoir de jouir des choses sans le posséder, comment ce pouvoir se réalise-t-il dans le jeu de l'Expérience? C'est de ce point de vue purement psychologique que Jésus dit à ses disciples : « Ne possédez ni or ni argent, ni aucune monnaie dans vos ceintures (9) », et qu'il déclare : « Il est plus aisé à un câble de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu (10). » Pur constat. Jésus prononce ces paroles sans courroux, tandis que s'éloigne sur la route, plein de tristesse, le jeune homme accouru pour le suivre et qui dès l'enfance a observé tous les préceptes de la loi. Jésus, rapporte Marc, avait ressenti pour lui de l'amitié. Pourtant celui-ci s'éloigne parce qu'il possède de grands biens et qu'il ne peut consentir à s'en dépouiller. Pur constat également, observation d'un fait, sont les malédictions contre les riches et la proclamation des béatitudes du sermon sur la montagne. Elles ont un sens purement positif auquel seules les passions haineuses de la cupidité et de l'envie, costumées et masquées de morale et de justice, ont pu en substituer un autre, celui d'une menace à l'égard des riches et d'une exaltation des pauvres. Question d'intonation. Ici encore, comme ailleurs, Jésus constate un état

(9) Matth., X, 9.
(10) Marc, X, 25.

de fait; le pauvre plus heureux que le riche parce que la péripétie qui va ouvrir le Royaume de Dieu rencontrera en lui pour se réaliser moins d'obstacles. Et par là le malheur même est justifié. Il est la forte secousse qui tire le dormeur du mauvais rêve qu'est le monde du plaisir et de la peine, où il faut posséder les choses pour en jouir, et où la peine est plus profonde que la joie.

V

Il n'est question ni de vertu des pauvres, ni de crime des riches, mais d'un privilège de fait en faveur des pauvres. L'Evangile de Jésus, la bonne nouvelle, est la rupture avec toute la conception morale qui règne dans la Bible, et que Socrate a introduite dans la Grèce antique. Jusqu'à l'ère de Socrate, il n'y a dans la tragédie hellénique ni innocents, ni coupables. De nouveau, avec Jésus, la morale est abolie, celle de Socrate unie à celle de Moïse qui sera continuée par la morale chrétienne d'occident avec les fictions terribles de la liberté, de la responsabilité et de la faute, de la récompense et de la peine. Fictions plus terribles pour Dieu même que pour l'homme, qui toutes n'ont trait qu'au dressage social et ajoutent, au fardeau du malheur, le poids plus accablant de la faute. L'Evangile de Jésus délivre l'âme humaine de ce surcroît de douleur. Il délivre Dieu d'en avoir écrasé les hommes. Il n'y a pas de liberté : « Qui d'entre vous, avec tous ses soucis, peut ajouter une coudée à sa taille (11)? » Pas de responsabilité : « Pardonnez-leur, car ils ne *savent* ce qu'ils font. » Qu'est-ce que les bons et les méchants? les rôles de la comédie. Sachez-le afin que vous soyez les enfants de votre père céleste, « qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et qui fait tomber la pluie sur les justes et sur les injustes (12). Il n'y a pas d'ennemis parce qu'il n'y a pas de

(11) Matth., VI, 27.
(12) Matth., V, 45.

coupables, parce que tous les hommes jouent chacun le rôle qui leur a été dévolu, bons et méchants, victimes et bourreaux.

Toutes les idoles du monde moral sont renversées. Pas de justice, mais la grâce. Les ouvriers de la onzième heure reçoivent même salaire que ceux de la première. Il y a, disait Epictète, une part de la nature qui dépend de nous : c'est notre propre nature humaine et sur cette présomption repose toute la morale, toute la doctrine du péché. Il n'y a qu'une seule nature, rien ne dépend de nous, dit Jésus : « Quiconque n'aura pas reçu le royaume de Dieu comme un enfant n'y rentrera pas (13) », et Jean : « L'homme ne peut rien recevoir s'il ne lui a été donné du ciel (14). »

Pur intellectualisme, pur monisme, pure conception d'un Dieu qui se confond avec l'Expérience métaphysique elle-même, en dehors duquel rien n'est, qui assume tous les pouvoirs et toutes les responsabilités qui, comme le Zagreus, s'est déchiré lui-même pour faire sa pâture céleste et sa contemplation de sa propre substance déguisée et masquée sous l'infinie diversité des apparences. Dieu en toutes les choses et en tous les êtres, Dieu qui sait le secret et qui n'a prêté aux phénomènes le pouvoir de l'émouvoir, de le passionner et de le crucifier, que pour reconnaître sa propre face sous les masques dont il s'est leurré, et, dans cette reconnaissance, transfigurer en vision contemplative tout le pathétique de l'événement donné dans le monde de la sensation et de l'action. Jésus réalise la catharsis. La communion, image de la catharsis. Mangez et buvez, ceci est mon corps, ceci est mon sang. C'est la reprise dans l'union du monde des apparences et du monde intérieur de toute la part que l'Expérience métaphysique a projetée, hors d'elle-même, pour en faire le monde des acteurs, le monde du théâtre.

(13) Marc, X, 15.
(14) Jean, III, 27.

Ceci est mon corps, ceci est mon sang. Nous savons désormais que ce monde de la tragédie n'est qu'une immense métaphore, qu'il n'est pour notre Paradis intérieur que l'objet, qu'il s'est lui-même apprêté, de son spectacle.

Quel est le moyen de cette catharsis, de cette péripétie qui purge l'esprit de l'illusion? La foi. C'est un acte de foi qui a créé l'illusion, la croyance que le monde des phénomènes est vrai. C'est la foi qui peut nous délivrer de l'illusion, défaire ce qu'elle a fait, nous enseigner que ce monde n'est pas vrai. La foi, un pur état de fait, le jeu même de l'Expérience métaphysique qui prend en nous-même une nouvelle attitude. Un événement qui se passe en nous-même, mais qui ne dépend pas de nous. Jésus lui-même en donne le témoignage. *Lamma sabacthani.* Mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné? Sans la foi, Jésus lui-même retombe au monde des apparences. Mais le troisième jour, c'est la résurrection. *E finita la comœdia* : la comédie est jouée. C'est la fin du monde du théâtre. L'apparition des personnages ne détermine plus dans l'esprit cette hallucination crue vraie qui lui donnait figure de réalité.

Elle n'éveille plus que l'illusion scénique et qui implique la conscience de sa nature fictive. Les clous de la croix n'étaient pas de vrais clous, ni ne s'enfonçaient dans des chairs véritables. Ces plaies, ce sang, cette sanie, ces larmes, cette souffrance du crucifié, cette cruauté des bourreaux n'étaient que simulacre et ce grand cri qui précéda la mort! Maintenant la mort n'est plus. Maintenant Christ est ressuscité et, délivrés de l'angoisse de la Passion, nous acclamons aux côtés de Jésus, dans l'ivresse de la catharsis, dans la joie de la révélation, Hérode et Ponce Pilate et la foule atroce qui entoure la Croix et le soldat qui transperça de la lance le flanc divin. Sur la scène de quelque Oberammergau sublime, l'histoire entière de l'Humanité s'avance, représentée par

ses personnages de premier plan, ses héros, ses martyrs, ses saints, ses conquérants et ses despotes et ses tyrans. Tous, le drame terminé, se présentent devant nos yeux, réclamant leur dû, la face libérée du masque des passions dont ils nous terrorisèrent, et nous applaudissons ceux-là même qui nous inspirèrent l'horreur et la crainte. Comme de véritables enfants de Dieu, nous acclamons les bons et les méchants, les justes et les injustes.

Qu'est-ce que la Vérité? demandait Pilate. Suspicion admirable dont la valeur symbolique annonçait la parole de la délivrance : le monde n'est pas vrai. Dépouillé de sa vérité, le voici dépouillé de son horreur. Il surgit nu dans sa beauté.

Identité de l'Evangile et de l'apparition dans la vie, au stade humain, du sens esthétique, du pouvoir de jouir des choses sans les posséder, du royaume des images. Le royaume de Dieu est en vous. Il n'est pas dans une autre vie. Il n'y a pas d'autre vie. Cessez de croire à ces mirages de temps et d'espace que vous projetez hors de vous pour y encadrer le jeu de vos représentations. N'allez pas être comme ces cabotins qui jouent leur rôle dans la rue et jusque dans leur propre maison. Cessez d'être dupes de la causalité qui vous met à la merci des événements que vous avez inventés sur la scène du temps et de l'espace. C'est la merveille du jeu métaphysique qu'il ait aboli en vous le souvenir de votre fonction d'auteurs et d'inventeurs de tout le drame du phénomène. L'oubli est le créateur de tout le pathétique de cette tragédie. Mais la clef de cet imbroglio est demeurée entre vos mains. Elle ouvre la porte de votre monde intérieur, de votre royaume de Dieu où veille le souvenir, la porte de diamant qui donne sur l'éternité de l'instant. Ne demeurez pas jusqu'au désespoir les dupes de l'œuvre de vos mains. Entendre la bonne parole, c'est avoir la révélation soudaine que le monde n'est pas vrai. Voici que le monstre dont les crocs et les griffes allaient vous dé-

chirer et vous broyer est en votre pouvoir, voici qu'il est enfermé entre les barreaux de la cage et que toute la force dont il vous terrifiait se livre à votre contemplation, n'a plus d'autre effet que de soulever votre admiration. Connaître que le monde n'est pas vrai, c'est exactement percevoir sa beauté. Magnifique inversion de la foi. Elle dissipe l'hallucination qu'elle avait créée et, de la substance même de l'émotion qu'elle avait engendrée, façonne la substance de la beauté.

Cette péripétie sublime, toute attitude esthétique la réalise dans le monde même des phénomènes. Dans notre propre cœur, voici que Brahma, le Dieu hindou, le tout de l'être s'éveille de son rêve. Aussitôt le cauchemar auquel nous participions se mue en un spectacle que nous contemplons.

Mais ce changement de l'émotion en vision, toute œuvre d'art sortie de nos mains l'accomplit malgré nous. Elle nous impose, à son égard, l'attitude esthétique. Toute œuvre d'art prive l'objet qu'elle représente du pouvoir de nous atteindre; elle le retire de l'espace et du temps assez pour que soit rompu le lien de causalité qui lui déléguait, sur le plan du rêve, le pouvoir de nous blesser. Jésus de même. Mais il réalise la transsubstantiation esthétique à l'égard du tout du monde. Pour unique moyen, la Foi, telle qu'elle vient d'être identifiée, l'acte intérieur du réveil, non la foi qui se fonde sur le miracle, mais la foi qui précède le miracle et l'engendre. Jésus refuse à Satan de se précipiter du sommet du temple et attaché à la croix reste sourd à la voix de la populace qui le défie d'échapper à la mort. Il n'accorde le miracle qu'à ceux qui déjà ont la foi : guérison du lépreux. « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir (15). » Guérison des deux aveugles. « Seigneur, faites que nos yeux s'ouvrent (16). » C'est aussi la foi

(15) MATTH., VIII, 2.
(16) MATTH., XX, 33.

du centurion qui accomplit le miracle : « Dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri (17) », et Jésus lui-même dit à ses disciples : « Si vous avez la foi et que vous ne chanceliez pas, non seulement vous ferez ce que j'ai fait au figuier, mais quand même vous diriez à une montagne : lève-toi et te jette à la mer, cela se ferait (18) ». Qu'est-ce à dire? Que la foi est identifiée par Jésus au jeu même de l'Expérience métaphysique, qu'elle est le même acte qui, ayant conféré au monde extérieur son pouvoir de nous halluciner, l'en dépouille en se retirant de lui et le convertit en une image innocente.

Convertir la réalité en images, c'est rompre entre elle et nous les amarres de la causalité. C'est ce qu'accomplit la contemplation esthétique et c'est ce qu'accomplit Jésus. Unique moyen de sauver le monde. Tout effort pour l'améliorer en le changeant, en y transformant le mal en bien et la douleur en plaisir implique la croyance à sa réalité, et ne peut que perpétuer le mal. Tout messianisme, toute promesse de bonheur faite à l'avenir, est à l'égard de tout passé un déni de justice. Mais tout individu qui se retire en son royaume intérieur, en ce royaume de Dieu qui est en lui, sauve l'univers dans le passé, dans le présent et dans l'avenir, de la seule façon dont il puisse être sauvé en le dépouillant de sa réalité et de l'indépendance de son en-soi. Mais pour l'homme ainsi délivré du cauchemar et du mal, il n'importe plus de changer le monde et toutes les tâches moralisatrices deviennent sans objet. A de telles intentions il n'aura garde d'intervenir. Pourvu de la révélation esthétique, initié au caractère fictif du phénomène, il n'a pas de raisons de changer le cours de la représentation. Il n'est plus le spectateur naïf qui, du sommet de l'amphithéâtre, avertit le héros du drame du danger qui le

(17) MATTH., VIII, 8.
(18) MATTH., XXI, 21.

menace. Le drame de la passion peut s'accomplir sous ses yeux, sous ses yeux l'humanité peut sombrer à ces abîmes où à diverses périodes de son histoire ont été engloutis les trésors amassés de ses civilisations, — raffinements des sensibilités et richesses des notions, — la métamorphose réalisée à ses yeux de ces cataclysmes en spectacles lui défend d'intervenir. Le souvenir ressuscité d'avoir été lui-même l'auteur de tout ce drame et de l'avoir lui-même projeté sur la scène de l'espace et du temps modifie l'incidence de l'événement sur sa sensibilité. Car voici que les sensations se sont muées en visions et toute douleur en joie contemplative.

A l'imitation de Jésus, il n'interviendra donc pas, *l'homo estheticus*. L'acte de foi en l'irréalité du monde, et qui est le signe que l'hallucination est abolie, conditionne par son maintien la persistance de sa vision contemplative. Quand il lui suffirait de lever le doigt pour que la fiction phénoménale, en termes de théâtre, « finît bien », il n'aurait garde, l'*homo estheticus*, d'accomplir ce petit geste qui rendrait la vie aux fantômes.

VI

Mais c'est ici, et pour conclure, le lieu de rappeler cette loi d'ironie invoquée dès le début de ces pages et sur laquelle se fonde, selon une causalité indépendante de toute motivation volontaire, la vertu moralisatrice de l'Evangile : « Qui veut sauver sa vie la perdra, dit Jésus, et qui la risque à cause de moi la sauvera. » Qui prétend sauver le monde, dira-t-on, le perdra et qui se désintéressera du salut du monde le sauvera. Or l'*homo estheticus*, en tant que tel, se désintéresse du salut du monde. Type suprême et venu à maturité de *l'homo intellectualis*, il est précisément celui qui n'intervient jamais. Il n'intervient pas, fût-ce pour les motifs jugés les plus nobles par le commun des hommes. Il sait que la justice et la

vérité sont les prismes à travers lesquels l'hallucination, au cours de l'histoire humaine, a toujours été fortifiée. Il reconnaît en ces fins inconciliables avec les données mêmes du drame phénoménal les moyens par lesquels la lutte entre les hommes, sur la scène des acteurs, a rebondi avec le plus d'intensité selon de nouvelles et plus vastes intrigues. « Ne résistez pas au mal », parole suprême de l'Evangile. Il sait, de cette maxime, le sens purement esthétique et qu'elle a la valeur d'une révélation strictement intellectuelle, que loin qu'elle implique une attitude de résignation et de faiblesse, elle implique la plus grande force opposée à la plus grande, à la suprême tentation. Car il sait que toute résistance implique la croyance à la réalité de l'événement et le maintien de l'hallucination et que c'est son rôle d'initié d'opposer à la foi qui a suscité le monde des objets une foi contraire émanée de la même source profonde de l'Expérience et qui les dépouille du pouvoir de nous émouvoir.

Il n'intervient donc pas. Mais c'est par cette abstention *qu'il est précisément une cause* et qu'est changée, sur la scène du monde, la relation de puissance, entre ceux qui ont le pouvoir de jouir des choses sans les posséder et ceux qui, n'ayant reçu ce pouvoir, ne pensent jouir des choses qu'en les possédant et en se les disputant au cours d'une mutuelle extermination. Si la moralité, en tant que condition d'existence de l'espèce humaine, peut être réalisée, c'est donc dans un compromis opportun entre les instincts possessifs actuellement tout puissants et les instincts contemplatifs, c'est par l'intensité croissante, au cœur de chaque homme, du sens esthétique, du pouvoir de jouir des choses sans les posséder et par la multiplication au sein de l'Espèce des hommes nantis de ce pouvoir.

§

S'agit-il donc ici d'une doctrine à prêcher? Va-t-il être opportun de créer une secte nouvelle s'opposant sur le

terrain de la morale à toutes celles qui déjà ont entrepris, au nom d'une vue et d'une prétention humaine, de réformer l'humanité? Nullement, et une telle secte qui prêcherait la doctrine ne ferait, en apprêtant des proies faciles à la férocité des acteurs hallucinés, qu'accroître le mal et hâter la catastrophe. Ce serait méconnaître la signification profonde du mythe de Jésus : celle d'un miracle biologique. La foi ne s'apprend ni dans les écoles, ni dans les Eglises. Pour marcher sur les eaux, pour s'élever dans les airs, pour commander aux montagnes de se mouvoir, il ne faut pas plus douter de son pouvoir que n'en doute celui qui pose ses pas d'aplomb sur le sol et qui étend le bras pour prendre un objet de sa main. La foi voulue ne donne aucun pouvoir. La foi involontaire, la seule qui mérite ce nom, est l'expression d'un pouvoir et signifie que ce pouvoir existe. Ce n'est pas volontairement qu'on jouit des choses sans les posséder. Il y faut l'apparition comme d'une espèce nouvelle du sens esthétique qui substitue en nous à la cruauté des sensations la beauté des images. C'est alors qu'avec cinq petits pains et trois poissons, des milliers, mais aussi bien des millions d'hommes reçoivent la nourriture céleste, non pas ce pain quotidien que l'Eglise mentionne seul au texte de la prière et que le grand Inquisiteur de Dostoievski entendait seul distribuer aux hommes, mais ce pain *qui est au-dessus de toute substance*, selon la parole de Jésus dans l'Evangile de saint Mathieu, ce pain céleste en lequel tous les hommes peuvent communier sans jamais l'épuiser.

Il s'agit donc ici d'un événement intérieur. C'est au cœur des individus isolés, de l'individu en tant que seul et confondu avec le jeu de l'Expérience unique, que la péripétie suprême de l'éveil se peut réaliser.

Cet événement intérieur et qui déjà s'est réalisé — « Isaïe est déjà venu » — tient une place inaperçue et considérable dans la vie des hommes. C'est par sa vertu

que des milliers d'entre eux ont été sauvés de la détresse et que la société des hommes a pu se perpétuer jusqu'à ce jour. Non par l'office des morales qui font partie des jeux de scène, mais par la vertu de ces instants d'éternité mêlés à notre vie comme la veille au sommeil où l'âme du monde se manifeste dans le fait de conscience selon son identité et délivrée du souci de l'action où elle apprête les objets de sa contemplation, accède dans l'individu au pur état de vision.

Avec Pythagore, avec Epicure, avec Plotin, j'ai montré ces grands penseurs impuissants à atteindre le bonheur par l'éthique et, tous en un suprême effort de l'art de raisonner, s'élevant jusqu'à concevoir la splendeur de la vision esthétique.

Mais les uns et les autres n'ont fait qu'entrevoir, sur la voie de la dialectique, le lieu du salut et le désigner. En Jésus seul la vision esthétique a été une réalité vivante. Elle lui a fait affronter la mort et la vaincre par la résurrection : *Ego sum resurrectio et vita.* En Jésus le miracle biologique s'est réalisé, l'espèce nouvelle est apparue : *Jesus homo estheticus.*

JULES DE GAULTIER.

LA LÉGENDE DES HEURES

Thémis, fille d'Uranus et de Gaea, avait eu une jeunesse sans joie, d'autant qu'elle était venue au monde avec une légère claudication. Son père la trouvait indolente, hypocrite, et lui reprochait à la fois un manque de caractère et une insuffisante indulgence. Sa mère, qui avait déjà mis au monde Oceanus, Chronos, Mnémosyne, Hypérion, Japétus, Thia, Rhéa, Téthis et quelques autres, ne voyait pas la nécessité de cette nouvelle fille et lui en tenait rigueur. Elle était l'enfant sacrifiée de la première famille.

Ce fut elle pourtant — ainsi qu'il arrive souvent — qui fit le plus beau mariage, car elle épousa Jupiter, héritier des deux royaumes. Elle crut que ses rêves d'adolescente allaient se réaliser, qu'il n'y aurait plus de luttes entre ses frères, que les vertueux seraient récompensés selon leurs mérites et les méchants rigoureusement punis, que tous les biens seraient également répartis, qu'une douce vie serait accordée aux sages dont une fin paisible couronnerait la tâche. Thémis souhaitait avoir trois filles qui l'aideraient. Jupiter les lui donna. L'une fut nommée Eunomie, ce qui signifie « bon ordre », la seconde Dicé, ce qui veut dire « procès », et la troisième Irène, ce qui est, comme tout le monde sait, un mot grec que les dictionnaires traduisent par « paix ». Irène fut longtemps désirée. On fêta par d'abondantes libations sa venue au monde, que l'on n'espérait plus.

Jupiter aimait Thémis, vertueuse et ponctuelle épouse, et respectait la rigidité de son âme, mais il ne partageait pas toutes ses idées. Il le pouvait d'autant moins qu'il courtisait

alors Eurynome, sa nièce, à laquelle il devait faire présent de délicieux bébés : Eglé, Thalie et Euphrosyne, ultérieurement connues sous l'appellation des trois Grâces. Et Jupiter avait une secrète préférence pour ce trio de *Charites* au détriment de ses enfants légitimes.

Ceux-ci, d'ailleurs, n'avaient pas tardé à se montrer insupportables. Eunomie, dépourvue de toute fantaisie, rendait l'existence terriblement monotone aux siens, Dicé cherchait chicane à tout son entourage, pour un bout de nuage déchiré, un rayon d'Apollon ou un sourire de Séléné interceptés. Quant à Irène, fidèle sans doute au précédent de sa naissance, elle était toujours en retard et son père avait beau déchaîner son tonnerre pour lui faire savoir qu'on l'attendait impatiemment, elle faisait celle qui n'a rien entendu. Il fallait envoyer Chronos à sa recherche.

Dans la famille des dieux, Chronos était de beaucoup le plus aimable. On lui confiait toutes les missions, dont il se tirait généralement avec succès. Il savait apaiser les querelles, sécher les larmes, tirer de l'ombre les méritants, y replonger les impudents, assagir les impétueux, rendre confiance aux laborieux. Il avait le don de paraître impératif ou insouciant, fiévreusement pressé ou riche de loisirs. Il entraînait jeunes et vieux, ne laissant personne en route, tant était grande sa séduction. Et Thémis avait une prédilection pour ce frère qui lui servait plus que ses trois filles.

Elle eût voulu le marier, certaine qu'il rendrait divinement heureuse celle qu'il choisirait, mais il s'était toujours refusé à subir aucune chaîne, si douce fût-elle, et, seul parmi les dieux, il était resté célibataire. Ce vieux garçon toujours alerte, toujours en chemin, toujours complaisant, s'il vénérait, comme tout le monde, sa sœur Thémis, éprouvait une tendresse fraternelle plus souriante pour Mnémosyne. Ils faisaient ensemble de longues promenades sur les pentes de l'Olympe, évoquant leurs jeux enfantins sur les-

quels sa sœur ne tarissait pas de détails que Chronos avait oubliés.

Mnémosyne l'avait entrepris à son tour sur cette question d'un foyer qu'on l'engageait à fonder.

— Qu'adviendrait-il si je n'étais plus là ? disait-elle. Prends une épouse, aie des enfants qui me remplaceront, car leur jeunesse sera la tienne.

Chronos, un instant ébranlé et soucieux à l'idée de perdre Mnémosyne, n'avait pas tardé à dominer sa passagère faiblesse, et, sur un ton railleur, il avait répondu :

— Soit, mais si tu me connais quelque charme et quelque prestige — dans ton indulgence de sœur, — quelle est donc celle que tu juges digne de moi ?

— Tu n'as que l'embarras du choix, répondait Mnémosyne, heureuse du tour, en apparence favorable, que prenait la conversation ; je sais vingt-quatre sœurs qui, j'ose le dire, courent après toi.

— Montre, concédait Chronos.

Et c'est ainsi que le défilé des vingt-quatre sœurs fut décidé.



La première était une délicieuse créature d'une pâleur diaphane. Ses blonds cheveux embroussaillés dissimulaient un peu son visage comme l'eût pu faire une dentelle nouée de fibres d'adiante. Son jeune corps se distinguait à peine dans l'enveloppement de sa grise tunique dont un soupçon de rose illuminait les franges. Ses yeux s'entr'ouvraient faiblement, mais une radieuse sérénité, une infinie douceur, une paix immense irradiaient de son être. Elle était toute fraîcheur, toute innocence, toute espérance.

— Me voici, dit-elle, ô Chronos, tremblante, mais heureuse devant toi, car mon cœur me fait croire que tu me choisiras. Je ne serais point femme si je ne me croyais la plus belle. Et je le suis en vérité. Près de moi tu trouveras l'adorable repos du silence. Ma demeure est au sommet

des monts qu'aucune fièvre ne trouble encore. L'alouette est ma compagne. Elle seule distrait ma solitude. Que ma maison soit à jamais la tienne, ô Chronos !

Le frère de Mnémosyne regardait la jeune fille avec admiration, mais son esprit était déjà préoccupé par la curiosité des vingt-trois autres sœurs, et il la laissa poursuivre sa route.

La seconde était blonde comme la précédente, mais des reflets de feu se jouaient dans sa chevelure dressée comme une fière crinière. Le dessin de son torse juvénile se précisait sous la tunique orangée. Son regard était rieur, sa lèvre humide et ses pieds, bagués de diamants, semblaient impatients de danser.

— Fils d'Uranus, maître des destinées de tous les êtres, s'écria-t-elle, tu ne peux pas ne pas aimer la jeunesse, celle qui ne doute d'aucune des possibilités de la vie. Je n'ai, à la lisière de la forêt, qu'une hutte de branchages dont les sautillants lapereaux et les faisandeaux craintifs sont les visiteurs familiers. Mais ma richesse est sans limite, car je suis la première à découvrir dans les champs les joyaux qui sont au creux des feuilles de thym, de sainfoin et de trèfle et qu'Hélios vient dérober. Près de moi tu connaîtras la joie d'une éternelle jeunesse, les espoirs jamais désabusés parce que jamais mis à l'épreuve.

Chronos sentait monter en lui la tentation quand, d'assez loin, la troisième des sœurs attira, puis fascina son attention.

Elle était toute d'or vêtue et de flammes diadémée. Si grand était son éclat qu'on ne pouvait, sans être ébloui, chercher à saisir son regard. Ses mains, aux doigts effilés comme des fuseaux, se jouaient dans de blanches écharpes, légères ainsi que des fumées.

— Je suis, chantait-elle en un frénétique crescendo, la reine de la terre. Pour me voir, les hommes et les femmes se précipitent à bas de leur couche, les malades se font traîner près des fenêtres et les mourants s'endorment heureux de

m'avoir aperçue une dernière fois. Je donne aux laboureurs, aux vignerons, à tous ceux qui s'en vont aux champs, le sourire qui sera leur force. Je suis dispensatrice de courage et de joie. Joins, Chronos, ta couronne à la mienne.

Mais Chronos avait les paupières baissées et demeurait craintif. Cette jeune déesse, dans sa superbe, étonnait. Celle qui la suivait paraissait de plus caressante nature, sa robe d'un bleu pâle seyait à son visage reposé qu'encadraient des boucles égales, ceintes d'une couronne d'épervières, d'othonnes et de gauchefers.

— Nous irons, disait-elle, dispos et légers, au jardin fleuriste après avoir tartiné du miel de l'Hymette des tranches de pain doré et vidé une coupe de lait fraîchement trait. La rosée sera tiède sous nos pieds nus et nous écouterons le chant des oiseaux, heureux de vivre comme nous.

Elle était charmante, mais celle qui venait ne l'était-elle pas ?

Le bleu de sa tunique était plus éclatant. Un incarnat plus vif éclairait ses pommettes. Son jeune buste tendait le lin de son chiton. Elle avait l'embonpoint savoureux de celles qui demeurent tard au lit et se complaisent aux minutieuses toilettes.

— Je ne serai point, affirmait-elle, l'épouse exigeante et hâtive, qui écarte prématurément les rideaux et bouscule le dormeur béat. Je respecterai les aises de mon époux, comme je veux qu'on respecte les miennes. Je ne souffre point que le perron de mon palais soit encore humide de l'arrosage des valets quand je daigne y poser le pied. Il faut que les roses soient ouvertes quand je leur rends visite et qu'on ait ratissé les allées du jardin.

— N'as-tu point, dit la sixième jeune fille, — rougissante comme si elle eût couru, — la langue sèche ? Je suis celle qui connaît le secret des philtres qui donnent l'appétit.

Elle tenait entre ses mains des gobelets d'argent. Sa robe était striée de couleurs vives qui s'étageaient comme les veines d'une agate. Un panache de plumes mordorées,

volées à la queue d'un coq, s'élevait sur sa chevelure fauve dans laquelle scintillaient des paillettes d'or.

— Je secoue les esprits paresseux, je suis l'introductrice de la gaîté.

Et elle portait à ses narines, en riant, un bouquet d'armoise.

— Chez moi, dit la septième, opulente personne toute vêtue de linon blanc, parée de bijoux d'acier, d'ébène et d'argent, et ceinturonnée de miroitants disques blancs, ta fringale sera rassasiée. Je suis celle dont les guetteurs, postés au sommet des tours, annoncent, à clameurs de buccin, la venue, alors que je suis encore loin. Les artisans quittent l'atelier, les écrivains posent la plume, sans souci de la phrase inachevée, pour courir à ma rencontre. N'ai-je point mérité ta faveur ?

Celle qui venait ensuite était de taille menue, elle avait des cheveux d'un noir de jais, un teint haut en couleur, des yeux noyés de tendresse et, dans ses bras, elle pressait une brassée des enivrantes fleurs des montagnes dont on parfume l'hydromel. Sa robe était écarlate, rehaussée de verroteries.

— Sois mon époux, Chronos, disait-elle en minaudant, tu ne le regretteras pas. L'esprit a élu domicile en ma demeure ; mes amis y font assaut d'anecdotes et de bons mots. Les propos plaisants s'y enroulent et s'y déroulent comme les volutes de fumée bleue qui montent des autels où brûlent les herbes odorantes et que chacun entretient. Les soucis s'estompent dans une chaleureuse torpeur.

La magie de ces promesses était telle que Chronos ne prêta qu'une attention distante à la neuvième sœur, jeune personne qui lui sembla agiter une clochette qui tintait à son oreille en vibrations indéfinies. Elle était décidée, active, mais Chronos, qu'elle appelait, avait les paupières lourdes et les oreilles bourdonnantes.

Quand il reprit conscience de lui-même, elle était sur le point de disparaître et une magnifique créature approchait.

Celle-ci, dans toute la floraison d'une adolescence terminée, portait haut sa tête coiffée du casque de Minerve. Sa chlamyde avait l'ampleur sobre de la robe des sages et ses mains étreignaient, l'une des rouleaux de parchemin, et l'autre des balances.

— Tu me connais, murmura-t-elle, quand elle ne fut qu'à un pas de lui. Je suis celle qui annonce aux hommes ce qu'il est advenu de leurs semblables et de leurs fortunes. Au plus lointain quartier des villes, des coureurs crient mon apparition. Je vois des citadins qui pâlissent d'effroi et d'autres qui sourient, louchant de contentement vers le haut de leur sein gauche. Dans ma maison, tu sauras tout avant tout le monde; ta curiosité sera inlassablement satisfaite. Cela ne vaut-il point que tu t'y arrêtes ?

Mais Chronos n'avait point la curiosité exclusive du passé; il laissa partir la belle.

La suivante était replète, d'une débordante bonne humeur. Sa robe, où les tons orangés se mêlaient à ceux des citrons, plaquait sur ses hanches aux arrondis d'amphores Un gourmet n'eût point trouvé d'autre qualificatif que celui d'appétissante. Un Titan l'eût prise pour un kyathos. Dans ses cheveux, des papillons lamellés, translucides comme des émaux, semblaient butiner.

— Viens, dit-elle, croquer près de moi des sucreries, aspirer des boissons fraîches, goûter des crèmes parfumées ou te délecter de jeunes pousses infusées. En mon logis, on se sustente en s'amusant et les mâchoires ne s'usent point sur la fibre rebelle des venaisons. Les bavardages y sont pétillants, la frivolité séduisante. Je ne suis point jalouse et j'aime rire.

On entendait encore ce rire cristallin comme la chanson d'une lointaine cascade quand parut la douzième sœur. Elle était aussi éthérée que celle qui l'avait précédée paraissait attachée aux plaisirs simples de la vie. Son regard semblait chercher le secret de la voûte infinie. Dans ses boucles dénouées, une couronne de nénuphars était négli-

gemment posée et sur sa robe d'un bleu sombre se détachait l'or clair d'une harpe dont elle caressait les cordes fines comme des cheveux de femme.

— Laisse-toi prendre, supplia-t-elle, au charme divin des sons. Ils expriment l'inexprimable. Ils bercent toutes les douleurs comme ils accompagnent toutes les joies. Ils sont la plus pure des ivresses. La musique élève les sens comme elle grandit les âmes. Elle peut tout, elle est tout.

Chronos entr'ouvrait ses lèvres, dilatait ses narines, fermait à demi ses yeux et son être frémissait d'une extase inconnue, quand une nouvelle divinité parut. Elle cachait le bas de son visage d'une écharpe écarlate dont le reflet entourait d'ombre verte la pure clarté bleue de ses yeux. Dans ses cheveux désordonnés brillait une minuscule étoile. Elle se drapait, mystérieuse et provocante, dans un manteau qu'aucune agrafe ne semblait retenir et que le souffle léger d'un sourire eût suffi à faire tomber de ses épaules.

— Viens, Chronos, dit-elle, je suis la volupté qui sait sa valeur. Je ne serai point l'épouse qui ankylose d'un sommeil pesant l'épaule du bien-aimé. J'apporte mon amour et je disparais, discrète, ce qui est le rêve de tous les hommes.

Elle parlait encore quand une cloche sonna, et elle s'enfuit, rajustant hâtivement le manteau qui, glissant, avait découvert la rose d'un de ses seins.

Celle qui venait était parée d'un collier d'émeraudes, d'un diadème fait des mêmes pierres et d'une robe lamée d'argent, soulignant l'éclat de sa gorge et de ses épaules qui étaient nues.

— Offre-moi ton bras, Chronos, dit-elle. Est-il chose plus plaisante que de goûter aux mets délicats en agréable société? Je sais unir les philosophes dont le vulgaire ne comprend point les doctrines, les poètes qui ne comprennent pas eux-mêmes ce qu'ils écrivent et attendent qu'on le leur explique, les vieux guerriers couverts de gloire et les plus jolies femmes de la terre. Chez moi, tu connaîtras des divertissements sans cesse renouvelés et, s'il te convient de ne

rien dire et même de n'écouter point ce que les autres disent, les quartiers de daim, les fruits souterrains des chênes, les vieux hydromels suffiront à ton agrément.

Comme trois éclairs venaient de déchirer le ciel de l'Olympe, éveillant l'écho des vallées, une jeune femme parut, tenant devant son visage un masque d'argile peinte.

— Je suis, dit-elle, celle dont on ne se lasse jamais ; je sais faire rire et pleurer tour à tour ; mon humeur est changeante, mais il n'est rien de sérieux et de grave, même dans mes colères. Je connais mille tours pour distraire de ses préoccupations celui qui m'aime. Je ne suis pas une femme, lassante dans son uniformité, j'en suis cent, et n'est-ce point là le désir secret des amants ?

Celle qui vint après était vêtue comme une libellule et semblait ne point toucher la terre qu'elle effleurait du bout de ses orteils. Ses bras s'arrondissaient comme les anses d'une hydria et ses doigts posaient sur ses lèvres un baiser cueilli dans le ciel.

— N'est-ce point, dit-elle d'un souffle entrecoupé, dans la grâce changeante des lignes qu'est tout le charme de la femme ? Que sont les vaines paroles que la bouche prononce auprès de la chanson d'un jeune corps ? Chaque pas est une strophe nouvelle. J'entraînerai tes yeux avides dans le tourbillon de mes genoux, j'attirerai ta main vers mes reins cambrés, je fuirai et je reviendrai, je serai fleur, oiseau, papillon et je serai femme et tous les dieux te jalouseront d'être le maître d'un aussi rare trésor.

Celle qui suivait cette étourdissante créature faisait contraste avec elle. Ses mains jointes serraient des lys sur sa poitrine, ses yeux étaient chastement baissés, ses cheveux bruns se séparaient en bandeaux au-dessus d'un front dont aucun ornement ne brisait la ligne pure, et son col frêle se cachait sous une blanche écharpe.

— Je t'ai vu, dit-elle, contempler ma souple et légère sœur et j'enviais le succès qu'elle paraissait avoir à tes yeux. Tu as bien fait, Chronos, de la laisser partir. Elle eût causé

ta ruine. Je n'ai point son attrait, mais je suis celle dont la tendresse toujours égale ne réserve point de surprise. Hygia m'a fait profiter de ses leçons. Je n'attends pas que la fatigue me renverse sur ma couche, j'évite les excès, je suis prudente et sage, et c'est le secret du bonheur.

La jeune femme qui vint ensuite, drapée dans de chaudes étoffes et les pieds enfouis dans des cothurnes de fourrure, portait sur sa poitrine, taillées dans l'onyx, les images de Clio, de Polymnie, d'Euterpe et de Calliope.

— Cherche refuge à mon foyer, Chronos, je suis celle dont l'intimité ne donne aucun déboire. Mes écrins de maroquin de veau tacheté ou de vélin à recouvrement contiennent des joyaux dont rien ne peut ternir l'éclat. Des poètes et des philosophes, des historiens et des savants en ont poli les étincelantes facettes ; quand change la mode, j'ai d'habiles ouvriers pour les retailler et nul ne devine que je les ai déjà portés. Et tu ne te lasseras jamais de les contempler à mes oreilles, à mes mains et sur ma poitrine. Tu reconnaîtras que je suis la plus belle.

Il se fit un grand fracas quand parut la dix-neuvième sœur. Le vent se mit à hurler dans les forêts ; les arbres s'entre-choquèrent, les plats d'or des cuisines divines heurtèrent la cime des montagnes et le troupeau marin d'Oceanus beugla à perdre le souffle.

Elle, la dix-neuvième, était vêtue d'une courte résille d'or qui s'incrustait dans une arachnéenne chemise de soie rose. Deux têtes de caméléons, retenues par un bandeau de perles, servaient de gaine à ses doigts de pied. Elle avait moins de cheveux que Mercure, mais des lèvres plus rouges que les joues de Pomone.

— Comment, Chronos, à ton âge, peux-tu m'ignorer encore ? Tu seras fou de moi. Je suis l'androgyne qui trouble les cervelles. Quand tu me tiendras dans tes bras, parmi le tumulte des éléments, quand tu me sentiras me tortiller comme une carpe sortie de son étang, quand mes genoux inviteront les tiens à trembler convulsivement et quand tu

percevras les diamants de mon gorgerin cisaillant ta tunique et déchirant ta peau, alors tu connaîtras un plaisir dont rien n'approche.

Et tandis qu'elle se démenait en désarticulant ses bras, Salanus, Eurus, Auster et Corus qui l'avaient accompagnée, gloussaient dans les futaies, Zéphire soufflait dans une cuve d'eau, Apollon ramassait bruyamment la vaisselle et le Dieu des mers tapait sur son trident.

Il y eut une accalmie et la vingtième sœur se présenta. Séléné lui avait prêté sa parure pour ajouter à sa grâce. Les pommettes enflammées, la lèvre frémissante, le sein haletant, elle tenait en main une lyre.

— Je suis la confidente des chagrins et des enthousiasmes ; je suis l'inspiratrice des odes, des stances et des épopées. Dans mon logis, dont tout visiteur est proscrit, tu pourras crier ta douleur ou ton espérance, épancher ton cœur. Nul ne te verra chercher laborieusement le mot terminant ta phrase sonore. Je serai là près de toi, silencieuse et fraternelle ou chantante et amoureuse, suivant ton désir. J'ouvrirai ou je fermerai la fenêtre qui donne sur le jardin endormi et désert, je serai ta servante, ô mon maître...

Celle qui vint ensuite souriait énigmatiquement. Un grand calme se lisait sur son visage et des milliers d'étoiles constellaient sa robe sans plis.

— Chronos, dit-elle, tu ne sais pas qui je suis, car tu ne m'as jamais recherchée et, s'il t'advint de m'entrevoir, d'autres soucis ou la fatigue distrayaient ton attention. Et pourtant qui me connaît m'apprécie. Je vis loin des bruits du monde qui s'éteignent à mon approche. Seul avec moi tu souriras de la vanité des hommes, des choses, et, permets-moi de le dire, des Dieux eux-mêmes. Tes doigts égarés dans ma chevelure y découvriront tant d'étoiles nouvelles que les broderies visibles de ma robe te paraîtront des poussières de clarté. Je guiderai ta méditation amène et je te montrerai le chemin fleuri des philosophes.

Chronos la contemplait avec bienveillance et peut-être

un soupçon d'amour, mais une brise fraîche l'ayant fait frissonner, il se retourna.

Celle qui approchait était austère, mais prodigieusement attirante. Elle portait sur son front la marque des grandes souffrances victorieusement supportées. Des voiles blancs s'enroulaient autour de ses poignets comme pour en cacher les blessures et ses cheveux gris encadraient un beau visage demeuré jeune.

— Toute la frivolité, la grâce, l'attrait délicat ou gourmand, la séduction fine ou perverse de mes sœurs ne vaut pas, ô Chronos, ce que je t'offre. Je suis restée au chevet de ceux qui peinent, dont Morphée n'entend point l'appel et qui confient à la petite lampe d'argile, dont la faible flamme veille sur leur souffle fiévreux, la torture de leurs maux. J'ai entendu les aveux de désespérance, j'ai connu le secret des tendresses meurtries, les vœux irréalisables, et j'ai appris la pitié. Je te l'enseignerai, elle est douce au cœur de celui qui la donne comme au cœur de qui la reçoit. Tu deviendras généreux, patient et indulgent, et tu me remercieras.

Chronos se sentait pris par cette femme, il allait faire un geste, quand une petite personne dont il ne put qu'entrevoir la mise extravagante posa ses douces mains sur ses yeux.

Elle parlait avec volubilité.

— Me voici, que désires-tu ? Un char traîné par des colombes comme Vénus, ou par des aigles, comme Jupiter ? Veux-tu rendre, en ma compagnie, visite à Séléné ou à Pluton ? Tu dégringoles sur les pentes de l'Olympe ? Accroche-toi à mon petit doigt ! Ces nuées te barrent la route ? Un coup d'aile, et les voilà traversées ! Cette étoile te plaît ? Je te la donne !

Son imagination était sans limite ; elle inventait les promenades les plus imprévues, les tours les plus inattendus, elle changeait les décors et les personnages avec l'adresse d'une magicienne.

Chronos eût voulu arracher le poids, apparemment léger, des petites mains sur ses yeux, pour voir celle qui lui parlait, il s'en sentait incapable. Quand il y parvint, elle était déjà loin. Dans un brouillard rose elle achevait de disparaître.

Il ne restait plus à se faire connaître qu'une des vingt-quatre amoureuses de Chronos. Elle vint lentement, donnant à chacun de ses pas une manière de valeur. Les bijoux de son diadème avaient un moindre éclat que celui de ses sœurs, mais leur clarté était plus douce. Elle relevait frileusement le haut de sa pâle robe, jusqu'à ses yeux.

— Je suis, dit-elle, la plus tendre, celle qu'on ne veut pas laisser partir et dans les bras de laquelle les tout petits se pelotonnent. Je protège contre les dures réalités de la vie et je suis gardienne du jardin des illusions. Quand on me quitte, c'est pour rentrer dans la bataille, et les plus vaillants me regrettent. J'ai fourbi leurs armes, je leur ai versé l'élixir d'héroïsme et c'est à moi qu'ils pensent. Reste avec moi, fils des Dieux, et les luttes te seront épargnées.

Et tout en parlant, elle s'éloignait à petits pas comptés, espérant être retenue.

Chronos la regardait partir. Il était indécis. Laquelle était la plus belle ? Laquelle était la plus tentatrice ? Laquelle était la prometteuse de joies fortes ou de joies calmes ? Il se tourna vers Mnémosyne.

— Quel est ton avis, ô ma sœur chérie ?

Et Mnémosyne lui répondit :

— A ta place, je voudrais toutes les revoir.

Et, sur l'instant, la jeune fille d'une pâleur diaphane, aux blonds cheveux embroussaillés, dans sa grise tunique frangée de rose, refit son apparition...



Chronos n'a jamais pu se décider et, depuis que le monde est monde, les vingt-quatre sœurs passent devant lui.

Comme la notion des Dieux de l'Olympe s'est estompée dans l'esprit des hommes et que la prose a remplacé la poésie, on ne connaît plus ces jeunes filles que sous le nom des heures. Il y a l'heure du grand silence d'avant l'aube, l'heure de la rosée matinale, l'heure du lever du soleil, l'heure du petit déjeuner, l'heure de la grasse matinée, l'heure de l'apéritif, l'heure du déjeuner, l'heure du café, l'heure de la sieste, l'heure de la Bourse et des journaux de l'après-midi, l'heure du goûter, l'heure de la musique, l'heure des hâtifs rendez-vous galants, l'heure du dîner, l'heure du théâtre, l'heure du ballet, l'heure des braves gens qui se couchent tôt, l'heure de la lecture, l'heure du dancing, l'heure des poètes, l'heure de la méditation, l'heure des malades, l'heure des rêves et la dernière heure du sommeil.

Elles passent avec leurs sourires, leurs promesses ou leurs sages conseils. Et nulle d'entre elles ne retient le temps qui les regarde passer.



Ma montre, qui tapote devant moi sa petite chanson, comme une mouche qui lisserait ses pattes sur le bord d'un verre de Bohême, me demande :

— Et toi, laquelle aimes-tu le mieux ?

— Indiscrète !

RENÉ PUAUX.

AUX QUATRE SAISONS

1.

Nous avons franchi des rivières
dans le vent d'un traîneau.
Pour joindre les chamois qui broutent la neige,
nous mettrons des skis à nos sabots.

Dans la neige et le vent
j'ai chanté tout un jour.
Ma chanson vient des étoiles et court
comme le vent.

2.

à Eugène Montfort.

Nues sous un rouge caraco
les marchands de femmes du carrefour Buci,
laissons-les à monsieur Carco.

Mais toi, Montfort,
tu sais qu'il n'est rien tel,
les soirs où l'on est seul,
plus seul encore qu'avec les autres,
que le noir tabac à la fumée bleue.

3.

Jour nouveau, oiseau du hasard,
viens te percher dans mon feuillage.
Ah! naîtra-t-il en ton regard
un jeune rêve inespéré?

Jour nouveau qui palpites,
entends-tu le cri de mon cœur!
Nous soufflons sur notre bonheur
pour qu'il s'éteigne un peu moins vite.

ANDRÉ CASTAGNOU.

LA VISION DE L'AVEUGLE

ESSAI PSYCHO-PHYSIOLOGIQUE SUR LES SENS ACCESSOIRES

La vie n'étant, de la naissance à la mort, qu'une série d'adaptations de l'être vivant au milieu extérieur, l'aveugle fera de son mieux pour développer au maximum les sens qui lui restent, l'ouïe, l'odorat et le toucher. Privé du sens de la vision, il fera flèche de tout bois, perfectionnant les sens que les clairvoyants ont laissé s'atrophier, par suite de la prédominance des phénomènes visuels chez le civilisé. C'est surtout le toucher que les aveugles porteront aux limites de la perfectibilité. N'est-ce point là le sens fondamental que l'on retrouve chez tous les êtres, chez les plus simples comme chez les plus différenciés? Aristote, déjà, considérait le toucher comme le plus général, le plus ancien des sens, celui dont tous les autres dérivent.

Le sort des aveugles a toujours suscité la pitié des foules. Il nous semble que des êtres privés de la vue devraient être plongés dans la plus grande détresse. Il n'en est rien. L'aveugle jouit en général d'un caractère enjoué et sociable. Qui sait si l'habitant de Mars ou de Vénus, que nous pouvons supposer pourvu de multiples sens inconnus, capable par exemple de communiquer à longue distance par le seul jeu de ses organes, ne plaindrait pas les malheureux habitants de notre globe s'il lui était donné de les étudier ? Wells a conté, dans une amusante nouvelle, l'histoire de ce voyant jeté par le hasard au pays des aveugles, et se flattant d'y devenir

le maître en vertu de l'adage : « Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois. » Et tout au contraire, notre homme est considéré comme un insensé, un infirme aux sens mal affinés. En fin de compte, on le met en demeure de se laisser enlever les bizarres petites sphères où siège sa folie.

Les aveugles ne sont pas les impotents que Maeterlinck a mis en scène dans une pièce où, il est vrai, la cécité est surtout un symbole. Ils peuvent vivre la vie de tout le monde et gagner honorablement leur subsistance. En dehors des travaux manuels réservés aux moins doués, beaucoup sont accordeurs, musiciens. Certains même se sont élevés au-dessus du niveau de la foule. Au XVIII[e] siècle, Saunderson, un aveugle, fut professeur de mathématiques à l'Université de Cambridge ; il fit des leçons sur l'optique, la nature de la lumière et des couleurs, la théorie de la vision, etc... Un autre aveugle, Fawcett, fut ministre dans le cabinet Gladstone. Un aveugle belge, M. Melen, est avocat ; avec l'aide d'un secrétaire, il étudie ses dossiers et plaide devant toutes les juridictions. M. Pierre Villey, qui perdit la vue à l'âge de quatre ans et demi, est agrégé de l'Université; il a écrit, outre des livres d'érudition sur Montaigne, un ouvrage remarquable sur le Monde des aveugles. Certains, comme M[r] Campbell, ont accompli les ascensions les plus pénibles, celle du Mont-Blanc, entre autres. S'ils n'éprouvent pas les jouissances visuelles des voyants devant la splendeur des paysages alpestres, ils ont du moins le même plaisir physique et sportif à faire agir leurs muscles, à vaincre les difficultés, plaisir qui, malgré son dire, a souvent plus d'attrait pour l'alpiniste fervent que la contemplation des beautés de la nature ; il préférera les hasards et les fatigues d'une ascension à la montée en funiculaire qui lui permettrait pourtant d'admirer les mêmes paysages avec un psychisme non obnubilé par les toxines résultant d'efforts répétés. Mais

le plus bel exemple de ce que la volonté humaine peut arriver à réaliser malgré l'absence totale des deux sens les plus importants, la vue et l'ouïe, nous est donné par Helen Keller, véritable merveille vivante. Elle devint aveugle-sourde à l'âge de dix-huit mois et fut éduquée par une institutrice aussi admirable que son élève. Elle s'assimila rapidement les écritures usuelles des aveugles, puis, se perfectionnant sans cesse, elle étudia l'anglais, l'allemand, le français, le latin et le grec, passa divers examens et suivit les cours de l'Université, apprit à « lire » avec les doigts sur les lèvres de ses interlocuteurs et est même parvenue à parler assez distinctement. Elle écrivit plusieurs ouvrages qui furent traduits en français (*Histoire de ma vie*, *Mon Univers*). M. Gérard Harry lui a consacré une longue étude qu'il intitula *Le Miracle des Hommes*. Son cas, des plus intéressants pour le psychologue, n'est d'ailleurs pas unique, et, parmi tant d'aveugles-sourds éduqués, nous signalerons Marie Heurtin, qu'a fait connaître au public le livre de M. L. Arnoult, *Ames en prison*, et les articles de Descaves ; François de Curel s'en est peut-être souvenu lorsqu'il écrivit *la Fille Sauvage*.

La vie des aveugles, plus concentrée, est aussi intense que la nôtre :

> Les mille douces voix de la terre ont bien réellement trouvé leur chemin jusqu'à moi, s'écrie Helen Keller ; petits frémissements des touffes d'herbes, bruissement soyeux des feuilles, bourdonnement des insectes, murmure des abeilles dans les fleurs que j'ai cueillies, battements d'aile de l'oiseau après son bain, légère vibration ondulée de l'eau courante sur les cailloux.....

Diderot, dans sa Lettre sur les aveugles, nous conte l'histoire de l'aveugle-né du Puiseaux, à qui on demandait s'il serait bien content d'avoir des yeux et qui répondit :

> Si la curiosité ne me dominait pas, j'aimerais bien autant

avoir de longs bras ; il me semble que mes mains m'instruiraient mieux de ce qui se passe dans la lune que vos yeux ou vos télescopes, et puis les yeux cessent plus tôt de voir que les mains de toucher. Il vaudrait donc bien autant qu'on perfectionnât en moi l'organe que j'ai que de m'accorder celui qui me manque.

§

Wundt a classifié les sensations en prenant comme base la qualité. Il distingue les sensations qualitativement uniformes, où on ne peut définir qu'une qualité passant par des degrés différents d'intensité. Les sensations qualitativement uniformes sont les sensations organiques, internes, exclusivement affectives, les sensations kinesthésiques, le tact, alors que par exemple la vision, sensation qualitativement variée, permet la distinction de plusieurs couleurs différentes. Cette classification, encore en usage, n'est à notre avis rien moins qu'exacte. Il faudrait ne conserver dans le premier groupe que les sensations obscures, les sensations de la vie végétative, viscérales, articulaires, musculaires, etc., car le toucher peut nous donner des impressions qualitativement variées. Il n'y a là rien de surprenant, puisque ce sens primordial se retrouve, avec des différences de structure, dans les organes des autres sens. En dehors des notions de contact et de pression, de température, des sensations de douleur ou de plaisir qu'il nous procure, sans même invoquer les expériences de vision paroptique, qui ont été publiées récemment, le tact permet à certains sujets privilégiés de percevoir à distance les obstacles. Ce phénomène fut surtout observé chez les aveugles, où il est le plus apparent et où il se trouve développé par l'exercice, mais il existe chez de nombreux clairvoyants. On n'a pu se mettre d'accord sur la nature de ce sens supplémentaire ; les essais d'explications qui ont été faits ont soulevé de vives discussions. Il nous a paru opportun de tenter une étude

d'ensemble des sensations surajoutées, qui permettent à l'aveugle de se déplacer sans trop de peine au milieu des voyants.

Lorsqu'on regarde des aveugles jouer entre eux, on est surpris de l'aisance relative de leurs mouvements ; ils évitent les arbres, les contournent avec aisance ; presque jamais ils ne se heurtent dans leur course. Javal (1) nous assure que certains sujets peuvent compter les fenêtres d'un rez-de-chaussée dont ils longent la façade. Dans un corridor, ils reconnaissent au passage les portes et peuvent dire si elles sont ouvertes ou fermées. Beaucoup d'aveugles s'aventurant en un lieu où ils n'ont point coutume de se rendre, s'arrêteront net à un mètre d'un obstacle et étendront le bras, *sentant* ainsi à distance la présence d'un objet. Les exemples de cette faculté sont très nombreux et abondent dans la littérature. L'aveugle du Puiseaux, se querellant avec son frère, saisit le premier objet qui lui tombe sous la main et le lui lance avec tant de justesse qu'il l'atteint au milieu du front et l'étend par terre. C'est cette aventure qui, ajoutée à quelques autres, l'amena devant le magistrat. « Que me ferez-vous », dit-il à M. Hérault ? — « Je vous jetterai dans un cul de basse-fosse », lui répondit le magistrat. — « Eh, Monsieur ! lui répliqua l'aveugle, il y a vingt-cinq ans que j'y suis ! » — Helen Keller, toute petite fille, entrant pour la première fois dans le bureau d'un clergyman ami, tourne sa figure de tous côtés et remarque que la chambre est large, basse de plafond et qu'elle contient de nombreux livres. Ce dernier détail est dû sans doute à l'odorat, mais les perceptions spatiales ne peuvent provenir que du tact à distance. Diderot nous apprend que Saunderson, comme l'aveugle du Puiseaux, s'apercevait, surtout par temps calme, de la présence des objets dont il n'était éloigné que de quelques pas. Or,

(1) Dr Javal : *Entre aveugles*, Masson, 1903.

Saunderson, non seulement était aveugle, mais était dépourvu de globes oculaires

Nous appellerons *sens des obstacles* la sensation spéciale qui permet ainsi au sujet, soit de percevoir en marchant la présence d'objets situés en face ou à côté de lui, soit de s'apercevoir de l'approche d'un objet, lui-même restant immobile, même si l'approche de l'objet se fait lentement et sans bruit, la sensation persistant lorsque le sujet et l'objet restent immobiles. Il faut en séparer les données fournies par l'ouïe et l'odorat, données évidemment précieuses venant renforcer les données tactiles de l'aveugle, mais non indispensables.

Ce sens, atrophié chez l'homme, étant souvent observé chez les animaux, il nous paraît nécessaire de faire tout d'abord une brève incursion dans le domaine de la physiologie comparée. Les végétaux eux-mêmes réagissent à la lumière et, tout en bas de l'échelle, les vacuoles contractiles des infusoires et des amibes sont sensibles à son action. Puis chez des animaux plus différenciés, la membrane externe, ou peau, comprend une couche de pigment régulièrement répartie, qui est sensible à l'action de la lumière et permet à l'animal de se guider. Chez certains insectes inférieurs, l'organe visuel est constitué par une membrane mince et très sensible, puis cette membrane donne naissance à d'autres membranes, puis finalement on a l'organe perfectionné qu'est l'œil. Les « lignes latérales » des poissons leur permettent d'éviter les obstacles qui se trouvent à droite et à gauche. L'escargot, qui lui n'est dermatoptique à aucun degré, est absolument aveugle et ne reconnaît même pas la lumière de l'ombre; cependant les cornes du colimaçon révèlent à distance l'approche des obstacles, à condition que l'escargot ou l'obstacle se déplacent à une vitesse suffisante.

La réaction de la peau à la lumière, due à la contraction ou à la rétraction des chromatophores, est évidente chez le caméléon, ainsi que chez les poulpes. Ces petits

mouvements périphériques peuvent être perçus par les centres nerveux, et prévenir l'animal des perturbations de l'éclairage ambiant (obstacle venant faire écran, etc.).

Le Professeur Raphaël Dubois (2) nous raconte qu'un polype d'eau douce, l'Hydre verte, a, dans son revêtement extérieur, de petits éléments qui, impressionnés dans leur partie externe par la lumière, provoquent, par leur partie profonde, des déplacements partiels ou généralisés de l'animal. Il a étudié les Protées aveugles des grottes de la Carniole dont la peau décolorée est très sensible à la lumière. Elle est même impressionnée diversement par les couleurs, la photoréaction étant plus vive pour le vert que pour le rouge, pour le bleu que pour le vert. D'ailleurs, imbu des doctrines finalistes qui pèsent sur la biologie, Raphaël Dubois nous dit que ces batraciens des cavernes ont vu leurs yeux s'atrophier par manque d'usage, alors que bien plutôt leur mauvaise vue, ou leur absence de vision, leur ont fait préférer les endroits obscurs où ils avaient quelques chances de vivre et de se reproduire. Loëb a écrit à ce sujet des considérations intéressantes.

Raphaël Dubois a étudié un mollusque excessivement curieux, la Pholade dactyle, qui est à la fois photogène et photosensible par son tégument. *Or ces éléments sensoriels contractiles de la peau sont tout à fait analogues et homologues aux cellules de la rétine humaine.* En mesurant la sensibilité de la pholade à l'aide d'un appareil enregistreur, l'éminent savant a montré que ce mollusque pouvait percevoir de très faibles clartés et distinguer les sensations chromatiques.

Chez certaines grenouilles (3) (*Rana palustris* et *Rana silvatica*), le cristallin apparaît comme une réaction de l'épiderme à l'action exercée sur lui par la vésicule ocu-

(2) Raphaël Dubois : *Les animaux qui voient sans yeux et qui écrivent ce qu'ils voient*, « La Science et la Vie », août 1923.

(3) G. Bohn : *La forme et le mouvement.*

laire primaire. Si chez une jeune larve de *Bombynator Pachypus* on greffe en face de la vésicule oculaire un fragment de peau, celui-ci constituera le cristallin, et cela d'autant plus facilement qu'il a été pris plus près de l'extrémité céphalique.

Mais les expériences les plus intéressantes ont été faites avec les diverses espèces de chauves-souris, qui possèdent un organe spécial leur donnant des renseignements suffisants sur ce qui les environne sans le secours des yeux ou des oreilles. Il y a environ un siècle, l'abbé Spallanzani découvrit que ces petits animaux étaient doués d'un sixième sens. En effet, l'acuité visuelle diffère énormément suivant les espèces animales et surtout suivant les individus. Au crépuscule, alors que nous distinguons encore fort bien les objets, il fait complètement nuit pour les volatiles de la basse-cour. Au contraire, les chats, les rapaces nocturnes, voient suffisamment avec très peu de lumière et d'autant mieux que leurs yeux sont plus grands. Cependant l'obscurité *totale* abolit complètement l'usage de l'œil, quel qu'il soit. Or, les chauves-souris, qui n'ont que des yeux fort petits, se déplacent aussi bien la nuit que les chats ou les hiboux. Spallanzani leur masqua les yeux avec des bandelettes, il les leur creva au fer rouge ou les énucléa. Il n'observa par la suite aucune différence dans la vie de ces animaux. Les chauves-souris aveugles se guidaient parfaitement, évitaient les obstacles, découvraient *à distance* de petites anfractuosités où elles allaient se nicher, s'envolant lorsqu'on voulait en approcher. L'abbé couvre leur corps de vernis, le sens des obstacles persiste. Il obture les oreilles, même résultat. L'ablation de la langue, l'imprégnation de l'olfaction par des parfums violents pour supprimer le goût et l'odorat, ne produisent aucune modification.

Cependant, Cuvier arriva à la conclusion que ce merveilleux pouvoir des chauves-souris à se diriger, à cap-

turer de petits insectes volant très vite, en des endroits tellement noirs que l'œil adapté à l'obscurité devient inutile, réside dans la grande et délicate expansion membraneuse des ailes.

Mais Sir Hiram Maxim (4) reprit ces expériences, et il eut le grand mérite de s'abstenir de toute vivisection. D'après lui, l'organe du sens des obstacles est situé au niveau de la face de l'animal, et varie suivant les espèces de chauves-souris. C'est un organe sensitif, espèce d'appendice, disposé devant les oreilles, ou sur le nez (*Anthops ornatus*), ou sur la lèvre, ou encore sur la face, donnant à l'animal un aspect bizarre. Comment fonctionne cet organe ? On pourrait admettre que l'ouïe de la chauve-souris lui permet de percevoir les vibrations des ailes des insectes qu'elle poursuit, mais cette hypothèse n'expliquerait pas la perception d'objets inanimés. Pour Hiram Maxim, quand une chauve-souris vole, le battement des ailes envoie à travers l'espace un train d'ondes analogues aux vibrations sonores, mais de longueur d'onde trop grande pour être perçues par l'ouïe, ce que nous appelons des infra-sons. Ces ondes frappent les objets et sont réfléchies vers leur source où elles sont recueillies et interprétées par les organes sensitifs de la face. C'est ce qui se passe lorsque nous entrons dans une chambre avec une bougie ; les vibrations lumineuses sont émises dans toutes les directions, tout s'éclaire dans la pièce et les ondes qui reviennent vers nos yeux nous permettent de distinguer les objets qui s'y trouvent.

On a pu dire que l'organe des chauves-souris n'était rien autre que le sens du toucher, mais on peut dire la même chose de chacun des sens que nous possédons. Les éléments sensoriels des différents sens se ressemblent étrangement et la perception ne diffère que par

(4) Hiram Maxim : A New System for preventing collisions at sea, Cassel and C[e], 1912.

le centre nerveux où les nerfs sensitifs la portent, où elle est élaborée et interprétée.

Sir Hiram Maxim, se basant sur l'étude de ces phénomènes, a réussi à construire un *appareil permettant d'équiper les navires avec un sens des obstacles.* Depuis la mission dont le gouvernement britannique avait chargé Tyndall, on savait que par beau temps il se produisait de véritables nuages acoustiques interceptant et réfléchissant d' « énormes volumes de son », tandis qu'au contraire, par temps de brume, la transmission se faisait toujours fort bien et fort loin. Pour éviter l'échouage des navires par temps bouché, les projecteurs ne servent pas à grand'chose ; ils éclairent le brouillard, la lumière se diffusant à une faible distance, et les objets situés immédiatement au delà demeurent absolument invisibles. D'autre part, l'emploi de sirènes puissantes et le captage de l'écho renvoyé par l'obstacle éventuel n'est pas pratique, car le bruit émis par la sirène obnubile l'oreille, ne lui permettant pas de saisir le très faible écho, et de plus ces sons à crever le tympan incommodent les passagers, dont ils rendent le sommeil impossible. Hiram Maxim utilise les notes basses que l'oreille humaine ne perçoit pas. Elles voyagent plus loin que les notes aigües et on prétend même que les baleines communiquent entre elles, à de longues distances, par des mugissements de longueur d'onde trop grande pour être entendus. Une sirène à très forte pression de vapeur, donnant 14 à 15 vibrations par seconde, fut donc construite. Ces infra-sons, se transmettant très loin, sont réfléchis par des obstacles divers et reviennent se faire percevoir par une oreille artificielle, large diaphragme coincé sur un cylindre en forme de tambour. Les ondes de l'écho font vibrer cet appareil ; les vibrations ouvrent ou ferment des circuits électriques, commandant des avertisseurs de différentes tailles. Si l'obstacle est très petit ou très éloigné, une clochette tinte ; un objet volumineux

à une distance plus proche fera sonner une cloche plus puissante, et ainsi de suite. Cet appareil est complété par un cylindre enregistreur, sur lequel viennent s'inscrire, au moyen d'un levier, les diverses ondes réfléchies. La distance de l'obstacle et sa grandeur sont par la lecture du tracé déterminées de façon très suffisamment approximative, l'appareil étant déplacé vers bâbord ou tribord, pour en localiser la direction. Deux navires munis de cet appareil peuvent communiquer entre eux, en employant le morse.

§

Le sens des obstacles ne sera pas aussi perfectionné chez l'être humain. Son existence même a été mise en doute. Cependant, tous ceux qui ont bien voulu faire des expériences suivies ont été forcés de l'admettre. Mais l'interprétation des faits constatés, le siège du sens, son mécanisme, ont donné lieu à de nombreuses discussions. Il a reçu les noms les plus divers : en Allemagne Fersinn, Ferngefühl, Annäkerungsempfindung, Orentierungsinn ; en France, sixième sens, perception faciale, vision extra-rétinienne, vision paroptique, toucher ou tact à distance, etc...

Les aveugles le localisent en général sur le front, les tempes, le visage, et effectivement seuls sont perçus les objets situés à hauteur de la face. M. Villey nous fait bien concevoir cette sensation, lorsque, à propos des représentations spatiales, il nous dit que l'aveugle se sent moins écrasé par sa table de travail, s'il l'imagine loin de soi, que contre soi :

> Je ne dis pas seulement qu'il sait par réflexion, je dis qu'il *sent* que, parmi les rayons qui partent de lui, il en est moins qui sont arrêtés par la table éloignée que par la table rapprochée.

« Parfois, dit Helen Keller, il me semble que la substance même de ma chair est une surface d'yeux contem-

plant à ma volonté un monde qui se renouvelle chaque jour. » Souvent aussi les aveugles n'expliquent pas leur sensations ou se contredisent. La sensation, toujours imprécise, est quelquefois fausse, l'aveugle s'arrêtant net, alors qu'il n'y a aucun obstacle devant lui.

La température de l'air ambiant influe sur l'intensité de la perception. Si dans une salle froide sa portée est minime, cela tient aux phénomènes de vaso-constriction cutanée et d'anesthésie dus au froid. Le froid est, en effet, un anesthésique local de premier ordre, dont on fait un fréquent usage en chirurgie (mélanges réfrigérants, applications de glace, pulvérisations d'éther, de bromure d'éthyle, de chlorure de méthyle, etc...). Au contraire, dans une salle surchauffée, la perception augmente d'intensité à mesure que la figure s'échauffe, et cela pour la raison inverse. Mais les radiations calorifiques ne constituent pas l'élément principal de la perception, car ce ne sont pas les parties les plus sensibles aux différences de température qui sont les plus sensibles à distance.

Voici les opinions de quelques auteurs sur l'origine de la sensation. Pour Heller, il faut invoquer la pression de l'air sur le front. Krogius attribue la sensation faciale aux radiations calorifiques et secondairement à l'ouïe. Pour Woelfflin la sensation est principalement due au nerf trijumeau, mais elle n'est ni tactile ni thermique. Kuntz exclut totalement les sensations auditives; le tympan perçoit la sensation par la peau qui le revêt, mais l'oreille interne n'entre pas en jeu. Au contraire, pour Truschel, la perception est essentiellement auditive, et elle est produite par le fait que l'obstacle réfléchit et altère les bruits ambiants.

Si nous soumettons à une critique rigoureuse ces diverses hypothèses, nous voyons que :

Le sens des obstacles n'est pas dû à des sensations auditives perçues par l'oreille. Il y a des aveugles abso-

lument sourds doués du tact à distance. Truschel (5) répond à cela qu'on rencontre souvent des gens qui entendent les bruits les plus faibles, alors qu'ils sont complètement sourds pour la musique et la parole. Le fait en lui-même est exact, mais il faudrait prouver que tous les aveugles-sourds, pourvus de ce sens, font partie de cette catégorie de sujets. D'autre part, nous lisons dans un passage de William James cité par Javal (6) :

La preuve que cette sensation est plutôt tactile qu'acoustique semble résulter du fait qu'un médecin, ami de l'auteur, à peu près sourd d'une oreille, bien que les tympans soient normaux, sent la présence ou la disparition des objets, aussi bien près d'une oreille que de l'autre.

Les expériences de Kuntz (7) montrent que le silence absolu augmente la portée du tact à distance. Un sujet de Javal, M. G..., professeur à l'Institut National des Jeunes Aveugles, atteint d'atrophie des nerfs optiques à l'âge de 4 ans, dénué d'odorat, a le sens des obstacles très développé ; or ce sens disparaît dans un milieu très bruyant.

Si d'autre part cette sensation était perçue par l'oreille, elle devrait être proportionnelle à l'acuité d'une des fonctions de l'appareil acoustique. Or, environ trois mille cinq cents essais, faits par Kuntz, ont prouvé que le tact à distance était indépendant de l'acuité de l'ouïe, de l'oreille musicale, de la localisation des sources sonores et de la propagation des ondes sonores par le crâne, donc de toutes les fonctions de l'appareil acoustique. De face, la portée est généralement plus grande que sur les côtés.

Si quelques aveugles ne perçoivent plus les obstacles par la neige, il peut y avoir anesthésie cutanée par le

(5) Truschel : *Contribution à l'étude du sens de la direction chez les aveugles*, C. R. Acad. des Sciences, 10 avril 1911.
(6) Dr Javal : *op. cit.*
(7) Kuntz : *Du tact à distance*, Bull. de l'Inst. Gén. Psychologique, 1912.

froid qui obnubile tous les organes des sens. Il y a des aveugles qui ne possèdent pas le sens des obstacles, mais qui, ayant au plus haut point celui de l'orientation, que nous étudierons plus loin, se conduisent uniquement par l'oreille ; ceux-là ne se dirigeront plus par temps de neige. Un aveugle, Hanks Lévy, qui décrit avec beaucoup d'exactitude les sensations qu'il éprouve (8), perçoit parfaitement bien les obstacles ; il distingue une palissade à claire-voie d'une palissade continue, un mur ou une haie. *Or, il « voit » encore mieux par temps de neige.* La sensation persiste après obturation des oreilles, mais disparaît s'il se couvre la figure d'un voile épais (probablement parce qu'alors le voile est seul perçu comme obstacle). La perception diminuée par le brouillard reste intacte dans l'obscurité.

Une observation d'Allers, dont Truschel fait état, ne prouve pas grand'chose. Cet auteur eut à traiter un malade aveugle, souffrant périodiquement de vertiges, hallucinations et autres troubles dus à une maladie du labyrinthe. Or, pendant chaque accès, le sens des obstacles, très développé chez cet aveugle, disparaissait pour ne revenir qu'une fois la crise terminée. Allers en conclut que le sens des obstacles repose exclusivement sur les ondes acoustiques réfléchies par les objets et perçues par le labyrinthe. On ne voit pas bien comment un malade dont l'oreille interne est profondément atteinte d'une maladie chronique, avec de temps à autre des accès paroxystiques, pourrait avoir un sens des obstacles remarquablement développé, si ce sens siégeait justement dans l'oreille interne. C'est comme si l'on nous parlait de l'odorat délicat d'une personne atteinte d'ozène. La disparition du sens des obstacles, au moment des crises labyrintiques, peut s'expliquer par des actions réflexes dues aux anastomoses des nerfs sensitifs entre eux. Les moindres variations de l'état du sujet ou de

(8) William James : *Principles of psychology*, Macmillan and C°, 1891.

l'atmosphère suffisent à modifier ces sensations, toujours fort instables. De plus, bien que ce soit une méthode fréquente outre-Rhin, on ne construit pas une théorie générale sur un seul cas pathologique. Nous ajouterons que les aveugles-sourds possédant le sens des obstacles ont très souvent la démarche hésitante, ébrieuse, que les auristes attribuent à des lésions de l'oreille interne.

Le sens des obstacles n'est pas dû à des différences de pression de l'air ambiant. Des feuilles de carton amenées très doucement, insensiblement devant les sujets, sont nettement perçues, alors que le déplacement d'air est très minime. Et quel organe humain aurait la délicatesse de pouvoir apprécier la compression de la couche d'air entre le visage humain et un arbre, voire un poteau télégraphique ou un piquet !

La perception des obstacles a lieu au niveau des territoires cutanés ou muqueux, innervés par les nerfs craniens sensitifs. La plupart des sujets possédant le sens des obstacles, ou bien ne localisent pas leurs sensations, ou bien désignent comme siège de la perception le front, la face, les tempes, la partie antérieure de la tête et les pavillons des oreilles, y compris les tympans. Jamais ils ne désignent la main. Le bras et la main ne se détendent qu'une fois l'obstacle perçu et pour l'aller reconnaître.

Les expériences diverses faites avec un grand nombre de sujets établissent que :

— Jamais la perception n'est réalisée par la main, où pourtant le sens du tact est le plus développé chez l'aveugle, ni par toute autre partie du corps, hors la tête.

— L'objet est perçu et localisé distinctement lorsqu'il se trouve en face du visage ou de chaque côté, mais jamais lorsqu'on présente l'objet derrière, pas plus au niveau de la nuque qu'au sommet du crâne le plus chauve. De face, la portée du tact à distance est plus grande que sur les côtés. — 1.500 essais, avec 40 sujets,

ont donné à Kuntz une perception de face supérieure de 28 pour 100 à la perception latérale.

— L'obturation des oreilles diminue la portée du phénomène, parce qu'elle annihile le rôle du tympan et du pavillon, mais ne supprime pas toute perception. Des tubes de caoutchouc, introduits dans les oreilles, ne réduisent pas le tact à distance, dès que les sujets sont habitués à ces tubes (Kuntz).

— En suspendant des plaques de différente nature (feutre, verre, bois, carton) devant les oreilles, on n'observe pas de réduction de la perception.

— Les solutions anesthésiques diminueraient, d'après Woelfflin, la portée du tact à distance. Mais ces expériences ne paraissent pas fort concluantes. Il faudrait les reprendre en pratiquant par injections une bonne anesthésie régionale totale de la face, car le badigeonnage de la peau, avec une solution de cocaïne, n'a jamais beaucoup modifié sa sensibilité. Nous avons vraiment cherché un sujet doué du sens des obstacles, qui consente à ce qu'une telle anesthésie soit pratiquée. Cette expérience trancherait la question.

Si maintenant nous étudions l'innervation de la tête, nous remarquons que sa partie postérieure doit sa sensibilité à des nerfs issus de la moelle épinière (branches postérieures des nerfs cervicaux). Le cou est innervé par des branches venant du plexus cervical superficiel, également rachidien. Or, ce sont justement les limites de la perception des obstacles. La moitié antérieure de la tête, et la face dans sa totalité, reçoivent leur sensibilité du nerf trijumeau, nerf émané directement du cerveau, où il s'étale dans sa portion intrabulbaire, selon l'heureuse comparaison de P. Bonnier, « comme les mains d'un pianiste sur le clavier des noyaux bulbaires ». Le trijumeau règne sur la sensibilité générale de la muqueuse pituitaire, tandis que la sensibilité spéciale de cet organe est réglée par le nerf olfactif, également

cranien. Le trijumeau donne encore sa sensibilité à la moitié antérieure et à la portion supérieure de l'oreille externe et aux deux tiers du tympan, par l'auriculo-temporal. Quant au pavillon de l'oreille, la plupart des traités classiques de physiologie font provenir sa sensibilité du plexus cervical superficiel ; mais des travaux récents (9) ont montré que le facial, nerf cranien celui-là, considéré comme exclusivement moteur (à part la corde du tympan qui fournit des fibres sensorielles à la langue) donne en réalité, outre des fibres sensitives pour l'oreille interne (par anastomose avec le nerf auditif) et l'oreille moyenne (caisse tympanique avec ses prolongements par les nerfs pétreux) l'innervation cutanée de l'intérieur du pavillon de l'oreille. Ceci est un vestige du rôle sensitif extrêmement important joué par le nerf facial chez l'embryon humain et chez les vertébrés inférieurs, où il constitue le nerf de la première fente viscérale et des arches adjacentes. En ce qui concerne la question qui nous occupe, nous nous bornerons à signaler le territoire cutané facial du pavillon de l'oreille qui, d'après Ramsay Hunt, forme une aire conique, dont le sommet est représenté par la membrane du tympan, les parois par celles du conduit auditif externe, la base répondant à la conque, tracée par le tragus, l'antitragus, l'hélix, l'anthélix, la fosse de l' « anthélix », c'est-à-dire la plus grande partie du pavillon de l'oreille, la zone cutanée du ganglion géniculé.

Nous voyons donc, et nous nous excusons d'une si longue incursion dans le domaine de l'anatomie pure, que seule la région cutanéo-muqueuse, tributaire des nerfs craniens sensitifs, est le siège du sens des obstacles, ce sens disparaissant en arrière dans la moitié postérieure de la tête et par devant à partir du bord inférieur de l'os maxillaire inférieur. Nous comprenons ainsi com-

(9) E. Baudoin : *Le système sensitif du nerf facial.* « Gaz. des Hôp. », 23 avril 1921.

ment ce sens va se renforcer de toutes les données fournies par le goût, l'odorat et l'ouïe, étant donné les nombreuses anastomoses des systèmes sensitifs de la tête, coordonnant ainsi des éléments psychologiquement irréductibles, mais physiologiquement analysables.

Connaissant les voies nerveuses de la sensation, nous devons nous demander quels sont les organes qui, dans la peau ou les muqueuses, perçoivent cette sensation. A la vérité, cette question n'offre qu'un intérêt secondaire, car ce qui importe dans la perception, ce n'est pas l'élément récepteur, mais le centre nerveux où elle est élaborée. Les histologistes n'ont jamais décrit d'éléments particuliers à la peau de la face. On pourrait faire des recherches de ce côté, mais nous devons en attendant nous contenter des données classiques. On distingue quatre sens cutanés distincts ; les corpuscules de Meisner servent au tact et à la pression, les corpuscules de Ruffini ou de Vater-Pacini apprécient la chaleur, et les corpuscules de Krauze le froid. Enfin la douleur est perçue par les terminaisons nerveuses libres. *On n'a jamais trouvé dans la peau aucun élément pouvant être comparé aux cellules de la rétine.* Mais cette sensibilité du tégument externe n'a rien de surprenant, car notre cerveau et les ampoules qui en partent pour former les yeux de l'embryon ne sont que de l'ectoderme invaginé, et les nerfs craniens sensitifs viennent directement du cerveau s'épanouir à la peau en leurs arborisations terminales. Il y a donc analogie frappante entre ces nerfs et le nerf optique qui, émané du cerveau, s'élargit pour venir tapisser l'intérieur du globe oculaire. M. Farigoule a attribué les phénomènes de vision paroptique qu'il a observés à des organes microscopiques de la peau, décrits par Ranvier. Mais alors que la dissociation des différentes sensations cutanées a été opérée par des méthodes scientifiques certaines, par l'étude de cas pathologiques (syringo-myélie, etc.) et de phénomènes

physiologiques mis en évidence par divers artifices et appareils, l'opinion de M. Farigoule n'est basée que sur ses affirmations et sur le fait que les organites dont il parle n'ont pas d'attribution bien définie.

A notre avis, et ce n'est qu'une hypothèse, la perception du tact à distance se fait par les terminaisons nerveuses libres. La sensibilité tactile ordinaire n'atteint pas, en effet, son maximum d'intensité dans la peau de la face. Mesurée à l'esthésiomètre, elle est la plus délicate au bout de la langue, organe tactile par excellence des animaux et des enfants ; vient ensuite le bout des doigts, puis la peau de l'avant-bras, le dos de la main et seulement enfin la peau de la face. Cependant, l'aveugle ne perçoit qu'avec sa face ; il ne peut s'agir d'une sensibilité au tact plus parfaite de l'organe de réception, mais bien de la nature, de la qualité des voies sensorielles et du centre nerveux où la perception s'élabore. Certaines expériences ont même montré que l'intensité de la sensibilité tactile de la moyenne des aveugles, contrairement à ce qu'on pourrait croire, est moindre que celle de la moyenne des clairvoyants ; mais, comme le suppose Villey, les recherches ont dû porter sur des aveugles chez lesquels la cécité s'ajoutait à d'autres tares cérébrales.

Connaissant l'organe récepteur du sens des obstacles, quelles peuvent être les vibrations, les radiations qui, perçues par cet organe sensitif, causent la sensation.

On doit mettre hors de cause les vibrations de la lumière *visible*, car chez les sujets possédant véritablement le sens des obstacles, la perception se fait aussi bien dans l'obscurité la plus absolue.

Le Bon (10) a montré que tous les objets, quels qu'ils soient, émettent dans certaines conditions des radiations analogues aux rayons cathodiques, opinion avan-

(10) Dr G. Le Bon : *L'Evolution de la Matière*, Flammarion ; — *L'Evolution des Forces*, Flammarion.

cée il y a bien longtemps par le poète latin lorsqu'il dit que des images des objets sont émises par la surface des corps :

> Dico, igitur, rerum effigies tenuesque figuras
> Emitti ab rebus summo de corpore rerum.

Mais ces radiations dues à la dissociation lente de la matière, à la libération de l'énergie intra-atomique, demeurent inaperçues pas nos sens. En effet Javal (11) a cherché si la peau de la face des aveugles n'était pas sensible aux radiations de même ordre et infiniment plus puissantes émanées du radium ; ses essais eurent constamment un résultat négatif.

La seule hypothèse plausible, qui nous ramène en définitive à l'organe de la chauve-souris, à l'appareil de sir Hiram Maxim, est celle qui consiste à supposer que des radiations émises par le corps du sujet sont réfléchies par l'obstacle et perçues ensuite par le sujet. Notre énergie rayonnante correspond aux ondes infra-rouges de la 7e octave, mais il peut exister bien d'autres émanations que nous ne connaissons pas encore. N'a-t-on pas prétendu que certains insectes (fourmis) communiquent entre eux à distance au moyen de radiations analogues aux ondes hertziennes (?).

Le train d'ondes réfléchies, de nature X, viendra faire vibrer les cellules de l'organisme qui sont accordées à sa longueur d'onde, et ces vibrations seront perçues et identifiées par le système nerveux. Il y a, en effet, spécificité d'une espèce cellulaire pour un rayonnement de longueur d'ondes déterminé. Qu'est-ce que l'audition, que la vision, sinon des phénomènes de résonance ? Chaque molécule est un système d'atomes en mouvement, et chaque atome n'est qu'un système vibrant, un tourbillon d'électrons. Les molécules ont une tendance à s'orienter les unes par rapport aux autres, et constituent

(11) Dr Javal : *Bulletin de l'Acad. de Médecine*, séance du 1er avril 1902.

au sein des êtres vivants des « plages polarisées » plus ou moins changeantes, que peuvent modifier certains mouvements vibratoires. Les molécules d'un organisme vivant auraient, d'après Bohn (12), une tendance à s'orienter non seulement les unes par rapport aux autres, mais encore suivant la direction des forces du milieu extérieur, telles que la lumière et la gravitation. Les vibrations lumineuses peuvent aussi agir comme de véritables ferments, constituant des catalyseurs physiques. D'où changement dans la structure colloïdale des cellules, si l'on adopte l'ingénieuse théorie d'Auguste Lumière, disposition des molécules suivant des lignes de force en harmonie avec la longueur d'onde des vibrations, si l'on considère, avec Bohn, les êtres vivants comme des systèmes vibrants oscillants, ou encore dislocations moléculaires et ruptures de valences accordées à une vibration de fréquence déterminée, si l'on préfère les théories de Perrin.

Quoi qu'il en soit, nous voyons combien le sens des obstacles s'apparente au sixième sens des chauves-souris. La perception se fait au niveau de la face et, s'il s'agit dans un cas de radiations invisibles dont nous ne saurions présumer la nature, il s'agit dans l'autre d'infrasons.

Nous devons parler ici des expériences de vision paroptique faites par M. Farigoule (13) (en littérature Jules Romains). Il y a environ sept ans que cet auteur fit connaître ses recherches sur la question. Il procède à l'aide d'un médium qu'il mettait, à l'origine de ses expériences, en état d'hypnose. Sur les yeux de ce sujet est disposé un quintuple bandeau, y compris des lunettes de plomb destinées à intercepter les radiations de l'ordre des rayons cathodiques. Divers dessins, chiffres, lettres, etc., coloriés ou non, sont disposés dans un châssis que

(12) G. Bohn : *La forme et le mouvement*, Flammarion.
(13) Farigoule : *La vision extra-rétinienne et le sens paroptique*, 1920.

le sujet approche de ses joues et surtout de ses narines. Il reconnaît tous les signes, ainsi que ceux qui sont dessinés par les assistants, des cartes à jouer, d'autres images. Ces expériences furent faites publiquement et sous le contrôle de divers savants. Le Dr Nepveu (14), ayant vérifié en procédant seul la réalité des phénomènes de vision extra-rétinienne, a exploré ensuite, avec l'aide de M. Farigoule, la sensibilité aux couleurs. Le sujet, un speculum de Palmer aux narines, a pu, dans une suite de 12 épreuves, non seulement préciser les couleurs, mais les nuances et certains détails de contour. M. Nepveu en conclut que le rôle paroptique est vraisemblablement joué dans la pituitaire par les fibres nerveuses à terminaisons libres. D'autres expériences, faites à l'hôpital Cochin dans les services du Dr Cantonnet, furent déclarées concluantes.

Nous ne pouvons, cependant, admettre sans conteste la réalité de ces faits. Un oculiste des plus distingués, le Dr Rochon-Duvignaud, disait, dans une chronique du *Temps*, qu'il suffirait à M. Farigoule de présenter un aveugle authentique, éduqué selon sa méthode. Le meilleur sujet serait au point de vue scientifique un aveugle-né. On ne pourrait plus invoquer de fissure entre le bandeau et la face, par où le sujet peut apercevoir les objets lorsqu'il les approche de son nez. Il n'y aurait même plus besoin de bandeau, et tout le monde devrait s'incliner devant la réalité des faits. A Bordeaux, une commission présidée par le Professeur Lagrange a prouvé que trois fillettes, présentées par M. Simonin, ne pouvaient reconnaître les objets, lorsque l'occlusion des yeux était suffisante. Enfin les expériences réalisées à la Sorbonne par M. Farigoule sous la direction du Dr Georges Dumas, professeur de psycho-

(14) Dr A. Nepveu : *Sur la perception paroptique des couleurs (phénomène de Farigoule-Romains), par la peau des narines et la pituitaire*, Société de Laryngologie, 12 janvier 1923.

logie expérimentale, eurent un résultat nettement défavorable puisque ce dernier, après qu'on lui eut appliqué sur les yeux le fameux quintuple bandeau, put lui aussi lire paroptiquement... en regardant simplement par-dessous le bandeau.

Cependant, les phénomènes en question ne sont pas scientifiquement impossibles. Il faut laisser à M. Farigoule le temps de nous donner de nouvelles preuves, irréfutables celles-là, de l'existence de la vision extra-rétinienne. Nous réclamons pour lui le *fair play* : il faut que les hommes de science qui s'occupent de ces questions les abordent avec le plus grand souci d'impartialité, sans opinion préconçue, et qu'ils se rappellent la lettre adressée à Pouchet, que citait dernièrement Aug. Lumière et où Broca posait en axiome « qu'une vérité nouvelle, dressée à l'encontre des préjugés de nos Maîtres, n'a aucun moyen de vaincre leur hostilité. Il n'y a ni raisonnement, ni faits qui vaillent, leur mort seule peut en triompher. Les novateurs doivent s'y résigner et savoir attendre l'arrivée de cette alliée comme les Russes attendaient l'arrivée du Général Hiver ».

Si M. Farigoule se décide à éduquer un aveugle, il vaudrait mieux qu'il laisse de côté toute hypnose, car on pourrait supposer que les manifestations de vision paroptique sont causées par ces phénomènes de métapsychie dont parlait le professeur Charles Richet au Congrès International de Physiologie d'Edimbourg, le 24 juillet dernier. Ce ne serait plus une perception cutanée normale, due à un sens des obstacles de qualité supérieure, ce serait un phénomène de la connaissance supranormale, n'empruntant pas les voies sensorielles ordinaires, une cryptesthésie analogue à celle du médium voyant des faits se passant à des distances considérables. Il reste à savoir si notre système nerveux peut être impressionné par des radiations inconnues émises à ces

distances. Charles Richet les a comparées aux ondes hertziennes :

En ce moment je n'entends dans cette salle aucun concert. Vous n'entendez rien non plus. Vous pourriez donc presque affirmer qu'il n'y a pas ici de vibrations musicales sonores. Quelle erreur. Placez ici le récepteur d'un appareil de téléphonie sans fil...... Aussitôt, nous allons tous entendre un concert qui a lieu à 3 kilomètres, et même à 100 kilomètres d'ici. Il a suffi d'un récepteur pour prouver qu'il y avait des vibrations. Ainsi les voies mystérieuses de la connaissance ne nous arrivent pas et cependant elles sont là. Il suffit d'un sensitif, autrement dit d'un récepteur pour constater leur réalité...

Nous savons maintenant qu'il y a des vibrations partout, même quand nous ne les percevons pas directement. Alors, pourquoi ne pas admettre qu'il existe certaines vibrations qui frappent l'intelligence, pour apporter au cerveau des connaissances par cet ébranlement même?

Il est certain que le courant qui parcourt nos nerfs, ce courant qui commande la sensibilité et la motricité, se propage dans l'espace. L'émission la plus forte a lieu au niveau des yeux, là où le nerf optique, nerf d'un fort calibre, s'épanouit en une véritable coupe de très large surface, en un miroir parabolique, en communication directe avec le milieu extérieur dont elle n'est séparée que par des organes transparents, constituant un système optique grossissant. J'avais cherché autrefois si cet influx était composé de radiations analogues aux rayons de la lumière, et mes expériences n'avaient donné aucun résultat ; un appareil américain construit depuis peu a montré que cet influx était vraisemblablement de nature électrique.

Les aveugles qui ont conservé un nerf optique normal (cécité par ophtalmie purulente, etc.) peuvent émettre comme les clairvoyants cet influx nerveux.

§

Le sentiment de la direction, ou sens de l'orientation, est souvent confondu avec le sens des obstacles. Beau-

coup d'aveugles ne possédant pas le tact à distance s'orientent parfaitement, mieux parfois que ceux qui en sont pourvus. C'est que la faculté de se diriger est une synthèse d'éléments les plus divers, les uns sensitifs (sensations tactiles de la peau, toucher du pied et du coude, sensations auditives, olfactives et surtout sensations musculaires), les autres purement intellectuels (mémoire, attention, intelligence). Il faut joindre à ces éléments les aptitudes spéciales innées des différents sujets, aptitudes individuelles et particulières, qui procèdent de l'instinct et que nous pouvons comparer aux facultés d'orientation du cheval ou du pigeon voyageur.

L'orientation des aveugles est basée sur tous les sens restés intacts, et le tact à distance n'intervient que comme facteur accessoire. En général, chez l'homme, l'orientation procède du raisonnement, l'aveugle se représentant le plan d'une chambre, d'une maison, d'une ville, et s'y dirigeant ensuite par points de repère. C'est cette faculté qui nous permet, lorsque nous rentrons le soir chez nous, de nous diriger relativement facilement malgré l'obscurité. La mémoire des sensations musculaires nous rappelle la hauteur des marches de l'escalier ; d'avoir posé le pied sur le bord du paillasson nous a indiqué la situation de la porte ; nous savons approximativement où se trouve l'entrée de la serrure ; la porte ouverte, notre main se dirige automatiquement vers le commutateur de la lumière.

L'aveugle utilisera principalement le *sens musculaire* ou kinesthésique, qui lui donne la notion des mouvements actifs, volontaires ou réflexes des membres, la notion des mouvements passifs, la notion de position des membres, la notion de poids et de résistance au mouvement, la sensation de pression, le sens stéréognostique. Il provient de plusieurs organes, la peau, les muscles et les articulations avec leurs tendons, leurs synoviales, etc. C'est grâce à lui que Laura Bridgman, aveugle-sourde,

s'orientait facilement, allant directement à l'objet qu'elle voulait atteindre, sans heurter aucun obstacle.

A ce sens est intimement lié *le sens du toucher* dont on ne saurait le séparer. Lorsque nous saisissons un objet pour le reconnaître, les muscles, les articulations de la main, du poignet, jouent un rôle aussi important que les sensations tactiles de la peau. La peau sentira les différences de température ; au dehors, elle appréciera la direction du vent, la position du soleil ; à la maison, elle localisera l'emplacement du foyer par sa chaleur rayonnante, elle reconnaîtra le mince courant d'air qui souffle par les interstices de la fenêtre, etc. Car la peau des aveugles arrive à une sensibilité exquise, telle que parfois elle peut suppléer l'ouïe. Helen Keller perçoit les vibrations sonores de l'air. Elle distingue le bruit d'un outil, d'une forge, les cris des animaux ; elle sait qu'un visiteur monte l'escalier, qu'un train passe dans le voisinage, elle danse au son d'un orchestre (15). C'est une véritable audition paraurique.

L'*ouïe* reste un des facteurs principaux de l'orientation, sans être absolument indispensable, puisque des aveugles-sourds, tels qu'Alexis Decramer, Laura Bridgman trouvent facilement leur chemin partout où ils ont l'habitude de se rendre. La plupart des aveugles-entendants ont développé à l'extrême leurs facultés auditives. L'enseignement qu'ils reçoivent dans leurs écoles y contribue beaucoup, et les renseignements qu'ils en tirent leur sont des plus utiles. Ils distinguent les mille bruits de la ville et de la campagne ; ils perçoivent l'écho de leurs pas, renvoyé par les objets voisins, ce qui fait que lorsque le sol se couvre de neige ou lorsqu'ils se trouvent dans une maison où les planchers sont garnis de tapis, ils auront beaucoup de peine à s'orienter ; un aveugle, lorsqu'il sortait par temps de neige, avait l'habitude de

(15) G. Harry : *Le Miracle des Hommes.*

se frapper sur la cuisse pour produire un son dont l'écho renvoyé lui indiquait le voisinage des différents obstacles. Dans une pièce le pétillement du feu, le tic-tac de la pendule, les bruits qui montent de la rue sont autant de points de repère. A la campagne, l'aveugle écoutera les cris des animaux, le son des pas qui varie suivant la nature des terrains, et qui ne sera pas le même lorsqu'il rentrera sous bois, le bruissement du vent dans les arbres, qui le renseignera sur leur feuillage et leur essence. De tout cela il tire des indications précises.

Enfin l'*odorat*, ce sens qu'Helen Keller appelle « ange déchu », entre en jeu à son tour et complète les notions fournies par les autres sens. En longeant les boutiques, l'aveugle reconnaîtra, grâce à lui, l'étalage du fruitier, l'odeur fade de l'étal du boucher, les aromes des drogues du pharmacien, les parfums du coiffeur, les effluves émanés de la boutique du crémier, les journaux frais imprimés et, en tournant le coin de la rue, la chaude senteur des marrons qui grillent. Tout cela constitue un ensemble de repères des plus précieux. L'odorat est souvent extrêmement développé chez les aveugles, et surtout chez les aveugles-sourds. M. Wade (16) a vu Helen Keller, toute petite fille, ramasser un mouchoir, le flairer et le laisser retomber, parce que ce n'était pas le sien. Julia Brace, retrouvant un vêtement ayant appartenu à une de ses amies, morte un an auparavant, le reconnaît à l'odeur et éclate en sanglots. Katie Mac Girr reconnaît toutes les personnes de son entourage à leur odeur. Edgar Korte sait qu'un morceau de savon se trouve sur un rayon, hors de sa portée. On conçoit qu'une telle puissance olfactive puisse, comme chez le chien, intervenir dans le sens de la direction.

L'air est presque constamment imprégné d'odeurs, nous

(16) W. Wade : *The Blind-Deaf, A Monograph*, 1904.

dira un aveugle (17), celles de mai ne sont pas celles d'octobre, la terre humide qu'on remue n'a pas la même odeur aux semis du printemps qu'aux labourages d'automne, se mêlant aux senteurs de feuilles mortes ; les fenaisons de juin ou de septembre parfument l'air tout autrement que les moissons de juillet.

L'odorat servira même à faire comprendre aux aveugles la vision des clairvoyants.

Il y a dans l'odeur, écrit Helen Keller (18), quelque chose de spécial qui me donne le sens de la distance ; je suis tentée de l'appeler horizon. C'est une ligne où l'odeur et l'imagination se rejoignent, à l'extrême limite du sens olfactif... Du moment que je puis respirer à distance le parfum d'un arbre, il devient compréhensible pour moi qu'une autre personne puisse voir le même arbre sans le toucher.

Dans le même livre, elle décrira ainsi les sensations que lui procure l'odorat :

Je doute qu'une sensation donnée par la vue soit plus délicieuse que les odeurs qui filtrent à travers les branches chauffées par le soleil et bercées par le vent, ou que la marée de parfums qui couvre de ses vapeurs l'univers tout entier et l'emplit d'une douceur invisible. Certaines bouffées de parfums nous font rêver à des mondes que nous n'avons jamais vus, ou évoquent en un éclair des périodes entières parmi les plus heureuses de notre vie.

En dehors des données fournies par les sens et que la conscience perçoit, il existe un véritable *instinct de l'orientation* qui échappe à l'analyse et qui est surtout développé chez les animaux et chez l'homme non civilisé, où il constitue une véritable condition d'existence. La vie de la bête sauvage oscille entre ces deux pôles, le repos au gîte et la recherche de sa nourriture, qui peut l'entraîner fort loin en cas de sécheresse ou de disette. D'après le capitaine Reynaud (19), les animaux suivraient

(17) M. de la Sizeranne : *Les sœurs aveugles*.
(18) H. Keller : *Mon Univers*.
(19) G. Reynaud : *Les lois de l'orientation chez les animaux*. « Rev. des Deux Mondes », 15 mars 1898.

des routes parfaitement déterminées, que ce soit sur terre, dans l'eau ou dans les airs. L'animal, revenant à son gîte sans avoir quitté ses territoires ordinaires de chasse, est guidé par ses cinq sens, dont un, plus particulièrement développé suivant l'espèce, joue un rôle prépondérant (la vue chez l'oiseau, l'odorat chez le chien). Mais si l'on entraîne l'animal sur un terrain inconnu et lointain, si par exemple on enferme un chat dans un panier et qu'on l'emmène en voiture à 50 kilomètres de son logis habituel, il n'y reviendra pas moins. Les pigeons-voyageurs volent rarement à plus de 300 mètres d'altitude; ils ne peuvent donc, étant donné la rotondité de la terre, se servir de leur vue pour regagner leur colombier aux distances considérables auxquelles on les lâche. Le cheval, qui compte parmi les animaux les plus stupides et qui passe ses journées à s'abrutir dans la demi-obscurité de l'écurie, s'oriente fort bien et revient à son râtelier, à sa provende, avec l'obstination de l'aiguille aimantée cherchant le pôle. Pendant la guerre, alors que nous nous déplacions par étapes, s'il arrivait à quelqu'un de faire une longue promenade aux environs, son cheval savait parfaitement retrouver l'écurie temporaire et ramener le cavalier perdu dans la nuit. Les colombiers mobiles, attachés à chaque corps d'armée et installés dans des autobus à impériale, étaient immanquablement retrouvés par leurs habitants.

M. Reynaud, ayant remarqué que les animaux, les pigeons en particulier, reprenaient toujours le chemin par où ils étaient venus, suivant par exemple les voies de chemins de fer, en a déduit la loi suivante :

L'instinct d'orientation lointaine est la faculté que possèdent à des degrés différents tous les animaux de reprendre le contre-pied d'un chemin parcouru.

On dirait que l'animal emporté au loin possède sur sa situation une notion toute subjective, indépendante du milieu qu'il traverse momentanément. Des pigeons, éga-

rés et ramenés en panier à proximité de leur colombier, passent à côté de leur demeure sans la voir, retournent au point où ils ont été lâchés et refont la route entière, se fiant plutôt à leur instinct d'orientation qu'à leur vue, cependant très perçante. Les oiseaux migrateurs, qui ont une résidence d'hiver et une résidence d'été, suivent chaque année la même route avec une précision mathématique, bien connue des chasseurs ; les oiseaux nés dans l'année, qui ne connaissent pas l'itinéraire, sont obligés d'hiverner s'ils ont manqué le départ.

La plupart des auteurs pensent que le sentiment de la direction a son siège dans les canaux semi-circulaires de l'oreille (20). Ce serait un appareil enregistreur qui note automatiquement tout le parcours effectué par l'animal.

On a nié l'existence de cet instinct chez l'homme. Mais s'il est peu fréquent chez les civilisés, on le rencontre encore chez les peuples nomades.

Cornetz (21), au cours d'explorations dans le Sahara tunisien, a vécu avec les indigènes de ce pays. Dans ces plaines de dunes sablonneuses, déterminées par des plantes qui sont toujours les mêmes, sans horizon, le non-Saharien, lorsqu'il n'y a pas de piste d'hommes ou d'animaux, est aussi perdu qu'en pleine mer ; il ne peut trouver qu'à la longue, soit le chott au Nord, soit l'areg au Sud. Le Saharien aisé, quasi sédentaire, hésite souvent sur la direction, mais le Saharien nomade, berger ou chasseur, se dirige sans recherches, sans pertes de temps. Alors que les marchands des caravanes s'égarent infailliblement, s'ils perdent de vue le feu du campement, le Saharien quitte le bivouac, s'en va au loin dans la nuit à la recherche d'un chameau et rentre droit au camp. Il ne regarde même pas les étoiles et répond à toutes les questions : « Le camp est par là », on ne peut en tirer autre

(20) P. Bonnier : *Le sens de l'orientation*. Soc. de Biol., 11 déc. 1897.
(21) V. Cornetz : *Observations sur le sens de la direction chez l'homme*, «Revue des Idées», 15 juillet 1909.

chose. Les mêmes faits ont été observés chez certaines peuplades asiatiques, chez les Peaux-Rouges, etc...

Cornetz appelle cet instinct et son fonctionnement : « enregistrement inconscient des angles et des distances, avec sentiment de l'azimut de retour », ce qui semblerait indiquer que l'homme revient directement à son point de départ, sans prendre comme l'oiseau le contre-pied du chemin primitif. On peut se demander si nous ne sommes pas en présence d'un de ces phénomènes de tropisme, de polarité, dirait Bohn, qui sont fréquents dans la nature. Le crabe, par exemple, animal hydrotropique, rejoint toujours l'eau par le plus court chemin, alors que la marche du crabe se fait cependant suivant une direction perpendiculaire au plan de symétrie de l'animal.

Il est rare que l'aveugle possède tous les éléments dont nous venons de tenter l'analyse. Mais il groupe ceux qu'il a en une synthèse suffisante pour lui permettre de se diriger. Les différents sens se complètent et se rectifient l'un l'autre et nous pouvons répondre affirmativement aux questions que se posait Lucrèce :

> An poterunt oculos aures reprehendere ? An aures
> Tactus ? an hunc porro tactum sapor arguet oris ?
> An confutabunt nares oculive revincent ?

Mais l'homme n'a pas comme l'animal le seul instinct pour guide. Il fait intervenir le raisonnement et l'observation. Il a transformé en acte raisonné ce qui était avant tout mécanique et impulsif. De là son infériorité.

§

On peut se demander si l'être humain ne naît pas avec des notions acquises, fixées et transmises par l'hérédité. Beaucoup d'aveugles se figurent connaître les couleurs autrement que par le jeu de leur imagination. Helen Keller, dans l'histoire de sa vie, nous assure qu'elle a le sentiment que nous portons en chacun de nous le pouvoir de comprendre les impressions et les émotions res-

senties par l'humanité depuis l'origine des âges. Elle croit que chaque individu a une mémoire subconsciente du vert des champs, du murmure des eaux et que ni la cécité, ni la surdité, ne peuvent la priver de cet héritage que lui ont transmis les générations du passé. Il semble que la pauvre fille s'illusionne étrangement, et rien, dans les faits constatés jusqu'à ce jour, ne permet de justifier ses assertions. Les aveugles-nés opérés de la cataracte doivent apprendre à se servir de leurs yeux. « Il faut peut-être que l'œil apprenne à voir, comme la langue à parler », dit Diderot. A cet égard nous sommes moins favorisés que les oiseaux, qui, dès leur sortie de l'œuf, ont un coup de bec dont la précision implique déjà une appréciation très nette des courtes distances, une association parfaite de la vision et du sens musculaire ; et tous les oiseaux qui courent en sortant de l'œuf savent dès ce moment piquer d'un coup de bec infaillible les insectes et les graines (Rochon-Duvigneaud) (22).

Ailleurs, Helen Keller prétendra que l'enfant aveugle, l'enfant sourd et aveugle, a hérité de ses ancêtres voyants et entendant un esprit adapté aux cinq sens. Le cerveau de la race est tellement imprégné de couleur qu'il colore jusqu'au langage de l'aveugle. Tout objet auquel elle pense lui apparaît, par association d'idées et par souvenir, coloré de la teinte qui lui revient. Quelles peuvent être les sensations colorées d'un aveugle? Avec les images spatiales que le toucher lui fournit, il se représentera aisément les objets qu'il a une fois palpés ou qu'on lui aura décrits, mais il ne peut en avoir que des représentations simplifiées, pauvres, squelettiques ; la couleur, ou ce que les clairvoyants nomment ainsi, restera à jamais inaccessible pour lui. Les représentations seront encore plus simples que celles des daltoniens, qui ne perçoivent que deux couleurs ; les images photographiques ou cinégra-

(22) Dr A. Rochon-Duvigneaud : *La vision des oiseaux*, « La Presse médicale », 22 août 1923.

phiques non colorées ne peuvent nous donner une idée de la maigreur de ses impressions. Avec ses doigts, l'aveugle voit tout en gris. Mais vivant dans le monde des voyants, lorsqu'il entendra prononcer le nom des couleurs, il essaiera de se les représenter. Les comparaisons avec la gamme des sons lui seront d'un grand secours ; nous avons essayé de montrer les correspondances qui existent entre la musique et les couleurs (23). Beaucoup d'aveugles compareront le rouge au son de la trompette ; un violoncelliste voyait en bleu les notes de la 3e corde (basse) tandis que la chanterelle lui donnait l'impression de blanc.

L'aveugle étudie bravement, nous dit Helen Keller, la lumière et la couleur dont il n'a cependant aucune preuve tactile, parce qu'il est persuadé que toute vérité susceptible d'être humainement connue lui est accessible.

Aussi imaginera-t-il les couleurs, comme nous pouvons imaginer les ondes hertziennes traversant l'espace, les rayons ultra-violets, les ultra-sons; il parlera de la lumière comme nous parlons de l'électricité, des radiations calorifiques et autres, invisibles à nos sens, mais perceptibles par leurs effets ; il dressera une véritable symbolique des couleurs.

Peut-être mon soleil ne brille-t-il comme le vôtre, les couleurs qui ennoblissent mon univers, le bleu du ciel, le vert des prairies, peuvent ne pas correspondre exactement à celles qui charment vos yeux ; mais pour moi, elles n'en existent pas moins.... J'ai tant parlé des couleurs, j'ai lu tant de choses à leur sujet, que je ne puis m'empêcher de leur attribuer des significations... C'est cette puissance de l'association des idées qui m'amène à dire que le blanc est mystique et pur, le vert exubérant, que le rouge suggère l'amour, la honte ou la force. Sans les couleurs, ou leur équivalent, la vie ne serait pour moi qu'un désert sombre et stérile. Ainsi grâce à une secrète loi de perfectionnement, il n'est pas permis à mes pensées de rester incolores.....

(23) Dr Maurice Benoit : *La musique des couleurs et l'audition colorée*, « Mercure de France », 15 juillet 1923.

En ces lignes d'Helen Keller, qui ne peut même pas imaginer la gamme des couleurs d'après la gamme des sons, nous voyons fort bien se former le concept métaphorique de la lumière. L'aveugle-né se figurera les couleurs par analogie à certaines connaissances, par transposition, et dès lors, il se sert d'expressions qui font illusion au clairvoyant. Cependant, même les mots qui n'ont qu'une signification purement visuelle ne se réduisent pas pour lui à de simples sons.

Si vous prononcez, écrit M. Villey, en présence d'un aveugle, ces mots « une robe claire », même sans les accompagner d'aucun contexte, l'impression produite en lui n'est pas du tout identique à celle que produiraient ces mots : « une robe noire ». Les rayons du soleil, les chants joyeux des jours de fête, l'allégresse légère des soirs de bal, ont fini par pénétrer et par imprégner l'idée de robe claire ; les larmes des jours de deuil ont assombri la robe noire. Je sais un enfant de onze ans qui, le jour de sa première communion, était ému dans tout son être à la pensée, à la sensation que tant de petites filles dont il longeait les rangs étaient toutes, des pieds à la tête, vêtues de blanc : tant le mot blanc avait emprunté une vertu magique aux idées, toutes puissantes ce jour-là, de pureté et d'innocence.

A ce jeu, l'aveugle commettra des erreurs fréquentes. Laura Bridgman déclara un jour qu'elle voudrait avoir des yeux roses et une chevelure bleue.

Jamais donc l'aveugle-né ne pourra se faire une idée, même approximative, de ce qu'est véritablement la couleur. Pour connaître la couleur, il faut une rétine. Mais la peut-il discerner au toucher et peut-il différencier par exemple ce que nous appelons rouge de ce que nous appelons jaune ? M. Villey s'insurge contre cette manière de voir, qu'il qualifie de puérile, et prétend que lorsque les aveugles tricotent avec des laines de couleurs différentes et savent les distinguer et les employer à propos, c'est grâce à des différences sensibles au toucher, différences de poli, de grain, de densité, de rigidité. Or,

ces laines viennent, la plupart du temps, pour chaque atelier de chez le même fabricant, elles sont de qualité identique, sortent de la même filature et ont été teintes avec des couleurs différentes, il est vrai, mais tirées à peu près toutes du goudron de houille. Il faudrait avoir un toucher véritablement magique pour discerner des laines par les seules sensations de tact. A notre avis, un autre phénomène intervient. Nous savons que les radiations colorées de longueurs d'onde différentes impressionnent diversement l'organisme. Le violet-bleu agit superficiellement, les vibrations rouges au contraire traversent les corps. Il n'y a rien d'impossible à ce que les objets diversement colorés, c'est-à-dire réfléchissant une couleur déterminée, fassent une impression suffisamment distincte sur la peau de l'aveugle pour que celui-ci les reconnaisse. Diverses anecdotes rapportées par Diderot, Bayle, etc., confirment ce fait. Une aveugle-née, âgée d'une douzaine d'années, amie d'enfance de mon père, reconnaissait au toucher les couleurs des objets ; elle approchait une étoffe de son visage et annonçait par exemple : « Tiens, aujourd'hui, tu as mis ton ruban écossais. »

Mais il faut aussi reconnaître que nous trouvons chez l'aveugle, en même temps que le désir d'étonner les clairvoyants, un véritable psittacisme, une ivresse verbale qui atteint un degré remarquable chez Helen Keller.

Un instinct aventureux me pousse, avoue-t-elle, à me servir de mots visuels et auditifs, dont je ne peux deviner le sens que par analogie et grâce à l'imagination. Ce jeu hasardeux entre pour une grande part dans la gaieté et la récréation de ma vie journalière.

Les mots exercent sur elle une sorte de fascination. Il est vrai que les mots ont en eux-mêmes un éclat et une valeur dont les poètes symboliques ont fait grand usage, les maniant comme des pierreries, sans prendre souvent le soin de les sertir. Remy de Gourmont, entre autres, fut un amant du mot ; il avait une dilection particulière

pour les mots rares, les mots incandescents, qu'il assortissait avec un art subtil et délicat, comme un prestigieux orfèvre de lettres.

Les mots, s'écrie-t-il, m'ont donné peut-être de plus nombreuses joies que les idées, et de plus décisives ; — joies prosternantes parfois, comme d'un Boër qui, paissant ses moutons, trouverait une émeraude pointant son sourire vert dans les rocailles du sol ; — joies aussi d'émotions enfantines, de fillette qui fait joujou avec les diamants de sa mère, d'un fol qui se grise au son des ferlins clos en son hochet : — car le mot n'est qu'un mot, je le sais, et que l'idée n'est qu'une image.

On ne peut reprocher aux aveugles de se livrer à de tels jeux et de s'y laisser prendre. C'est une preuve de courage de celer son infirmité, de vouloir vivre la vie de tout le monde. Les mutilés s'irritent souvent de la commisération de la foule. Plutôt que de geindre et se plaindre, ne vaut-il pas mieux, comme cet aveugle de Montaigne, monter à cheval, courir le lièvre, voire jouer à la paume et tirer de l'arquebuse bien qu'à l'aventure.

J'ai veu un gentilhomme de bonne maison, aveugle nay, au moins aveugle de tel aage qu'il ne scait que c'est que de veue; il entend si peu ce qui luy manque qu'il se sert comme nous des paroles propres au veoir et les applique d'une mode toute sienne et particulière.

§

Les différentes sensations que nous avons passées en revue au cours de cette étude nous donnent une idée de ce que peuvent être les représentations, les images d'un aveugle. Un des sens lui faisant défaut, il s'efforcera d'y suppléer par le développement de ceux qui lui restent, et, si par malheur il ne voit ni n'entend, il arrivera, par le réveil et l'éducation de sens presque atrophiés chez l'homme normal, à des résultats qui stupéfieront celui-ci ; et ceci est d'autant plus remarquable que beaucoup d'enfants, pris en charge par les institu-

tions d'aveugles-sourds, avaient les sens du goût et de l'odorat extrêmement frustes, non congénitalement, mais par non usage. Sans doute tous les aveugles-sourds n'ont pas atteint les sommets intellectuels où se complaît Helen Keller, sujet exceptionnel par sa grande culture, par sa soif ardente de savoir et qui eut de plus à sa disposition des moyens inhabituels, puisqu'on peut dire qu'à une certaine époque toute l'Amérique était occupée à transcrire en Braille des ouvrages pour Helen Keller. Mais on arrive dans les Institutions spéciales à éduquer suffisamment ces épaves de l'humanité pour leur ouvrir la connaissance du monde extérieur, les mettre en rapport avec leurs semblables, leur apprendre à marcher, à se diriger, à se servir de leurs mains, à manger, puis à lire le Braille, à parler par signes, etc. M. Louis Arnould (24) nous a conté les résultats obtenus en France par les religieuses de Larnay. Elles parviennent à enseigner aux aveugles-sourdes les concepts primordiaux, le temps, l'espace, le mouvement, la mort, la divinité. Les lettres où Marie Heurtin, demeurée à l'état de « masse inerte » jusqu'à l'âge de 8 ans, raconte ses journées, ne sont pas illuminées par la haute intelligence d'une Helen Keller ; elle écrit sans la moindre prétention littéraire, comme peut écrire une fillette de condition très modeste ayant reçu l'instruction primaire courante. Elle parle des poules et des poussins, elle a suivi l'instruction religieuse des couvents et se console de ses infirmités en pensant aux béatitudes qui l'attendent dans le royaume des Cieux. Son cas n'est pas évidemment aussi intéressant pour le psychologue ; le résultat atteint n'en est pas moins extrêmement beau, et nous devons nous incliner très bas devant les femmes qui l'ont obtenu.

On doit remarquer que l'aveugle-sourd dépasse souvent en culture générale le sourd-muet voyant. Cela peut

(24) Louis Arnould : *Ames en prison.*

venir du fait que ces sujets reçoivent beaucoup plus d'attention individuelle de la part de leurs professeurs. A la Perkins Institution, par exemple, chaque aveugle-sourd forme une classe à lui tout seul. D'autre part, son attention n'est pas distraite comme celle des voyants.

Par le toucher, l'aveugle peut se rendre maître des éléments principaux de la sensation, la couleur mise à part ; il prend connaissance des objets, de leur forme, de leur nature, de leur résistance, de leur dureté ou de leur mollesse, de la place qu'ils occupent, des accidents de leur surface, polie, rugueuse, veloutée. A l'aide de ces éléments, il reconstituera dans son esprit, d'après le degré de ses connaissances, des images aussi parfaites, aussi détaillées, mais aussi géométriques que possible des objets, qu'il concevra dès lors, comme des formes pures, dégagées de toute impression tactile. La représentation mentale de l'objet se fixera dans la mémoire, grâce aux associations qui se feront, soit avec les sensations de même nature perçues auparavant et déjà enregistrées, soit avec des sensations différentes. L'espace tactile est semblable à l'espace visuel. Il possède sans conteste les trois dimensions de l'espace euclidien : longueur, largeur et profondeur.

L'aveugle se servira ensuite de ses images spatiales, des notions qu'il aura pu acquérir de l'étendue et de l'espace, pour comprendre les sensations des voyants. Il n'aura pas de peine à s'expliquer pourquoi les objets semblent plus petits à mesure qu'ils s'éloignent, puisque les sons qu'ils émettent diminuent d'intensité, puisque les effluves qui en émanent deviennent de moins en moins perceptibles à son odorat.

La lumière, disait l'aveugle du Puiseaux, c'est la même impression donnée par l'air sur vos yeux, que par mon bâton sur ma main.

Il faut admettre que l'aveugle-né possède une notion positive de la simultanéité dans la notion d'étendue.

Donc, par les sensations motrices, musculaires et surtout par le toucher, l'existence de la coexistence peut être perçue, et, plus lentement il est vrai que le clairvoyant, l'aveugle parviendra à une notion positive de l'étendue. La plupart des psychologues ont renoncé au paradoxe de Platner qui, ayant étudié un aveugle ne possédant pas la notion d'étendue, prétendait que ce dernier ne voyait que dans le temps et ne pouvait avoir une perception concrète de l'espace. Le simple raisonnement a montré à Condillac que des êtres n'ayant à leur disposition que le toucher peuvent bien arriver à partager toutes les sensations des créatures parfaites. Voici un exemple caractéristique pris dans Helen Keller :

> On m'a dit la distance de notre planète au soleil; je multiplie des millions de fois la plus grande hauteur et la plus grande largeur que mon toucher peut circonvenir, et j'obtiens ainsi une sensation profonde de l'immensité du ciel.

Les transpositions des sens sont portées à un tel degré de perfection que l'aveugle-sourd arrive, je ne dis pas à atteindre, mais à concevoir l'émotion esthétique que procure la musique, et ceci n'a rien d'étonnant si nous en croyons Mme Jaël (25), qui, pratiquant et enseignant le piano depuis de longues années, nous affirme que sa main est devenue l'organe principal de l'émotion esthétique. M. Wade cite Linnie Haguewood, Eva Halliday et Cora Crocker, toutes aveugles-sourdes, qui éprouvaient un immense plaisir à « écouter » leur boîte à musique. Linnie reconnaît tous les airs de sa boîte, et à Northampton indiqua sa préférence pour une certaine marche que joua l'organiste. Bien entendu, nous retrouvons ces transpositions dans les œuvres d'Helen Keller, qui sent non seulement les vibrations des divers instruments qu'elle touche, les vibrations transmises par le parquet, mais encore les

(25) Mme M. Jaël : *Un nouvel état de conscience. La coloration des sensations tactiles*, Alcan, 1910.

ondes sonores aériennes dont elle goûte le rythme. On fit jouer devant elle l'orgue de Saint-Bartholomew, dont les grandes notes-pédales faisaient trembler l'édifice, et la jeune fille éprouva un plaisir véritable à sentir les vibrations du puissant instrument. Elle distingue deux accords semblables, frappés à trois octaves de distance ; elle reconnaît « l'allégresse d'une danse bondissant sur le clavier, la lenteur d'un glas, le mystère d'une rêverie ; elle frémit au torrent des notes embrasées, entrecoupées de sons de tonnerre de la *Walkyrie*, lorsque Wotan attise les flammes terribles qui gardent Brunehilde endormie ». Ses impressions ne sont d'ailleurs qu'approximatives ; elle définit la marche funèbre de Chopin par le terme de « berceuse ». Et comme le dit excellemment M. Villey (26) :

La musique est composée de sensations tactiles auditives qui constituent le rythme, et de sensations exclusivement auditives. Helen Keller ne perçoit que les premières et, lorsque la valeur émotive du rythme n'est pas transformée par la qualité auditive des sons, elle a une impression très appauvrie, mais juste, du morceau qu'on exécute en sa présence. La musique très simple de nombre de peuplades sauvages emprunte presque toute son expression au rythme. Celle-ci est de la musique tactile presque entièrement accessible à un aveugle-sourd ; mais plus la musique se complique et devient savante, plus l'élément rythmique passe au second plan au point de ne plus jouer qu'un rôle d'adjuvant, et souvent même d'être profondément modifiée dans sa valeur esthétique par les combinaisons d'impressions auditives qui s'y superposent.

Helen Keller a peu à peu amélioré sa diction, sa voix est toujours un peu rauque, sans intonations, comme celle de la plupart des sourds ; il paraîtrait cependant qu'elle aurait *chanté* au Congrès otologique d'Harvard. De pareils résultats sont impressionnants et laissent loin derrière eux les essais du bon père Castel, qui voulait

(26) P. Villey : *Le Monde des Aveugles*, Flammarion.

faire entendre la musique aux sourds par son clavecin de couleurs.

A chaque instant, dans les œuvres d'Helen Keller, nous rencontrons des comparaisons ingénieuses basées sur ces transpositions :

La dureté du roc, dit-elle, est à la dureté du bois ce qu'est la voix masculine d'une basse à la voix féminine d'un contralto.

Les mains des personnes qu'elle fréquente ont pour elle un langage d'une muette éloquence :

Il y a des mains dont le contact est une impertinence. J'ai rencontré des gens si inaptes à la joie qu'en touchant l'extrémité glacée de leurs doigts, je croyais sentir ma main effleurée par le souffle des vents arctiques. Il en est d'autres au contraire dont les mains semblent emprisonner du soleil ; leur étreinte vous fait chaud au cœur. Ce n'est quelquefois rien de plus que la main d'un enfant qui s'accroche à la vôtre ; mais vous sentez dans cette petite main l'abandon que ceux qui voient lisent dans les yeux aimés.

§

On a vu le parti que l'aveugle peut tirer des sens qui lui restent et du perfectionnement des sens supplémentaires. Il nous a paru nécessaire d'établir le bilan de ses perceptions et leurs limites. Car presque chaque jour, dans la grande presse d'information, des journalistes à court de copie, en des articles rédigés à la hâte, suscitent chez les déshérités des espoirs trop vite déçus, mêlant sans discernement les faits les plus disparates, joignant certaines expériences discutées sur l'animal aux résultats heureux, mais individuels, d'opérations courantes. Sans le moindre essai de critique scientifique, sans posséder la plus élémentaire notion de l'anatomie de l'œil humain, de son nerf optique, de sa rétine irriguée par une artère centrale de calibre microscopique, qu'il est impossible de raccorder exactement, ils laissent penser

que bientôt l'on pourra greffer des yeux interchangeables. Tantôt c'est cet Américain qui greffe un œil de cochon, mais le résultat final ne nous est jamais donné, tantôt ce sont des mouches, des rats, dont les yeux recollés voient mieux qu'auparavant. Déjà Voltaire avait coupé des têtes d'escargots et, à la suite d'expériences incomplètes, avait été tout surpris de les voir repousser ; je doute qu'un pareil résultat soit jamais obtenu chez l'homme, et qu'il se trouve des malheureux pour se prêter à de pareils essais. *Experientia fallax !*

Les espoirs que l'on peut donner à l'aveugle sont beaucoup plus modestes. Il existe chez l'homme de nombreux sens obscurs, vestiges du développement paléontologique et ontogénique de l'espèce, reliquats de l'instinct, dont le fonctionnement et la nature n'ont pas encore été élucidés avec la précision voulue. La vision extra-rétinienne, la faculté d'orientation, en sont des exemples. On peut encore citer le *sens atmosphérique* qui est un complexus de sensations dont les éléments sont la température, l'humidité et la pression. L'état électrique de l'atmosphère intervient aussi, et c'est lorsque nous sommes chargés d'électricité négative que nous éprouvons ces sensations d'abattement et d'énervement précédant l'orage. Ce sont les perturbations électriques qui créent probablement les symptômes de terreur et d'affolement, allant jusqu'à la sidération léthargique, que l'on a observés chez les animaux, quelques heures avant les éruptions volcaniques. Beaucoup d'aveugles sont très sensibles à ces variations du champ électrique. M. Ferrari (27), aveugle n'ayant aucune perception lumineuse, a constamment la vision d'un éclair avant d'entendre le bruit du tonnerre. L'aveugle du Puiseaux et Saunderson étaient affectés par le moindre changement dans l'état de l'atmosphère.

(27) Dr Javal : *op. cit.*

On conçoit que l'aveugle, moins distrait que nous par les événements extérieurs, plus concentré en lui-même, observe et perfectionne ces pouvoirs obscurs qui demeurent latents chez la plupart des voyants. Nous sommes trop riches de sensations, et nous négligeons les sens inférieurs :

Qui scait si à nous aussi, s'écrie Montaigne, il ne manque pas encore un, deux, trois, ou plusieurs autres sens ?... C'est le privilège des sens d'être l'extrême borne de notre appercevance; il n'y a rien au delà d'eux qui nous puisse servir à les descouvrir....

Et, à bien réfléchir, on n'est riche que de son propre domaine intérieur. Helen Keller a plus de jouissances esthétiques que bien des humains pourvus de tous leurs sens. Que d'hommes voyagent de par le vaste monde à la manière de leur malle, et rapportent des pays les plus magnifiques qu'ils ont traversés, unique fait digne de mémoire, le prix du kilo de pommes de terre, du verre d'alcool ou de la tonne de charbon.

J'ai marché, dit Helen Keller, à côté de gens dont les yeux sont pleins de lumière et qui ne voient rien dans les bois, dans la mer, dans le ciel, rien dans les rues, les villes, rien dans les livres... Quelle absurde illusion que cette sorte de vue ! Il vaut beaucoup mieux voguer à jamais dans la nuit éternelle de la cécité avec du bon sens, de la sensibilité et de l'intelligence, que de se contenter ainsi du seul acte de voir ; ils ont les couchers de soleil, les ciels du matin, la pourpre des lointaines collines... Mais leur esprit parcourt ce monde enchanté avec un regard fixe et vide.

« Ils ont des yeux, s'écrie le Psalmiste, et ils ne voient point. »

Et cependant, parfois notre gentille amie se désespère. Elle ne se console des ténèbres où elle vit qu'en travaillant à l'amélioration du sort de ses frères d'infortune. Elle a noté ces heures sombres en des lignes qui sont peut-être les plus belles, les plus émouvantes qui soient au monde :

Quelquefois cependant, je l'avoue, une sensation d'isolement, comme un brouillard glacial m'environne. Je me sens immobilisée au seuil d'une vie dont jamais les portes ne s'ouvriront pour moi. Au delà tout est lumière, harmonie, mais une cloison infranchissable m'en sépare. Le destin silencieux, impitoyable, me barre la route. Volontiers je demanderais la raison de son impérieux décret, car mon esprit se révolte encore contre l'inéluctable loi, mais ma bouche se refuse à prononcer les mots amers ou futiles qui me viennent aux lèvres et qui m'étouffent comme des larmes rentrées. Autour de mon âme, le silence se fait immense. Puis soudain un rayon d'espoir me vient comme un sourire, et une voix chuchote à mon oreille : « Il y a de la joie à s'oublier soi-même. » *Alors j'essaie de faire mon soleil de la lumière que réfléchissent les yeux des autres, ma symphonie de la musique qui les berce, mon bonheur du sourire qui s'épanouit sur leurs lèvres.*

Dr MAURICE BENOIT.

UNE SOURCE D'ANATOLE FRANCE

LES PRISONS DE PARIS
SOUS LA RÉVOLUTION

—

Ce fut dans la boutique d'un libraire qui vendait et éditait des livres sur l'histoire de la Révolution qu'Anatole France naquit en 1844 et passa sa jeunesse jusqu'à la vente du fonds en 1866. Son père, le libraire F.-N. Thibault dit France, édita : *Les Femmes célèbres de 1789 à 1795*... par E. Lairtullier (1840), le *Projet, rédigé par Robespierre, du rapport fait à la Convention nationale par Saint-Just*... (1841), *Recherches historiques et physiologiques sur la guillotine*... par L. Dubois (1843), *Bulletins du département de Rhône-et-Loire du 8 août au 30 septembre 1793*, publiés par Jacques Charavay (1845), *Babeuf et le socialisme en 1796*, par Ed. Fleury (1850), *François Suleau*, par Aug. Vitu (1854), *Le Père Duchesne d'Hébert*, par Ch. Brunet (1859), *Œuvres politiques* de Charlotte Corday, publiées par Ch. Renard (1863-1864), et *Le Sang de Marat*, par P.-T. Chéron de Villiers (1864) (1). Le petit Anatole fréquenta les auteurs de ces livres et beaucoup d'autres personnes qui s'intéressaient à l'histoire de la Révolution : le comte de La Bédoyère, dont le « père France » rédigea le catalogue de la collection révolutionnaire qu'il avait puissamment contribué à former, le baron de Barante, auteur d'une histoire de la Convention nationale (2), les Goncourt, Antoine Tenant de Latour (3), grand admirateur d'André

(1) Georges Huard, *Le Père d'Anatole France, François-Noël Thibault, libraire et éditeur* (*1805-1890*), dans *Bull. du bibliophile*, 1925, p. 120-139.

(2) *Vie littéraire*, 4e série, *La jeunesse de M. de Barante*.

(3) Nous aurons prochainement l'occasion d'étudier l'influence de ce personnage sur la jeunesse d'Anatole France.

Chénier, Alphonse Peyrat, l'éternel chercheur des œuvres de Camille Desmoulins (4), etc.

Les conversations de son père et des habitués du petit cercle qui se formait chaque soir dans la librairie du quai Voltaire (5) exercèrent une telle emprise sur le jeune Anatole que, la boutique à peine fermée, il lançait en 1868, avec son ami L.-X. de Ricard, le prospectus d'une *Encyclopédie de la Révolution*, en douze volumes in-4° de 640 pages chacun. Malheureusement les souscripteurs firent défaut (6). Deux ans plus tard, en 1870, alors qu'Anatole France n'avait peut-être pas perdu tout espoir de consacrer à cette période qui le passionnait quelque grande œuvre historique, parut le livre de Charles-Aimé Dauban intitulé : *Les Prisons de Paris sous la Révolution, d'après les relations des contemporains* (7).

L'auteur, né en 1820, mort en 1876, d'abord professeur d'histoire, puis attaché en 1854 au Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale et nommé en 1858 conservateur sous-directeur adjoint au département des Estampes, réimprimait dans cet ouvrage les récits du baron Riouffe, du comte Beugnot, de Beaulieu, Coittant, Roucher, etc... qui nous introduisent dans la Conciergerie, le Luxembourg, les Madelonnettes et Port-libre en 1793 et 1794. On y voit la société de l'ancien régime, galante, incrédule et frivole, transformant les chambrées en salons et, oubliant souvent la menace de l'échafaud, plaisanter parfois sur son sort, composer des poèmes légers et donner des concerts de viole aux dames qui prenaient grand soin de se coiffer et de faire toilette. Dès son apparition, Anatole France dévora le livre.

(4) « A pied... arrivait M. Peyrat, sa redingote très austèrement boutonnée et s'obstinant encore à demander du Camille Desmoulins qu'il possède tout entier ». *Un foyer éteint* dans *le Chasseur bibliographe*, 3e année, n° 2, février 1867.

(5) *Vie littéraire*, 1re série, *Louis de Ronchaud.*

(6) Maurice Kahn, *Le Père d'Anatole France, Noël France-Thibault*, Paris, 1925, in-8°, p. 11-14 et 36-42.

(7) Paris, Plon, 1870, in-8°, XXX-424 p., pl.

Personne, à notre connaissance, n'a signalé jusqu'ici qu'il collaborait alors à la *Vogue parisienne*, journal littéraire, artistique, financier et industriel, paraissant le vendredi et dirigé par A. Berr de Turique. Le premier numéro parut le 29 décembre 1866 ; le dernier, déposé à la Bibliothèque nationale, porte la date du 3 février 1872. Anatole France y publia en 1870 une vingtaine d'articles presque tous très courts. Celui du 15 juillet, intitulé *Charlotte Corday en prison*, résume en quelques lignes le livre récent de Dauban. Dans le numéro du 19 août A. France consacra à ce même ouvrage un article de deux colonnes : *Les Prisons de Paris sous la Terreur*, qui lui donna satisfaction, car il le réimprima avec quelques changements de mots, en 1873, dans l'*Amateur d'autographes* (8), à l'occasion de la publication de *la Patrie en danger*, des Goncourt.

L'article commence ainsi (9) :

Sous la Terreur, il était aussi commun d'être décapité que de s'enrhumer. On n'y prenait plus garde. Pour peu qu'on fût suspect, ou suspecté d'être suspect, on était jeté dans quelque prison encombrée et malpropre, où l'on s'arrangeait pour vivre de son mieux, jusqu'à ce qu'on eût reçu son extrait (*a*) mortuaire sous forme d'acte d'accusation. La bonne société, partout dispersée et poursuivie, se retrouvait en prison et y déployait tout naturellement ces grandes manières qui irritent si fort les esprits vulgaires (*b*). C'est le vrai XVIIIe siècle que la Terreur emprisonnait. Elle le guillotina sans lui ôter sa joie aimable et son profond sentiment de la liberté morale. Les ci-devant mouraient avec une frivolité héroïque. On prétendit qu'ils conspiraient. C'était absurde, mais (*c*) cela permit de les massacrer.

L'article se termine par ces phrases :

Au milieu de tout ce bruit, le vrai et profond supplice des

(8) Nos 242-243, nov.-déc. 1873, p. 176-179.

(9) Le texte publié ci-dessus est celui de la *Vogue parisienne* ; il présente avec celui de l'*Amateur d'autographes* les variantes suivantes : *a*. acte *au lieu de* : extrait. — *b*. hommes du commun *au lieu de* : esprits vulgaires. — *c*. c'était absurde, mais *supprimé*. — *d*. ou s'obstinaient aux plus légères choses du temps, *au lieu de* : ou se cramponnaient aux choses du temps.

prisonniers était leur incrédulité. Ils ne savaient rien des choses d'outre-vie. N'ayant où se prendre, ils tombaient dans un déisme vague et froid, ou se cramponnaient aux choses du temps (*d*).

Quelques prêtres seulement, au-dessus du rire et des larmes, lisaient avec tranquillité leur bréviaire.

Par la suite, à défaut d'œuvres historiques, Anatole France publia sur la Révolution deux romans : *Les Autels de la peur* et *Les Dieux ont soif*. Le premier titre est emprunté à André Chénier (10), le second à Camille Desmoulins (11). *Les Autels de la peur*, parus en feuilletons dans le *Journal des Débats* en mars 1884, ont été réimprimés récemment à petit nombre. L'auteur s'était borné à en détacher et remanier en 1892 cinq épisodes, qui sont devenus les contes de l'*Etui de nacre* : *l'Aube*, *Madame de Luzy*, *la Mort accordée*, *Anecdote de floréal an II* et *la Perquisition chez Julie*, qui forme la seconde partie du *Petit soldat de plomb* (12).

Le premier feuilleton des *Autels de la peur* (13) est suivi de ce court avertissement :

J'aurais voulu m'épargner la faute de piquer une note critique

(10) *Œuvres en prose* de André Chénier, nouv. éd. par L. Becq de Fouquières, Paris, 1881, in-16, p. 69.

(11) *Le Vieux Cordelier*, n° 7, cf. *Œuvres* de Camille Desmoulins, recueillies et publiées par J. Claretie, Paris, 1874, 2 vol. in-16, t. II, p. 285.

(12) Dès 1885, Anatole France avait repris diverses situations des *Autels de la peur* dans *Le Livre de mon ami* (*Nouvelles amours*, chap. III, *La Grand' maman Nozière*). On y remarque l'utilisation des *Mémoires* de Madame Elliott (traduits par le comte de Baillon), qui, en 1792, lors d'une visite domiciliaire, cacha dans son lit, entre deux matelas, le capitaine de dragons Louis-Pierre de Champcenetz, gouverneur du château des Tuileries.

Quelques courts extraits des *Autels de la peur*, relatifs à la préparation de la fête de la Fédération au Champ-de-Mars en 1790 ont été employés par A. France dans la rédaction du § II d'une nouvelle intitulée : *A la frontière*, qui parut dans la *Revue des familles* en mai-juin 1888 et fut réimprimée dans l'*Etui de nacre* sous le titre : *Mémoires d'un volontaire*. Elle est accompagnée de la note suivante : « Toutes les circonstances de ces *Mémoires* sont véritables et empruntées à divers écrits du XVIIIe siècle. Il ne s'y trouve pas un détail, si petit qu'il soit, qu'on ne rapporte d'après un témoignage authentique ». Il nous serait facile de montrer qu'A. France s'est beaucoup servi, pour écrire ce conte, des *Mémoires* de Marmontel et que bien des traits de deux personnages MM. de Puybonne et de Saint-Ange, ont été empruntés aux biographies du duc de Penthièvre et du chevalier de Florian.

(13) *Journal des Débats* du 2 mars 1884.

à un petit conte qui ne veut que distraire et toucher. Mais il fallait bien dire que je n'ai rien inventé dans tout ce récit. Les épisodes en sont pris à des écrits de l'époque et j'ai même introduit dans mon texte des propos qui ont été tenus réellement.

Pareille note pourrait, semble-t il, figurer en tête des *Dieux ont soif*, publiés dans la *Revue de Paris* de novembre 1911 à janvier 1912 et parus en volume la même année. En tout cas, nous allons montrer que pour ces deux romans Anatole France s'est copieusement documenté dans les *Prisons de Paris* de Dauban, livre qui l'avait vivement intéressé en 1870, lors de son apparition en librairie.

Dans les contes de l'*Etui de nacre*, extraits des *Autels de la peur*, nous ne relèverons qu'un emprunt. Un passage de la relation du séjour de Coittant à la maison d'arrêt de Port-libre avait attiré l'attention de France dès 1870 : la cour « de l'acacia tirait son nom d'un grand et bel acacia autour duquel on avait fait un banc de gazon » (14). Dans l'*Anecdote de floréal an II*, Fanny, enfermée à Port-libre, « vient s'asseoir sur le tertre de gazon qui entoure le pied du vieil acacia dont la cour est ombragée ». Elle « voit un écriteau cloué à l'écorce de l'arbre » et y « lit... les vers du poète Vigée, prisonnier comme elle ». Et Anatole France cite les onze derniers vers d'une pièce de ce poète, recueillie par Coittant (15) et intitulée : *A l'Acacia* :

Ici des cœurs exempts de crimes,
Du soupçon dociles victimes,
Grâce aux rameaux d'un arbre protecteur,
En songeant à l'amour oubliaient leur douleur ;
Il fut le confident de leurs tendres alarmes ;
Plus d'une fois il fut baigné de larmes.
Vous que des temps moins rigoureux
Amèneront dans cette enceinte,
Respectez, protégez cet arbre généreux.
Il consolait la peine, il rassurait la crainte ;
Sous son feuillage on fut heureux.

(14) Dauban, *op. cit.*, p. 290.
(15) Dauban, *op. cit.*, p. 316-317.

France s'est borné à modifier le neuvième vers qui dans le livre de Dauban est ainsi conçu :

Pleurez cet arbre généreux (16).

Laissons de côté le cri : « Voilà la liste des gagnants à la loterie de la très sainte guillotine », qui figure dans les *Essais historiques* de Beaulieu (17), et le feuilleton des *Débats* du 11 mars, et bornons-nous à rapprocher les passages suivants des *Autels de la peur* de ceux du livre de Dauban dont s'est servi Anatole France :

AUTELS DE LA PEUR (*Débats* du 15 mars 1884).	Dauban, LES PRISONS DE PARIS, p. 149 (Extrait de l'*Almanach des prisons*).
...C'est *Ravage*, dit le cabaretier ; le chien du porte-clefs. Il est *chargé de garder la nuit la cour* qui sépare les hommes des femmes ; ce qui n'est pas, à vrai dire, une mince besogne. La semaine dernière il a laissé des *prisonniers* entrer dans le corridor des femmes. *Le lendemain matin*, il se promenait fièrement portant *attaché à la queue un assignat de cent sous* et *un billet* sur lequel *étaient écrits ces mots : « On peut corrompre Ravage avec un assignat de cent sous et un paquet de pieds de mouton* ». Ravage perdit contenance en voyant tout le monde *rire*. Il fut mis au *cachot*...	*Ravage*... était *chargé la nuit de la garde de la cour* du préau. Des *prisonniers* avaient, pour s'échapper, fait un trou... ; rien ne s'opposait plus à leur dessein, sinon la vigilance de Ravage, et le bruit qu'il pouvait faire. Ravage se tait ; mais *le lendemain matin* on s'aperçoit qu'on lui avait *attaché à la queue un assignat de cent sous* avec *un* petit *billet* où *étaient écrits ces mots : « On peut corrompre Ravage avec un assignat de cent sous et un paquet de pieds de mouton* ». Ravage promenant et publiant ainsi son infamie fut un peu décontenancé par les attroupements qui se formèrent autour de lui et les éclats de *rire* qui partaient de tous côtés. Il en fut quitte, dit-on, pour cette petite humiliation et quelques heures de *cachot*.

Ravage était un chien de la Conciergerie. France s'est borné à le transférer à Port-libre.

(16) Ces onze vers figurent dans *Les Prisons de Paris sous la Terreur*, article écrit par A. France en 1870. Le 9e vers n'y est pas modifié.
(17) Dauban, *op. cit.*, p. 230.

AUTELS DE LA PEUR (*Débats* du 14 mars 1884).

[Fanny] s'acquit la reconnaissance *d'un vieux conseiller au Parlement de Toulouse* qu'elle aimait pour sa simplicité. Il prouvait sans cesse qu'on l'avait injustement accusé. Quand on lui remit son acte d'accusation : — Je *ne voudrais pas être à* la *place* de mes juges, dit-il ; car je les *embarrasserai* terriblement.

Dauban, LES PRISONS DE PARIS, p. 108 (Extrait des *Mémoires d'un détenu* par le baron Riouffe).

Quelques-unes des malheureuses victimes étaient aveuglées jusqu'au dernier moment par l'espérance, et leurrées d'une idée de justice : on ne pouvait croire qu'elle se fût entièrement effacée du cœur d'hommes qui osaient s'appeler juges et jurés. Ceux qui arrivaient des départements éloignés discutaient leurs droits avec confiance : *un vieux conseiller au parlement de Toulouse* disait, avant de monter, qu'il *ne voudrait pas être* à leur *place* et qu'il les *embarrasserait* bien...

Ce passage des *Mémoires* du baron Riouffe est d'autant plus intéressant à noter que nous allons le retrouver mis à profit dans *Les Dieux ont soif*, avec une vingtaine d'autres extraits du livre de Dauban.

Anatole France y avait noté, en 1870, que dans les prisons de la Terreur, « au milieu des grandes dames, il y avait quelques filles. L'une d'elles, qui se nommait Eglé, avait été arrachée avec une de ses pareilles au trottoir de la rue Fromenteau. Chaumette avait eu l'idée d'impliquer ces deux filles dans l'affaire de la Reine et de faire trancher les trois têtes ensemble, mais les comités trouvèrent cette invention un peu trop gaie et la Reine fut exécutée seule. La sinistre bouffonnerie de Chaumette demeura le fond de l'acte d'accusation de la pauvre Eglé. Elle se montra fière du choix qu'on avait fait d'elle et mourut en aristocrate » (18). Anatole France s'est certainement souvenu d'Eglé en traçant, dans les *Dieux ont soif*, le portrait de

(18) L'histoire d'Eglé a été racontée par le comte Beugnot ; le passage des *Mémoires* qui la concerne a été publié par Dauban, *op. cit.*, p. 187-190.

la « fille de la rue Fromenteau », Athénaïs Gorcut, qui criait : Vive le roi ! et « dans l'infâme charrette..., fière de mourir ainsi que la reine de France, jetait sur la foule un regard hautain » (19).

Dans le livre de Dauban il a trouvé l'histoire du « jeune militaire, beau, vigoureux, aimé », qui, après avoir « allumé sa pipe avec son acte d'accusation », insulte le Tribunal révolutionnaire rempli de bienveillance à son égard (20).

Comme il fallait s'y attendre, c'est dans les chapitres XIX et XXI des *Dieux ont soif* que se rencontrent les passages dont on retrouve la source dans l'ouvrage de Dauban. Le chapitre XIX est consacré au séjour de Brotteaux des Ilettes et du père Longuemare à la Conciergerie ; le chapitre XXI raconte les promenades de Julie Gamelin autour de la prison du Luxembourg où est enfermé son amant Fortuné Chassagne :

LES DIEUX ONT SOIF, chap. XIX.	Dauban, LES PRISONS DE PARIS.
[Brotteaux des Ilettes] fut mené... à la Conciergerie et introduit au *greffe*, *pièce* assez petite, partagée *en deux par une cloison* vitrée. Pendant que le greffier inscrivait son nom sur les registres d'écrou, Brotteaux *vit* à travers les carreaux *deux hommes* qui, chacun sur un mauvais *matelas*, gardaient une immobilité de mort et, l'œil fixe, semblaient ne rien voir. Des assiettes, des bouteilles, des *restes* de pain et de viande couvraient le sol autour d'eux. C'étaient des condamnés à mort qui *attendaient* la charrette.	J'arrive dans une pièce à gauche, où est placé le *greffe* de la prison [Conciergerie]. Cette *pièce* est coupée *en deux par une cloison* à jour. Le fauteuil du greffier, son bureau, les registres sont placés dans la partie qui donne sur la cour du Palais ; c'est là qu'on reçoit, qu'on enregistre, qu'on signale un nouveau venu. L'autre partie est destinée à recevoir les condamnés durant ces heures éternelles qui séparent la condamnation de l'exécution. Un nouveau venu les *voit*, leur parle même, s'il en a le courage... Le jour de mon entrée, *deux hommes*

(19) Il est question d'Athénaïs dans les chap. XIV, XVII et XXIV des *Dieux ont soif*.

(20) *Les Dieux ont soif*, chap. XIII. — Il s'agit du grenadier Gosnay, dont les aventures sont contées dans l'*Almanach des prisons* et les *Essais historiques* de Beaulieu (Dauban, *op. cit.*, p. 164-165 et 204-207).

attendaient l'arrivée du bourreau... Des *matelas*, étendus sur le plancher, indiquaient qu'ils y avaient passé la nuit. On voyait à côté les *restes* du dernier repas qu'ils avaient pris (p. 172 ; Mém. de Beugnot.)

Le ci-devant des Ilettes fut conduit dans un *cachot*, où à la *lueur* d'une lanterne il entrevit *deux* figures étendues, l'*une* farouche, *mutilée*, hideuse... [Brotteaux] ne pouvant respirer, ses yeux se voilèrent .. il sentit tout son être se baigner dans un *néant* délicieux... Quand il revint à lui, la première pensée qui s'empara de son esprit fut de regretter son évanouissement... Il s'essayait de perdre de nouveau le sentiment, mais sans y réussir...

Cachot... j'y trouvai *deux* compagnons (p. 173 ; Mém. de Beugnot). Ce fut *à la lueur* de leurs flambeaux... que je vis de quels hommes j'étais entouré... l'*un* tout... *mutilé* par le crime... (p. 90-91 ; Mém. de Riouffe.)

Je dormis. Mais comme je payai cher le bienfait de cet *anéantissement* passager, quand il fallut en sortir ! Non, je ne connais rien de cruel comme le moment du réveil au milieu d'un cachot... On est déjà éveillé ; on souhaite, on s'efforce de rêver encore (p. 175 ; Mém. de Beugnot).

Quand [ses deux compagnons] apprirent qu'il était ce qu'on appelait « un *politique* », un de ceux dont le crime léger était de parole ou de pensée, ils n'éprouvèrent pour lui ni estime ni sympathie. Les faits reprochés à ces deux prisonniers avaient plus de solidité : le plus vieux était un *assassin*, l'autre avait *fabriqué* de *faux assignats*...

[Ceux qui étaient emprisonnés pour assassinat ou vol] méprisaient beaucoup les révolutionnaires, nom donné par eux aux gens arrêtés pour affaires *politiques* (p. 94 ; Mém. de Riouffe). — L'un condamné pour *assassinat*... le second était un marchand d'argent, *fabricateur de faux assignats* (p. 91 ; Mém. de Riouffe).

Brotteaux se prit à songer soudain qu'*au-dessus* de sa tête tout était mouvement, bruit, lumière et vie, et que les *jolies marchandes* du Palais souriaient derrière leur étalage de *parfumerie*, de merce-

Au dessus, de *jolies* boutiques remplies de *parfums*, ce que les modes offrent à la coquetterie de plus élégant ; d'aimables *marchandes* qui, d'un œil agaçant et d'une bouche mignonne, appellent

rie, au passant heureux et libre, et cette idée accrut son désespoir...

l'attention des curieux... Au-dessous, à la distance de l'épaisseur d'une voûte, des verrous, des grilles, des gémissements (p. 141 ; *Almanach des prisons*).

Une *jambe étendue sur* son *banc et le dos contre la muraille*, Brotteaux s'assoupit...

Je passai ces trois nuits d'horreur, moitié assis, *une jambe étendue sur* un *banc*, l'autre posée à terre *et le dos* appuyé *contre la muraille* (p. 195 ; *Essais historiques de Beaulieu*).

La nuit se passa... *Une fièvre* ardente le dévorait et il *buvait* avidement, à même sa cruche, une *eau* qui augmentait son mal...

J'éprouvai sur le soir *une fièvre* violente... Je *buvais* de l'*eau* avec excès. Ce régime ne me réussit pas. (p. 174 ; *Mém. de Beugnot*).

Le surlendemain [le geôlier] invita le vieux traitant à sortir de son cachot... et quand sur le carreau rouge d'*une chambre* il *vit* se dresser un *lit de sangle* recouvert d'une méchante couverture de laine, il pleura de joie. Le lit doré où se becquetaient des colombes qu'il avait jadis fait faire pour la plus jolie des danseuses de l'Opéra, ne lui avait pas paru si agréable ni promis de telles *délices*. Ce *lit* de sangle était dans une grande salle assez propre qui en contenait *dix sept autres séparés par de hautes planches*. La compagnie qui habitait là, composée d'ex-*nobles*, de *marchands*, de *banquiers*, d'*artisans*, ne déplut pas au vieux publicain...

Lorsque... je fus introduit dans *une chambre* où je *vis* des figures humaines et un mauvais grabat, quand je sus que j'allais me reposer, je crus être arrivé dans un lieu de *délices*... *lit de sangle*, (pp. 195 et 199 ; *Essais historiques de Beaulieu*).

Dix-huit lits, attenant les uns aux autres, étaient *séparés par de hautes planches* (p. 126 ; *Mém. de Riouffe*).

J'y ai vu le tableau mouvant des *nobles*, des prêtres, des *marchands*, des *banquiers*, d'hommes de lettres, d'*artisans*, de cultivateurs et de sans-culottes (p. 166 ; *Almanach des prisons*).

... Il observa que ces hommes...

Il régnait dans la Conciergerie

exposés à mourir par la main du bourreau montraient de la *gaîté* et un goût vif pour la plaisanterie... Il s'aperçut bientôt que pour la plupart, ils puisaient dans le *vin* et l'eau-de-vie une gaîté qui prenait à sa source un caractère violent et parfois un peu fou...

une assez grande *gaieté* ; on buvait beaucoup plus de *vin* et de liqueurs que dans le cours ordinaire de la vie ; les têtes s'échauffaient alors et c'était à qui débiterait le plus d'extravagances (p. 201 ; *Essais historiques de Beaulieu*.

... Le vieux publicain, qui n'avait pas sur lui un grand trésor, s'ingénia à faire des *portraits* à un écu d'or. Il se procura, par l'intermédiaire d'un geôlier, de petits cadres pour y mettre de menus travaux en *cheveux* qu'il exécutait assez adroitement. Et ces ouvrages furent *très recherchés* dans une réunion d'hommes qui songeaient à laisser des souvenirs.

Une jeune femme qui avait du talent pour la peinture... [tirait] parti de son art dans la prison où cet art était *très recherché*. Il fut un temps où chacun de nous regardait sa mort comme certaine ; dans cette triste persuasion, c'était encore une jouissance de couper une portion de nos *cheveux*, d'en entourer des médaillons, des *portraits*, et de les faire passer à nos femmes à nos mères, à nos enfants, aux personnes chères enfin que nous ne devions plus revoir (p. 214 ; *Essais historiques de Beaulieu*).

Le père Longuemare tenait haut son cœur et son esprit. En attendant d'être traduit devant le Tribunal révolutionnaire, il préparait sa défense... Et un jour jetant un regard satisfait sur sa défense sans cesse accrue et pensant à ces magistrats qu'il brûlait de confondre, il s'écria :

— *Je ne voudrais pas être à leur place* !

Un vieux conseiller du parlement de Toulouse disait, avant de monter, qu'il *ne voudrait pas être à leur place* et qu'il les embarrasserait bien (p. 108 ; *Mém. de Riouffe*).

... Ne pouvant se distraire de la pensée affreuse plantée au milieu de leurs cœurs, ils essayaient parfois d'en faire un amusement et, dans la chambre des *dix-huit*

C'est un numéro bien remarquable que ce n° 13 ; on y jouait jusqu'au *tribunal* même. *Dix-huit lits*, attenant les uns aux autres, étaient séparés par de

lits, avant de s'endormir, ils jouaient au *Tribunal révolutionnaire*. Les rôles étaient distribués selon les goûts et les aptitudes. Les uns représentaient les juges et l'accusateur ; d'autres, les accusés ou les témoins, d'autres le bourreau et ses valets. Les procès finissaient invariablement par l'exécution des condamnés, qu'on étendait sur un *lit*, le cou sous une planche. La scène était transportée ensuite dans les enfers. Les plus agiles de la troupe, enveloppés dans des *draps*, faisaient des spectres. Et un *jeune* avocat de *Bordeaux*, nommé Dubosc, *petit*, noir, *borgne*, bossu, bancal, le *Diable* boiteux en personne, venait tout encorné, tirer le Père Longuemare, par les pieds, hors de son lit... L'avocat Dubosc, traduit devant le Tribunal révolutionnaire, fut condamné à mort comme *Fédéraliste*...

hautes planches, entre lesquelles chaque individu isolé était comme enseveli ; sur chaque lit siégeait un juré. L'accusé, monté sur une table, les avait en face de lui ; le greffier et l'accusateur public remplissaient le parquet... L'accusé était toujours condamné... Une fois condamné, l'horrible appareil se développait : les mains étaient attachées, et le patient venait sur la barre d'un *lit* recevoir le coup du glaive qui s'abattait sur sa tête. Par un de ces événements très ordinaires en révolution, l'accusateur public devint accusé lui-même, et par conséquent condamné. Il subit son jugement ; mais tout à coup, il revient couvert d'un *drap* blanc nous effrayer par le tableau des tortures qu'il éprouvait aux enfers... Nous avions dans cette même chambre un bon bénédictin... L'aimable Ducorneau, *jeune bordelais*, plein d'esprit, de talents et de gaieté, qu'ils ont assassiné depuis pour *fédéralisme*, était le diable de ce nouveau saint Antoine.... Toujours aux aguets et toujours priant, il avait les yeux sur son bréviaire et sur Ducorneau, qui, *borgne*, *petit* et basané... remplissait parfaitement l'idée qu'on se fait d'un diablotin.. (p. 126-128 ; *Mém. de Riouffe.*)

... Brotteaux... descendit plusieurs fois par jour dans la cour qui donnait sur le quartier des femmes près de la *fontaine* où les captives venaient, le matin, *laver* leur linge. Une *grille* *séparait* les deux quartiers ; mais

Je considérais chaque matin ces pauvres malheureuses... occupées autour de cette *fontaine* à *laver* (p. 182 ; *Mém. de Beugnot*)... Prison des femmes *séparée* de celle des hommes par une *grille*. Les prisonniers communiquaient

les barreaux n'étaient pas assez rapprochés pour empêcher les mains de se joindre et les bouches de s'unir...

avec elles à travers cette grille (p. 101 ; Mém. de Riouffe)... Les hommes peuvent parler aux femmes, même les embrasser à travers cette grille, et plus d'une fois les tendres épanchements de l'amour y ont fait oublier aux malheureux l'horreur de leur demeure (p. 150 ; *Almanach des prisons*)

Un matin, on annonça que les *commissaires* du Comité de sûreté générale feraient des perquisitions chez les *détenus*, qu'on saisirait *assignats*, objets *d'or et d'argent*, *couteaux*, *ciseaux*... Chacun alors s'ingénia à trouver quelque *cachette* où mettre ce qu'il avait de plus précieux... Brotteaux coula son Lucrèce dans les *cendres* de la cheminée. Quand les *commissaires*, ayant au cou des *rubans tricolores*, vinrent opérer leurs saisies, ils ne trouvèrent *guère que ce qu'on* avait jugé convenable de leur laisser.

Ils apprirent qu'il ne s'agissait que de prendre aux *détenus* leurs *assignats*, leurs effets *d'or et d'argent*, leurs bijoux et en général tous les effets de quelque prix qu'ils pouvaient avoir en leur puissance ; enfin qu'on allait leur ôter aussi *couteaux*, *ciseaux*, canifs... C'était à qui imaginerait des *cachettes* pour conserver ce qu'on voulait nous prendre; et effectivement.... les fouilleurs n'eurent *guère que ce qu'on* ne voulut pas soustraire à leurs recherches (p. 223 ; Mém. de Beaulieu). — J'ai caché ce journal sous les *cendres* ... Les *commissaires* sont entrés dans notre corps de logis. Deux de ces messieurs, tout fiers du *ruban tricolore* qu'ils portaient (p. 344-347 ; *Mém. de Coitiant*.)

LES DIEUX ONT SOIF, chap. XXI.

... Julie Gamelin .. allait tous les jours dans le jardin du Luxembourg et là... attendait le moment où son amant paraîtrait à une des lucarnes du palais. Ils se faisaient des *signes*, et échangeaient leurs

Dauban, LES PRISONS DE PARIS.

Quand on s'était ainsi réciproquement reconnu, on tâchait d'exprimer par toutes sortes de *signes* la douce satisfaction qu'on éprouvait à se revoir encore, et l'on se rendait compte, autant

pensées dans un langage muet qu'ils avaient imaginé...

qu'il était possible de son espoir et de ses peines. (p. 227 ; *Essais historiques de Beaulieu*).

Une vieille dame, *voilée* de dentelle, se tenait de longues heures *immobile* sur un pliant, espérant en vain apercevoir un moment *son fils* qui, pour ne pas s'attendrir, *jouait au palet dans la cour de la prison,* jusqu'à ce qu'on eût fermé le jardin.

... Hérault de Séchelles... On eût dit que, pendant sa détention, madame sa mère s'était elle-même emprisonnée dans le jardin du Luxembourg. On la voyait depuis le matin jusqu'au soir, un *voile* sur les yeux, assise vis-à vis la fenêtre de la chambre qu'occupait son fils, élevant quelquefois sa vue et presque toujours *immobile*. Je ne jetais pas une fois les regards dans le jardin, ce qui m'arrivait à chaque instant, sans apercevoir Madame Hérault. On se figure difficilement une pareille constance : elle n'était pas partagée par *son fils*. Pendant que la mère était ainsi occupée à épier le moment où elle pourrait l'apercevoir, le fils était *dans la cour de la prison* à *jouer au* petit *palet* avec un enfant (p. 219 220 ; *Essais historique de Beaulieu*).

Le lendemain [Julie Gamelin] étant retournée au Luxembourg... trouva le jardin occupé par des gendarmes qui *chassaient les femmes et les enfants. Des sentinelles, placées dans les allées,* empêchaient les passants de communiquer avec les détenus. [Une] jeune mère... dit à Julie qu'on parlait de conspiration dans les prisons et que l'on reprochait aux *femmes* de se réunir dans les jardins pour émouvoir *le peuple* en *faveur* des aristocrates et des traîtres.

On dit qu'ils faisaient venir leurs *femmes* et leurs petits *enfants* sous leurs fenêtres pour tâcher d'apitoyer le *peuple* en leur *faveur* et lui rendre les patriotes odieux : *les femmes et les enfants* furent *chassés* et *des sentinelles* impitoyables, *placées dans les allées* les plus voisines du château, eurent l'ordre d'écarter et même d'arrêter ceux et surtout celles qui voudraient en approcher (p. 227 ; *Essais historiques de Beaulieu*).

A propos du *Crime de Sylvestre Bonnard*, M. D. Mornet écrivait : « En bonne méthode, il est assez rare qu'on puisse découvrir les sources avec une exactitude rigoureuse » (21). Dans le cas présent, nous avons la preuve formelle qu'Anatole France fit des emprunts considérables au livre de Dauban. Ce n'est pas pour le plaisir de signaler une nouvelle source du maître et risquer de fournir des arguments à ceux qui l'accusent de plagiat, que nous avons tenu à le démontrer. Il faut toutefois reconnaître qu'Anatole France, entièrement dépourvu d'imagination créatrice, ne pouvait écrire sans puiser dans les livres. C'était pour lui un besoin que ne saurait complètement expliquer, dans le cas des *Dieux ont soif*, le souci de la couleur locale. Né au milieu des bouquins, il a subi toute sa vie leur influence. Elle se manifeste déjà dans ses devoirs d'écolier (22) et se retrouve dans les œuvres de sa vieillesse.

L'intérêt des rapprochements que nous avons faits est triple. Ils permettent de saisir le procédé de composition du maître. Après avoir lu et relu les *Prisons de Paris* de Dauban, il en a fait des extraits lui fournissant la trame et les faits du chapitre XIX des *Dieux ont soif* et sur ces notes, préalablement classées, il a rédigé son texte, véritable mosaïque, dont les cubes de marbre sont admirablement polis, taillés et agencés, mais qui demeure un travail de mosaïste.

Parfois, les sources reconnues permettent de préciser la pensée du romancier quand l'expression vient à manquer de clarté. En entrant dans un cachot de la Conciergerie, Brotteaux aperçoit « deux figures étendues, l'une farouche, *mutilée*, hideuse, l'autre gracieuse et douce ». On cherchera vainement le sens exact du mot *mutilée*, si l'on ne rappro-

(21) D. Mornet : *Les « sources » d'Anatole France* dans *Nouvelles littéraires* du 3 juillet 1926.

(22) La *Méditation sur les ruines de Palmyre* (pub dans le *Temps* du 29 octobre 1924) est nettement inspirée de Volney.

che ce passage de celui des Mémoires du baron Riouffe qui l'a certainement inspiré :

L'un, condamné pour assassinat, était un voleur de cinquante ans, nommé Pampin, *tout mutilé par le crime*, boiteux et borgne, la figure balafrée et couverte de rides pendantes ; mais il avait des bras de fer et des épaules d'une longueur démesurée ; *tout le sceau de l'homicide était imprimé sur sa personne*, des pieds à la tête ; sa voix était rauque et terrible (23).

De plus, l'influence de l'ouvrage de Dauban sur un article de jeunesse (*Les Prisons de Paris sous la Terreur*), une œuvre de l'âge mûr (*Les Autels de la peur*, les contes de *l'Etui de nacre*) et une œuvre de vieillesse (*Les Dieux ont soif*) nous permettent de suivre un fil conducteur qui rattache les productions d'Anatole France sur l'histoire de la Révolution à son projet d'*Encyclopédie* et à la maison de commerce paternelle. Comme nous avons essayé de le montrer dans un précédent travail (24), l'étude minutieuse des catalogues, des éditions, des clients de la librairie du quai Voltaire permet et permettra d'expliquer pour une grande part l'œuvre littéraire d'Anatole France.

GEORGES HUARD
Bibliothécaire à la Bibliothèque nationale.

(23) Dauban, *op. cit.*, p. 91

(24) *Le Père d'Anatole France, François-Noël Thibault, libraire et éditeur (1805-1890)*, dans *Bull. du Bibliophile*, 1925, p. 120-139. — Cf. également *Anatole France et le quai Malaquais*, Paris, Champion, 1925, in-8°.

LES JALOUSES [1]

—

IV

Suppliciée de jalousie, ses poings à la bouche, les coudes sur le marbre de la cheminée, Thérèse Gravin s'inflige de suivre la course des aiguilles au cadran de la pendule. Son dépit haineux de la minute perdue s'accroît à chaque saccade de l'avance. Attendre la joie, quand on en pourrait jouir et quand, peut-être, une rivale la goûte!

Elle se mord, à cette pensée, pour changer de douleur. Depuis qu'elle a, la seconde fois, téléphoné à Georges Brion sa misérable faim de l'avoir auprès d'elle, il devrait être ici! Elle en est sûre : Marceline le retient. Le pire est qu'il puisse céder, sachant combien elle souffre, elle, qui n'en obtient que des moments, l'adore, se meurt d'abandon, d'envie, compare sans issue son destin misérable d'amoureuse cachée, au sort public de la femme légitime.

Elle accuse de lâcheté tous les hommes à travers son amant. Ils ne savent rien vouloir, sauf leur tranquillité. N'importent les tourments qu'ils causent pour sa sauvegarde! Ils aiment, pour eux. Il est bien dit : ils prennent. Eve se donne. Au fond d'elle, quand y règne et râle l'amour, toujours existe la passion impérieuse du dépouillement. Elle est possédée. Il ne lui appartient plus que le bonheur de se livrer. Elle ignore l'absence de son

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 718 et 719.

maître, dès qu'elle l'a choisi. Il la hante, chair et âme, en rigoureux despote. Elle n'a d'existence qu'en fonction de lui. La volupté, chez elle, contient l'inquiétude des mères qui redoutent la maladie pour l'enfant sain; la mort, s'il subit une bénigne fièvre; l'accident, même si elles le surveillent. Plus elle aime, plus sa joie devient d'en produire, plus précaire lui paraît son état. Elle se lacère de doute, où l'homme le moins égoïste bée de satisfaction. Elle déduit son infériorité de l'idéal où elle hisse son vainqueur. A l'opposé, s'il la vante, c'est pour s'exalter encore. Il oublie imparfaitement l'existence d'autres femmes que la curiosité peut rendre coquettes, et la coquetterie lui prêter. Pour elle, jusqu'à ce qu'elle l'aime un peu moins, l'amant ou l'époux demeure le parangon, le soleil dont l'éclat éteint toute autre lumière : un dieu.

— Ah! Que fait-il donc?... Pourquoi tarde-t-il encore? interroge Thérèse.

Son amour et sa jalousie lui tiennent par des racines voraces alimentées de sa substance, depuis l'éveil lointain de son cœur. Ils le remplissent et ils la dirigent, à l'exclusion de tout mobile différent. Elle ne sait plus, en cette attente, ce qu'elle vient de commettre et avait longuement médité, le décidant, le condamnant, poussée par la satisfaction et par l'affre, retenue par la vieille morale sous le contrôle de sa conscience. Elle ne sait plus qu'elle a refusé de voir sa mère qui « avait à lui parler », qu'elle s'est abstenue de descendre dîner, ni même qu'elle désirait l'isolement pour y savourer l'espoir que son acte commençait son œuvre. Une seule idée occupe son cerveau : Georges Brion devrait être avec elle. Son unique sentiment vital : la tremblante exaspération de son être éperdu d'aspirer au vertige sacré qui divinise.

Sa vue quitte le cadran où l'évidente coulée des minutes l'obsède. Elle s'apparaît dans la glace. Ce masque fiévreux où les yeux brûlent, ce masque amaigri, ces

lèvres qui tremblent, la rebutent. Elle a été longtemps la fière gardienne du secret qui enchanta son adolescence et fut ensuite le régulateur de sa studieuse jeunesse. Nul n'a pu soupçonner, après, son âpre plaisir d'orgueil à accepter le destin de la vieille fille. Elle s'appartenait, elle continuerait de s'appartenir, elle vivrait par l'intelligence et pour l'intelligence. En échange d'une déception, elle explorerait un univers magnifique et infini! Quelques jours, quelques paroles, l'avaient réduite à la condition commune des femmes. Elle avait méconnu son avenir de sagesse et de liberté, au premier appel de la nature. De s'y rendre l'avait éblouie! L'enchantement l'avait emportée si loin, au delà des trésors qu'elle croyait une richesse, qu'aussitôt, pour se conserver son maître, elle est descendue aux moyens de lui plaire en s'abaissant.

Elle retient le geste hargneux dont elle aurait déchiré ce peignoir venu le matin de Paris, commandé naïvement afin de paraître plus belle à Georges. Un vêtement d'impudique! Il est de soie mauve brochée de longues branches de glycines et de grappes d'acacia jaune, avec une bordure en marabout. Georges la dépouillerait, ainsi que d'une odorante et fastueuse écorce, de l'étoffe souple doublée en crêpe de chine d'or imbu du parfum de la peau brune. De l'imaginer prêt à remplir ce rite, elle sent sa nudité chaude aux creux moites. Ses orteils se crispent dans les mules. Les tempes lui battent. La nuque lui fait mal. Une barre lui obstrue le gosier. Son cœur bondit ou s'arrête. Ses mains ensemble accrochées, elle les élève, gémissantes, et se tord les bras.

— *Elle* l'empêche de venir!

Elle va et vient — une bête en cage et saisie de haine. Le tic-tac de la pendule évoque la force qui détruit par émiettement, maligne, inexorable. La mort est en nous dès la conception. Elle a gagné sur nous avant notre naissance. Vaut-il donc de subir ce que le moins malheu-

reux des humains supporte, pour arriver à ce terme? Thérèse envisage son suicide. Un répit à son angoisse physique. Le froid la couvre. Elle n'est sensible qu'à lui. Elle regarde le monde où elle ne serait plus. Son amant la pleurerait-il seulement? Si elle lui laissait du moins le remords de l'avoir jetée à cette initiative! Marceline le consolerait. De la supposer dans ce rôle et l'homme s'y prêtant, l'amoureuse le désire, rendue à la passion de vivre, dans une frénésie de tout son être.

Elle s'accoude à nouveau sur le marbre de la cheminée, les paumes contre ses oreilles pour n'entendre plus le balancier. Ses pupilles démesurément dilatées lui font un regard tragique. Elle pense à ces cieux lourds où l'orage proche continue d'accumuler. De brusques ressauts déforment sa bouche. Ils froissent son menton. Elle questionne ces crispations, comme des indices de ce qui arrivera. Le cerne de ses paupières s'accuse, de seconde en seconde. Elle se contemple, avidement. Tout à coup, les mâchoires serrées, la face endurcie, elle parle à son image :

— J'ai bien fait. Il le fallait.

Sa conscience et sa raison débattent le cas. La tête lui bourdonne. Chaque pulsation lui gonfle les carotides, à croire qu'elles vont éclater. Son cœur douloureux cogne, cogne, s'immobilise, repart à toute volée.

— Je ne pouvais plus faire autrement, scande-t-elle,

Elle abandonne encore son observatoire pour occuper par le mouvement son pauvre corps qui ne s'appartient plus. Qu'il a changé! Comme l'âme en est une âme différente et qu'il mène au lieu d'obéir, cette chambre, aussi, est métamorphosée! De son apparence conforme à l'harmonie de la demeure familiale, joyau dans la ville, dont le reflet depuis trois siècles hante la rivière — ne subsistent que les poutres du plafond. Afin que Georges s'y plût, pour le surprendre aussi par une servitude à la dernière mode de l'art décoratif, elle a livré les murailles

et les ouvertures à la fantaisie d'un architecte parisien que son outrance a rendu momentanément célèbre. Il a ouvert une brèche. Il a élevé des cloisons. A la toile de Jouy, illustrée de mandarins et de kiosques dessinés en lilas sur fond crème, succèdent les masses coniques et pyramidales de vert, d'orange, de mauve. Un divan spacieux, logé dans une alcôve, remplace le lit Louis-Philippe, d'acajou massif. Au lieu de la chaise longue, du secrétaire, des fauteuils, d'une table ronde, le mobilier assemble des sièges, des coffres, une bibliothèque, que l'on croirait fabriqués pour des nains, dans un style japonais. La lumière sourd d'ampoules électriques roses, blanches, azurées, tapies entre les solives en relief. Un flottant rideau apparié à la tenture isole la pièce, d'un cabinet de toilette cuirassé de mosaïque or, argent et noir. Il reçoit le jour, d'une verrière oblongue établie au haut d'un mur. A la base de celui-ci, une baignoire rectangulaire, aux angles déformés en courbes, expose sa cavité au ras du carrelage turquoise et jaune.

Thérèse a accepté contre son goût personnel cette extravagance, afin que les choses témoignassent devant Georges Brion, pour lui aider à comprendre la valeur exceptionnelle de la victoire où elle lui a permis de la conquérir. Il avait tout approuvé, même les sombres idoles africaines, les poteries saugrenues, d'un ocre ou d'un bleu violents, qui alternent sur une planchette peinte en vermillon, fixée aux deux tiers supérieurs de la salle, longeant son entier périmètre.

Un exprès est venu de Paris installer un poste d'écoute dont la puissance permet au haut-parleur, qui a l'aspect d'une Bible ouverte sur une authentique gravure de Rembrandt, la diffusion de chants, de concerts, de discours, d'avis, venus de toutes parts, dans un rayon plus étendu que l'Europe.

Elle a rêvé de dépenses follement inutiles, quand ce coin transformé de la maison n'a plus surpris Georges.

Elle souhaitait naïvement qu'ici ne ressemblât à nul autre lieu — ainsi qu'elle-même à aucune femme — pour recevoir un maître dont elle anéantirait tous les souvenirs. La jalousie, causée par un tel amour, le transporte si haut qu'elle se réclame de droits absolus pour en affirmer la possession!

Ce décor lui devient odieux, d'y attendre, de ne pas même savoir s'*il* viendra. Elle a eu l'idée absurde de la mort. C'est vivre qu'elle veut, et vivre à ce paroxysme où l'être touche à l'infini! Elle se répète, la voix méchante :

— Oui, oui, j'ai bien fait.

Mais, cette marche incessante ne leurre plus son corps malheureux et le fatigue. Elle coupe le courant de l'éclairage. L'obscurité l'apaisera peut-être? Elle s'abat sur le divan, la figure contre les coussins, lamentant cette absence qui la torture :

— Oh! Georges! Georges! Toi!

Son ventre, sa poitrine, sa face qui voudrait pleurer et qui geint, ses genoux, appuient, s'écrasent sur la couche comme pour s'y creuser un abîme. Cet homme qui tarde — si même il ne manque finalement! — il a toujours régné sur elle, dès avant qu'elle se soit donnée à lui. Il en a reçu la confidence. Se la rappelle-t-il encore?...

Elle n'avait pas douze ans — dans l'émoi de la première communion qui a parfois d'incalculables prolongements et engage l'avenir de la sensibilité — Georges Brion l'a éblouie à la façon d'un prince de fable.

Il était venu, avec son père, choisir son premier fusil de chasse, aux magasins *A l'Enclume d'Or*. Il était ensuite revenu, maintes fois, seul. Nulle arme ne lui convenait. On avait écrit à son intention à Saint-Etienne, à Londres, à Sheffield, en Allemagne, en Suède, pour obtenir les plus récents catalogues des fabriques. Il avait câblé lui-même à New-York, optant pour un *hammerless*. Remarquable par son prix et ses perfectionnements, le modèle émerveilla l'aïeul et le père de Thérèse, des ex-

perts en armurerie cependant. Ils obtinrent du jeune acheteur la permission d'exposer le chef-d'œuvre au centre de leur plus belle vitrine. Toute une semaine, Planois stationna devant. Les promeneurs de la rue de la République, — même les femmes et des « dames de la société », — commentèrent l'objet importé d'Amérique et son prix. Une pancarte informait le public :

A MONSIEUR GEORGES BRION
VENDU CINQ MILLE FRANCS

Jusque dans la cour de récréation, les élèves de l'Institution Sainte-Alice trompaient la surveillance de la sœur surveillante, pour s'entretenir du fusil et de son acheteur. On interrogeait Thérèse. Des « grandes », qui ne lui eussent jamais adressé la parole, en quêtaient des renseignements. Elle les prodiguait avec fierté, au lieu de sa gêne habituelle si quelqu'une lui rappelait sa famille de commerçants, parmi ces filles de hobereaux, d'officiers, de fonctionnaires, de médecins, de propriétaires-éleveurs.

Cet événement minime lui assura la protection de Marceline qui l'imposa au clan des porteuses de titres ou de particule, très strict en ses exceptions. On y rappela quelquefois encore, pour humilier Thérèse, d'après le souvenir de vieilles personnes, le bisaïeul qu'elle n'avait point connu, qui avait fondé, à l'enseigne de *L'Enclume d'Or*, une modeste boutique où il vendait, en blouse, de la quincaillerie au temps que la voie, réservée aux magasins de luxe, s'appelait la rue de l'Impératrice.

Sous le grand-père Alcide, le négoce avait prospéré. La fortune et l'audace des successeurs multiplièrent les comptoirs. Ils envahirent de proche en proche, par la base, un vaste îlot d'immeubles. Ils en gagnèrent les étages. D'orgueilleuses lettres en cuivre publiaient la propriété de ces établissements : *Alcide Gravin fils et petit-fils*. Même lorsque, à l'outillage général, à la machinerie

agricole, aux fournitures de vénerie et de pêche, à l'exposition d'articles de tourisme, de sellerie, aux bicyclettes, on adjoignit un *stand* d'automobiles avec la variété des accessoires — Thérèse détestait encore son origine.

Elle savait son étroitesse d'esprit en cela. A deux générations près, les Brion étaient partis de débuts aussi modestes que le premier Alcide Gravin. Elle condamnait son reniement, autant elle souffrait de l'orgueil paternel à constater le chemin parcouru. Elle avait, à part soi, décidé son mariage avec Georges Brion. Il incarna pour elle le but à atteindre.

Environ ses quinze ans, son affectueuse amitié ne put taire complètement ce projet à Marceline des Prasse de Hutte. Celle-ci lui montra une trop manifeste condescendance et mêla un peu d'ironie à son approbation. Cela fit beaucoup réfléchir Thérèse. Elle décida de pousser ses études jusqu'aux supérieures, de sorte à être considérée pour une réussite extraordinaire qui valût la naissance dans la noblesse ou la bourgeoisie classée. Elle préparait une double licence d'histoire et d'anglais, en Sorbonne, familière de milieux intellectuels qui la grisaient de nouveauté, où elle représentait en outre un « beau parti » — quand une longue lettre heureuse de son amie la brisa : Marceline y contait ses fiançailles avec Georges Brion.

L'aveu ancien de Thérèse avait été si prudemment discret qu'elle ne put reprocher une félonie à sa compagne d'élection. Les deux jeunes gens avaient continué de se voir, tandis qu'elle poursuivait à Paris la conquête des parchemins universitaires. Elle s'attribua les torts de sa déception amoureuse. Elle complimenta la future mariée en une page pleine de cœur. Elle réagirait par le travail contre le coup imprévu. Elle accorderait une attention nouvelle aux nuances de la camaraderie masculine. Elle avait songé aux cours et à ses examens plus qu'à Georges dont elle avait entendu se rapprocher par ses succès d'é-

tudiante. Ils la consoleraient vite et définitivement. C'était la sagesse même.

On l'écoute mal avant la maturité, parce qu'on recèle des forces supérieures à la raison. Impératives le temps de leur montée, elles recouvrent parfois, à la veille de leur déclin, une puissance qui entraîne aux pires folies. Elles bouillonnèrent chez Thérèse sous l'effet de son mécompte. La vanité de son effort la désempara. Son plan ruiné, elle en critiqua le fragile édifice. Jamais Georges Brion n'avait su l'ambition qu'elle lui devait, ni soupçonné quel sentiment il lui avait inspiré. A sa débâcle, elle mesura combien il l'avait animée. Pour s'en affranchir, elle redoubla d'application à l'étude. Il tenait en elle par des racines vigoureuses et gourmandes. Malgré un veto absolu de son père, elle présenta ses titres à une bourse de séjour aux Universités des Etats-Unis. Changer d'atmosphère favoriserait sa guérison. Un pays neuf à ses yeux lui serait un dérivatif puissant. Elle combattit afin d'être nommée, comme pour vaincre un péril. Choisie, après d'innombrables démarches et l'épreuve d'une discussion épistolaire avec ses parents, elle espéra dans une fièvre progressive son embarquement.

Lorsque la *Normandie* élongea les jetées du Havre, la voyageuse était sûre de s'éloigner de son chagrin comme de la côte. Sa cabine reconnue, mise en ordre avec une allégresse d'enfant, elle s'étendit sur un fauteuil d'osier à l'air vif du pont-promenade. Bien couverte, elle savoura longtemps la brise de mer et de ciel. Les gens échappaient à son regard. Il scrutait l'espace vers la France et vers le large, sans autre espoir que de l'avenir. Demain lui serait prodigue de spectacles et d'émotions. Elle se flattait d'être une sorte d'ambassadrice de l'enseignement national, députée chez un peuple ami. Elle tâcherait à le comprendre, à lui devenir intelligible, à représenter de son mieux l'esprit de finesse, à s'instruire des mœurs, du mode de penser, dans la nation complexe, carrefour des

races qui croit les avoir fondues en un amalgame supérieur à chacune.

De temps en temps, elle revoyait Planois ou Paris. La capitale et le chef-lieu s'égalaient en petitesse, confrontés au cercle immense de l'horizon. Le rythme des machines berçait la passagère. Elle s'engourdissait de paresse. Sa vue, purement physique, suivait les métamorphoses d'un nuage en vol. Le soleil immergea, dans une splendeur d'héroïde. Il y eut quelques secondes d'une magnificence inconnue de Thérèse. Elle laissa monter ses larmes. Elle murmura : « Et je suis toute seule ! » Le battement des énormes pistons aux entrailles du paquebot la fit tressaillir. Des mouettes criardes tournoyaient. La fumée noire couchait ses lourdes boucles par le travers du bord. Le panache frisé barrait de pesanteur et d'obscurité la scintillante palpitation des vagues roses baisées de lumière. C'était d'une mélancolie indicible. On sentait que cela n'était si merveilleux que pour disparaître trop vite. Quand les flots dansant se jonchèrent de violet, l'âme de Thérèse, gagnée de la couleur grave, rallia les jours que sa volonté avait fuis. Elle se reporta dans la cour de *Sainte-Alice*. Les voix fraîches bariolaient d'éclatants ramages les récréations. Sœur Marie-de-Gonzague les surveillait, timide à cause de sa beauté dont elle semblait honteuse.

Au lieu de l'odeur d'huile et de charbon brûlé, l'étudiante crut, une seconde, respirer l'encens et l'amer parfum des marguerites, dans la chapelle du pensionnat. Elle et Marceline y avaient résolu, un jour d'avant l'adolescence, qu'elles prendraient le voile. Elles avaient choisi un beau nom pour leur consécration. Leur élan jumeau avait rejoint mainte envolée chimérique de leur jeune esprit effervescent. Des fillettes d'alors, mystiques sous le charme du rituel apparat, l'une allait épouser celui que l'autre adorait déjà et, maintenant, voulait oublier.

Il lui apparut, avantageux, cruel d'exposer un air de bonheur...

Elle se leva. La suavité du crépuscule marin engloutit le fantôme. Accoudée à la lisse, Thérèse écarta l'objection suprême de son père à son projet d'expatriement : ce serait usurper la place d'une jeune fille pauvre. Il avait ajouté qu'il se sentait assez malade pour craindre une absence prolongée de son enfant. Elle avait passé outre à ces raisons et aux prières maternelles achevées en sanglots pour la retenir au moins en France. Ni l'un ni l'autre n'avaient deviné dans son départ l'évasion désespérée d'une amoureuse de vingt ans, blessée au cœur pour toute la vie!

— Qu'est-ce qu'il peut donc faire?... Il sait pourtant ce que je souffre!... Ah! cette Marceline...

La maîtresse a peur des invectives qu'elle pourrait crier contre la femme. Elle s'est reprise à marcher. Elle pense : aujourd'hui surtout, il faut que Georges vienne! Elle défaille, à l'idée qu'il puisse lui manquer. Elle en méprise l'égoïsme, sans le moins adorer pour cela. Il est un dieu créateur de sa joie, à elle. Insoucieux des tourments causés par cette joie, il la partage sans les subir. Elle s'efforce de retourner à son passé, comme à un refuge où attendre Georges Brion, sans compter les minutes.

Un frisson l'avertit qu'elle venait de prendre froid. Elle se hâta de descendre. Elle s'habilla pour le dîner. Quand elle fut prête, parée avec une attention de coquette qui l'amusa, elle sonna pour demander des fruits. A peine si elle y goûta. Deux heures passèrent, avant qu'elle jugeât inepte cette réclusion dans sa cabine, à voir par le hublot le rayonnement des feux du transatlantique sur la mer obscure. De la coursive, elle entendit la musique d'un jazz. On dansait au salon. Elle y accourut avec une espèce de frénésie. Les couples évoluaient, joyeux. Leur plaisir la tenta. Elle accepta l'invitation du médecin des premières classes. Un mâle visage, de haute stature, jeune, l'élo-

cution aisée, il séduisait facilement. Il montrait un peu de sa science à travers des propos frivoles et des moqueries sans aigreur. Il s'intéressa aux buts pédagogiques de sa danseuse. Elle lui laissa supposer qu'elle avait besoin d'embrasser une carrière. Leur sympathie devint bientôt une naissante amitié, à l'occasion d'une bénigne poussée d'angine qui indisposa Thérèse. Il lui présenta, pour lui aider à supporter l'alitement, une autre boursière de voyage : une « scientifique » celle-là. Elles se convinrent le mieux du monde. Par sa nouvelle relation, Thérèse se mêla à la douzaine de stagiaires dévolus aux facultés américaines.

Elle apprécia, entre tous, M. Louis Borre, un agrégé de grammaire issu de l'Ecole Normale Supérieure. Ses succès lui valaient la promesse d'un renom futur. Déjà, il s'appliquait à un port de grand homme. Il empruntait à l'anthologie grecque l'élégance des madrigaux dont il fleurissait sa cour aux jeunes filles. Il savait belles ses mains et il les soignait, les exposant avec pertinence en accompagnement à sa conversation, qu'il retouchait pour qu'on la crût improvisée. En lui, Thérèse aima la propre grâce de sa denture très blanche et de ses prunelles sombres. Jusqu'au but de la traversée, sans nulle récidive de la désillusion qui l'exilait, elle accueillit les avances de ce camarade empressé à lui plaire. Leur intimité se desserra dès l'arrivée. Il agit, lors de la réception officielle, en orateur de la juvénile mission. Exercé à la harangue, il discourait à pompeuse profusion. Son frac épousait comme une peau son torse robuste et la cambrure de ses reins. Il proposait sa grâce mondaine en excuse à la richesse de sa culture. L'observation des personnages et de leur maintien occupa Thérèse assez pour la distraire de remarquer que Borre ne la distinguait plus d'entre ses compagnes. Elle apprit son affectation à un collège de l'Illinois, tandis que le beau Louis était nommé à Boston. Leurs adieux la laissa émue du remer-

ciement qu'il lui adressa, en rhétorique bien ordonnée, des agréables entretiens qu'ils avaient eus sur le bateau. Sans y croire beaucoup, ils souhaitèrent de se rencontrer avant le retour en France.

Tout la surprit, rendue à son poste : la maisonnette qu'on lui attribua, confortable, pareille à un joujou de bois, au centre d'un jardinet clos d'une haie vive ceinturant à angles droits quatre carrés de gazon; une négresse commise à son service et qui riait aux éclats sans motif intelligible; ses collègues de l'enseignement, à la courtoisie appliquée, froide; ses élèves, dont l'attention en classe était à peine détachée du souvenir des ébats sportifs suspendus pour écouter un cours. Elle s'ingénia à déjouer la ruse des professeurs enclins à apprendre d'elle plus qu'ils ne lui apprendraient. Elle se soumit à la méthode américaine qui est un gavage de la mémoire plutôt qu'un exercice de l'intelligence. Elle choisit pour sujet d'une des leçons publiques qu'elle devait à ses hôtes : « Nos petites villes françaises ». Elle dépeignit Planois, les mœurs de sa province, les coutumes locales, le sol, l'histoire, heureuse de les révéler à ces étrangers comme un exemple de notre harmonie nationale, confiante en l'avenir parce qu'elle pouvait, le cœur calme, parler de la ville où Marceline et Georges Brion allaient vivre mariés.

Mais, alentour, vivaient des hommes et des femmes. Le scrupule puritain de la tenue cachait imparfaitement leur dépendance charnelle. L'écho d'intrigues et de rivalités parvenait à la jeune fille. Elle fut par exception confidente d'une victime de qui la jalousie réveilla la sienne et de qui l'ardeur insatisfaite la troubla par contagion, l'embrasant, la laissant ensuite alanguie, frappée d'une lassitude douloureuse et de longues phases de tristesse. Elle n'osa s'en ouvrir à personne, pas même au prêtre catholique dont elle recevait l'hostie aux fêtes majeures de la religion. Le sacerdoce la laissait gênée de

faire sa confession à un Américain. Elle lui parlait en anglais, arrêtée ainsi de descendre tout au fond de soi. Elle ne s'accusait ensuite complètement que, priant, lorsque les mots de la langue maternelle lui montaient aux lèvres. Dieu seul les accueillait, jugeant seul d'une agitation dont ils avouaient l'impureté.

Une de ces crises la poignait, quand l'étape d'un itinéraire d'inspection ramena Louis Borre devant elle. Il avait accru son assurance. Il mêla les Anciens à son bonheur de revoir son amie « d'entre les deux mondes ». Sa parole monta au lyrisme sur les ailes d'Homère. Les cendres chaudes rougirent dans le cœur féminin. Le bel agrégé s'enhardit, de percevoir le prompt effet de sa cour. Il la poussa, disant son incomparable joie de rencontrer sa race et la patrie, sous l'apparence d'une radieuse jeune fille lettrée, dans ce coin perdu de l'Illinois. Pas une Américaine ne lui avait causé l'heureux transport qu'il ressentait! L'intellectualité manquait par trop aux femmes d'ici. Thérèse ennoblissait de raison les grâces de son sexe. Elle prenait le visage minervien de la France, au regard émerveillé de son compatriote. Il la pressa ensuite d'une cour moins pompeuse. Un baiser qu'il donna fut rendu. Sous l'empire d'une exaltation qui la grisait, la jeune fille allait peut-être s'abandonner tout à fait? Le souvenir de Georges Brion la sauva de cette aventure. Il demeurait le principe exclusif de cette sensibilité par lui et à son insu éveillée, enthousiaste de l'avenir, à l'élan rompu soudain, douloureuse de déception et de jalousie. Devant le bellâtre, dans les bras qui la cernaient pour la conduire à la défaillance, elle se révéla fidèle à son extravagant amour de fillette et, jusqu'à la passion, envieuse du bonheur que lui avait volé Marceline. Elle chassa Louis Borre, sans rien ajouter à un renvoi glacial. L'offensive du passé vivant la laissa tout étourdie d'apprendre que le cœur ne renonce jamais, que la chair n'ait connu la réalité de la joie avant la

déception. Il poursuit désespérément ce qui demeure une chimère. Il imagine la félicité attendue. L'objet de son culte, grandi monstrueusement, devient l'idée fixe. Celle-ci est le Minotaure insatiable des lambeaux qu'il arrache à une proie vive.

Dès lors, le séducteur occasionnel oublié, Thérèse subit la hantise de Georges et Marceline heureux. Elle éprouva les cauchemars démoniaques des chastes où l'invention passe la salacité des pervertis. Elle vécut de maussades journées dans l'horreur de ces nuits abjectes. Elle étendait son dégoût d'elles à ses veilles. Son stage terminé, qu'adviendrait-il d'elle? Aurait-elle l'émulation de parfaire ses études à Paris? Pourrait-elle vivre à Planois, proche des Brion, dans la petite ville où tout se sait, où l'on ne peut éviter les rencontres ni les contacts moins fortuits? Elle décida, sa mission officielle achevée, de parcourir bénévolement les Etats-Unis, de visiter le Canada, d'entreprendre un travail de longue haleine basé sur des dépouillements d'archives. Cela finirait par tuer l'obsession. A défaut d'une cure intégrale, elle obtiendrait des répits. Le sort enfin pourrait lui faire grâce! Il est fécond en surprises. Il lui avait été assez hostile pour le compenser par une entremise favorable.

Elle différa, de jour en jour, l'aveu à sa famille de son tenace chagrin et de ses projets pour le vaincre. Une lettre de sa mère la prévint du grave état de santé de son père et de se préparer à un prompt retour, si la menace empirait. Elle promit de rentrer à la moindre alerte. Un télégramme lui arriva, tandis que sa réponse gagnait l'Europe : le malade avait succombé. La dépêche lui tremblant aux doigts, elle pleura l'homme très bon qu'un pressentiment de la mort avait peut-être inspiré lorsque, doucement, il avait tenté d'empêcher sa fille de partir au loin. Elle s'apitoya sur sa mère que ce malheur atteignait en l'absence de la seule consolatrice qu'elle eût écoutée un peu. Thérèse annonça sa rentrée par le premier ba-

teau, promettant de ne plus délaisser la maison en deuil.

Elle traversa un Océan houleux et noir, à la ressemblance de son âme. Elle s'abstint de tout commerce à bord — farouche et désolée. Sans doute, le moribond l'avait réclamée. Elle l'avait sacrifié au besoin d'apaisement qu'elle avait cru satisfaire par l'exil. Serait-ce en pure perte comme, sans profit, elle s'était éloignée de Marceline et de Georges mariés? Chaque tour des hélices la rapprochait d'eux. Ils altéraient sa peine de nouvelle orpheline et son souci de l'affliction où elle trouverait sa mère. Elle maudissait sa vivace jalousie qui la disputait à l'attachement filial. Il lui arriva de souhaiter la catastrophe d'un naufrage, pourvu qu'y sombrât son existence. C'était absurde, d'autant que la tentation d'en finir, d'un saut dans les vagues, ne l'avait même pas effleurée, si fort durait en elle l'enseignement catholique qui damne le suicide.

De retrouver Mme Gravin si abattue, une ombre, silencieuse, hébétée, dans les larmes, errant par la maison, elle s'adonna toute au devoir de soulager cette misère. Rien n'existait au monde, que cette épave à sauver de la destruction par la douleur. La fille eut des ressources de mère pour tirer la sienne de l'abîme. Sa sollicitude, jamais distraite de son but, vainquit peu à peu la détresse infinie. Les deux femmes vivaient en recluses, sauf les dévotions au tombeau et les pratiques religieuses. Thérèse persuada la veuve de la nécessité de recevoir ses plus vieilles amies. Elle-même accueillerait les meilleures des siennes.

La maison ainsi entr'ouverte, Thérèse y embrassa Marceline sans arrière-pensée. Lorsque des hommes accompagnèrent plus tard les visiteuses, elle reçut Georges Brion dans un calme total de son être. Puis, au conseil d'une parente aimée, elle envisagea son mariage, d'un esprit lucide. Elle n'éluda pas les conversations où la personnalité du docteur Choves fut mise en cause. Il

la gagna presque, de lui promettre, si elle admettait qu'il recherchât de lui plaire, d'abandonner l'irréligion combative. Encouragé, fort épris, il adopta une attitude nette de prétendant. Elle réveilla les sentiments assoupis chez Thérèse. La jeune fille leur opposa la raison. Elle voulait triompher du génie intime qui jouait de ses souvenirs. Elle se complut aux discrètes avances du médecin. Elle en estimait la culture vaste et l'esprit allègre. Il facilita par un charme personnel d'une séduction très active la guérison morale qu'elle recherchait. Elle cessa de tenir le bonheur pour un royaume défendu. Elle offrait une oreille complaisante aux madrigaux tendres de Choves. Il sut la louer avec finesse, d'avoir eu le goût de s'instruire au delà de la plupart des femmes de sa condition. Il la confirma dans la certitude qu'elle possédait une bouche admirable et des yeux émouvants. Maintes fois, elle se fût engagée à lui formellement, s'il avait discerné sa chance d'une déclaration directe. Il craignait de se hâter. L'amitié actuelle lui était si précieuse qu'il n'osait s'exposer à la compromettre. Son caractère était réfléchi. Un refus commenté dans la ville aurait atteint son prestige. Il confia son embarras aux Brion. Son amour n'était point romantique. Il subissait un penchant déjà supérieur à son goût de l'indépendance. C'était beaucoup, pour un vieux garçon de sa sorte. Il ne mourrait certes pas d'un refus. Il en ressentirait du chagrin. Les sentiments, chez lui, parvenaient aux moyennes hauteurs des coteaux de la région. S'ils n'attirent pas les terribles orages, ils sont un observatoire suffisant d'où contempler, dans une atmosphère pure, l'harmonie des bois, des plaines et des eaux. Il pria Marceline de répéter à Mlle Gravin qu'elle ferait de lui un homme très heureux si elle daignait l'accepter comme fiancé.

—

Elle revit intensément la scène passée, tandis que sa

présente angoisse devient une torture : Georges a cédé, la sacrifie encore!

Elle se fût engagée au docteur Choves si Marceline, maladroite, n'avait cru l'y inciter — par la confidence de son propre bonheur d'épouse. Elle eut beau louer ensuite les qualités du médecin, Thérèse ne songeait qu'à Georges Brion. Elle brûlait pour lui, devant la femme qui le lui avait volé. Un sourire de convenance dissimulait sa passion. Elle paraissait écouter. A la demande finale de son amie qu'elle gênait par son mutisme et cet imperturbable sourire, elle avait répondu :

— Je ne me marierai pas.

Elle s'entend ajouter, après une brève suspension :

— A moins, Marceline, que l'impossible ne devienne le possible.

De femme à femme, souvent la réticence désarme le secret. Pour protéger le sien, elle remercia Marceline de son amicale entremise et la chargea de dire à Choves que sa personne n'était pas en cause : elle ne le repoussait pas, lui, en particulier; elle refusait le mariage, par principe.

Ah! qu'il ne vienne pas, ce soir, quand il la sait déchirée de jalousie! Des poings, du front, de ses pieds, elle bat le divan. Elle en griffe la soie. Elle y mord, pour empêcher ses cris. Les nerfs lui font mal. Son cœur a de brusques arrêts suivis de bonds fous. La tête martelée du dedans, elle paierait de la pire souffrance une certitude. Elle se rappelle une de ses affreuses nuits blanches d'Amérique. Jusqu'à l'aube, cette envie saugrenue l'avait hantée : périr jeune *extraordinairement*, laisser la mémoire d'un visage, d'un corps si beaux, qu'ils survivraient dans la légende. L'absurde souvenir l'irrite. Il ne l'a pas une seconde soulagée du tourment d'attendre Georges, de le supposer qui prodigue à l'autre, qu'elle déteste, ces soins de tendresse dont la soif, la faim, font d'elle une possédée, un être honteux de soi, misérable-

ment asservi à sa chair... Un répit l'apaise. Elle a cru entendre un bruit de pas. Désorientée, elle quête s'il provenait des appartements ou de l'escalier qui commence au seuil du portillon bas réservé aux furtives entrées, aux sorties prudentes de Georges, sur le quai désert. Elle n'a d'impression que d'un silence plus odieux. Elle ignore quand elle s'est assise. Pour s'occuper d'une main, elle ouvre puis repousse à demi le tiroir d'un petit secrétaire bossu. Le rapide intervalle entre les deux mouvements lui laisse la vision du revolver qu'un jour elle a déposé là...

Elle n'y tient plus! Après *ce* qu'elle *a fait* et recommencerait au besoin, elle peut tout oser maintenant. S'*ils* sont ensemble, elle les séparera, ne serait-ce qu'une seconde, — mais, elle saura enfin s'il aura le lâche courage de la délaisser! Son haleine lui brûle les lèvres. Elle passe dans son cabinet de toilette où l'appareil du téléphone est demeuré. Elle demande la communication, d'une voix rauque qui la surprend. La lenteur du service public la révolte comme un crime. Le ton léger de Georges lui est une offense.

— Je me meurs de t'attendre. Viens! Il faut que je te voie ce soir. Mon amour sans toi m'est un supplice. Si tu ne venais pas, je serais capable d'une énorme imprudence!

— Ah! si tu menaces...

— Non, non, ce n'est pas une menace!... Une prière, mon Georges!... Viens! viens!

Le sang se retire de son cœur, de son cerveau — à cette phrase qui lui dénonce la présence de Marceline auprès de Georges :

— Oui, cher docteur. J'hésitais bien à sortir par cette brume. Comptez sur moi.

Elle a pu conserver les sens, par un prodige de volonté. Elle n'a plus que le souffle. Il ira jusqu'à cet homme qui est sa vie et qu'on lui dispute :

— Ah! Georges, elle est là! Je la déteste! Je t'adore! Sans toi, je ne pourrais plus vivre! Il faut absolument que tu viennes! Je suis horriblement jalouse!

— Vous me direz le reste tantôt, docteur.

— Je n'aime que toi au monde!

— Je vous rejoins au cercle.

Là-bas, il a raccroché le récepteur. Le déclic l'a avertie. Elle n'en continue pas moins :

— Je n'ai de joie que par toi... Tu es à moi plus qu'à personne... Je...

Elle secoue la tête, par commisération de soi : où en est-elle arrivée, qu'elle puisse, sachant qu'il a coupé l'entretien, poursuivre sa plainte de pauvre femme dominée?

Mais, voici des frappements à la porte de sa chambre. Ils accompagnent son nom, ces mots sans suite, d'un organe altéré qu'elle reconnaît à peine :

— Thérèse!... Ce silence m'effraie!... Réponds-moi!... Il faut que je te parle... Thérèse!... Oh! ma petite fille!... Tu n'entendras aucun reproche. C'est pour autre chose, Thérèse. Je veux te consulter. C'est grave... Il est impossible que tu n'entendes pas!

— Mère!... Je viens!... Je téléphonais...

— Cette manie, maintenant, de t'enfermer... Tu viens de me faire une peur...

— Tu crois toujours à des catastrophes, ma pauvre mère!

L'accent d'effroi avait, un éclair, chassé de Thérèse la certitude heureuse que son Georges viendrait. Le temps de tourner la clé dans la serrure et d'ouvrir la porte, elle est à nouveau sous l'influence bienfaisante de la promesse reçue.

— Tu restes dans le noir, à présent!

— Je vais éclairer, mère.

Mme Gravin lui apparaît, pâle, les traits décomposés.

— Qu'est-ce que tu as, mère?

— J'aurais voulu te parler en bas... Ici, ce n'est plus

chez nous... C'est un déguisement, comme ton peignoir...

— Mère, voyons...

— Pour que j'aie résolu de monter ici, il faut que je sois à bout, mon enfant!

— Mère, nos conventions sont nos conventions : elles subsisteront ou je quitterai la maison.

— Je n'aurais pas dû survivre à ton pauvre père!

— A quoi bon dire des choses pareilles?

— Tu me rends la vie odieuse!

— Tu ne veux pas que nous nous séparions, pourtant.

— Privée de toi, est-ce que je pourrais durer...

— Ni moi, mère. Ne reviens pas sur ce que nous avons établi. Tu l'as accepté par amour de moi.

— Ma conscience me le reproche.

— La mienne aussi, mère! Nous ne pouvions agir autrement. Nous sommes convenues, toutes les deux, de demeurer toujours ensemble, malgré tout.

— Thérèse, ce « malgré tout » dépasse aujourd'hui mes craintes!

La fille trouve cette seule défense :

— Mère, tu as follement aimé, toi aussi.

— Dans le mariage, Thérèse.

— S'il avait dépendu de moi, je serais la femme de Georges.

— Ne compare pas ce que vous êtes... à ma vie irréprochable avec ton père.

— A quoi servirait de discuter encore, mère chérie? Je suis coupable. Je ne le sais que trop. Par contre, cet amour-là... que j'ai tant désiré, que j'ai fui, que j'ai obtenu quand j'en désespérais!... il est ma vie... ma vie, tu entends! Je la perdrais plutôt que lui! La jalousie a beau me le rendre amer aux heures de solitude, j'en arrive à aimer sauvagement ce qui le menace, me contraint à la dissimulation...

— Thérèse... je te le dis... le scandale éclatera.

— Qu'il éclate! Mon amour en sera délivré!

— Et notre nom, sali !

— Ah ! mon amour d'abord, mère ! Il prime tout. « On ne vit qu'une fois », disent les bonnes gens. Leur instinct de la justice est sûr. J'aime Georges Brion. Il m'aime. Pour moi, le reste ne compte pas !

— Je m'en aperçois.

— Tu restes ma mère que je chéris... Mais, je suis femme...

— Thérèse, une femme qui perd le respect d'elle-même...

— Epargne-moi les grands mots...

— Il faut que je te parle.

— Soit. Georges va venir. Dis-moi donc vite...

— C'est très grave, Thérèse.

— Mère, il va venir ! Ne peux-tu remettre à demain...

— Non, Thérèse ! Déjà, tu t'es enfermée ici, au lieu de t'asseoir à table avec moi...

— Je t'ai fait dire que je n'avais pas faim !

— Tu me l'as fait dire, en effet. Tu n'es pas même venue m'embrasser, quand tu es rentrée. A peine si je te rencontre, dans cette grande maison, depuis des mois. Tu m'y abandonnes à moi-même. J'avais toujours été guidée par ton père. Tu l'as remplacé, au début de mon veuvage. Rien ne serait arrivé, si tu m'avais continué cette protection tendre...

— Mère... mère, qu'est-il donc arrivé ?

— Mon enfant... Dieu même me repousse ! Je n'ai plus de refuge qu'en toi !

— Parle ! Que je te comprenne ! Qu'est-il arrivé ?

Thérèse doit soutenir Mme Gravin qui vacille. Elle la guide vers le divan.

— Pas sur cette chose honteuse ! proteste la mère.

L'indignation l'avait ranimée. Elle cède à une faiblesse plus grande après ce mouvement. Elle demeure, quelques minutes, dans le fauteuil où sa fille l'a déposée, une créature éperdue, hagarde, qui tremble, inaccessible aux

questions, aux paroles de tendre pitié, de crainte, dont l'assaille ou la caresse Thérèse à genoux devant elle. Elle finit par les chuter, d'une main péniblement haussée qui retombe sur le front de la coupable.

— Mère, dis-moi ce qui est arrivé... Je t'en prie... Je t'aime... Tu le sais... Ne me cache rien...

— Tu m'as laissée trop seule. Ta faute m'a fait prendre en horreur toute la ville. Toute joie défendue paie rançon. L'échéance pour toi est fatale. Ta liaison sera publiée. On méprisera notre nom toujours respecté. J'ai jugé ceux qui te condamneraient. L'inconduite cachée règne partout. J'ai été jalouse de l'honorabilité des gens. J'ai voulu discréditer d'avance ceux qui vivent malproprement et seront impitoyables à ta faute.

— Qu'as-tu fait, mère?... Qu'est-ce que tu as pu faire? interroge Thérèse en alarme.

Dans un souffle, Mme Gravin se dénonce : elle a fabriqué et répandu les lettres venimeuses. La révolte du prêtre devient celle de Thérèse. La mère se courbe, acceptant le reproche, même de cette bouche impure.

— Le remords m'est venu, reprend-elle. J'ai confessé mon crime. On me refuse partout l'absolution.

Elle nomme les églises où elle a vainement imploré le pardon de ses vilenies. Elle termine, disant la pénitence que lui impose l'abbé Meuge :

— Voilà où j'en suis, ma pauvre enfant, par je ne sais quelle aberration... Je n'ai qu'à obéir, n'est-ce pas?

— Tu voudrais t'accuser publiquement!

— Mon confesseur a été formel : pas d'absolution, sans l'aveu public de mon crime.

— Jamais! Jamais cela, mère!

— Pour le salut de mon âme, Thérèse, il faut me soumettre. Je me rends compte, maintenant, que je ne m'humilierai jamais assez.

— Au-dessus de l'abbé Meuge, il y a Monseigneur! mère.

— Il n'y a que Dieu, mon enfant.

— On peut toujours en appeler d'un abbé à son évêque! Mgr de Siges nous connaît bien. Il voit juste, tu le sais. Père nous disait bien que c'est un grand prélat. Il sait pratiquer le bon équilibre par une politique d'accommodement... Nous lui demanderons de nous recevoir demain. J'irai avec toi. Je parlerai pour toi, si tu veux. Il nous conseillera... Tu suivras son avis... N'ai-je pas raison?

— Il est certain que Monseigneur, s'il peut intervenir...

— Mère, tu lui obéiras, quoi qu'il décide. Est-ce entendu?

— Si tu veux.

— Et maintenant, va... Tu es brisée... Moi aussi, du reste... Va te reposer, mère ...

— Thérèse, tu devrais ne pas recevoir...

— Par charité, laisse-moi cette heure qui vient et peut encore m'être bonne!...

— Sans ta faute, mon enfant...

— Il n'est que l'amour pour tout excuser, mère! Il est ce qu'il y a de grand et de beau en nous!... Va... Georges peut arriver à l'instant... Il me faut me remettre, pour le bien accueillir... Une maîtresse ne doit pas être triste, en présence de son amant.

— Ces mots... dits par toi... à ta mère!

— J'ai besoin de les prononcer!... Je n'existe que pour Georges!... Sois bonne et indulgente, ne gâche pas ce qui peut me rester de bonheur.

Sa mère en allée, Thérèse pense soudain que l'aveu publié la séparerait de Georges, à coup sûr. C'est cela qui, tacitement, lui a inspiré le recours à l'arbitrage épiscopal. Demain, il sera temps d'y songer! Elle veut être toute à la joie possible, maintenant! Georges ne saurait plus tarder! Pourvu que cette émotion dernière, après celle de *son acte*, et son impatience amoureuse ne l'aient pas enlaidie! Elle se mire. Elle aime ses yeux. Elle en essaie les

expressions, de la dureté à la douceur souriante que l'extase ravira sous les paupières.

Il lui a dit un jour :

— Tu as des regards fouilleurs qui empêchent le mensonge.

Il ment à Marceline, depuis des mois. Il lui ment, à elle aussi, jusque dans l'étreinte. *Ce* qu'elle *a fait*, tantôt, c'est contre cette inconscience de l'homme qui se reprend après le plaisir. Elle éprouve, encore plus violemment, l'appétit de lutte qu'elle a cru satisfaire. Un son, à peine perçu, la bouleverse d'amour, transfigurée. Elle est sûre de *sa* venue et elle doute, parce que se tourmenter lui est un indispensable poison. Les marches craquent, malgré la précaution du pas dans leur montée.

— Enfin, c'est toi !

— Laisse-moi ôter mes affaires, Thé !

— Il s'agit bien de vêtements !... Donne ta bouche !

Elle prend ce baiser comme une nomade, la première gorgée de fraîcheur au puits du désert. Elle prolonge son plaisir. Soudain, elle le rompt :

— Elle te retenait, hein? dit-elle, provocante.

— Mais, non.

— Alors, ça t'amuse de savoir que je t'attends !

— Pas davantage.

— Je me mourais, de craindre que tu ne puisses venir !

— Tu te mourais en beauté, alors !

— Tu plaisantes quand je viens de tant souffrir !

— Je n'ai guère envie de plaisanter, je t'assure.

— Re-donne ta bouche si bonne !

— Permets tout de même que je dépose...

Rageusement, elle saisit et jette au plancher le chapeau, les gants, le foulard, le pardessus.

— Thérèse, ce n'est pas drôle, ça !

— Donne-moi ta bouche et taisons-nous.

Elle a renversé le grand corps robuste sur le divan. Il est une proie pour elle. Le bonheur lui devient l'univers,

tandis que Georges Brion garde un sens précis du réel. Il saura prendre toute sa joie quand il en sera temps. Il se dégage d'elle, pour commencer :

— Si tu savais ce qui m'arrive!...

— Je sais que tu es là. Je suis heureuse. Je t'aime, Georges.

— Moi aussi.

— Moins!

— Autant!

— Moins... ah! beaucoup moins!

— Si tu veux. Mais, ce n'est pas prouvé.

— Ah! que si... Tu n'as qu'à comparer nos mains. Les miennes brûlaient. Elles sont de glace. Elles vont redevenir de feu, parce que tu es là... Tu règles mon cœur comme mon souffle même.

— Thé, ma petite Thé, ce qui m'arrive est très grave. Ecoute, mon enfant...

— Plus tard, l'enfant écoutera. Toi, son dieu, écoute d'abord l'enfant. Tu as des ennuis?

— Et lesquels!

— L'enfant, lui, a des chagrins.

— Soit. Mais, l'enfant est une femme qui doit savoir.

Elle lui ferme la bouche, de ses deux mains unies contre les lèvres.

— Sache avant tout, toi! que je n'existe que par rapport à toi. En ton absence, ma vie est de te rechercher. Elle est sans autre but. Tu animes toute ma pensée. Sans toi, l'air me manquerait. Je le remplis de toi. Je regarde le fauteuil où tu t'étais assis. Je m'approche de la fenêtre dont tu t'étais approché. Je touche dans les cendres la cigarette que tu as eue aux lèvres... Ne souris pas : rien n'est petit dans le culte que je te rends... Le peigne qui t'a servi, je le touche, avec un sentiment si aigu de ton pouvoir sur moi...

Il baise les paumes qui le bâillonnent, avant de les éloigner :

— Ma Thé chérie! soupire-t-il, la prenant à pleins bras.

— Serre-moi bien... Plus fort!... A m'en étouffer!... Je suis tienne... Une chose, si tu le veux; un être, si tu le désires... Serre ta femme! Que mes os craquent dans ta force!... Tu es maître de moi toute!

— Tu es mon amour!

— Quand tu m'as quittée, je me répète tes phrases. Je finis par te recomposer en moi. Je te parle. J'entends tes réponses. Elles sont ce qu'elles seraient, si ton amour pouvait égaler le mien.

— Il l'égale, grosse bête!

— Non, Georges : aucun amour n'égale mon amour. Je suis la seule à tant souffrir de nos séparations.

Elle évoque leur première rencontre qui l'a attachée à lui sans qu'il l'ait su; ses ambitions de s'instruire, pour être digne de lui; son désespoir, à Paris, à la nouvelle qu'il allait épouser Marceline :

— La terre m'a manqué, dit-elle. J'ai voulu mourir.

— Tu n'es pas morte, allons!

— Oh! il faut m'en croire...

Elle semble voir ce qu'elle raconte, sa voix chaude réduite au murmure :

— Plus de deux heures, j'ai regardé couler la Seine. J'étais sur le pont Saint-Michel. Cent fois, je me suis représenté le plongeon qui me délivrerait. Vouloir, une seconde, c'était si simple! Finie, pour moi, la comédie! Plus de Thérèse Gravin!... Un passant, grossier, m'a offert ses consolations... La vulgarité de cet homme m'a fait envisager le ridicule et le scandale d'un repêchage.

— A propos de scandale, Thé chérie...

— Attends... Laisse-moi me souvenir encore, dans tes bras.

Elle essaie de remonter les années. Elle devine qu'elle pourrait l'ennuyer :

— Tu ne m'écoutes presque plus!

— Mes bras te contiennent! Nous sommes ensemble... C'est meilleur que tous les souvenirs.

— Oui, Georges... Le présent, avec toi, me console d'eux!

— Pour que ce présent dure, ma Thérèse, il va nous falloir faire très attention, nous deux.

— Tu ne réussiras pas à m'inquiéter. Je suis trop heureuse.

— Si, pourtant, on voulait nous disputer notre bonheur?

— Il se défendrait.

— On pourrait être plus fort que lui.

— On? Qui? Personne, Georges! Pour ça, je suis bien tranquille.

— Pas moi.

— Mon bel égoïste! Tu me voudrais alarmée, parce qu'une petite contrariété t'est venue!

— Il s'agit d'une tuile. Et d'une grosse!

— Parce qu'elle tombe sur toi, c'est une tuile énorme... un monstre... un...

— Ne plaisante pas. C'est grave.

— Vrai? demande-t-elle, prise d'un grand rire nerveux.

— Tu es agaçante. Je te parle d'un péril, d'une menace très sérieuse. J'ai laissé Marceline...

— Moi, tu me laisses chaque jour. Elle a la meilleure part.

— Pour préserver la tienne, il faudra nous surveiller.

— Nous ne faisons que ça!

— Pas assez, probablement!

— Ma part est trop petite pour que j'accepte de la diminuer encore! Je la veux toujours plus grande!

— Exaltée!

— Si tu m'aimais autant que je t'aime...

— Je veux te garder, c'est pourquoi je te préviens : Marceline est en méfiance.

Elle a bien entendu l'avertissement. Elle n'a point réagi. Le ton bref de Georges l'a figée. Elle tend, de toute sa volonté, vers la connaissance de l'avenir préparé par *son acte*. Elle avait prévu de s'en targuer victorieusement. L'homme l'intimide, de pouvoir lui parler de cette manière froide.

— Thérèse, ça ne te surprend pas? demande-t-il.

La question laisse l'amoureuse supputer ses chances. Elle n'est vraiment sûre que de son cœur passionné. Des mots bourdonnent. Le sens lui en parvient confus. Elle suit son idée. Tout à coup, le besoin d'une preuve rassurante la fait interroger :

— Georges, si tu avais à choisir entre Marceline et moi?

— Encore! Nous n'allons pas revenir là-dessus!

— Tu éludes chaque fois la question.

— Parce qu'elle est absurde!... Inutile, si tu préfères... Je n'ai pas voulu te vexer...

Il lui raconte l'arrivée de Marceline, pendant qu'il téléphonait :

— N'oublie pas que je lui ai dit que tu m'avais appelé pour un renseignement sur les *Mexican Eagle*. C'est une valeur de pétrole.

Recommandation perdue : Thérèse est au loin, en esprit. Elle en accourt, ramenée brusquement par une phrase où Georges se flatte d'avoir pu, ce soir, « endormir le soupçon de Marceline » et la plaint de souffrir.

— Je suis assez jalouse pour qu'elle le devienne à son tour!

— Mais, enfin, si elle découvre nos relations!

— Tu choisiras entre nous.

— J'ai choisi d'éviter les complications, Thérèse. Je t'avais prévenue, *avant*.

— *Avant!*... Quand je ne pouvais plus me refuser ni rien te refuser!... Ton épais égoïsme d'homme pouvait poser tes conditions!... Je t'ai tout sacrifié, moi! J'ai

obligé ma pauvre mère à admettre notre amour, à tolérer que tu viennes ici, sous son toit... Et si tu savais à quoi la douleur, l'humiliation, ont pu porter cette femme sans reproche!

— Est-ce que ta mère...

— Je deviens folle! Elle n'est pas en cause, sinon en ce que je suis devenue sa fille indigne... Je suis à toi... Tu es mon amant... Notre amour passe tout au monde pour moi... Je veux te garder... Je t'aime, Georges, si profondément...

Il la recueille, qui sanglote; et il la berce, dans ses bras, baisant la chevelure, la nuque, les paupières qui ont un goût de sel. Il la nomme son enfant chérie. Il l'invite à la sagesse, à la prudence. Petit à petit, il en arrive à narrer la scène de l'église. Elle justifie qu'il se permette des recommandations. Il en prend à témoin l'enfant chérie qu'il câline. Elle ne pleure presque plus. Elle maintient sa face contre lui. A peine si elle bouge la tête, en signe d'acquiescement total à ce qu'il énonce en la caressant si bien. Il la sent soumise, toute à sa discrétion :

— Alors, tu comprends, Thé, pour protéger notre bel amour, tâchons de savoir qui le menace. Aide-moi à découvrir qui a pu nous dénoncer à ma femme.

Elle se cabre :

— Encore *ta* femme! Je la hais, quand tu l'appelles *ta* femme! Tu la ménages toujours à mes dépens! La religion te l'a reprise. Elle te préfère ses austérités. Mon amour ne se serait pas trahi, si tu ne m'avais torturée, en me parlant d'elle. Elle nous sépare, même maintenant que nous sommes seuls! Je la déteste, je la hais, je la hais!

— Non; ne hais personne, petite fille... Même pas cette ennemie inconnue qui nous a nommés ensemble à Marceline... Réfléchis un peu... Soupçonnes-tu quelqu'un?... Cherche, avant de répondre : non.

— Sauf mère, personne ne sait ce que je te suis. La petite porte du quai ne sert qu'à toi. J'ai l'autre clé.

— Tes domestiques ne pourraient pas avoir surpris...

— Le lendemain de tes venues, personne que moi ne touche rien, ici... Ah! aie pitié de mes nerfs et de ma pauvre cervelle... Je ne suis qu'amour et tu raisonnes... Je t'ai, enfin, à moi, après une interminable journée... et tu discutes, tu veux savoir... au lieu de me donner ce bonheur... que j'attends... dans une telle passion de toi...

— Je t'aime infiniment, moi aussi! C'est pour défendre notre amour, ma grande chérie, que je voudrais connaître notre dénonciatrice. Dans une petite ville comme la nôtre, on se cache mal. Tout finit par transpirer. On guette... Cette odieuse lâcheté peut être une contagion de ces sales lettres anonymes répandues... Je ne sais pas, tiens, si cette femme qui a parlé à Marceline, n'est pas plus ignoble encore!

— Il y avait un certain courage à parler, Georges. Elle payait de sa personne, en s'adressant à Marceline. Elle a volontairement couru un risque.

— Voilà que tu défends cette misérable...

— Je dis seulement qu'elle s'est exposée. Son acte n'est pas ignoble, comme de préparer en secret une calomnie... Pourquoi me regarder ainsi, Georges?... Mais oui, cette femme, quand elle a abordé Marceline, près du bénitier...

— Où, dis-tu?

— Qu'est-ce que tu as? Georges!

— Où, dis-tu que cette femme a abordé Marceline? répète Brion.

Elle regarde ses poignets qu'il a pris. Elle redoute un autre piège. Le souffle lui manque. Georges, impitoyablement, réitère sa question.

— Près du bénitier, répond-elle.

— Comment le sais-tu?

— Par toi.

— Je n'ai pas parlé du bénitier.

— Il m'avait semblé...

— Il ne peut pas t'avoir semblé!

— Que j'aie dit: près du bénitier, c'est bien naturel!... Le bénitier est toujours près d'une porte. Cette femme a pu sortir très vite après avoir parlé. C'est donc que la scène a eu lieu près d'une porte... D'ailleurs, ce détail n'a aucune importance!

— Tout en a, pour qui cherche la vérité.

— Ah! lâche-moi donc! Tu me fais mal...

— Pardon...

— Tu me serres, tu me secoues...

— Je t'en demande pardon, Thérèse... Maintenant, il faut que je sache...

— Ces courts moments qui nous appartiennent, allons-nous les passer à discutailler!... Oh! Georges, comme tu me regardes!... Tes yeux sont durs... si durs!... Ce n'est plus ton regard qui m'aime!

— Il est angoissé de la peur de te perdre. Le tien se trouble...

— Du grand désir de toi qui me tourmente!... Donne-moi ta bouche!... Tu refuses?... Georges, je la mendie... J'attends ma joie qui sera la tienne, que je voudrais crier à l'univers et que je cache!

— Thérèse, à présent, je suis fixé.

— Ce ton froid, quand je brûle... quand je voudrais...

— Tu sais qui nous a dénoncés à Marceline.

— Elle! Encore elle! Toujours elle!

— Je te le répète : tu sais qui lui a parlé.

— Je ne sais que mon immense amour!... Ah! prends-moi! Ce sera merveilleux, Georges!

— Thérèse, qui nous a dénoncés?

— Mon grand aimé!

— Parle, Thérèse!

— Tu es mon maître. Fais de moi ce que tu veux.

— Je ne veux que ta réponse.

— Je t'aime, Geo!

— Qui nous a trahis?

— Je t'adore!

— Une dernière fois : qui est-ce?... Tu le sais. Je t'ordonne...

— Si tu me prenais, maintenant... Ah! Georges!...

— Réponds ou je pars.

— Je t'en défie bien... Je suis folle d'amour... Georges, j'ai déjà bon!...

— Si je pars, ce sera définitif.

— Ah! que tu aies pu dire cela! Toi! Toi! Quand tu me vois... mendiante... toute à toi... brisée...

Elle s'est ressaisie — méprisante, froide, autant elle haletait de lascivité.

C'est à lui de faiblir, la suppliant :

— Mon amour! Parle, pour me détromper. Un soupçon fou me hante, depuis quelques minutes! Ce serait tellement ignoble!... d'une infamie si répugnante!

— Tais-toi!... Ne condamne pas sans comprendre.

Elle lui impose silence — dressée, roidie :

— C'est moi qui ai parlé à Marceline.

— Toi!

— Je lui ai dit : « Surveillez donc votre mari et Thérèse Gravin ». En parlant, je ne reconnaissais plus ma voix... si changée par l'âpre jubilation de nous dénoncer à elle, de lui faire mal, enfin!

— Misérable!

— Amoureuse de toi! Jalouse d'elle! Partagée entre le délice et la torture!... Oui, ah! oui : très misérable!

Elle chancelle. Il accourt, sa colère vaincue par le spectacle de cette faiblesse :

— Malheureuse, plaint-il, aidant Thérèse à s'asseoir sur le divan.

— Malheureuse, oui, à qui ne reviennent que des miettes, quand l'autre a tout.

— Pourquoi avoir fait cela?

— Pour qu'il arrive quelque chose! Pour que ça change! Pour nous délivrer d'elle! Pour que tu ne sois rien qu'à moi! Parce que je la déteste!... J'ai eu des tentations pires. Ah! tu ne peux pas savoir... Vous, les hommes, vous n'aimez pas comme nous aimons! Si je n'avais pas risqué de te perdre, Dieu sait jusqu'où la jalousie m'eût entraînée... Toutes les femmes qui aiment ou ont aimé, qui ont dû disputer leur bonheur à une femme, elles me comprendront! Il en est qui tuent ou se détruisent... A douze ans, je t'aimais innocemment. A vingt ans, j'ai désespéré... Ensuite, j'ai attendu... Mon heure viendrait ou non... Marceline t'a préféré Dieu. Tu es le mien! Qu'elle s'en aille! Que tu sois tout à moi, comme je suis toute à toi! Jamais amant n'a été adoré comme je t'adore! Je ne voulais plus de ce sale partage. Tu le supportes trop légèrement. Il fallait que cela changeât. Je n'ai trouvé que ce moyen.

— Quelle énormité!

— Il prouve jusqu'à quel point j'en arrive à t'aimer. Voilà tout.

— Et il va en résulter, quoi?

— Ça m'est égal.

— A la bonne heure!

— Advienne maintenant ce que Dieu voudra, n'importe! Ce sera autre chose. Il fallait un changement. Je ne pouvais subir davantage une situation...

— Que tu te figures avoir simplifiée!

— Ton choix s'impose entre elle et moi. C'est ce que je voulais.

— Et si je la choisis?

— Je me tue.

— Cette folie... après celle que tu viens de commettre...

— Ah! Georges, elle te délivrerait en me soulageant. J'en ai assez. Je n'en puis plus... Je t'ai sacrifié tout moi.. ma mère... son honneur avec le mien... Si tu exiges ma vie...

Il va et vient. Elle balance les épaules, ses dix doigts accrochés ensemble, les mains serrées entre ses genoux qui grelottent. Machinalement, il relève son pardessus laissé sur le tapis. Il a passé une manche.

— Ah! non... Tu ne vas pas me quitter maintenant... Georges! Georges!

L'appel déchirant lâché— un râle — elle se précipite, attire le tiroir entr'ouvert du petit secrétaire bossu, en sort le revolver qu'elle braque sous son sein gauche :

— Georges, regarde!

Elle est vite désarmée.

— Thé!... Thé!... Tu es folle!.. Tu es effrayante!

— Je ne peux plus, je ne veux plus être malheureuse.

— Mon pauvre amour!

— Reste avec moi, Georges!

Il la couche, allongée, sur le divan.

— Jure-moi que, plus jamais, ma Thé chérie, tu ne...

— Je te jure que ton amour pour moi me fera vivre ou mourir.

Il est penché vers elle.

— Décide de mon sort. Tu es maître de lui.

Il se rapproche, disant :

— L'enfant qui a été méchante va être bien sage.

Elle noue ses mains sur la nuque de l'homme. Elle n'a pas besoin de peser sur le cou. La bouche vient à elle.

— La sagesse, c'est d'être heureux, murmure Thérèse. Viens... viens... Console-la avec du bonheur, ta vraie femme, ta petite Thé...

Et bientôt — pareils à des bêtes — ils forment le couple humain envié des dieux.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Clément Janin : *Drames et Comédies romantiques*, Le Goupy. — Léon Rosenthal : *L'Art et les Artistes romantiques*, Le Goupy. — E. Benoit-Lévy : *La Jeunesse de Victor Hugo*, Albin Michel. — André Le Breton : *La Jeunesse de Victor Hugo*, Hachette.

Deux nouveaux volumes, présentés avec le même goût de belle typographie et illustrés de fort curieuses vignettes et planches en phototypie, empruntées aux artistes contemporains, viennent de paraître dans cette collection romantique où la librairie Le Goupy, par le ministère de quelques auteurs choisis avec discernement, s'efforce de concentrer les différents aspects des mœurs d'une époque entre toutes remuante.

L'un de ces volumes, dû à la plume de M. Clément Janin, porte le titre : **Drames et Comédies romantiques**. Il contient quatre études principales consacrées à la production théâtrale de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas, d'Alfred de Vigny et d'Alfred de Musset, c'est-à-dire au style, à l'action, à la pensée, à la fantaisie. On y trouvera, avec le résumé des œuvres marquantes, de véridiques et intéressants détails sur les circonstances dans lesquelles naquirent et furent représentées ces œuvres, sur les acteurs qui les interprétèrent, sur l'état d'esprit du public qui les entendit, sur l'accueil que leur réserva la critique. Les faits, au moins pour ce qui concerne Hugo et Vigny, sont généralement connus. MM. Alphonsé Séché et Jules Bertaut avaient déjà tenté récemment de nous donner une semblable vue d'ensemble.

Cependant, M. Clément Janin pénètre plus au fond de l'époque et des intentions de ses héros. Il fournit aussi plus de renseignements sur la situation générale des théâtres et sur les relations des comédiens avec les auteurs. De ces comédiens, Frédérick Lemaître, Mlles Mars et Georges, Marie Drouhet, Mlle Dorval,

Mme Allan, les femmes presque toutes devenues rapidement les maîtresses des écrivains dont elles faisaient triompher les œuvres, il nous trace des biographies substantielles. Nous apprenons aussi par lui avec quelle vélocité furent écrites les pièces qui eurent le plus de retentissement et par suite de quelles conjonctures imprévues les fines comédies de Musset passèrent de la *Revue des Deux Mondes*, où elles étaient ensevelies, à la scène où elles connurent des fortunes diverses.

L'histoire du drame fameux, *La Tour de Nesle*, conçu par un jeune homme de vingt ans, Frédéric Gaillardet, tout d'abord remanié par Jules Janin, puis mis au point par Alexandre Dumas et, à l'aide de ces collaborations successives, enregistrant un des plus durables succès de la période romantique, est agréablement contée par M. Clément Janin et ajoute, ce semble, un élément de nouveauté à son ouvrage où l'on rencontre de ci, de là, parmi les détails, de piquantes révélations.

Le second volume de la collection Le Goupy : **L'Art et les Artistes romantiques**, étude plus générale, englobe toutes les manifestations de l'esthétique: peinture, sculpture, architecture, musique, mobilier, etc... Son auteur, M. Léon Rosenthal, a visiblement mis ses soins à ne rien omettre, sans entrer dans la minutie, de ce qui lui a paru caractériser le mieux ces manifestations. Sa documentation semble approfondie. Son style, de belle qualité, abonde en images heureuses et rend vie véritable au monde particulier qu'il évoque.

Pour bien faire comprendre la révolution provoquée par la naissance de l'art romantique, M. Léon Rosenthal nous offre tout d'abord une image de ce qu'était l'art officiel à la fin de l'Empire, art dominé par l'école Davidienne revenue, au sortir des grâces du XVIIIe siècle, au culte exclusif de l'antiquité. Une singulière régression s'était ainsi produite et il semblait que l'on retrouvait les temps moroses où l'Académie royale, sous la férule de Le Brun, encombrée de doctrinaires, blâmait tout élan vers la vie, imposait d'étroites disciplines et multipliait les jougs.

L'art romantique semble tout d'abord avoir été une sorte de mouvement vers la liberté. Ses tenants éprouvèrent un ardent désir de respirer, de rejeter les règles, de voir d'après leurs yeux et non d'après les yeux des anciens. La littérature, déjà en pério-

de de transformation, agit sur eux en orientant leurs esprits vers de nouvelles sources d'inspiration. Chateaubriand en particulier étendit son empire jusque dans ce domaine particulier.

Le goût public changeait aussi insensiblement. A l'admiration du génie gréco-romain se substituait l'admiration du génie national. Le moyen âge, tout peuplé de chefs-d'œuvre méprisés, l'Orient, exubérant de féeries, retrouvaient, de même que les écoles d'art italien et flamand, quasiment oubliées, des vénérations enthousiastes.

M. Léon Rosenthal analyse avec beaucoup de pénétration cet essor des âmes vers un nouvel idéal, et le trouble des écoles, la fiévreuse recherche des générations juvéniles, et comment, en définitive, le sentiment se substitue à la raison, le goût de l'imagination et de la vie au goût de l'abstraction. Il marque avec justesse l'influence de Gros et celle d'Ingres dans cet effort de libération ; il note le coup d'audace de Géricault dont le *Radeau de la Méduse*, fait divers traduit en peinture, fit scandale au Salon de 1819 ; il signale toutes les phases de la lutte désormais ouverte entre classiques et romantiques et précise quel formidable appui Delacroix, combattant égal à Victor Hugo par le génie et l'énergie, apporta, par son œuvre propre, au triomphe des derniers.

M. Léon Rosenthal, comme nous le disons plus haut, ne cantonne pas son travail à l'examen de la peinture. Il étudie également l'évolution parallèle de la sculpture, de l'architecture, de la mode, de la décoration théâtrale et pénètre jusque dans les foyers.

L'art romantique ne tarda point d'ailleurs, après la période héroïque, à s'assagir. Dès 1848, il a pris forme différente et s'achemine graduellement vers un réalisme réfléchi. M. Léon Rosenthal spécifie quelles furent ses sources diverses d'inspiration et à quels modes d'expression il donna sa préférence. Il consacre de très intéressants chapitres à Delacroix et à Berlioz, des pages excellentes à Rude et à Barye, de bons paragraphes aux maîtres de la lithographie, création de cette période. Dans sa conclusion, fort lucide, il indique enfin quelles incomparables richesses la robuste école de 1830 apporta à l'art français, le délivrant surtout du dogmatisme qui, à maintes reprises, contribua à le stériliser.

Il y avait, ce semble, rapports étroits, sinon fusion, échanges

d'idées, amitiés ardentes, à ce moment unique de l'histoire entre gens de lettres et artistes. Admirable moment où toutes les cervelles bouillonnaient, aspirant ensemble à des conceptions et à des formes neuves. Les enfants eux-mêmes, dans les ergastules qui leur servaient d'écoles, entendaient des voix et se sentaient l'âme pleine de lumière.

Victor Hugo, le futur ami de Delacroix, comptait au nombre de ces enfants hallucinés. Parmi nos grands hommes, grâce à une faveur spéciale du destin, et aussi peut-être grâce à son habile culte du moi, il est celui dont on connaît le mieux la période de formation. Ses lettres subsistent, ses cahiers d'écolier, ses confidences et aussi ce livre, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, écrit par Adèle Hugo, sinon avec une entière, du moins avec une presque entière véracité.

Quelle enfance romanesque ! Bien des ouvrages lui ont été consacrés et cependant le public semble en avoir une connaissance peu exacte, assez peu exacte pour que deux écrivains aient jugé nécessaire d'en retracer simultanément les faits. **La Jeunesse de Victor Hugo**, tel est, en effet, le titre de deux volumes parus à quelques jours d'intervalle. M. André Le Breton, professeur à la Sorbonne et titulaire de la chaire Victor Hugo, est l'auteur de l'un, M. E. Benoit-Lévy a signé l'autre. M. André Le Breton ne nous annonce aucun document nouveau. M. Benoit-Lévy, au contraire, nous apporte maintes lettres inédites et renseignements inconnus, d'ailleurs d'importance souvent minime. M. Le Breton étend son récit très sûr, méritant crédit et présenté sous une forme agréable, jusqu'en l'an 1829. M. Benoit-Lévy arrête le sien à 1820 ; il n'y veut, selon sa méthode, insérer aucun jugement personnel. Il se borne à exposer les événements en appuyant son exposition de citations nombreuses, choisies parmi les plus proches de la réalité et dont il se borne à signaler les inexactitudes. Entrecoupé de ces citations, son travail se trouve un peu alourdi, mais néanmoins conserve plus de pittoresque et de relief que celui de M. Le Breton, plus synthétique, entremêlé d'appréciations souvent excessives.

Au point de vue de leur valeur strictement biographique, les deux ouvrages s'équivalent. Les faits, allongés dans l'un, figurent plus resserrés dans l'autre. L'enfance proprement dite de Victor Hugo ressort pourtant avec plus de couleur de la relation de

M. Benoit-Lévy. L'un et l'autre écrivain font bon marché de la noblesse prétendue de la famille Hugo, famille issue d'artisans lorrains et qui commença seulement à gagner quelque lustre par le ministère de Léopold Hugo, père du poète.

Victor et ses frères semblent n'avoir jamais beaucoup souffert de la zizanie qui s'installa assez tôt au foyer familial, on ne sait à la vérité par la faute de quel conjoint. M. Hugo, le père, semblait jouir d'un tempérament sensuel auquel répondait mal son épouse. Les événements les séparèrent. Le gaillard soldat prit une maîtresse qui satisfit ses appétits et dès lors domina sa vie. Contrairement à ce que l'on dit, Léopold Hugo marqua une sollicitude constante à ses enfants, lesquels préférèrent leur mère toujours présente et qui les façonna à son gré.

Les changements de garnison, les voyages, et spécialement le voyage en Espagne, si curieux, emplirent d'images et de souvenirs l'âme du petit Victor, le préparèrent à son rôle futur de novateur. Il montra une intelligence précoce, une vocation innée pour la littérature et plus spécialement pour la poésie, à laquelle il s'exerça non sans talent, à un âge où, hors le petit de Beauchasteau, Jacqueline Pascal et quelques autres phénomènes, les gamins manifestent plutôt le souci de jouer que celui d'écrire. Le passage à la pension Cordier, pension où tout le monde rimait, dut fortifier cette vocation. M. Benoit-Lévy consacre de très bonnes pages à cette pension Cordier et aux débuts de Victor Hugo dans son art. M. Le Breton donne un chapitre très complet sur les premières amours de son héros avec la jeune Adèle Foucher qui deviendra sa femme, mais ne mentionne pas la rivalité qui exista entre Victor et l'un de ses frères. Les deux biographes montrent quelle action Chateaubriand exerça sur l'adolescent, mais ni l'un ni l'autre ne nous expliquent d'une façon précise comment cet adolescent gagne peu à peu cette tournure d'esprit qui va le conduire au romantisme. Nous savons que sa mère lui communiqua ses convictions royalistes et ses sentiments religieux. On ne nous résume à peu près rien de ses lectures, de ses admirations, de cette imprégnation graduelle à laquelle il devra ses inclinations prochaines. La vénération de Virgile, indiquée par M. Benoit-Lévy, marque seulement une prédilection pour les images et les cadences harmonieuses. Elle n'annonce point les audaces de l'avenir.

EMILE MAGNE.

LES POÈMES

Jean-Marie Guislain : *Pan et Syrinx*, « le Bon Plaisir ». — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Glyptiques Elliptiques*, Perrin.

Dialogue légendaire, La pudeur extrême de l'auteur l'engage à ne pas en dire plus : dialogue légendaire, ce pourrait être un poème dramatique, une comédie lyrique. **Pan et Syrinx**, en vérité si un théâtre existait encore en France, les *deux actes* de M. Jean-Marie Guislain y seraient aussitôt montés, joués, dits, — et obtiendraient un mérité succès. Du reste, ils ne renferment rien de nature à satisfaire les goûts d'un public actuel, quel qu'il soit, et fût-il d'avant garde. Ils sont entachés en effet d'un irrémédiable vice : ils sont d'un poète, et ce poète, méditatif, musical, lyrique, exalte une vie idéale, fait agir et chanter des personnages fabuleux, symboliques même et significatifs, sans aucun souci de s'astreindre aux prétendues réalités de l'existence, aux platitudes des actes quotidiens ou d'un langage vulgaire. Et cependant, à la lecture de cette légende dialoguée, une impression tout de suite se dégage : c'est que le poète a *vu* aller et venir ses personnages, les entend s'interpeller et se répondre, assiste aux évolutions du chœur de ses nymphes, à la *passion* de Pan, aux ridicules et touchantes tribulations de Mycile. En effet, le lecteur a beau supposer simplement qu'il médite aux nobles, vives sentences. aux propos alternés des protagonistes et des comparses, en plus il se veut obsédé de gestes, d'attitudes, de décors suggérés, d'atmosphère et d'espace. Ainsi ce classique si discret et d'une ferveur si intellectuelle rejoint le romantisme plastique même de William Shakespeare, ou, plutôt, car tous les grands poètes dramatiques, même les plus abstraits, ont toujours autour de leurs fiction suscité un frémissement d'air, une ambiance dont elles s'enveloppent, il demeure classique à la manière dont le furent les grands Hellènes, et, si j'osais aller à l'encontre d'opinions unanimes et consacrées, dont l'était, lui aussi, Jean Racine.

Pour qui sait lire, au reste, et comprend, la lecture, acte, comme on dit, intelligent, *réalise* infiniment mieux que la mise à la scène d'œuvres, où vraiment l'art ou une pensée participe. Chez l'un, la multiplication d'objets trop grossiers pour préciser, comme on aimerait, les fluides désignations qu'en créent et imaginent les vers du poète, est écrasante; chez l'autre, même la plus

allusive décoration rend concret avec trop de rigueur ce qui doit flotter, invisible, impalpable, évanescent et échapper surtout aux sottises surchargées d'une pédante archéologie. Mais le public lit-il les poèmes dramatiques ? Non plus que les autres. Il est vrai que lorsqu'une troupe théâtrale s'abuse au point d'en représenter, la salle est déserte, à moins qu'on n'y bâille et ne s'y ennuie, par principe.

Mais laissons ces propos, et voyons le poème en tant que poème. En premier lieu, j'en louerai sans aucune restriction l'équilibre et le dispositif des parties. « Au bord du fleuve Ladon, dans une Arcadie de rêve », Pan songe à Syrinx complaisamment. Il est seul : je suis seul, s'exclame-t-il,

> Seul ! Je savoure seul mon indulgent ennui...

mais bientôt il appelle à lui les nymphes, les nymphes amies qu'il a chargées d'assurer sa solitude et de le mettre à l'abri de toute fâcheuse intrusion. Oui, les routes sont défoncées, des ronces, du lierre, des racines les ont embarrassées et le sol s'est transformé en sables mouvants, prêts à engloutir qui s'y voudrait aventurer.

Mycile a éprouvé l'amertume de bien des malheurs, dont, maintenant, sa pauvreté même ne le préserve plus, et qui sont, jusqu'à un certain degré, burlesques. Pan, que le bûcheron a trop longtemps obsédé d'offrandes et de prières, n'en ressent aucune pitié. Les nymphes tentent de le consoler et de le réconforter, Echo furtive se moque. Enfin, il cherche une diversion à ses douleurs en imitant le bruit du vent dans ses pipeaux ; Syrinx, que le rythme doux et vibrant attire, est apparue. Le dieu s'enchante et croit à un prestige ; elle, de son côté, imagine que le dieu et sa voix ne font qu'un ; à mesure qu'ils prennent plus de conscience de la vérité de leur désir, l'un sollicite l'amour avec plus d'insistance, l'autre redoute la métamorphose où elle s'expose et le courroux de Diane à qui elle appartient. Pan faiblit et implore ; les chasseresses appellent leur compagne, Echo rit et pleure toujours, et enfin rit plus fort et, « de plus en plus, danse autour de Pan, le touche de la main » immobile et effaré, tel un dieu taillé en cœur de chêne. « Pan nous délaisse », s'écrie-t-elle ; — mes sœurs, changeons de maître » — et même encore trop tôt : « Pan est mort » ! Et Mycile survenu est pris, à ce cri, d'épouvante, tandis que Pan peu à peu a relevé la tête.

Au début de la seconde partie, « Mycile vient de planter sous une toiture légère, qu'il a découpée en festons, une simple croix » ; il importe, pour se mettre à l'abri des mésaventures et des sortilèges, de se placer sous la protection à la fois de tous les dieux. Au retour d'Echo menant les nymphes, une nouvelle épouvante l'emporte. Elles ont découvert, entre une outre à demi pleine et un cabri nouveau-né, et elles acclament Silène. C'est le maître nouveau ; elles s'en emparent, le flattent et exigent de lui un « vieux conte égrillard ». A peine débute-t-il, le son d'une flûte se rapproche. « Silène, dégrisé tout à coup, s'en va le moins lourdement qu'il peut, et les nymphes, qui se sont écartées pour lui livrer passage, se remettent à suspendre des fleurs autour de l'autel, en célébrant le retour de Pan. » Résigné, décidé à l'attente, il a repris ses pipeaux, mais au loin les chasseresses passent, Syrinx se détache de leur troupe, reprise par l'amour de la voix divine et rustique, presque déterminée à quitter sa déesse et ses compagnes. Elle se décide, « avance d'un pas et, comme quelqu'un près de glisser dans un abîme, se rejette en arrière éperdument »... Le sol sous ses pieds manque, et, en effet, soudain reprise encore d'une crainte panique, elle fuit jusqu'aux sables du Ladon, où d'un coup elle s'enlise. Pan désormais accablé renonce ; il rejoindra les dieux ; il écarte les nymphes, se dresse pour regagner la céleste demeure, mais encore, par un souvenir attendri et douloureux, tourné vers sa flûte et les roseaux du fleuve :

> Je vous lègue le nom de Syrinx, ô pipeaux !

... Pan est mort ! le grand dieu Pan est mort !... Et Mycile qui a planté la croix afin d'être protégé par tous les dieux, parce que celui-là, crie-t-on, est mort, s'exclame : Blasphème ! et se bouche les oreilles, tandis que sous le tumulte de la tempête, « les nymphes, une à une, se rangent sous l'abri de la Croix... sans, peut-être, savoir

> Qu'à ce cri de malheur les Mondes vont changer.

La muse de M.-J. Guislain s'est merveilleusement adaptée à son dessein. Elle est héroïque, tendre, ironique, alerte ou grave, toujours d'une tenue réservée et précise, sans froideur cependant, et jamais n'insistant. Les parties purement lyriques, chœur des nymphes ou improvisations de Pan sur ses pipeaux, sont menées

avec un art et une adresse subtile en strophes de vers ingénieux et courts à propos ; les parties dialoguées se forment d'alexandrins aux coupes multiples, imagés, mouvants, resserrés ou ductiles selon le gré très savant du poète.

Il est infiniment rare que l'auteur d'un chant lyrique dialogué, tel que celui-ci, par la tentation de plaire à quelque éventuel interprète ne s'abaisse pas à des concessions de son lyrisme personnel, à des habitudes sottement adoptées sur les théâtres et, en un mot, se maintienne au ton qui convient à son œuvre sans défaillance du début au dénouement. M. Guislain n'a pas une fois cédé à ce vertige. L'auteur de ses déjà anciennes *Variations sur un air Bucolique*, de ses admirables mises en valeur de poèmes chinois (*la Cigale Eperdue*) et des *Agapes choisies* dont notre impatience attend l'apparition promise, quiconque l'aura lu n'hésitera pas à le proclamer comme moi, est un noble et très pur poète. Quel éloge surpasse celui-là ?

« Faire des épigrammes (surtout dans le sens doux et ancien, sous le titre : **Glyptiques Elliptiques** », tel est le vœu de ce délicieux et raffiné successeur du Prince de Ligne, prince, lui aussi, Charles-Adolphe Cantacuzène : « cela — ajoute-t-il, — jusqu'au tombeau, dont elles ne m'affranchiront cependant pas». Malgré son désir de ne montrer que « de l'enjoûment et de l'érudition aimable », le souci de la mort pèse sur sa pensée, il s'en préoccupe sans cesse, et dans ses vers, dans ses épigrammes, dans le sens doux et ancien, ceux à qui il rend volontiers hommage, ce sont les amis de lettres ou de cœur disparus : Remy de Gourmont François de Nion, Rodenbach. Mais d'autres fois aussi, il évoque des figures bien vivantes :

Le poète agrandit, mais voit mieux, microscope
Idéal, le réel, n'est-ce pas mon Vielé,
Mon Griffin dont l'esprit dans sa brume enveloppe
Un diamant obscur de flammes constellé ?

ou bien, pensivement, avec un sourire désabusé se haussant à la plus désintéressée sagesse, il écrit :

Au lieu de s'en aller mystérieusement
Faire de quelque esprit rare tout l'ornement,
Vouloir vivre dans la plus banale mémoire.

Jouer l'air enjoué, suer l'angoisse et la
Fatigue pour, au soir, parvenir à la gloire !
J'aime mieux m'en passer que de passer par là.

Avoir vécu, écrit selon son seul souci, avoir rencontré parfois le vers qu'on a longtemps rêvé d'écrire, est-il, sous le ciel bleu, un honneur plus enviable ?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Le Comte de Comminges : *Les Blérancourt*, Bernard Grasset. — Pierre Benoit : *Axelle*, Albin Michel. — Henri Bachelin : *Le taureau et les bœufs*, éditions de la Nouvelle Revue Critique. — Francisco Contreras : *La montagne ensorcelée*, E. Fasquelle. — Vincent Brion : *Le Vénusberg* ; E. Flammarion. — Charles Géniaux : *A l'ombre du clocher*, éditions de la Vraie France ; *La Résurrection d'Aphrodite*, E. Flammarion. — Charles de Saint Cyr : *Sous le signe du Caribou*, Aux Editeurs associés. — Léon Frapié : *La divinisée*, E. Flammarion. — *Les conteurs du Vieux-Logis* (2e série) ; Messageries Hachette.

Je crois que **les Blérancourt**, ce roman posthume du comte de Comminges, est, avec *la Zone dangereuse* qu'il publia sous le nom de Saint-Marcet, le meilleur qu'il ait écrit. C'est une œuvre riche de substance, où se trouvent concentrées toutes les qualités de cet écrivain de race, mais qui, faute d'avoir adopté un pseudonyme unique, n'a jamais connu que l'estime des lettrés. N'est-ce pas M. de Luppé qui observait dernièrement que Marcel Proust, en se bornant à la peinture des salons parisiens, n'avait présenté qu'un aspect de l'existence des gens du monde, et négligé, en faveur des manifestations du snobisme, les mœurs familiales de l'aristocratie ? On ne saurait faire le même reproche au comte de Comminges, dont *les Blérancourt* nous introduisent dans une vieille famille française qui vit la plus grande partie du temps à la campagne, dans son château.

Point d'intrigue, à proprement parler, encore moins de péripéties dramatiques avec rigueur enchaînées dans le récit du comte de Comminges, qui me semble avoir réalisé un idéal très voisin de celui des *novelists* anglais. S'étirant sur plusieurs années, c'est la vie même, dans son décousu, avec ses trous ou ses hiatus, ses arrêts et ses reprises, ses piétinements, ses attentes qu'il reproduit, ce récit, mais sans négliger les menus incidents qui la composent. L'unité est, ici, celle de l'atmosphère où les caractères prennent toute leur signification : Urbain de Blérancourt, « le grand justicifier », bon garçon un peu fat ; sa femme Laure, sans passion, mais que dérègle un moment une surprise

des sens ; sa sœur Marie qui est veuve et qui aime Pablo, le cadet de son mari, et en est aimée ; les aïeules ; les enfants...

Une époque, des traditions en voie de disparaître, sinon disparues, voilà ce qui habille les sentiments éternels des hommes dont le comte de Comminges exprime les contradictions avec une subtilité discrète et le plus délicat humour. Si son roman, qui est un peu l'œuvre d'un mémorialiste, emprunte, surtout, son charme à cette subtilité et à cet humour, parfois pittoresque, à l'élégance, aussi, de son style, il ne laisse pas d'être pathétique par le personnage admirable de Marie, et profond par la philosophie de la vie qu'il exprime.

Depuis *Kœnisgsmark*, ce coup d'essai qui était, à sa manière, un coup de maître, M. Pierre Benoit n'a rien écrit de plus attachant, à mon sens, que le roman qu'il nous donne aujourd'hui et qu'il intitule **Axelle**, du nom de son héroïne, une Allemande ou plus exactement, une Prussienne, dont un jeune soldat français, prisonnier de guerre, tombe amoureux. Bien entendu, il ne faut pas chercher dans ce roman autre chose que ce que M. Pierre Benoit a voulu y mettre. Les qualités de M. Pierre Benoit ne sont point celles d'un psychologue, mais d'un conteur, et il n'analyse guère les sentiments d'Axelle et de Dumaine, dont la situation est un peu celle de Roméo et de Juliette, ou du blanc et de la bleue des *Chouans* de Balzac.

Il y a quelque chose de conventionnel dans la façon dont M. Benoit peint ses personnages, ou plutôt, leur ayant attribué un caractère dominant, il ne les nuance guère ; et, à l'examen, plusieurs des circonstances de son récit se révèlent assez peu vraisemblables, quand il n'escamote pas les difficultés... N'importe. Ce récit est conduit avec art (non sans longueur), et l'on ne songe à chicaner M. Benoit qu'une fois arrivé au but, c'est-à-dire au dénouement. Faites attention, au surplus, qu'autour des principaux protagonistes de ce récit, tout un monde de comparses s'agite, qui a été silhouetté avec beaucoup d'adresse et d'entrain, et qui trempe dans une atmosphère donnant l'illusion de la réalité. La douloureuse existence des Français au camp, près du château qu'habite Axelle avec son vieux maniaque d'oncle, et où Dumaine va travailler, est en particulier fort émouvamment rendue dans son pittoresque. J'avais été sévère pour *Le Roi Le-*

preux ; je suis heureux de reconnaître que le succès qui ne peut manquer d'accueillir *Axelle* sera mérité.

Sous ce titre symbolique, **Le taureau et les bœufs,** M. Henri Bachelin nous raconte l'histoire d'un hobereau paillard, mais avisé et subtil, en dépit de sa lourdeur apparente, et qui règne par son seul prestige, adroitement entretenu, sur la population rurale de son fief, ni plus ni moins que l'eussent pu faire, jadis, ces ancêtres avec tous leurs privilèges. (Plus ça change, plus c'est la même chose, comme disait l'autre.) Un instituteur, féru des idées nouvelles, a beau tenter par la propagande d'exciter contre lui les gars dont il a séduit les femmes ou engrossé les filles (mais non sans les dédommager), les fermiers et les ouvriers agricoles qu'il emploie (mais qui seraient embarrassés de trouver de l'occupation ailleurs), il triomphe aisément de leurs velléités de révolte, et continue de jouir de ses qualités viriles et de tirer le meilleur profit de ses biens. M. Henri Bachelin, qui est bon psychologue, est aussi philosophe comme il sied qu'on le soit quand on sait voir objectivement, et il y aurait une leçon à tirer de son récit. Mais ce n'est point pour notre instruction qu'il l'a écrit. Ce peintre fidèle de la vie, et qui fait songer à Balzac, n'a d'autre objet que de nous montrer les hommes comme ils sont, avec leur vertus et leurs vices. Il y réussit avec humour, avec émotion aussi, en artiste sensible au pittoresque des caractères et des mœurs, à la poésie des choses et auquel la critique ne rend pas, il me semble, la justice qui lui est due.

C'est une sorte de poème épique que ce nouveau roman de M. Francisco Contreras, **La Montagne ensorcelée**, et que l'on pourrait qualifier de sur-réaliste pour sa façon d'exalter la vie jusqu'au mythe, ou plutôt de dégager un sens fabuleux des événements de l'existence quotidienne. Comme celle de *La Ville merveilleuse*, dont j'ai naguère signalé l'intérêt, l'action de *La Montagne ensorcelée* se passe dans l'Amérique espagnole, mais, cette fois, sur les flancs et dans les vallées des Cordillères, parmi le peuple adonné aux travaux rustiques. Si les mœurs que M. Francisco Contreras évoque sont curieuses, ce n'est cependant pas le pittoresque pour le pittoresque qu'il ambitionne d'atteindre. Cet écrivain, qui a médité sur son art, croit comme Taine (et une telle croyance n'empêche nullement d'admettre les exceptions individuelles) à la toute puissante influence qu'exer-

cent la race et le milieu sur la formation de la personnalité des groupes humains. Aussi, point de caractère, dans le récit de M. Francisco Contreras, qui ait plus de relief que les autres; mais tous concourent à l'effet qu'il a voulu produire et qui réalise, dans sa variété, une ample synthèse. Je dirai mieux : c'est un tableau ou une symphonie de l'âme collective du Chili que M. Francisco Contreras a composé, avec une abondante richesse de couleurs ou de timbres, et le plus délicat souci des nuances. Les êtres qu'il anime sous nos yeux — de la petite Rosaura à laquelle on a jeté un sort, et qui meurt une médaille sainte au cou, à Auristela qui écoute les fables d'un vieux berger ; d'Alonsito que hante l'idée de la pastèque bleue aux pépins d'argent à Peyuco, toujours à la poursuite de l'insaisissable renard — ont des racines spirituelles qui plongent dans les traditions et se nourrissent de légendes. Il serait vain d'essayer de traduire, sans le trahir, le charme très particulier du livre de M. Francisco Contreras, ensemble barbare et raffiné, tout imprégné de mystère ou voilé de rève et qui est d'un conteur et d'un psychologue.

Quoi qu'il se passe presque tout entier à Londres, c'est à des mœurs d'un caractère païen que nous initie le roman de M. Vincent Brion, **Le Vénusberg**, dans un décor d'une splendeur tout orientale. Lady Roxon, en effet, l'héroïne de ce singulier roman, a édifié, en pleine capitale de la Grande-Bretagne, un temple d'amour fastueux, mais d'un goût déplorable, où, présidente d'une société d'inspiration gréco-romaine, « The men and women Pompeian association », elle se livre à toutes les délices de la volupté. Cette société n'organise pas, dans un cadre spécial, des orgies collectives. Grâce à certains signes maçonniques, elle permet seulement, aux gens ayant les mêmes inclinations, de se reconnaître et de s'adonner sans risque à ces inclinations ... J'ignore si M. Vincent Brion a connu le cercle et les personnes qu'il décrit. En tout cas, son livre qui aurait pu n'être que scandaleux, et qui témoigne, au contraire, de beaucoup de tact, a le grand mérite, à mes yeux, de nous présenter, en Lady Roxon, une créature véridique. Cette femme belle, intelligente, cultivée, et qui, à l'ardeur d'un magnifique tempérament, ajoute le piment du vice comme, dans son pays, on relève de «pickes» une tranche saignante de roastbeef, est un type dont la haute société fournit assez fréquemment des exemples en Angleterre. Il est confor-

me à une tradition chère là-bas à l'élite, la tradition de la Renaissance, et l'on s'étonnerait qu'il ne figure dans aucun roman britannique, si l'on ne savait de quelle discrétion on entoure (ou l'on entourait hier encore) outre-Manche la question sexuelle.

Il y a analogie d'inspiration entre les deux romans qu'a publiés récemment M. Charles Géniaux, **A l'ombre du clocher** et **La résurrection d'Aphrodite**. Tous deux traitent, il est vrai, du problème de l'art, et, par des voies différentes, arrivent à la même conclusion, si je ne me trompe pas. De l'exemple du peintre Alain Lenalle d'*A l'ombre du clocher*, qui se transforme sous la double influence de l'amour et de la nature en Bretagne où il est venu se fixer, comme de l'exemple du sculpteur Vincent Guiran de *la Résurrection d'Aphrodite*, qui renie sa foi première, une leçon pareille se dégage et qui est qu'on ne saurait faire de belles et bonnes choses qu'en obéissant à sa conscience et à son cœur. Cette leçon est bien celle qu'un autodidacte pouvait nous donner ; mais je ne vous la donne point pour illuminative... Ce que je retiens des deux romans de M. Géniaux, c'est, outre la sincérité de l'accent, l'agrément de la narration. Le drame est émouvant qui déchire la conscience du sculpteur Guiran, renonçant à l'art socialo-réaliste à la Constantin Meunier pour l'art païen, et abandonnant son foyer pour suivre une irrésistible sirène. En outre, les personnages et les paysages d'*A l'ombre du clocher* sont pleins de vérité et d'une poésie charmante.

Deux camarades de lycée, épris de sport. Ils deviennent hommes et la vie les sépare. Elle les réunira plus tard, dans les forêts du Nord de l'Amérique, où celui-ci ruiné, celui-là déçu sentimentalement, ils se seront exilés — tel est le sujet du roman de M. Charles de Saint-Cyr, **Sous le signe du Caribou**, le caribou étant, on ne l'ignore pas, le nom du renne au Canada. Faut-il, avec M. Fernand Vandérem, parler ici d'exotisme ? Il est certain que ce n'est pas seulement le désir du pittoresque qui a inspiré M. de Saint-Cyr. Outre que l'érudition stimule son héros (il est fait allusion dans le récit de M. de Saint-Cyr au navigateur normand qui aurait découvert l'Amérique avant Colomb), ce héros se crée une âme et un corps nouveaux dans l'atmosphère salubre d'un monde encore vierge, en partageant l'existence d'une tribu indienne. Aussi sommes-nous plus près du primitivisme des Natchez que de celui de Pierre Loti. Il y a de la grandeur dans

l'idéal que M. de Saint-Cyr propose à l'homme et où il lui fait retrouver sa croyance en Dieu. *Sous le signe du caribou* est écrit dans le style sobre qui convenait. On sent que M. de Saint-Cyr a mis beaucoup de lui-même dans ce livre un peu austère, mais tout frémissant de lyrisme contenu.

On connaît le probe et généreux talent de M. Léon Frapié, qui n'écrit qu'avec une intention bienfaisante, ou dans le but d'apporter aux hommes «plus de lumière», ainsi que disait Zola, à moins que ce ne soit Jaurès... Comme M. Brieux du théâtre, il fait du roman une école ou une tribune, et cette fois, dans **La divinisée** qui paraît en même temps qu'une nouvelle édition de *L'Institutrice de province*, c'est en faveur de la femme — contre « l'impérialisme masculin » qu'il plaide, hélas ! Mais son héroïne — encore qu'intellectuelle, hélas ! hélas ! ne laisse pas d'être sympathique, par le sentiment qui l'exalte et l'ardeur qui la brûle.

Comme je l'ai fait pour la première, je signale la deuxième série des **Conteurs du Vieux Logis**, qui vient de paraître et qui est, on le sait, publiée par les Anciens Combattants. Trente récits composent ce recueil, signés de noms qui attestent sa variété et parmi lesquels je citerai ceux d'Albert Acremant, Marcel Batilliat, Paul Chack, Maurice Dekobra, Roland Dorgelès, Georges Girard, Emile Henriot, Gabriel Reuillard, J. Valmy-Baisse et Jean-Louis Vaudoyer.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Cris des cœurs ; spectacle en trois pièces (*sic*) de M. Jean-Victor Pellerin au studio des Champs-Elysées. — *La poudre d'or* ; 3 actes de MM. René Trintzius et Amédée Valentin à la Comédie-Française. — *Le donneur de sang* ; 3 actes de M. Luc Durtain, à l'Odéon.

Il y a actuellement enfin franchement une réaction de la part du public contre l'usage habituel de le berner et de ne viser enfin qu'à lui confisquer son sommeil pour ne lui donner que de l'ennui ou du chagrin à la place. Ainsi, chez M. Baty et chez Molière, on vient de repousser vertement quelques représentations de pièces par trop minables. Et, ce coup-ci, c'est le public qui s'est amusé. Les farceurs de la critique ont dû s'incliner et apporter une modification passagère à leurs caquets serviles habituels.

A propos des **Cris des cœurs**, voici un critique qui fait son *mea culpa*, et confesse la bassesse du pli professionnel qui gou-

verne les plumes. Déjà, l'an passé, M. Brisson, au *Temps*, avait exposé un repentir identique. Mais écoutons M. Dubech : (*Action Française*) :

Ce n'est pas notre plaisir que nous pleurons ; c'est notre jugement ; au bout de dix ans dans ce désordre, qui peut jurer qu'il n'a pas perdu ses repères ? Si, par grand hasard, la postérité s'occupe des critiques du théâtre de notre temps, il faudra qu'elle leur soit très indulgente (1). La moindre œuvre qui n'est pas stupide ou ridicule nous paraît admirable. Souvent, on nous aborde d'un ton de reproche : « A cause de vous, nous sommes allés voir telle pièce, nous qui n'allons jamais au théâtre. Comment avez-vous pu la trouver bonne ? »

Et M. Dubech est un des moins mauvais chroniqueurs de la scène ! D'ailleurs, dans le cas actuel il plaide *pro domo* :

Quand la critique s'emballa l'autre année sur la pièce de M. Pellerin intitulée *Têtes de rechange*, nous fûmes seul, croyons-nous, à juger cet ouvrage pitoyable. Il ne nous est jamais agréable d'être seul. C'est un risque que nous acceptons, mais sans joie. Nous ne sommes pas si sûr de ne pas nous tromper. Jadis, nous ne commencions d'être tranquille que lorsque nous nous sentions appuyé par Azaïs. Faute de ce juge fraternel, nous devons prendre seul notre responsabilité.

M. Dubech, en effet, a eu bien de la chance s'il a pu souvent s'appuyer sur Azaïs... Ici, tout en ne nous appuyant que sur le bons sens, nous avons écrit, à propos de *Têtes de rechange* (2), sur le piètre talent de son auteur, qualifié de génial par toute l'équipe des critiques, ce que tout le monde reconnaît pour exact aujourd'hui où *Cris des cœurs* a montré, chez ce prodige, la plus plate déveine du moindre talent et de la moindre originalité. Dans ses *Têtes de rechange*, je n'avais déjà su voir qu'une fumisterie assez vulgaire, un guignol pour grandes personnes peu difficiles. Si M. Dubech a été de notre avis, il convient de l'en féliciter : il a pour une fois été moins myope, moins discursif, moins bavard conservateur, moins accommodant, en fait sinon en aveu.

Cris des cœurs ce n'est pas analysable, ni même racontable; c'est pure moquerie du public qui a su fort bien, cette fois,

(1) Que M. Dubech se rassure : la postérité ne s'intéressera certainement pas aux critiques dramatiques d'aujourd'hui, pas plus qu'aux pièces. La critique dramatique de maintenant est une besogne de malchanceux des lettres mués en agents de publicité. Voyez-vous la postérité s'occupant d'un monsieur ayant, pour unique et triste bagage, cette besogne !

(2) *Mercure*, 16 mai 1926.

faire voir qu'il n'est pas si bête qu'on le croit, ou qu'on le désirerait. Il faut marquer la touche à son crédit.

§

Mêmes scènes de protestations à la Comédie-Française à propos de **Poudre d'or**. La représentation de cette pièce : fantaisie du Comité, ou influences du dehors ? En tout cas, le résultat fut malencontreux. Le public de la première — si discret et si longanime d'ordinaire — a fini par trouver que l'on présumait trop de sa patience et de sa naïveté, et la pièce s'est écroulée sous les rires et les huées.

La Comédie-Française a aggravé son erreur. Après avoir subi patiemment les deux premiers actes, le public, au trois, est passé successivement aux mouvements divers, puis à un ricanement continu. Jusque-là, rien de moins ni de plus. Et quand la toile se baissa, on rappela et applaudit les acteurs pour bien marquer que ce n'était pas à eux qu'on s'en prenait, mais à l'auteur que d'aucuns rappelaient ironiquement. Là-dessus, Dessonnes, chargé de l'annonce, lança sur un ton emphatique et de bravade le «... que la Comédie-Française a eu *l'honneur*»...

Sur ce, on se fâcha. Quelqu'un cria : Dites *la honte* ! Et ce cris trouva de nombreux échos : oui, c'est honteux !

Et le lendemain dans l'organe officiel des théâtres, *Comœdia*, on a pu lire une note revêtue des initiales de M. Gabriel Boissy, où il est dit que les Comédiens sont *chez eux* et qu'ils ont le droit de commettre des erreurs sans qu'on ait celui de les leur reprocher. A quoi il est aisé de répondre : d'abord qu'ils ne sont pas *chez eux*, puisque logés et subventionnés par les deniers publics ; puis qu'il y a erreurs et erreurs. On peut excuser, pour ne parler que de cette saison, l'erreur des *Affranchis*, celle de *La torche*, celle de *La fin du jour*... Mais celle d'aujourd'hui est inexcusable (à moins d'une de ces pressions extérieures dont il faut toujours penser que la Comédie doit souvent les supporter).

Voici, de façon consciemment bénigne, l'histoire de la *poudre d'or* : ça se passe dans une pharmacie de petite ville, au bord d'une route sillonnée par les autos. Ce que des klaksons criards (et symboliques, je suppose, tout en n'ayant guère compris en quoi) nous rappellent à tous moments. La jeune et gentille phar-

macienne (Mlle Ventura) se désole de l'indifférence et de la dureté de son mari (Dessonnes), exclusivement préoccupé de ses bocaux et aussi des affaires de la commune, car il est conseiller municipal. Lassée, elle s'adresse au menuisier du coin, qui est, en même temps, rebouteux, sorcier et philosophe (Granval). Il lui donne une poudre d'or, qui aurait la vertu de répandre le bonheur, partout où on la sème. En réalité, ce n'est qu'une poudre à sécher l'encre. Néanmoins, elle opère. Et voilà que *subito* notre apothicaire se dégèle et devient le plus tendre et le plus passionné des maris de France. Mais on nous apprend bientôt que ce n'est pas l'effet de la poudre : l'ingénieux rebouteux a pris pour complice le médecin, lequel a persuadé au pharmacien qu'il était atteint d'une affection cardiaque, à prompte échéance fatale. Persuasion qui, pour la plupart, aurait été un motif de freiner de plus en plus. Mais cet extraordinaire potard y trouve, au contraire, une incitation à profiter de son reste pour se plonger dans un vif regain des émotions conjugales.

Au bout de trois mois, nous le revoyons épuisé, se traînant à peine, paraissant n'avoir plus qu'un souffle de vie. Nouveau désespoir de la pharmacienne, nouvel appel au rebouteux qui, par un second miracle, ressuscite immédiatement le Homais en lui découvrant le subterfuge qui a fait de lui un cardiaque imaginaire. Mais, celui-ci reprend aussitôt, avec sa santé, ses allures froides, autoritaires, avaricieuses. Et la trop romantique pharmacienne, désespérée, court se jeter sous les autos.

Voilà une pharmacie bien tragique !

« Tout ce qui se passe n'est que symbole. » Et cette pièce passagère n'a pas voulu démentir le mot de Gœthe. Elle a l'ambition légitime d'être symbolique, tandis qu'on y peut voir tout au plus un sujet d'opérette bouffe. Les auteurs semblent avoir pris pour thèse que la vie et le bonheur sont incompatibles. — Eh ! leur peut-on dire, n'avez-vous même pas éprouvé un bonheur — précaire, il est vrai ! — le jour où vous avez été reçus à la Comédie-Française ? Et nous-mêmes, en sortant de la représentation de votre pièce, en nous retrouvant dehors ?

Le spectacle avait commencé par la reprise de **la Cruche** (titre primitif : *J'en ai plein le dos de Margot*). Cette fantaisie de Courteline gagnerait à être légèrement élaguée dans sa partie

sentimentale et surtout à être donnée sur une scène moins vaste, et jouée d'une façon parfois plus vaudevillesque.

Comme jusque dans les moindres pochades de Courteline, on rencontre là des réflexions morales ou philosophiques, souvent gaies, parfois profondes; celle-ci, par exemple : « Il est évidemment bien dur de ne pas être aimé quand on aime, mais cela n'est pas comparable à l'être encore quand on n'aime plus. » Ce qui rappelle, outre les vers de l'Arioste (1), un rapprochement encore plus direct : « C'est un affreux malheur de ne pas être aimé quand on aime ; mais c'en est un bien plus grand d'être aimé avec passion quand on n'aime plus. » (Benjamin Constant, *Adolphe*, ch. V.)

Si l'on jette un coup d'œil sur *La philosophie de Georges Courteline* (Paris, 1917), ce n'est pas l'unique réminiscence ou emprunt que l'on peut noter dans ce recueil, — ce qui ne veut pas dire que ce qui est là venant de lui-même serait sans mérite.

§

Le donneur de sang. — Pauvre pièce, mais sans rien de répugnant ni de présomptueux. Et quand on est d'humeur débonnaire, ça n'ennuie même pas trop : le sujet de la pièce n'apparaissant encore ni au *un*, ni au *deux*, on attend toujours. Le déconcertement complet n'arrive qu'à la fin. Ça n'a rien de symbolique, sauf le titre, et n'en est pas plus clair pour cela. Oh ! ici rien d'abstrus, mais simplement du vide et du décousu. Ça pourrait s'intituler : trois épisodes de la vie d'un *central*. Voici la chose:

Au *un*, nous voyons un jeune ingénieur plein d'aspirations vagues et multiples, : voyages lointains, découvertes scientifiques, velléités musicales et poétiques. Au surplus, il est bon nageur et (nous sommes sur une plage) il sauve un couple ami. Enfin, il est très épris de la fort aimable fille de modestes boutiquiers.

Au *deux*, deux ans après, nous le retrouvons marié avec celle-ci, gentille et fidèle épouse, mais « tête de linotte » et dépensière. Le mariage de l'Ingénieur l'a fait renoncer à ses diverses ambitions ; il a accepté un emploi subalterne dans une grande compagnie de constructions navales et autres. Le ménage, par la faute de la femme, est gêné.

(1) *Che non è soma da portar si grave,*
Come aver donna, quando a noia s'ave.
(*Orlando furioso*, XX. 20)

Au *trois*, huit ans après le *deux*, voici l'Ingénieur, depuis un certain temps déjà, Directeur de la dite compagnie (avancement inouï ! surtout pour un ingénieur qui n'appartient pas à l'aristocratie des Mines ou des Ponts !). Ses gros émoluments permettent au ménage de vivre luxueusement. Madame est ravie, mais lui, non. Il considère qu'il a raté sa vie. Il est bien difficile ! La direction d'une grande société industrielle, n'est-ce pas un des emplois qui offrent le plus de champ à l'activité et à l'intelligence ? Il faut y être non seulement technicien, mais administrateur, financier, conducteur d'hommes, diplomate, homme de contentieux, etc. Et si l'on sait bien organiser son affaire, s'entourer de bons collaborateurs, on aura des loisirs suffisants pour ne pas sacrifier entièrement les autres goûts qu'on peut avoir.

Mais, pour en revenir à notre invraisemblable Ingénieur, il est lassé de sa haute situation, au point de confiner à l'aliénation mentale. Il donne brusquement sa démission de Directeur, pour s'en aller avec son épouse — emmenée bon gré, mal gré — chercher à l'étranger on ne sait quel modeste gagne-pain.

L'explication du titre, c'est que ce singulier personnage prétend s'être sacrifié, avoir « donné son sang » pour procurer du luxe à son épouse. Ainsi, le titre déjà indique le bas mélo.

Pièce naïve et factice. Bien entendu, l'auteur, sous cette mince surface, a voulu mettre un tréfonds d'idées. Mais je n'ai vu au fond de tout ça qu'une vérité bien banale : si l'on se croit vocation pour les explorations lointaines, ou pour la science pure, pour la peinture invendable et toutes autres professions qui ne *paient pas*, mieux vaux rester garçon ; à tout le moins, ne pas épouser une petite femme coûteuse.

Bonne interprétation. Mais comme il n'y avait pas de programme, que je n'ai pas de journal spécial sous la main, et que d'ailleurs peu importe, je ne puis spécifier aucun nom. Les meilleurs acteurs étaient le titulaire du rôle falot de l'Ingénieur, et celui du rôle — plus facile, tout en bonhomie et rondeur, épisodique d'ailleurs — du beau-père boutiquier.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

André Metz : *Une nouvelle philosophie des sciences, le causalisme d'Emile Meyerson*, Alcan. — Mémento.

Tous les esprits qui s'intéressent aux sciences, plus particu-

lièrement aux sciences mathématiques et physiques, ont intérêt à connaître, dans ses grandes lignes tout au moins, l'œuvre épistémologique d'Emile Meyerson. Félicien Challaye (1) retrace en quelques mots la biographie de ce philosophe d'origine polonaise, né en 1859, et naturalisé français depuis peu : chimiste en Allemagne et en France, rédacteur à l'Agence Havas et enfin philosophe des sciences, par ses gros ouvrages : *Identité et réalité* (1908), *De l'explication dans les sciences*, en deux tomes (1921), *La déduction relativiste* (1925).

Les idées d'Emile Meyerson ont trouvé un disciple enthousiaste dans André Metz, bien connu des lecteurs du *Mercure* pour avoir exposé à diverses reprises ses conceptions scientifiques et philosophiques, l'un des bons vulgarisateurs d'Einstein en France (2). Parmi ses toutes dernières publications, nous nous arrêterons aujourd'hui au manuel, précis et ordonné, qu'il vient d'écrire sous le titre : **Une nouvelle philosophie des sciences, le causalisme d'Emile Meyerson**. Ce petit ouvrage de 200 pages, nous le jugerons beaucoup plus sur le fond que sur la forme ou, plutôt, il va nous servir de prétexte à l'examen de la philosophie de Meyerson (3), en passant successivement des thèses les plus sûres à celles qui, à mon sens, suscitent quelques réserves.

1° *L'identité et l'irrationnel*. Il est bien certain — et je pense que personne ne le contestera — qu'« une éternelle opposition règne entre la pensée et le réel » : c'est une lutte continuelle entre notre esprit et le monde extérieur qui résiste à la connaissance. Pour Meyerson, la pensée procède par *identification* : identification partielle et maladroite dans le pur langage grammatical, identification plus complète dans la mathématisation de la science contemporaine ; il existe d'ailleurs des identités en quelque sorte dégénérées, comme les métaphores poétiques et les analogies scientifiques. Dans tous les cas, il subsiste une part *d'irrationnel*, même lorsque l'identification est parfaite ; par exemple, la formule du mouvement uniforme est identique à la loi électrique d'Ohm, mais ce qui ne peut figurer

(1) Dans le *Larousse mensuel* (avril 1928).

(2) *Mercure de France*, 1er mars 1926, p. 280 ; 15 juin 1926, p. 685 ; 15 août 1927, p. 61.

(3) Il n'y a pas lieu d'insister ici sur un certain nombre d'inexactitudes scientifiques de détail, sur lesquelles nous nous sommes mis facilement d'accord.

dans la formule commune $y = ax$, c'est le sens des lettres : il y a là un irrationnel, c'est-à-dire quelque chose qui ne peut être ramené à rien de plus simple (1).

Dans l'évolution de la pensée humaine, la part de l'irrationnel semble aller en diminuant, et Metz examine, de cet angle, le principe de Carnot et la relativité d'Einstein ; mais il s'est produit, dans ces derniers temps, un contretemps que personne ne pouvait prévoir et dont la philosophie meyersonienne tiendra compte sans difficulté : en approfondissant par la théorie des quanta la nature de l'atome, les physiciens se sont heurtés à un irrationnel fondamental, bien plus grave que ceux qu'on essayait de réduire, puisque nous sommes contraints à une conception *indéterministe* des mécanismes ultimes de la matière et du rayonnement...

Si je comprends bien l'irrationnel de Meyerson, je crois qu'on peut définir la métaphysique comme étant, à chaque époque, *l'ensemble des conjectures, des hypothèses invérifiables sur l'irrationnel* ; ainsi donc la métaphysique reculerait au fur et à mesure que la part de l'irrationnel se restreint. Cette extrapolation de la pensée de Meyerson me semble d'autant plus probable qu'à l'inverse de Bergson, il ne fait jamais allusion à *l'explication globale du monde* et que le mot « explication » est toujours employé par lui dans son sens scientifique, positif (2).

2° *Le concept de chose.* André Metz semble attacher une grande importance à la proposition meyersonienne : « La science exige le concept de chose ». J'avoue que l'intérêt de cette profession de foi m'échappe, et je ne suis pas sûr qu'il y ait là l'affirmation d'une vérité primordiale. Dans la mesure où la science exige le concept de chose, elle se met à la remorque du sens commun, grâce auquel l'homme

extériorise les sensations, c'est-à-dire les rapporte à des objets qu'il considère comme distincts de lui-même et distincts de la pensée (p. 29).

Mais, quelques lignes plus haut, s'inspirant du physicien allemand Max Planck, l'auteur du livre reconnaît que

(1) La relation elle-même, la perception sont aussi des irrationnels.

(2) La psychologie nous suggère qu'un besoin de certitudes totales sur l'origine dernière des choses n'est *pas* d'ordre intellectuel, mais est lié à une déficience du système nerveux (ceci dit pour préparer aux réserves qui vont suivre).

la science s'écarte de plus en plus des « considérations anthropomorphiques », elle vise à considérer des objets de plus en plus éloignés des impressions subjectives de l'observateur (p. 27-28).

N'en pourrait-on pas conclure que la science éliminera peut-être un jour le « concept de chose » parmi d'autres préventions du sens commun ? En tous cas, nous n'en sommes pas encore là ; j'accorderai volontiers au philosophe et à son disciple qu'il est infiniment plus commode de parler de *chose* que de « perception spatiotemporelle » et que, si les savants ont négligé l'idéalisme pour embrasser le réalisme simpliste de l'« homme de la rue », c'est sans doute parce qu'ils ne pouvaient faire autrement ; c'est aussi parce que le fond du débat échappe à la fois à leurs préoccupations et à leur compétence.

3° *Legalité ou causalité.* Le mot « légalité », introduit dans le vocabulaire philosophique par E. Meyerson, signifie que tous les phénomènes sont soumis à des lois, se produisent conformément à des lois (1). Lorsqu'on *se borne* à la légalité, on épouse le point de vue d'Auguste Comte, qu'Emile Meyerson ne porte pas dans son cœur, et André Metz peut-être encore moins : pour stigmatiser la position insoutenable prise, vis-à-vis de la science, par les catholiques les plus notoires (Pierre Duhem, Edouard Le Roy, Jacques Maritain), il ne trouve rien de mieux que de les comparer

aux positivistes les plus authentiques, qui se représentent la science comme un champ clos, ne permettant aucune vue sur la connaissance réelle des êtres (p. 23).

Certes, il faut proclamer hautement que le mysticisme sociolâtrique d'Auguste Comte l'a conduit à dépriser la puissance de l'intelligence humaine ; mais on ne doit pas non plus oublier qu'il a écrit (2) :

En étudiant les propriétés [des substances], nous sommes rationnellement autorisés à introduire envers [leur ultime structure] toutes les hypothèses qui pourront faciliter nos pensées, pourvu que ces artifices soient conformes à la nature des phénomènes correspondants.

(1) Je préfère dire : sont *interdépendants*. Emile Meyerson écrit encore : « La loi est une construction idéale qui exprime non pas ce qui se passe, mais ce qui se passerait si certaines conditions venaient à être réalisées. » D'ailleurs, depuis longtemps, Adrien Naville a posé la distinction entre sciences de lois et sciences de faits. De même, en logique, on oppose les jugements hypothétiques et les jugements catégoriques.

(2) *Système de politique positive*, I, p. 520 (édition de 1851).

Or la conception moléculaire remplit très bien cette double condition fondamentale dans toutes les spéculations inorganiques, et surtout en physique, où elle se lie spontanément à l'essor de l'esprit inductif et à l'ascendant de l'expérimentation,

et qu'il a par suite prévu et approuvé tous les développements de l'atomistique. Aussi ne me semble-t-il pas que Meyerson triomphe de Comte aussi facilement que Metz le déclare ; que le « causalisme » de Meyerson soit supérieur au « légalisme» de Comte ; que le « comment » doive céder le pas au « pourquoi » ; que le besoin de comprendre (d'expliquer) soit très différent du besoin de connaître, comprendre pouvant peut-être s'identifier avec « connaître mieux ».

a) L'explication n'est qu'une forme de la relation. Dire « un courant passe » (simple relation légale) lorsque nous constatons le déplacement d'une aiguille devant une graduation, ou dire « il y a des électrons qui vibrent de telle ou telle façon » (explication causale) lorsqu'un verre est bleu, ce sont au fond des affirmations du même ordre. En thermodynamique, au point de vue macroscopique (légalité), nous parlons de température et de pression ; en atomistique, au point de vue microscopique (causalité), nous parlons d'énergie cinétique et d'impulsion des molécules, mais les formules respectives ne diffèrent en rien. Il n'y a pas d'opposition profonde entre les relations purement descriptives et les relations dites explicatives ; ou plutôt les premières correspondent à des descriptions superficielles et incomplètes, les secondes à des descriptions plus épurées, moins anthropomorphiques, plus exactes : c'est ainsi que la thermodynamique étroitement macroscopique ne rend pas compte des fluctuations. On doit voir là — bien plus que dans un prétendu « besoin d'explication » inhérent à la nature humaine — la raison de l'importance des théories scientifiques.

b) La causalité est un cas particulier de la légalité : certes, les relations de succession sont les plus fréquentes ; mais il ne faudrait pas, pour cela, ignorer les relations de coexistence.

c) Si l'on voulait concilier les deux thèses opposées, on pourrait peut-être accorder à Meyerson que le savant part à la conquête de la causalité, mais aussi constater, avec Comte, qu'il ne découvre jamais que de la légalité (1).

(1) Le retentissant échec de la causalité dans l'atome (auquel nous faisons

Meyerson refuse d'accepter l'idée que l'homme, en créant la science, cherche seulement à prévoir pour agir, à dépenser son activité et à modifier la nature (1).

Mais je ne crois pas que cette position soit à l'abri de toute critique : à côté du besoin industriel (besoin dérivant de l'avidité), on ne peut guère, psychologiquement parlant, faire intervenir, dans ces circonstances, qu'un besoin esthétique (besoin dérivant de l'activité) ou *jeu*, dont les diverses variantes se rattachent à la motricité, à la mémoire, à l'imagination et au jugement, en prenant les noms de sport, d'érudition, d'art et de science. Déjà, Meyerson semble se désintéresser du besoin d'explication totale — et, alors, il a pleinement raison, puisque ce besoin n'est sans doute qu'un palliatif contre l'inquiétude ou l'anxiété d'ordre physiologique ; — mais le besoin d'explication (partielle) qu'il pose assez arbitrairement à la base de la science, pourrait fort bien provenir d'un excès de subjectivité, d'un abus de l'introspection, dont le savant doit par-dessus tout se garder.

Toujours soucieux de saisir la science telle qu'elle se fait, il n'a confiance que dans les passages proprement scientifiques, ceux où le savant se raconte lui-même sans songer à une profession de foi en quelque doctrine générale (p. 11).

D'accord. La philosophie de l'intelligence (l'épistémologie) devient en quelque sorte une *histoire naturelle de l'homo sapiens*, mais qui édifiera « l'histoire naturelle de l'épistémologiste » ? La réponse, pour moi, ne fait aucun doute : c'est le psychologue. Et, si l'explication est plus dans l'intention du savant que dans le résultat de son œuvre, les travaux d'un épistémologiste comme Meyerson ressortissent certainement de la psychologie affective.

Bien des lecteurs se demandent : *ou veut-il en venir ?* A cette question, la réponse est qu'il ne cherche pas à *en venir* quelque part (p. 202-203).

Emile Meyerson fait preuve ainsi de l'esprit scientifique du meilleur aloi : « en venir quelque part », c'est faire des concessions à des aspirations d'ordre affectif. Mais pourquoi André Metz croit-il utile d'ajouter, par une contradiction qui étonne :

allusion ci-dessus) et en général, mais à un moindre degré, le remplacement des relations causales par des relations statistiques en sont des exemples.

(1) Félicien Challaye, *loc. cit.*,

On ne peut que regretter que cet esprit si puissant ne s'applique pas à nous doter d'un système complet de métaphysique (p. 206).

Telles sont, du point de vue scientifique, quelques-unes des thèses essentielles de la philosophie d'Emile Meyerson, qu'André Metz dénomme un « causalisme » et où je vois plutôt un « rationalisme partiel », philosophie d'une parfaite probité, d'une grande souplesse et qui laisse la porte ouverte à tous les progrès ultérieurs : il était utile de faire connaissance avec un de nos plus grands philosophes et avec son principal interprète.

Mémento. — *L'Enseignement scientifique*, avril 1928. Une intéressante analyse, par Maurice Wéber, des « cahiers du redressement français », relatifs aux problèmes qui ont été examinés dans le Congrès de l'Organisation tenu en avril dernier : « Les relèvements de crédit que Georges Bruhat juge strictement indispensables tant pour les laboratoires d'enseignement que pour ceux de recherches, tant pour les augmentations de traitements que pour la création de postes nouveaux, s'élèveraient à environ 100 millions et porteraient le budget de l'enseignement supérieur à moins de 180 millions, somme notablement inférieure aux 228 millions que coûte encore, à l'époque de l'automobile, la seule nourriture des chevaux de notre cavalerie », abstraction faite du traitement des officiers qui les montent. Autre note comique (à un point de vue différent) : La Fédération des Associations de parents d'élèves « demande que l'enseignement se préoccupe moins de former l'intelligence, et davantage le caractère et la volonté » (1) ; confondant enseignement et éducation, elle rappelle ce député qui voulait que les express s'arrêtassent à toutes les gares... « Il ne faut pas faire appel au jugement des élèves, mais à leur mémoire (*sic*). Nous n'avons pas à craindre en France de trouver l'intelligence ni la finesse d'esprit en défaut » ; voire, dirait Picrochole : ce cénacle de Français moyens ne prêche guère... d'exemple. Ailleurs, on parle de morale « positive » dans le sens de morale religieuse, alors que « morale positive » signifie, pour tout le monde, morale uniquement basée sur la science (sur la psychologie et la sociologie). Moralité : pour cesser de rester « primaire » il ne suffit pas d'envoyer ses fils au lycée.

Chimie et Industrie recommande toute une série d'abréviations (pour les unités) dont une demi-douzaine sont ou fautives, ou franchement absurdes.

La Science et la Vie, juin 1928. Louis Houllevigue, professeur à

(1) La psychologie scientifique contemporaine démontre que la personnalité innée est extrêmement peu modifiable ; aussi les récriminations formulées reposent-elles sur des idées préconçues (omnipotence de l'éducation, efficacité de l'éducation en commun).

la Faculté des Sciences de Marseille, publie une intéressante étude sur « l'électricité victorieuse de la poussière ». Nous résumons en quelques pages, M. Karl K. Darrow et moi, « les progrès de la physique américaine dans ces dix dernières années » ; je m'efforce de faire comprendre, par ailleurs, l'intérêt des problèmes fondamentaux que se posent les mathématiques, en invoquant un grand nombre de cas concrets et fixant les idées par des figures et des graphiques, choisis parmi les plus simples.

MARCEL BOLL

SCIENCE SOCIALE

Yves Guyot : *La Science économique et ses lois inductives*, Alfred Costes. — G. H. Bousquet : *Vilfredo Pareto, sa vie et son œuvre*, Payot. — Le même : *Introduction à l'étude du Manuel de Pareto*, Giard — Lucien Deslinières : *Le Socialisme reconstructeur. Dans l'ornière marxiste. En France. En Russie. Pour en sortir*, France-édition. — Mémento.

La Science économique et ses lois inductives, d'Yves Guyot, a paru le jour même de la mort de son auteur. On comprendra donc que je parle un peu longuement de ce livre qui peut être considéré comme le résumé et la conclusion d'une longue vie de travail.

L'ouvrage classique d'Yves Guyot, *la Science économique* en un volume, a paru depuis longtemps dans la « Bibliothèque des Sciences contemporaines », mais l'auteur l'a constamment remanié, et cette nouvelle et sixième édition, qui aura deux tomes, est une refonte complète ; toute la partie relative à la monnaie, si importante à l'heure actuelle, a été rédigée l'an dernier, et la préface porte la date de novembre 1927. Yves Guyot aura donc eu la satisfaction de ne pas s'endormir, à 80 ans passés, sans avoir écrit pour son temps la synthèse économique de sa science.

Il y a, en effet, une science économique, n'en déplaise aux ignorants qui affectent d'en ricaner, et qui se venge étrangement de ses contempteurs. Que de fois a-t-on entendu dire que la guerre et l'après guerre avaient renversé toutes les lois, même celle de l'offre et de la demande ! Au contraire, ces dix dernières années ont donné raison, absolument sur tous les points, je ne dis certes pas à n'importe quel économiste, car beaucoup se réclament de ce nom qui, même professeurs d'économie politique dans des facultés de droit, ne devraient guère s'en parer, mais à la science économique, dont Yves Guyot était justement un des représentants autorisés. Sans doute on a abusé dans ce domaine des

affirmations, des prédictions, des théories et même des lois. Yves Guyot le dit lui-même dans sa préface : « Je n'ai pas hésité à rejeter la loi de Malthus, la théorie de la rente de Ricardo, la théorie quantitative de la monnaie, à supprimer la distinction entre la terre et les autres capitaux, etc., etc. » Mais c'est là justement œuvre de science, rectification et précision, et en démolissant les fausses lois, les économistes font œuvre scientifique.

Dans cet immense domaine de la science sociale dont l'économie politique n'est qu'une partie, il y a, comme partout ici-bas, des chercheurs désintéressés de la vérité, et des prôneurs passionnés de tels idéaux qui leur semblent les meilleurs ; et ceux-ci peuvent avoir droit à toutes les épithètes élogieuses, ils ne mériteront pas celle de savants, car le savant ne cherche que la vérité scientifique. Ce qu'il y a d'ailleurs de consolant ici, c'est que la science économique, qui poursuit le bien-être, n'est jamais en opposition avec les autres sciences qui poursuivent les autres biens, la médecine par exemple qui poursuit le bien physique, ou la morale qui poursuit le bien spirituel, alors que les divagations antiscientifiques des faux économistes qu'on appelle socialistes, au lieu d'engendrer tous ces biens moraux, physiques et sociaux, qu'ils se flattent de réaliser mieux que les autres, produisent exactement le contraire.

Les économistes constatent que partout où le mal social se produit, c'est par contrainte et en concluent que partout où il y aura liberté, le bien social se produira. Jusqu'ici, l'histoire, de tous les peuples civilisés a confirmé cette induction. Assurément il n'y a rien d'absolu ici-bas, et le bien ne sera jamais parfait, mais il se produira d'autant plus complètement que le jeu des forces économiques se produira plus librement. C'est (il est vrai) ce que nient les socialistes qui, attribuant à ce jeu libre ce qui est le résultat de la contrainte, veulent remplacer les contrats individuels par des arrangements d'autorité, mais jusqu'ici leurs tentatives dans tous les temps, dans tous les lieux et chez toutes les races humaines, n'ont donné que des résultats piteux ou désastreux. En sorte que le socialisme, tout compte fait, n'a fait que prouver l'identité de la misère et de la contre-science.

On ne peut qu'indiquer tout ceci. S'il fallait suivre l'auteur dans tous les domaines qu'il étudie, ce serait un livre aussi gros que le sien qui serait nécessaire. Il suffit de dire que, sur tous les

points sans exception, les inductions qu'il énonce sont scientifiques. Les deux tiers de ce premier volume sont consacrés à la monnaie et à ses problèmes actuels, stabilisation, revalorisation, déflation, etc. Il n'est pas besoin de dire qu'Yves Guyot, comme tous les gens honnêtes et sensés, est un ennemi de toute opération de faillite, patente ou larvée, et qu'il prêche le retour à l'or par la déflation ; tous nos hommes publics, et tous nos hommes privés aussi, devraient étudier ces fortes pages. On a lu si souvent d'inacceptables suggestions, signées même de financiers et de pseudo-économistes, qu'on se réjouira de voir enfin la saine et sûre doctrine exposée par un maître de la science. Aucun livre ne donne des jugements plus sûrs sur la politique financière actuelle des pays étrangers (Angleterre, Allemagne, Belgique, Italie) et sur ce que la nôtre devrait être ; j'espère que M. Poincaré en fera son livre de chevet.

Le seul reproche qu'on pourrait faire à Yves Guyot, c'est l'austérité de sa manière ; par rapport au sien, le style de Paul Leroy-Beaulieu était un miracle de grâce et de légèreté. Même dans ses ouvrages de polémique, comme *La Comédie socialiste* et *La Comédie protectionniste*, il est lourd. L'économie politique n'a eu qu'un grand jouteur, Bastiat, tandis que la contre-science a eu de brillants ou robustes athlètes comme Proudhon. C'est fâcheux, mais c'est le sort de bien d'autres doctrines. Les étincelants polémistes se trouvent presque toujours dans les partis extrêmes et extravagants ; la sagesse, comme la vérité, semble ne vouloir d'autres armes que les siennes, et la nudité loyale leur rend le combat inégal avec les bretteurs cuirassés de mensonges et armés de sophismes captieux.

§

Un autre grand économiste, Vilfredo Pareto, était mort il y a quelques années déjà. Celui-ci a trouvé un zélé propagandiste de ses idées en la personne de M. Bousquet, ancien secrétaire du contrôle des finances autrichiennes et maintenant professeur à la faculté de droit d'Alger. M. Bousquet, qui a déjà consacré plusieurs volumes à ce savant, vient de publier sur lui une plaquette chez Marcel Giard : **Introduction à l'étude du Manuel de Pareto**, et un gros ouvrage chez Payot : **Vilfredo Pareto, sa vie et son œuvre**, avec une bibliographie complète de ses ouvrages.

Pareto, en effet, a été un sociologue remarquable. Ingénieur de profession, il ne s'était mis qu'assez tard, à 40 ans passés, à l'étude de l'économie politique, et y avait apporté tout de suite des compétences variées de mathématicien et d'humaniste qui donnent à ses livres une note très particulière. Qu'on ajoute à ceci un esprit brillant, une lecture étendue, un style alerte, beaucoup d'indépendance d'esprit, un goût amusant pour les salacités tant anciennes que modernes, et l'on se rendra compte de la saveur inattendue de ses ouvrages et de la curiosité qu'ils ont éveillée dans le monde des économistes comme des lettrés.

Maintenant, ceci légitime-t-il les éloges enthousiastes de M. Bousquet, qui emploie à plusieurs reprises à son sujet les mots de génie et de chef-d'œuvre de l'esprit humain, je n'oserai, en vérité, aller jusque-là. Vilfredo Pareto a, sans doute, appliqué les mathématiques à l'étude des sciences économiques, mais en ceci il n'a fait que suivre la voie ouverte par Léon Walras, auquel il succéda dans sa chaire de l'université de Lausanne ; de plus on peut se demander si, comme Walras, il n'a pas exagéré cette application en bourrant certains de ses livres d'équations et de formules ; les sciences sociales sont des sciences de relativisme, de conjecture parfois, surtout de synthèse harmonieuse qui ne supportent pas toujours l'appareil algébrique ; Pascal dirait ici que l'esprit de géométrie peut y faire tort à l'esprit de finesse. Dans le domaine sociologique, spécialement, Pareto a été plus original dans le fond que dans la forme ; son disciple lui fait grand honneur d'avoir créé la théorie des dérivations et celle des résidus, et ces mots un peu obscurs peuvent faire tout d'abord illusion, mais quand on a appris que l'auteur entend par là tout simplement les erreurs et les préjugés, on se rend compte que ses vues, tout en étant très fines et très justes, ne constituent vraiment pas un renouvellement de la science sociale.

Il faut d'ailleurs louer Vilfredo Pareto d'avoir défendu la vérité scientifique, et de n'être jamais tombé dans le métafouillis socialiste. Il a toujours été très sévère pour tous ces charlatans, et c'est d'après lui que M. Bousquet dit que le socialisme est à la sociologie ce que l'astrologie est à l'astronomie. Il a, de même, attaqué assez vivement les protectionnistes, en bon élève de M. de Molinari qu'il avait été au début. Par certains côtés, il rappelle encore Gabriel Tarde et Gustave Le Bon dont il a l'originalité

d'esprit, l'indépendance de caractère et la variété de connaissances, et tout ceci n'est pas un mince éloge, mais ne permet pas d'affirmer que son œuvre « porte la marque du génie ». En insistant sur l'équilibre social, il ne fait que suivre Tarde, comme en résolvant les problèmes économiques par l'algèbre il n'avait fait qu'imiter Walras. Ce qui, à mon avis, fait le mérite indéniable de Vilfredo Pareto, c'est sa très curieuse personnalité littéraire et scientifique ; certains de ses livres dont j'ai rendu compte ici-même (15 septembre 1925) sont tout à fait amusants par l'imprévu des rapprochements, par la connaissance étonnante qu'il avait de tous les auteurs anciens et aussi par l'antipathie qu'il nourrissait pour les pédants et les puritains. Son petit livre *Le Mythe vertuiste et la littérature immorale* mériterait de rester dans les bibliothèques des lettrés amateurs de joyeusetés. En ceci, Vilfredo Pareto se montrait d'esprit gaulois, mais c'est qu'il était à moitié Français, étant né à Paris, d'une mère Française, ayant épousé une Française, et ayant presque toujours vécu soit en France soit dans la Suisse de langue française. Je suis donc loin de lui dénier toute valeur, et si je ne le tiens pas, comme M. Bousquet, pour un génie, je reconnais en lui un esprit personnel et curieux, très supérieur à la moyenne des économistes, même « distingués » et qui a toujours eu le mérite, ce qui fait honneur à sa sagesse et à sa loyauté, de ne pas patauger dans le socialisme en vue de se faire passer pour original ou profond.

Ayant parlé de deux économistes, je peux bien parler d'un socialiste pour terminer, d'autant que ce socialiste, M. Lucien Deslinières, a au moins le mérite de ne pas aller jusqu'au bolchévisme. Très crânement, il intitule son livre **Dans l'Ornière marxiste. En France, En Russie. Pour en sortir**. Mais ce cinquième volume du **Socialisme reconstructeur**, tel est le titre d'ensemble de la série, s'il prouve que les tentatives marxistes n'ont abouti jusqu'ici qu'à la ruine et à la tyrannie sanglante, n'établit nullement que les prochaines, même laissant Karl Marx de côté, donneront de bien heureux résultats. M. Deslinières, remplaçant la liberté, le travail et l'épargne par l'organisation servilisée du travail, n'aboutira lui aussi qu'à la restriction de la production, donc à la misère, et ses colonies socialistes

marocaines, s'il avait pu les réaliser, n'auraient pas mieux réussi que toutes les Icaries qui ont été tentées jusqu'ici. A ce propos, ces colonies n'ont pu être réalisées, nous dit-il, parce que les gouvernements, tant français que marocains, n'ont pas voulu lui avancer les capitaux nécessaires pour leur fondation ; mais n'est-ce pas la condamnation même de ce socialisme soi-disant reconstructeur que l'aveu qu'il ne peut s'établir que par l'apport d'un capital antisocialiste préalable ? C'est d'ailleurs ce qui se passe en Russie où, en dépit de matières premières immenses et d'une main-d'œuvre innombrable, les Soviets mendient lamentablement le capital étranger. Le million ou les millions que les contribuables métropolitains ou chérifiens auraient versés entre les mains de M. Deslinières auraient été inutilement gaspillés, et ce n'était vraiment pas la peine d'entamer l'expérience. L'auteur «au seuil de sa soixante-dixième année et d'une santé chancelante», regardant mélancoliquement la stérilité de ses efforts, devrait vraiment en conclure qu'il a fait fausse route, que toutes les organisations imposées sont mauvaises, et que le seul moyen d'améliorer le sort matériel des hommes est de les laisser travailler à leur gré sans décourager ceux qui veulent travailler le plus possible. Liberté, travail, propriété et épargne, voilà le quadrilatère que tous les ignorants ou charlatans, même bien intentionnés, ne forceront jamais.

Mémento — Pierre de Pressac (Trygée) : *Les Forces historiques de la France. La tradition dans l'orientation politique des provinces* ; Hachette. Voici un livre qui représente un énorme travail et qui, au lendemain des élections, verra son intérêt accru. Les prochains candidats le feuilletteront fiévreusement, et les historiens ou sociologues le consulteront attentivement. Il mériterait mieux certes que cette simple notule, mais à l'apprécier dignement, que de pages ne faudrait-il pas ! Du moins, qu'il soit signalé à tous les chercheurs et travailleurs de « géographie humaine », comme aime à dire M. Jean Brunhes, le préfacier — Bernard Lavergne : *Les Régies coopératives*, Alcan. J'ai déjà rendu compte ici (janvier 1927) du très important et très remarquable ouvrage *L'Ordre coopératif*, du savant professeur à la faculté de droit de Lille. Ce nouveau livre est un extrait plus maniable de son énorme volume, et en contient la partie essentielle ; comme le prix en est naturellement plus faible, il faut espérer qu'il sera lu par beaucoup ; je n'ai d'ailleurs rien à modifier aux éloges et réserves d'ensemble que je faisais ; les économistes libéraux, qui sont les seuls vrais économis-

es, ne peuvent qu'être favorables à la coopération, et je ne me rappelle pas avoir lu les sarcasmes acérés que Paul Leroy-Beaulieu aurait écochés contre elle, mais ils ont le droit de dresser l'oreille quand la oopération cesse d'être libre. — Paul Perrin : *Représentation professionnelle et socialisme,* Delpeuch. Ce sont deux choses différentes et ans rapports entre elles. La représentation professionnelle est très approuvable quand il s'agit d'organiser des chambres consultatives, et très ritiquable s'il agissait d'en faire de législatives ; c'est d'ailleurs un etit jeu de société, très amusant les jours de pluie, que de savoir comment organiser un Sénat professionnel ou un Conseil national économique. Quant au socialisme, on sait ce que les économistes en pensent. ustement à propos de ces assemblées professionnelles, M. Léon Blum e veut pas que le Conseil national économique soit « composé d'une açon telle que les courants contraires s'y compensent et s'y neutralisent » ; ette exigence n'est pas surprenante ; tout bon marxiste veut que son ourant à lui domine tous les autres. — Emilien Tauriac : *Le Catéchisme du Peuple,* Ferat, Bordeaux. Livre plein de sagesse et d'ironie t que beaucoup devraient lire, surtout les socialistes et communistes qui sont, électoralement parlant du moins, au nombre de plus de deux nillions chez nous ! Mais, hélas, ni l'ironie ni la sagesse ne peuvent riompher de l'envie et de la haine, servies par l'ignorance et le charlaanisme. Le dernier chapitre du livre, *Voyage à Gribouillopolis,* est rès amusant ; caricature sans doute, mais mieux vaut de ris que de armes écrire, et le modèle russe n'est pas amusant du tout. Les mots « régime animalisant », dont se sert l'auteur pour résumer la gribouillocratie, sont très justes. — Kou-Houg-Ming et Francis Borrey : *Le Catéchisme de Confucius,* Rivière. On ne voit pas très bien pourquoi M. Borrey a dédié son livre aux mânes de George Sorel, qui était aux antipodes l'esprit de Confucius, mais le livre lui-même est tout à fait remarquable. M. Borrey a longtemps habité la Chine et il a connu des mandarins qui ont disserté finement avec lui sur les civilisations comparées d'extrême-Orient et d'extrême-Occident (il faudra bien créer ce mot d'extrême-Occident, depuis que la moitié slave de l'Europe se désoccidentalise), et les mots qu'il met dans la bouche de Kou-Houg-Ming sont bien curieux : « Si Christus eût vécu du temps de Confucius, celui-ci aurait dit de lui ce qu'il répéta souvent de Lao-tzeu : « Je sais que les poissons nagent, que les oiseaux volent, mais le pouvoir du dragon (Lao tzeu), je ne puis le mesurer ; qu'il éclaire donc mon nouveau Tao, Tao de la Loi suprême de raison et le bon sens, de charité et d'amour ». — Raymond Offner : *De Jésus-Christ à Karl Marx,* Figuière. Il ne s'agit dans ce petit livre ni d'une comparaison méthodique ni d'un rapprochement historique ; ce sont deux conférences éducatives écrites en style oratoire : « Toi dont je suis le fils, peuple chéri, etc. » et d'ailleurs

sans valeur aucune. — Pasteur Noël Vesper : *Ordre et Tradition, Chritianisme ou Démocratie,* Janard, Lausanne. Encore une conférence, prononcé en plusieurs lieux de Suisse et d'Alsace, mais autrement sérieuse que les précédentes. L'auteur s'efforce d'établir que les principes démocratiques modernes ne sont qu'une corruption des principes chrétiens, dont ils constituent par conséquent la négation. L'idée est intéressante, mais la démocratie est-elle fatalement athéocratique ? On pourrait en dire autant de l'autocratie et de l'oligocratie. Quand donc nous débarrasserons-nous du pur verbalisme ?

HENRI MAZEL.

LES REVUES

Notre temps : MM. Marcel et André Boll, les arts, la technique, le génie et la confusion. — *Revue des Deux Mondes* : François de Curel ; un souvenir de M. René Doumic. — *Transit* : quelques lignes d'un roman de M. A. Tréguière ; une fantaisie de M. Fonbeure. — Naissance : *Poésie pure* : MM. de Cours et Charles Cousin. — Mémento.

MM. Marcel et André Boll ont écrit sous ce titre : « L'art et notre temps », trois essais publiés en mars, avril et mai, par **Notre temps**, l'une des plus attrayantes d'entre les jeunes revues. Ils dissertent successivement de « la Psychologie de l'artiste », de « la Nature de l'œuvre d'art », de « l'Art de notre Temps ». Ils dépeignent « le créateur de Génie », « le créateur de Talent » et définissent Génie et Talent.

Le premier, « qu'on appellera de préférence *artiste-né* » est « à la fois cyclothymique et hyperémotif », nous assurent MM Marcel et André Boll. Très sagement, ils émettent : « Il n'y a jamais eu d'art sans technique ». Ils traitent de tous les arts, non sans une belle témérité, et tiennent pour des « œuvres ratées », dans l'œuvre de Beethoven, « le *Septuor* et la plupart des *Sonates pour piano et violon* ».

Ils citent cette opinion commerciale, sans en nommer l'auteur : « avant Utrillo, certains aspects de la banlieue de Paris n'avaient aucun sens artistique ». Mais, ceci est de leur bonne encre : « on ne peut que sourire quand Remy de Gourmont proclame sentencieusement : l'amour ôté, il n'y a plus d'art ».

Ici, nous pouvons le dire à des cadets, ce n'est pas du tout sur un ton de sentence que Remy de Gourmont propose ce paradoxe. Ce grand curieux des œuvres et des êtres était d'humeur mobile. L'ironie est chez lui d'une rare qualité. Et nous gagerions que cette ironie se fût exercée à propos de cette conclusion de nos au-

teurs à un chapitre relatif « au sujet en art et aux profanes » :

On voit nettement que ce n'est donc pas dans la violence de l'émotion éprouvée qu'il faut chercher l'unique critère de la beauté, puisqu'on la retrouve aussi bien suscitée chez les gens sans grande culture (pauvres esthètes non éduqués !) que provoquée par des œuvres médiocres. S'il n'y a pas d'œuvre d'art sans émotion, il n'y en a pas non plus sans technique : le beau est donc bien l'interprétation, la stylisation de l'émouvant. L'admiration résulte de la compréhension de la technique de l'artiste créateur et parfois de l'imagination d'une technique, là où les hasards de la nature et de l'industrie ont réalisé une beauté approximative.

MM. Marcel et André Boll, constatant que la poésie « se rapproche de la musique », expriment ce regret : « Elle [la poésie] opère malheureusement sur des mots et non sur des sons ». Ce qu'ils expliquent : « même prévenus d'avance, le poète et son lecteur risquent d'être dupes de la magie des phrases et d'accorder une valeur objective aux affirmations qu'elles contiennent ». On doute que M. l'abbé Bremond se soit jamais aventuré aussi loin.

Nos jeunes confrères résument leurs remarques, abondamment bariolées de citations, d'un « Epilogue » divisé par versets sur deux colonnes et présentés ainsi :

POUR L'ESTHÉTICIEN :

I. — L'esthétique est une science, s'appuyant principalement sur la psychologie (et sur la sociologie accessoirement).

POUR L'ESTHÈTE :

I. — Il n'y a pas, il ne peut y avoir, il n'y aura jamais de *science* du beau. Seuls, les artistes ont le droit de parler de leur art. L'art aux artistes ! L'esthéticien, voilà l'ennemi !

Il y a quatorze versets doubles répartis de la sorte.

VII. — Le beau, dans toutes ses modalités, est la stylisation, toujours conventionnelle, de l'émouvant ; son antonyme est le « raté » et non le laid).

VII. — Toute œuvre conçue avec foi, créée avec sincérité, est vivante, forcément belle. L'amour ôté, il n'y a plus d'art.

On s'étonne un peu de retrouver ci-dessus, à droite, après une affirmation toute gratuite, une affirmation de Remy de Gourmont que MM. Boll lui empruntent sans le dire, quand, précédemment, ils invitaient à en sourire.

Enfin, notons le verset XIII :

XIII. — Si l'art réside surtout dans la technique, il progresse, mais ses progrès nous rendent plus exigeants. Par ailleurs, il est bien évident que nous ne sommes pas devenus plus sensibles que les anciens Grecs, ni dans l'enthousiasme, ni dans l'angoisse.

XIII. — Tout artiste réellement original doit faire fi de toute érudition : loin des hommes, replié sur lui-même, de son génie inspiré jaillira sûrement un chef-d'œuvre.

Cependant, plus haut, MM. Boll affirmaient : « Il n'y a jamais eu d'art sans technique ». Si « l'artiste réellement original doit faire fi de toute technique » pour que son « génie inspiré » produise « sûrement un chef-d'œuvre » — quand MM. Marcel et André Boll se trompent-ils ? Ou bien, devons nous déduire de la contradiction, si elle est volontaire, que : *l'art ôté, il y a chef-d'œuvre* ?

§

D'un article de M. René Doumic, sur « François de Curel », dans la **Revue des Deux Mondes** (15 mai) :

Sa soudaine, sa brusque apparition sur la scène française a été pour les hommes de ma génération une des grandes émotions de la vie littéraire. Le souvenir leur en apparaît, à travers les années, comme d'un éblouissement. Un hasard m'avait valu la bonne fortune de voir se lever son étoile. Critique dramatique au *Moniteur universel*, j'y avais un charmant camarade, d'esprit très cultivé, de goût très sûr, Charles Waternau. Il me parla avec enthousiasme d'un de ses amis, gentilhomme campagnard, grand chasseur devant l'Éternel, coupable de deux médiocres romans, et qui gardait dans ses tiroirs tout un lot de pièces de théâtre de la plus belle venue ; mais sans doute ne verraient-elles jamais les feux de la rampe, le vicomte François de Curel n'ayant aucunes relations dans le monde des théâtres et, au surplus, n'étant pas d'humeur à faire antichambre dans les cabinets directoriaux. Il me fit lire en manuscrit quelques-unes de ces pièces. Je ne pus que joindre mon applaudissement au sien. Sans accès moi-même auprès des directeurs parisiens, je ne partageais que trop les craintes de Waternau : leur nouveauté même désignait les pièces de son ami pour le répertoire du « théâtre impossible ».

Or, c'était le temps où le Théâtre libre venait de s'imposer à l'attention de la critique. Son fondateur était à l'affût de toutes les nouveautés et ne s'effrayait d'aucune hardiesse. Il osa ce qu'aucun autre directeur de théâtre n'aurait osé. C'est son honneur d'avoir mis à la scène

les premières pièces de François de Curel, et de les avoir présentées au public avec une ardeur de conviction et une foi qui ont puissamment contribué à leur succès. Nous devons à M. Antoine la carrière dramatique de François de Curel : on ne saurait trop l'en remercier.

...Ce furent des soirées inoubliables. Il faut avoir respiré l'atmosphère de ces représentations triomphales, entendu cette chose si rare : les propos enthousiastes qui s'échangeaient dans les couloirs, où passait, un rire narquois dans sa barbe courte, un spectateur de mine rustique en qui nul ne soupçonnait l'auteur de l'œuvre qu'on acclamait.

§

Transit (n° 2, du 31 mars) révèle un romancier, M. Armand Tréguière, qui intitule son œuvre : « Tristan, Juliette et Méphisto ». La première partie s'achève sur ces lignes :

Un, deux, trois docteurs tout noirs sont venus (dernier luxe) et ont hoché la tête. Juliette a dit : « Je ne veux pas mourir. » Ses amis d'un même demi-tour ont avalé d'énormes larmes.

16 décembre. Le cadran, les bras ballants, halète. Six heures vingt.

Les docteurs noirs ne sont plus revenus. Ils ont abandonné Juliette et cependant Juliette éburnéenne est morte en murmurant d'une voix pâle : « Méphisto, Tristan, mes amis ».

Le recto du feuillet suivant est occupé par cette fantaisie de M. Maurice Fonbeure qui ressemble à tant, tant, de vieilles scies de café-concert :

A MES ENFANTS QUE J'AURAI

Mon enfant est pâle et maigre, il a un petit appétit, — petit appétit — petit appétit — petit à petit l'oiseau fait son nid.

Fait son nid dans les murailles, les forêts et les buissons — Et les nids des papillons, où sont-ils, où sont ils donc — où sont-ils donc tonton, les nids des papillons ?

Les papillons ont des pattes, pattes, pattes — On les voit pas quand ils volent — Quand ils volent, ils se brossent, il en pleut du pollen d'or — Dors, mon ange, dors, mon ange, dors, oui dors, mon bel alcindor.

« Je mourrai dans la purée, » disait, la pomme de terre, mais sa mort est frite et c'est très bien fait pour une orgueilleuse.

Poudre d'or, d'or, dors, dors dans ton dortoir — Une lune est sur ma maison — Une l'une, c'est deux lunes, c'est la trahison du ciel — Ciel ! « Des guêpes sont des panthères » — Les abeilles ne touchent terre que sur vos rives, ô fleuves du miel.

Poudre d'or, d'or, dors, dors dans ton tiroir.

§

Naissance :

Poésie pure, « revue littéraire paraissant trimestriellement », porte au fronton de sa couverture ces deux dates : 1928-1930. Ses directeurs sont MM. Jean de Cours et Charles Cousin. Ils auront pour « collaborateurs principaux » : MM. l'abbé H. Bremond, E. Dermenghen, A. Orliac, R. de Souza et F. Vielé-Griffin.

Adresse : 31 *bis*, rue Guillaume-Tell, Paris, 17ᵉ.

M. de Cours, traitant du « Sens du Poème », déclare entre autres vérités discutables :

Loin de moi la pensée de nier qu'il existe des poèmes obscurs et des poèmes difficiles. Je poserai néanmoins qu'ils ne sont jamais difficiles à comprendre, parce que le poème ne demande pas à être compris.

Alors, pourquoi un essai sur « Le sens du poème » ?

M. de Cours y énonce d'excellentes idées cependant, d'un critique très averti que l'on approuvera sans réserve d'écrire : « il y a poésie pure aussitôt qu'il y a poésie vraie », et d'appeler Racine « le vrai poète ».

L'article de M. Charles Cousin : « Prière et Poésie et le mystère poétique selon Lamennais », respire l'intelligence. Il s'accorde avec Baudelaire pour définir le principe de la poésie « l'aspiration humaine vers une beauté supérieure ». Il admet que *Salammbô* soit un poème. Il condamne la « musicalité forcenée » quand elle parvient à « tarir la vie » dans une œuvre. Toutefois, il invite à « comprendre que le poème est un chant, non pas un traité rationnel », et qu' « il est plus près de la symphonie que de la prose ». Cependant, la prose de Flaubert est un poème, celle de la *Tentation* et celle d'*Un cœur simple* aussi bien ?

M. Cousin aboutit à cette conclusion :

La jeunesse, au début du XIXᵉ siècle, fut animée d'un beau zèle mystique. Un fier idéalisme monta, comme une sève généreuse : Dieu régna sur la poésie. Ce fut le triomphe du sublime dans la simplicité.

Mais la conquête totale sous le signe de la Beauté n'a été achevée que par le Symbolisme. *Conquête morale*, comme dit M. Vielé-Griffin. Le poète est libre et n'a d'autre discipline que celle de son génie.

Nous ne laisserons pas entamer cette conquête morale au profit de la soi-disant Raison.

Mémento. — *La Revue mondiale* (15 mai) peut se flatter d'avoir pu-

blié le poème en prose le plus bref qui ait été écrit encore. Il est de M. Max Jacob. Le voici, *in extenso*, écrasé sous ce titre :

PETIT POÈME EN PROSE

Le feu qui ronfle a prononcé une parole d'étonnement ou de douleur.

Le Mail (avril) est un hommage à M. Max Jacob. M. Saint-Pol-Roux y concourt par une fort belle « Complainte de Morvan le Gaëlique » qu'il termine par cette apostrophe et signe de l'émouvante façon que l'on va voir :

Homme de ciel et diable ancien, ô mon doux frère solitaire, Max Jacob, plane à jamais dessus les bonshommes de terre, auprès du pigeon blanc qui porte en roucoulant un bout d'herbe en son bec, — chance et bonheur avec !

LE SOLITAIRE A BARBE BLANCHE.

Poésie (avril) donne un portrait et un autographe de Charles Nodier avec un choix de poèmes où la lune, la nuit, l'automne, le sommeil sont les principaux motifs de l'inspiration.

Sur six poèmes primés à la suite d'un « concours des écrivains de province » invités à « chanter un fleuve », trois sont œuvres féminines. La justice fait encore loi au Parnasse.

Mlle ou Mme Alice Héliodore, qui célèbre Dijon dans un sonnet, n'hésite pas à écrire, sur le mode de la cantate :

Le passé, ce trésor profond, porte ton sceau.
Mais le génie humain, encore, pour berceau,
Te choisit, généreuse et franche capitale.

Et, hardiment, du haut de l'antique donjon
A tes enfants, si forts en leur fierté natale,
Tu montres l'avenir... leur domaine, ô Dijon !

Revue hebdomadaire (3 mai) : « Taine », par MM. D. Halévy et Ch. G. Amiot. — « Le roman de Genji », par Mme Kikou Yamata, et deux épisodes de ce roman. — Lettres inédites de Mozart.

Les Facettes (avril) : poèmes de M. André Berry.

Les Cahiers de la République des Lettres (avril) sont consacrés aux « Colonies ».

La Nouvelle Revue (15 mai) : « La doctrine fasciste », par M. Alfred Mortier, d'après deux ouvrages italiens.

Etudes (5 mai) : « Marie Noël », par Mme Henriette Charasson. — « La carrière du président Calles », par M. Paul Dudon.

La Revue nouvelle (mars) nous offre ce régal, par les bons soins de M. Henry Michaux :

MORT D'UN PAGE

Eborni, tuni est déjà plus figni que fagnat
.... petite chose et qui se meurt.
Alogoll ! Alopertuis ! Allogol ! au secours je vous prie...

Il est une druine, fruine, sen sen lom
Il est une luine, suine, sen sen lom
... petite chose et qui se meurt.
Mais c'est aussi droit, ne, phantaron
que chevalcrie ou cardinal de France.

La Revue Européenne (mai) : « Le petit cahier de Mireille », par M. Blaise Cendrars. — « La Fayette », par M. J. Delteil. — « Le tour du monde », par M. Massimo Bontempelli.

La muse française (10 mai) : des poèmes et « L'Epigramme », par M. Maurice Allem.

La Grande Revue (avril) : Enquête de M. Guy Crouzet sur « L'Intelligence et les Partis ».

La Revue de France (15 mai) : De M. Bouchardon : « Le mystère du parc de Jeufosse ». — « Abraham Fabert, soldat et politique », par M. Jacques Humbert.

Revue bleue (5 mai) : « Impressions d'Espagne » de Mme Marcelle Tinayre. — « Sur Proudhon », par M. Lucien Maury.

Le Crapouillet (mai) : « Le salon des Tuileries », par M. L.-L. Martin.

Revue Universelle (15 mai) : « Théodore Aubanel », par M. Charles Maurras. — « Huit jours en Hollande », par Mme Jeanne Raunay.

L'Alsace française (13 mai) : « Le procès de Colmar ».

Le Monde nouveau (15 mai) : Poèmes d'Alexandre Blok. — M J.-J. Bernard : « La rénovation théâtrale en France ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les livres. (*le Temps* des 3 mai, 10 mai et 17 mai). — Passez à la caisse (*Paris-Midi*, 26 mai). — L'Esprit des Livres (*Nouvelles Littéraires*, 12 mai). — Mémento.

Il vient d'arriver à M. Julien Benda, qui s'indigna si fort de la « *trahison des clercs* », une bien fâcheuse aventure. Pour montrer, sans doute, comment doit procéder le « clerc » qui dédaigne de trahir, M. Benda a commis une sorte d'étude intitulée *Properce et les amants de Tibur*, toute farcie de « haute » érudition et abondamment truffée de vers latins. Il semble que M. Benda ait fait un pas de clerc, car son petit livre lui a valu de recevoir de la part de M. Paul Souday une correction aussi sévère que méritée.

Qu'on en juge.

Le 3 mai, M. Souday consacre son feuilleton à l'ouvrage de M. Benda, et le termine par quelques lignes qu'on trouvera

reproduites ci-dessous dans la réponse de M. Benda, que publia le **Temps** du 10 mai.

Laissons maintenant la parole à M. Souday :

J'ai reçu, écrit-il, la lettre suivante :

5 mai 1928.

Mon cher ami,

A la fin de l'article que vous voulez bien consacrer à mon *Properce*, vous écrivez :

« M. Julien Benda a la manie de beaucoup citer, en français, en latin et en grec sans jamais donner ses références. Mais il n'est pas obligatoire de se reporter au texte pour apercevoir des bévues dans ses citations grecques et latines. Pauvre Properce! Que de vers faux M. Benda lui prête, dont il était bien incapable ! Et il y en a trop pour qu'on puisse croire à de simples coquilles. Evidemment, M. Benda n'a pas fait de vers latins au collège, et il n'a pas la prosodie latine dans l'oreille. »

Vous dirai-je que j'eusse aimé connaître, ne fût-ce que pour les réparer, une ou deux de ces bévues, si fortes que vous n'aviez pas même à recourir aux textes pour les montrer ? J'ajoute que je suis un peu surpris, quand j'écris par exemple, que Lycophron parle ainsi au début de sa *Cassandre*, Quintilien au huitième livre de son traité, Aulu-Gelle au treizième de ses *Nuits attiques*, d'apprendre que je ne donne jamais de références. Dois-je dire que je tiens à votre disposition celles que je n'ai pas inscrites et dont vous pourriez, quoi qu'il vous ait semblé tout d'abord, avoir besoin pour m'éclairer ?

Pour ce qui est des vers faux, dont, dites-vous, mon livre foisonne, tout le soin que je mets depuis vingt-quatre heures à les rechercher n'en a pu trouver que deux : page 136, *cortibus* au lieu de *corticibus* ; page 123, *candida Nesæ, cærulea Cymothe* au lieu de *candida Nesæ, cærula Cymothoe*. Je pousserai même la contrition jusqu'à me reprocher d'avoir écrit Amphiaraus par un tréma et pu faire croire que je donnais pour un vers : *Musæ states, sole rubente*. Mais ici Dieu lui-même doit trouver que j'exagère. Quant aux autres vers faux — et si nombreux — que vous déplorez, j'avoue que je ne les vois pas. Au surplus, il faudra, pour ceux-là, vous en prendre aux éditeurs de *Properce*, d'après lesquels je les ai transcrits!

J'aime vous voir dire que je n'ai pas fait de vers latins au collège. Vous me croyez moins vieux que je suis. En vérité, je ne suis de la dernière génération à qui les programmes permirent cet aimable jeu, dont je ne me tirai pas trop mal. C'est peut-être vous, heureux Benjamin, qui n'en avez pas fait. Mais cela ne vous empêche pas d'avoir « la prosodie latine dans l'oreille », au point de percevoir des erreurs de métrique dont les surlatinistes qui ont édité *Properce* n'avaient pas pris conscience. Allons, décidément les programmes ne sont rien ; le tout est d'être doué.

Cordialement vôtre.

JULIEN BENDA

M. Julien Benda, en effet, a donné trois références, dont l'une était des moins nécessaires. Ce qui nous reste de Lycophron est si peu de chose qu'il suffit de le nommer, si l'on veut, pour permettre aux curieux de retrouver facilement le passage. A propos de Lycophron, je regrette

surtout que M. Benda lui compare des poètes comme Mallarmé et Valéry qui lui sont très supérieurs. (Précisons ! Pour Valéry, M. Benda déclare, à la vérité, le rapprochement « insoutenable », mais il l'avoue « bien tentant ». Pour Mallarmé, il ne fait aucune réserve. Et c'est très injuste.) On trouverait même dans le volume de M. Benda une ou deux autres références dont il oublie modestement de se vanter. Mais il en faudrait des douzaines dans ce livre farci de citations. Souvent, il ne nomme même pas l'auteur qu'il cite. Lorsqu'il met en épigraphe cet hémistiche :

...et tiens-toi plus tranquille !

on sait que c'est du Baudelaire, et l'on reconnaît aussi facilement quelques célèbres vers de Corneille, dans *Psyché*. D'autres fois, on cherche et l'on s'irrite. On n'est pas obligé de savoir tout par cœur. Je ne serais pas fâché que M. Benda nous eût dit de qui sont ces deux-ci :

Là repose, en Tibur, la précieuse Cynthie ;
Par sa cendre, Anio ta rive est ennoblie.

Car le premier est faux, d'après l'usage courant, qui détache l'*i* de *pré-ci-euse*, et j'aimerais à savoir si M. Benda cite inexactement, ou si quelque vieux poète s'est passé cette forte licence. Il arrive aussi à M. Benda de procéder par réticences, allusions et périphrases académiques. Cette manie de poser des devinettes et de pousser des colles est insupportable. On lit un ouvrage sérieux pour s'instruire, non pour subir un examen ni jouer aux petit jeux innocents.

Venons aux vers faux. M. Benda en avoue deux, ce qui serait déjà trop. Dans l'un, *cortibus*, pour *corticibus*, faisait en outre, un contresens, ou non-sens, car ce n'était évidemment pas dans les basses-cours, mais sur l'écorce des arbres, comme dans le ravissant *Chiffre d'amour* de Fragonard, que Properce inscrivait le nom de Cynthie.

Je n'avais pas donné ici d'exemples, craignant l'aspect de pédanterie, et pensant que M. Benda retrouverait aisément ces fautes de quantité, pour les corriger dans la prochaine édition. Puisqu'il l'exige, en voici quelques-unes, outre celles qu'il reconnaît et que j'avais naturellement remarquées. Il écrit (page 65) : «... *Fana peccatis plurima causa...*» *Fana peccatis* ne peut entrer dans un vers. J'ai supposé tout de suite qu'il fallait *Fanaque*. Mais je n'en ai pas eu la certitude sans peine, car M. Benda cite ces mots dans un paragraphe sur l'élégie des thermes de Baies (I, 11), et c'est dans la dix-neuvième élégie du deuxième livre que Properce a écrit fort correctement :

Fanaque peccatis plurima causa tuis,

Elle allait au temple pour se faire voir, coqueter et mugueter. Déjà !... Page 137, M. Benda donne :

Tu mihi sola domus, Cynthia, sola parentes.

Or, *tu mihi sola domus*, c'est un commencement de pentamètre ; *Cynthia sola parentes*, une fin d'hextamètre. La leçon de M. Benda défie l'une et l'autre hypothèse. Cela ne se peut scander d'aucune façon. Y avait-il une syllabe de trop ou en manquait-il une ? C'est un hexamètre, parfaitement sur ses pieds dans Properce (élégie déjà citée, I, 11) :

Tu mihi sola domus, tu, *Cynthia, sola parentes.*

M. Benda avait laissé tomber le second *tu*. Il n'a pas mieux traité Virgile, à qui il attribue ces deux vers :

Tres quoque Treicios Boreæ de gente suprema,
Et tris, quoque Idas pater, et patria Ismara mittit.

Le second vers est faux, parce que l'*o* de *quoque* est bref. Il est, en outre, obscur, et par surcroît peu élégant, par cette répétition de mots. Cela fait beaucoup de défaillances pour un vers de Virgile. J'avais tout de suite conjecturé qu'au lieu du second *quoque* il fallait *quos*. Heureusement, par grand hasard, M. Benda indique qu'il a tiré ce passage du dixième livre (de l'*Enéide*). Tout va bien ! Ce sont les vers 350-351. Dans mon exemplaire, je vois au premier *Threicios*, au lieu de *Treicios* (Thraces), ce qui n'a pas d'importance, mais ce qui en a, c'est que voici le second :

Et tres, quos *Idas pater et patria Ismara mittit.*

Ma conjecture était bonne. Elle pouvait ne pas l'être; mais le certain, c'est que Virgile n'estropie pas les vers. Enfin, pourquoi (page 164) M. Benda impose-t-il l'aspect typographique d'un vers à la phrase suivante, rédigée, dit-il, par un érudit de la Renaissance, mais qu'il se garde bien de nommer :

Propertium qui non amat, eum Musae non amant.

Cela m'a tout l'air de simple prose. M. Benda aime Properce, et je l'en approuve, mais pour être pleinement aimé des muses, il faut encore respecter la prosodie. Lorsqu'il cite Homère en grec, M. Benda n'altère pas celle du viel aède, mais quelle étrange accentuation ! Il fait oxyton la particule τε, qui devrait au moins être baryton dans l'intérieur d'une phrase, mais qui est enclitique et ne prend aucun accent, ni aigu ni grave. Et il n'accorde aucun esprit à ἠέ, qui en prend un doux.

Je félicite M. Benda d'avoir fait des vers latins. J'en ai fait aussi, mais dans une institution privée, et non point au lycée, où ils étaient déjà supprimés lorsque j'y suis entré, dans la classe de seconde. Du temps que j'en faisais, mes condisciples et moi, nous guettions sur les copies corrigées le fatal *v. f.*, trop souvent inscrit en marge, et que nous traduisions avec l'espièglerie de notre âge par : « Vous vous f... de moi ! » On n'en soupçonnera pas M. Benda, mais je lui confesse

que depuis cette époque, hélas ! bien lointaine, les vers faux m'infligent une espèce de choc tout à fait désagréable. Je m'excuse néanmoins d'avoir tant insisté, mais c'est lui qui l'a voulu. Je ne prétends, d'ailleurs, aucunement au titre de surlatiniste ni de reviseur des éditions classiques. Je n'ai pas trouvé une seule faute dans la très courante édition Garnier des poésies de Properce, que mon ami M. Julien Benda a simplement mal lues. Ses erreurs de métrique sont bien à lui.

Le *Temps* du 17 mai enregistre une nouvelle lettre de M. Benda, suivie d'une verte réplique de M. Paul Souday :

J'ai reçu la nouvelle lettre que voici :

Mon cher ami,

Rien que deux mots et je me tais.

Dans *Fanaque peccatis plurima causa tuis*, je croyais pouvoir faire tomber le *que* (qui déroute si je ne donne pas ce qui précède), dès l'instant que je citais le reproche de Properce en cours de texte, à titre d'indication sur son caractère, non en tant que vers. Toutefois on peut discuter.

Dans *Tu mihi sola domus, tu, Cynthia sola parentes*, je suis sans excuse de n'avoir pas vu, ni en corrigeant mes épreuves ni en relisant mon livre sous votre aiguillon, l'omission du second *tu*. Sur une trentaine de vers que j'ai cités de Properce, je croyais devoir déplorer deux incorrections ; il faut que je me résigne ; il y en a trois. J'ose croire que l'une au moins ne me sera comptée. même par vous, que comme un lapsus ; car vous ne pensez pas que j'aie laissé imprimer sciemment *cortibus* pour *corticibus*, en me figurant que Properce poussait le ressentiment contre Cynthie jusqu'à inscrire son nom sur les murs des basses-cours.

Quant aux deux vers de Virgile, je les ai trancrits tels qu'ils sont cités par Aulu-Gelle, dans le long passage que j'ai donné de cet auteur selon l'édition Garnier (tome II, p. 164). Je n'avais pas vu que, dans le second vers, les vieux universitaires qui ont fait cette édition ont laissé passer une brève où il fallait une longue ; mais vous, dont la sensibilité en ces matières fait en toute sincérité mon admiration, vous l'avez vu. Convenez toutefois que la paternité du vers faux ne m'appartient pas.

Cordialement vôtre. JULIEN BENDA

Mon ami M. Benda n'abuse-t-il pas un peu ? Non, il ne pouvait écrire *Fana peccatis*... Ou alors, il pouvait estropier tous les vers également, au même titre d'indication de caractère. Celui où il faut deux *tu* indique le même trait psychologique avec un seul *tu*. Trois incorrections ? Il y en a bien davantage. M. Benda ne s'est peut-être pas figuré que Properce inscrivait le nom de Cynthie dans les basses-cours, mais il a pu croire que *cortibus* signifiait *écorces*, ce qui aggrave d'un gros contresens sa grosse faute de prosodie. On a le droit de tout supposer, alors que mon premier et discret avertissement ne l'a pas mené à trouver lui-même toutes ses erreurs, et qu'il m'a obligé à préciser en détail.

Puisqu'il insiste encore, je lui signale que dans un de ses vers faux qu'il écrit ainsi :

Candida Nesæ, cœrulea Cymothe

et qu'il fallait, pour qu'il fût juste, écrire

Candidă Nesæ, cœrula Cymothoe,

il y a trois fautes de quantité et deux barbarismes. M Benda ne s'explique ni sur la phrase de prose latine à laquelle il a infligé l'aspect typographique d'un vers, ni sur le vers français qu'il fait de treize syllabes, ni sur ses fautes d'accentuation grecque. Quant aux vers de Virgile, oui, la bévue *Et tris* QUOQUE *Idas pater* est dans l'édition Garnier d'Aulu-Gelle. Mais en quoi cela excuse-t-il M. Benda ? Il devait s'en apercevoir : c'est élémentaire. S'il voyait dans un livre de géométrie que la somme des angles d'un triangle est égale à *quatre* droits, ne flairerait-il pas une coquille ? Mais l'histoire est encore plus comique que je ne pensais. L'édition Garnier donne en haut de la page la traduction française — c'est là que se trouve la faute copiée docilement par M. Benda — et le texte latin au bas de la page, où les deux vers en question sont imprimés comme ceci :

Tres quoque Threicios Boreæ de gente suprema
Et tris, quoque Treicios Boreæ de gente suprema (sic).

Ici l'énormité de la gaffe devient tellement évidente que M. Benda n'aurait pu manquer de s'en inquiéter et de recourir à Virgile, dont toutes les éditions donnent correctement pour le second vers *Et tres quos Idas pater...* Mais le latiniste Benda n'aura lu que la traduction française et non le texte latin ! Qu'à l'avenir il fasse donc revoir ses épreuves par un humaniste de moyenne force !

Pris en faute, M. Julien Benda a eu grand tort d'insister, et il doit lui apparaître clairement aujourd'hui que, si *clerc* qu'on soit, on n'est jamais si bien trahi que par soi même.

§

J'ai eu, plusieurs fois déjà, l'occasion de dénoncer et de déplorer la commercialisation de la littérature et de montrer comment la critique, qu'elle soit littéraire, théâtrale ou artistique, tend de plus en plus à n'être qu'une branche infime de cette vaste entreprise industrielle qui s'appelle la publicité. Qu'on veuille bien méditer un instant sur les quelques lignes que M. Noël Sabord vient de publier dans **Paris-Midi**, en tête de sa *Semaine Littéraire* :

PASSEZ A LA CAISSE

On a divulgué ces jours-ci une lettre circulaire adressée par l'admi-

nistration d'un grand journal à tous nos éditeurs. Il y est dit en substance : « Monsieur, nous continuerons, comme par le passé, à publier, si vous le jugez utile, sous la signature d'un de nos honorables collaborateurs, la *critique* des livres que vous éditez. Il vous en coûtera désormais la somme de cinq cents francs par ouvrage *critiqué*. »

Je souligne à dessein *critique* et *critiqué* pour mieux vous suggérer la tête que vont faire les autres directeurs de journaux devant leurs critiques littéraires. « Comment, malheureux, vont-ils leur dire, chacun de vos paragraphes pourrait me rapporter un demi-billet, et il faut encore que je vous paye ! Allez et débrouillez-vous. C'est vous, désormais qui me paierez. »

M. Noël Sabord, qui entend le plus honorablement son rude et noble métier de critique, ajoute mélancoliquement :

Ici, j'ai posé ma plume, et je viens de la reprendre. Je la laisserais dormir avec soulagement, si je ne savais que, malgré tout, il reste encore quelques centaines de lecteurs qui veulent être informés, sinon de la qualité, du moins du titre et du sujet des livres qui paraissent.

En attendant qu'on afferme, au plus offrant, la « critique littéraire » des journaux et des revues, ce qui ne saurait tarder, hâtons-nous de montrer que le métier de critique est sujet à bien d'autres revers. Quelle peut être par exemple la situation d'un critique qui se trouve avoir à rendre compte du dernier livre d'un jeune homme aussi prétentieux et vain qu'il est dénué de talent, lorsque ce jeune homme, par le fait de circonstances singulières, se trouve être le directeur de la feuille même où opère le pauvre critique.

Un exemple va nous le montrer, car telle aventure vient d'advenir au malheureux M. Edmond Jaloux, qui, pour une part, est chargé de la critique aux **Nouvelles Littéraires**, fameux organe de publicité, que dirige avec la maîtrise que l'on sait, un certain M. Martin.

Le dit Martin (du Gard) a réuni en volume, sous ce titre flamboyant : *Premières visites à l'Europe*, quelques articulets dont il est l'auteur. A M. Edmond Jaloux se trouve dévolue la tâche cruelle d'avoir à rendre compte de ce pauvre recueil. Il débute avec embarras : « M. Maurice Martin du Gard apprend peu à peu la sagesse... » Mais cette phrase adroite et prudente et telles autres semblables ne sauraient constituer un éloge. M. Jaloux feuillette désespérément le volume, il cherche fiévreusement où louer, toujours assez vainement, il croit avoir trouvé enfin !

Mais je m'arrêterai plus volontiers aux deux portraits que M. Mau-ice Martin du Gard a faits de Rainer Maria Rilke, l'un quand il a fait a connaissance, l'autre à l'occasion de sa mort. Et si je les cite de oréférence à tout autre, c'est que pour parler de Rainer Maria Rilke vec justesse, il faut autre chose que de l'intelligence ; il faut du œur, de l'humanité. Les critiques n'en ont pas toujours à leur dis-osition ; sentir l'homme sous l'œuvre et le faire sentir, voilà je crois ien l'essentiel de leur rôle. « Tout le reste est littérature », c'est-à-lire ce qu'il y a de plus vain au monde. La rhétorique pour la rhéto-ique, les mots pour les mots. Quand il rencontre un homme pour qui écrire a été l'équivalent d'une vocation religieuse, M. Maurice Martin lu Gard sait nous le mettre en valeur. Et voici comment il a annoncé à ses lecteurs la nouvelle de la disparition du cher grand poète :

« Les dernières heures de l'année sont cruelles à ceux qui eurent le privilège de connaître Rainer Maria Rilke, ou seulement de l'appro-her après l'avoir lu, et de recevoir en eux l'inoubliable regard bleu de ce tendre, furtif, austère franciscain.

. . . .

« Une dépêche de Valmont-sur-Montreux que Paul Valéry me com-munique à l'instant, et il faut saisir une feuille, prendre la plume, jeter la nouvelle de la mort d'un poète ; et il nous vient une affreuse pen-sée : si elle allait être indifférente, ne fût-ce qu'à une personne, cette nouvelle ? »

Je donnerais bien des pages de subtile analyse pour une phrase comme celle-là.

Hélas ! ... les phrases de notre Martin sont les plus sottes qui soient. Qui donc en nos temps s'intéresse à la mort du poète, combien rares sont ceux que cette nouvelle ne laisse pas profon-dément indifférents !

Les voilà, les mots pour les mots, la voilà, la rhétorique pour la rhétorique, la formule pleine de fausse émotion, le *cliché* de l'entrepreneur de pompes funèbres. Quelle ironie quand on songe qu'un critique aussi bien intentionné que M. Edmond Jaloux n'a rien trouvé de mieux à citer dans le pauvre bouquin du « pa-tron » ?

Décidément, les temps sont durs pour la « critique ».

Memento. — Nous avions noté le 15 mai dernier que, dans l'article qu'il avait consacré à Taine pour son centenaire, M. Paul Souday avait passé sous silence l'œuvre historique du célèbre écrivain. M. Souday s'est piqué au jeu, il vient de consacrer tout un feuilleton à *Taine historien* (*le Temps*, 24 mai) et en annonce un second ; nous aurons à y revenir.

— J'ai découvert (*Nouvelles Littéraires* du 12 mai) dans *Une heur avec Luc Durtain*, par Frédéric Lefèvre (qu'il y a donc de gens qu ont une heure à perdre !...) une phrase qui me plonge dans un abîm de méditation admirative.

Je suis de ceux qui pensent, Lefèvre, et je sais que vous êtes de mon avis qu'il y a un échange constant entre l'écrivain et son lecteur, et que celui qu donne le plus n'est pas toujours celui qu'on pense.

Ainsi, M. Frédéric Lefèvre se met à penser avec... et il pense qu « celui qui donne le plus n'est pas toujours celui qu'on pense »... C'est admirable !... oui vraiment... c'est admirable.

GEORGES BATAULT.

MUSIQUE

Opéra-comique : *Angelo, Tyran de Padoue*, musique de M. Alfred Bru neau ; *le bon Roi Dagobert*, musique de M. Marcel Samuel-Rousseau ; *Sa vati le Terrible*, musique de M. Francis Bousquet ; *la Vie brève, l'Amou Sorcier, les Tréteaux de Maître Pierre*, musique de M. Manuel de Falla ; *l pauvre Matelot*, musique de M. Darius Milhaud ; *le Poirier de Misère*, musi que de M. Marcel Delannoy. — *Le Marchand de Lunettes*, suite d'orchestre d M. Marcel Delannoy. — *Antigone*, musique de M. Arthur Honegger. — *Œdi pus Rex*, musique de M. Igor Stravinsky. — Mémento.

M. Paul Bertrand a publié récemment une judicieuse brochur sur les rapports des éditeurs de musique avec les directeurs d théâtre et les compositeurs. Parmi les causes de « la crise ac tuelle de l'art lyrique », il signale au premier rang « l'évolution in cessante, précipitée, de la langue et des formes musicales ». I est de fait que, rien qu'à cet égard, la profession d'éditeur d'o péras ne semble plus dorénavant une carrière de tout repos. Ja dis une syntaxe harmonique à peu près identique régnait au théâtre comme au concert. De ce qui s'adressait au grand pu blic et aux vrais musiciens, la différence allait d'un extrême à l'autre par une gradation insensible et résidait surtout dans la qualité de la pensée et l'intérêt des combinaisons polyphoniques Les partitions étaient, en somme, abordables et, jusque che Wagner encore, dans *Tannhaeuser*, *Lohengrin* et même *le Maîtres Chanteurs*, des airs, romances ou duos favorisaient la vente de « morceaux détachés », désormais de plus en plus rare et délaissés. Aujourd'hui la séparation entre le concert et la scèn va s'accentuant quasi jusqu'au divorce. Le langage que parlen les meilleurs de nos jeunes musiciens est incompréhensible au grand public, et celui qui l'entend est trop peu considérabl pour assurer aux ouvrages lyriques, non pas même un succès,

mais seulement quelques représentations. On vit ainsi *la Brebis égarée* de M. Darius Milhaud disparaître de l'affiche après deux soirs. D'autre part, comme le remarque fort justement M. Bertrand, le système des abonnements de quinzaine adopté par les directeurs « les oblige à un renouvellement constant de leurs spectacles » et entraîne la double et plaisamment contradictoire conséquence « de limiter le nombre de représentations des œuvres nouvelles et, en même temps, de provoquer la surproduction ». Car il faut du nouveau pour les directeurs qui s'y sont engagés par contrat et on est bien forcé de prendre ce qu'on trouve, en évitant pourtant de trop choquer ce grand public dont, on ne le saurait guère dissimuler, l'immense majorité des abonnés fait partie intégrante. Cet état de choses fournirait une explication plausible à l'inexplicable mystère que nous montre M. Bruneau continuant de placer imperturbablement, sans la moindre difficulté, des élucubrations que chacun sait d'avance vouées à un four inexorable. Après tout, ça tient de la place et peut toujours remplir cahin-caha les six ou sept soirées d'un abonnement de quinzaine. Depuis sa collaboration avec Zola, mis à part peut-être *le Rêve*, M. Bruneau s'est spécialisé avec un ostensible enthousiasme en des livrets de verbosité grandiloquente bravant le plus abracadabrant ridicule. On n'est point étonné que, pour persévérer, il ait su dénicher le vieux mélo que notre grand Hugo perpétra sous le prétexte d'**Angelo, Tyran de Padoue**. Quant à la musique qu'y ajouta M. Bruneau, la plume tombe des doigts en face de ce néant. Endormant le grand public sans attirer le moins fixé des mélomanes, cet *Angelo* s'évapora dans l'oubli justicier dès que fut accompli son service de bouche-trou. Pour les mêmes raisons, **le bon roi Dagobert** en fit autant, quoique résistant un peu plus grâce surtout peut-être au jeu de M. Bourdin dans une pièce assez amusante, encore que d'un sel un peu gros. Mais on put et pourra l'entendre ailleurs sans musique en y gagnant notablement. Au prix où sont à l'heure qu'il est le papier, la gravure et le reste, on se demande comment s'en tirera l'éditeur de ces deux partitions. En dépit de l'ascétisme et du renoncement où l'entretient depuis pas mal de temps et toujours davantage son commerce avec le lot de Membres de l'Institut dont M. Charles-Marie Widor est le Secrétaire perpétuel, on augure qu'il

n'aura point le sourire. Infiniment supérieure aux précédentes, celle de **Sarati le terrible** ne semble pas pourtant lui promettre non plus la fortune. M. Henry Malherbe, dans son feuilleton du *Temps*, observait que, auprès de MM. Jacques Ibert et Claude Delvincourt, M. Francis Bousquet était l'un des trois jeunes Prix de Rome se distinguant avantageusement de leurs congénères traditionnels. Avec plus de brio et d'audace chez M. Jacques Ibert, de complexité polyphonique chez M. Delvincourt, on rencontre, en effet, chez eux une assez exceptionnelle habileté d'écriture unie à une indéniable sincérité. Est-ce à cause de l'enseignement qu'il leur fallut subir pour atteindre à la Villa Médicis ? Cette habileté cependant ne semble pas capable de secouer la trop longue emprise d'une classe de rhétorique conservatoriale, paraît se confiner au fignolage des détails et, malgré leurs aspirations modernistes, s'arrêter juste au seuil de l'innovation véritable découlant d'une sensibilité libérée. M. Francis Bousquet apparaît certes des trois le moins hardi. Son *Sarati le terrible* est une œuvre des plus honorables, souvent dramatiquement adroite et forte sans recourir à des moyens indignes, mais où la personnalité du jeune auteur ne se dégage encore que fort peu parmi les souvenirs dont sa mémoire l'encombre, tandis que son usage du leitmotif à la Wagner témoigne un fort bon musicien sans éveiller pourtant quelque palpitant intérêt dans les développements qui s'ensuivent. C'est vraisemblablement encore la servitude des abonnements de quinzaine qui incita notre Opéra-Comique à accorder toute une affiche à M. Manuel de Falla. Du trio d'ouvrages qui s'y succédaient sous son nom, ce fut le plus ancien, **la Vie brève**, datant de presque un quart de siècle, qui fit le plus honneur au musicien. On ne peut malheureusement pas dire que M. de Falla ait tenu les promesses de cette œuvre de fraîche et verveuse jeunesse. Il n'a guère évolué depuis, du moins favorablement. Son *Tricorne enchanté* marquait tout au plus le pas avec peut-être quelque gain dans la dextérité polyphonique. Le ballet de **l'Amour Sorcier** est une suite de danses espagnoles où le cliché des rythmes et mélismes nationaux ne recouvre que fort peu de musique. **Les Tréteaux de Maître Pierre** démontrent cruellement le danger que peut courir un compositeur espagnol à se désespagnoliser. On n'imagine guère partition plus dénuée d'in-

rêt mélodique, harmonique et polyphonique. Maintes pages
nt puériles, le tout incohérent et morcelé. Il semble bien déci-
ment que la musique espagnole soit irrémédiablement prison-
ère de ses chansons et danses populaires, condamnée à un art
cal et stéréotypé impuissant à s'élever jusqu'à une objectivité
conde.

Notre jeune école française, en compagnie d'ailleurs de ses
nsœurs étrangères, a reçu récemment des assauts assez rudes.
n y vit de falots ou pseudo-doctes ancêtres crier à l'abomination
la désolation, des ratés Prix de Rome ou Membres d'Institut
dévouer avec horreur aux gémonies et M. Bruneau en personne
i allonger le coup de pied de l'âne. M. André Messager fut
esque seul, en cette enquête de *Comœdia*, à parler raisonna-
ement. M. Vincent d'Indy lui-même ne craignit point de situer
à la fin du XIXe siècle » l'apogée de l'épanouissement de la mu-
que symphonique française, dont le développement « commence
1872 et s'achève avec Debussy ». C'est biffer l'œuvre entier
M. Maurice Ravel, de qui rien que le *Trio*, ce chef-d'œuvre,
fut pourtant égalé par quiconque au cours de la période prô-
e par M. Vincent d'Indy, pas plus du reste que depuis. M. d'Indy
un peu fort. Certes, quoique portant généralement à faux
rce que dépourvues d'arguments spécifiques, tout n'est pas
exact dans les critiques adressées aux théories nouvellissimes
particulièrement à celles de M. Schœnberg. Mais, malgré
vidente sincérité de quelques-uns, on est péniblement gêné par
ut ce qui s'y cache plus ou moins insciemment de rancœur, de
ousie, d'envie pour la notoriété acquise éventuellement par
usieurs de ceux-là qu'on qualifie en bloc d'ignorants arrivistes.
ignorance et le primarisme sont l'inévitable privilège de la
unesse et sans doute la sauvegarde de son activité créatrice ;
r elle n'a pas eu et n'a pas le temps de connaître, et ne réagit
e d'instinct. Mais c'est surtout dans ce qu'ils écrivent sur leur
t et dans leurs divagations théoriques qu'on perçoit clairement
s méfaits de la disgrâce précieuse peut-être par ailleurs. Il existe
contestablement tout un fretin de petits musicastres qui se
oient du génie pour accoucher d'appogiatures de seconde
glomérées en stalagmites, à moins qu'ils ne plagient enfanti-
ment soit *le Sacre*, soit les *Sonatines* de Diabelli. Mais, parmi
s choriphées de la cohorte désormais plus ou moins juvénile,

il n'en est guère dont le métier le cède à celui de leurs dénigrants devanciers. La plupart, au contraire, leur dament nettement le pion. La virtuosité d'écriture de M. Darius Milhaud, entre autres, ne pâlit à aucune comparaison et, si le souffle et la pensée étaient chez lui d'un adéquat aloi, il s'apparenterait aux plus grands. Mendelssohn et Saint-Saëns n'ont jamais dépassé sa maîtrise de plume et, dans la scène de la lettre de *la Brebis égarée*, il approcha bien près de Bach et de Mozart. Il possède une facilité prodigieuse qui lui joue souvent mauvais tour. Sa partition du **Pauvre Matelot** n'est pas très importante. Elle a pourtant soixante-dix pages piano et chant correspondant à environ cent cinquante d'orchestre. Elle est datée : « 26 août-7 septembre 1926 ». M. Milhaud la termina donc en treize jours sans redouter de mourir dans l'année. On salue bien bas son courage et on frémit du même coup à l'idée de l'embouteillage de la maison Heugel et du nez de ses confrères se morfondant devant la porte, si M. Milhaud n'était contraint de déjeuner et de dîner ou de vaquer à des occupations indispensables, et n'avait la ressource tutélaire d'user — très largement — de l'hospitalité de nombreux autres éditeurs français ou étrangers. M. Milhaud s'abstint cette fois de puiser à l'intarissable flot de son exubérante inspiration et se borna à exploiter le folklore canadien. Son œuvre en devient un chapelet de variations sur de savoureuses chansons populaires, et on demeure vraiment stupéfait de la verve, de l'aisance et de la richesse harmonique de cette polyphonie spontanée, jamais indifférente et fréquemment poignante, quasi-bâclée si prestement. Le musicien y suit avec bonheur les péripéties de l'action et, comme en certains endroits de *la Brebis égarée*, y fait preuve d'un profond instinct dramatique uniquement secondé par la sobriété de l'expression et des moyens. Le dernier acte s'en empreint d'une puissance peu commune en même temps que d'un rare intérêt purement musical. On doit féliciter MM. Masson et Ricou de conserver au répertoire un ouvrage dont l'art de Mlle Sybille et de Vieuille n'a pas été sans contribuer à imposer les hardiesses au grand public, et de quoi les virulents censeurs de l'enquête de *Comœdia* seraient bien en peine à eux tous de nous offrir l'équivalent. Mais les années s'écoulent. M. Darius Milhaud et ses factieux copains d'il n'y a guère ont depuis bien longtemps doublé le cap de l'adolescence et une nouvelle génération sur-

ient. J'ignore si M. Marcel Delannoy est sorti du Conservatoire. En tout cas, il n'en a pas l'air. Il a donné pour ses débuts un **Poirier de Misère** qu'on regrette fort de ne plus retrouver ur l'affiche de notre Opéra-Comique et M. Straram joua de lui ıne suite d'orchestre prise dans la musique composée pour le **Marchand de Lunettes**. M. Marcel Delannoy révèle en ces artitions des dons exceptionnels et en particulier une intuition ative de l'harmonie naturelle, en y maniant avec la plus désinolte logique les sons 11, 13, 17 et 19 de la résonance, et cela, insi qu'il convient, tout instinctivement, n'ayant pas plus que Debussy jadis « été présenté aux harmoniques ». Et, s'il a ce qui e s'apprend pas, il n'est pas moins en possession de ce qui s'eneigne. Son art est, non pas un mélange, mais bien plutôt une lternance de parties constituées d'un contrepoint volontaire dont a fugue et l'imitation sont la substance intime, et d'autres repoant tout entières sur la plus audacieuse polyphonie harmonique, voquant étrangement par là le Gesualdo vénousien du XVI[e]. ertes ce contrepoint est d'une complexité quelquefois excessive t touffue frisant à l'occasion un tantinet l'alambiqué, mais il espire une vitalité saine qu'assagira le fécond empirisme autant ue la réflexion. La personnalité mélodique du jeune musicien, l'abord un peu indécise, se précise toujours davantage avec une erdeur singulière et de telles prémices autorisent assurément à eaucoup attendre de lui.

M. Jean Cocteau, qui fut le librettiste assez négligent du *Pauvre Matelot*, a eu la fantaisie de transporter sur la scène yrique les deux chefs-d'œuvre de Sophocle en les arrangeant à a façon. « C'est tentant de photographier la Grèce en aéroplane... ainsi j'ai voulu traduire Sophocle », écrit-il en manière de préace. Et il ajoute modestement : « Peut-être mon expérience estlle un moyen de faire vivre les vieux chefs-d'œuvre. » Attention élicate dont l'ombre de Sophocle ne saurait lui devoir trop de econnaissance — et nous de même, car on frissonne d'épouvante n songeant que, sans M. Cocteau, **Antigone** n'existerait plus, uisque privée de vie. La vérité plus simple est que M. Cocteau n abrégea tout uniment le texte, comme il est nécessaire et fut le tout temps coutumier pour une action destinée à la musique. l le fit, au surplus, avec une adresse réelle que seul son souci étu de modernisation peu pertinente gâte en plus d'un endroit.

Sa pseudo-traduction nous parle d' « anarchistes », d' « hommages antipatriotiques » et nous dit qu' « Étéocle aura l'enterrement qu'il mérite ». Pourquoi pas « un bel enterrement » ? Il nomme Thèbes « la ville aux belles voitures », oubliant que ce genre de véhicule (ἅρμα) était alors un « char ». Il préfère employer le néologisme « suicidé » pour énoncer qu'Hémon s'est tué et charge la colère de Créon d'une trivialité grossière qui le caricature fâcheusement sans profit pour le drame, au contraire. Bref un peu partout sa phobie du mot noble l'incite à traduire *Antigone* en un malagme de Coppée et d'Hector Malot qui est la pire trahison envers Sophocle. Mais la grandeur et la beauté suprême encloses en ce chef-d'œuvre sont heureusement de taille à résister à l'épreuve et, somme toute, il n'y paraît que demi-mal. M. Arthur Honegger composa pour cette *Antigone* une partition remarquable à plus d'un titre. Elle est construite d'après le modèle wagnérien ou, plus exactement, tétralogique, lequel ne contient pas tout Wagner, ni le meilleur. Quelques thèmes conducteurs et représentatifs y enrobent la tragédie d'une trame symphonique affectée exclusivement à l'orchestre et au travers de quoi les voix déclament les paroles en une sorte de récitativo-psalmodie à laquelle il y aurait beaucoup à objecter, l'auteur y inaugurant une prosodie peu compatible avec l'idiosyncrasie de notre langue. Ces leitmotifs sont plus véhéments que saillants et, le sens harmonique demeurant chez le musicien, ici comme autre part, rudimentaire, la polyphonie qu'ils animent est plus dispersée que concrète. M. Honegger, au fond, s'y conforme à la théorie des « douze notes » de M. Schœnberg en en mitigeant seulement peu ou prou l'application. La presque fatale conséquence de cette école, en annulant les rapports naturels et, partant, les *fonctions* des *sons* remplacés par des *notes* passives, est d'engendrer inconsciemment le procédé. Le prélude de l'immortelle déploration d'Antigone, ὁρᾶτὲ μ', ὦ γᾶς πατρίας πολῖτα, où le mélos semble opiniâtrément s'évertuer à s'accrocher à quelque seconde mineure du contexte, en est un exemple frappant. La mélodie naît de l'harmonie, et cette a-harmonie constitutionnelle de l'inspiration de M. Honegger explique l'habituelle indigence de son invention mélodique et, en même temps, que cette inspiration n'atteigne où que ce soit jamais, non pas seulement à l'état d'âme, mais simplement au caractère des personnages de

ses drames. C'est d'une atmosphère uniforme, grisâtre, encore qu'agitée qu'en sont indistinctement enveloppés ceux-ci. La musique d'*Antigone* semble encadrer la tragédie sans en pénétrer le tréfonds. Elle n'en escorte que la marche, le mouvement et les tumultes sans en exprimer l'humanité multiple. C'est un art tout extérieur et on n'est point surpris que les pages décoratives y soient les mieux venues. Les chœurs y sont superbes : le premier en son contrepoint vigoureux, le second avec son dessin obstiné, comme asséné au marteau, et tout l'*Interlude*, enfin l'Hymne à Bacchus qui doit produire un effet formidable. On déplore, en revanche, le contresens qui travestit l'implacable Ἔρως ἀνίκατε μάχαν en un sentimental *adagio espressivo* confié à un contralto solo. Mais peut être M. Honegger y fut-il engagé par l'édulcoration infligée par M. Cocteau à cette invocation terrifiante. En dépit des réserves où on s'y voit acculé quoi qu'on veuille, *Antigone* n'en reste pas moins une œuvre considérable et fort intéressante où s'affirme un immense talent toujours en progrès — et même à un point de vue harmonique. On y constate incidemment, en effet, plus qu'en aucun autre ouvrage de l'auteur, l'usage instinctif d'intervalles naturels. M. Honegger ne se doutait probablement pas que, dans les dernières mesures d'*Antigone*, avec la succession des accords *Do* (6) — **Mi** ♭ (7) — *Sol* (9) — SI (11) — **Mi** ♭ (14) — *la* (20) — *Do* (24) et *mi* (10) — FA ♯ (11) — **Si** ♭ (14) — *Do* (16), il réalisait une cadence plagale basée sur les résonances d'un *Fa* et d'un *Do* fondamentaux. Il le fit sans le savoir et c'est bon signe. Il faut souhaiter que l'une ou l'autre de nos scènes subventionnées ressente assez vivement l'humiliation de s'être laissé devancer par *la Monnaie* de Bruxelles pour s'empresser de monter *Antigone*. L'autre exploit de M. Jean Cocteau en sa randonnée aéroplanifique fut de ressusciter *Œdipe Roi* qui, selon lui, gisait pareillement inanimé dans les limbes d'une nuit hermétique. L'idée de nous offrir une tragédie grecque en traduction latine sous la forme d'un « opéra oratorio en deux actes » paraissait à l'abord assez déconcertante. M. Cocteau n'en eut jamais de plus heureuse. L'argument qu'il dut rédiger prend dans l'admirable translation de M. Daniélou une concision lapidaire et une force irrésistible. Un enchaînement de phrases brèves, lourdes d'angoisse humaine, tresse inflexiblement le filet de fatalité où Œdipe s'acharne à s'empêtrer soi-

même. Il n'y est aucun mot qui ne porte, pas le moindre trou de verbiage. Sophocle ici n'est point trahi. Il ne l'est pas non plus par le compositeur. M. Stravinsky écrivit pour cet **Œdipus Rex** une partition vraiment extraordinaire. La forme en est un compromis entre l'oratorio classique et l'opéra du XVIIIe. La musique pure y règne en souveraine sous les espèces d'airs à reprise et même à vocalises, aux paroles répétées selon la mode ancienne. C'est l'antipode du système tétralogique. La mélodie ici est enfin totalement récupérée par la voix et n'exprime que des états d'âme accolés aux péripéties du drame et en épousant tous les replis. Nul leitmotif n'impose une unité thématique, mais, quelquefois avec l'aide d'incises ou mélismes, une unité de caractère distingue indélébilement chacun des personnages. On sent que cette mélodie vocale sourd directement de l'harmonie, harmonie des plus simples d'ailleurs, où abonde l'accord de septième diminuée. Et il advient que cette limpidité des moyens déchaîne un saisissant développement purement musical. L'air de Jocasta, *Ne probentur oracula... Oracula mentita sunt...*, et l'ensemble où il se confond sont à cet égard des pages magistrales. Je chagrinerai probablement M. Stravinsky en notant que avec les mots *in trivio mortuus*, cet ensemble évoque invinciblement l'analogue émouvant passage *a capella* du premier acte de *Lohengrin*. C'est un fait cependant, et aussi que, pour la première fois dans son œuvre tout entier, M. Stravinsky aboutit à l'émotion, et à une émotion poignante dont, insensiblement, on est étreint sans qu'on y pense, sans que ne la provoque aucun effet prémédité, mais par la seule vertu de la musique pure. Tout le second acte, avec sa progression d'horreur, la hagarde lamentation « *Divum Jocastae caput mortuum* ! » entrecoupée par le chœur effaré, la monstrueuse apparition d'Œdipe aux prunelles sanglantes et la péroraison mélancolique, est d'une beauté grandiose et d'une puissance inouïes. C'est peut-être une leçon que, d'un ouvrage quasiment pastiché, M. Stravinsky ait fait, non seulement son chef-d'œuvre, mais un chef-d'œuvre, car *Œdipus Rex* en est un, au contact de quoi *Alceste* et *Idoménée* vous hantent. Pastiché est d'ailleurs inexact. Ce n'est point pasticher que de prendre son bien dans le trésor commun légué par un passé de gloire. « Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques », opinait le poète. On éprouve que l'artiste s'est

retrempé dans le lac de beauté amassée par les siècles et qu'il y acquit peu à peu ce passé de culture issue, dont la lacune est trop souvent visible chez les meilleurs des musiciens de sa patrie. Musicalement, il s'est ainsi imprégné d'humanisme, au sens du XVIe. Pour n'apparaître plus peut-être qu'une nuance parmi les nuances infinies de l'idiome sonore universel, son caractère ethnique n'est pourtant point annihilé. On ne saurait le nier, la musique d'*Œdipus Rex* a l'accent russe. Des heurts ou frottements dont s'émaille une polyphonie de logique toujours rigoureuse, émane cette saveur un peu rauque qui pimente l'élocution slave et charme comme un excitant l'oreille. Les rythmes martelés, monotones, ont un reflet de la raideur hiératique des icones. Depuis longtemps M. Stravinsky cherchait. Il a trouvé. Et il trouva au pied de l'Acropole, à cette source éternelle de toute sagesse et beauté dont les ruisseaux ont clarifié et fécondé l'intelligence, épuré les sensibilités et abreuvé secrètement Josquin, Bach, Gluck, Mozart et tous les vrais génies. L'imparfaite exécution d'*Œdipus Rex* que dirigea M. Stravinsky chez Pleyel endommageait gravement ce chef-d'œuvre. Espérons qu'on nous l'offrira bientôt au théâtre, mis en scène selon les prescriptions de M. Cocteau, avec les costumes et masques peuplant la tragédie de statues vivantes et nous la restituant dans sa splendeur auguste. Toutefois il y a un cheveu. M. Cocteau crut devoir faire intervenir périodiquement ce qu'il dénomme un « speaker » et qui est tout bonnement un récitant chargé de raconter au fur et à mesure en français le drame qui se déroule aux yeux des spectateurs. M. Cocteau n'a peut-être pas tort. Il connaît mieux que moi sa génération. Dans la mienne, on savait par cœur l'histoire d'Œdipe à huit ans, après avoir décliné *rosa* la rose à sept, ce qui n'empêchait pas d'apprendre d'autres choses. Je n'ignore point que cela a changé quelque peu, surtout depuis le jour où en sortant d'un cinéma qui venait de tourner l'aventure du Labdacide, j'entendis une dame charmante et des plus distinguées murmurer d'un ton convaincu en fronçant gentiment les sourcils : « C'est bien compliqué cette histoire-là. » Mais M. Cocteau spécifie : « Le speaker est en habit noir. Il entre par la porte de gauche et s'avance sur le proscénium. » Là, M. Cocteau exagère. Que la voix du récitant surgisse, anonyme, soit du chœur, soit des coulisses. Peut-être. Mais un monsieur en queue

de morue devant le chœur de Dionysos ! Ah ! non. Pas ça. Les persifleurs du romantisme n'ont décidément pas le sens du ridicule.

Mémento. — Le *Thème varié* de ma composition, dont j'avais annoncé la publication, a paru chez l'éditeur Heugel, et je ne puis vraiment pas faire autrement que d'en conseiller à mes lecteurs à tout le moins l'acquisition.

JEAN MARNOLD.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Encore l'exposition Largillierre. — Exposition Wintherhalter à l'hôtel de Sagan. — Exposition Alfred de Dreux au château de Maisons-Laffitte. — Exposition des arts anciens d'Amérique au Musée des Arts décoratifs, et autres expositions nouvelles. — Expositions Houdon à la Bibliothèque municipale de Versailles et à Paris. — Expositions du centenaire de Dürer à Nuremberg et du centenaire de Goya à Madrid. — Mémento.

La belle **exposition Largillierre au Petit Palais**, dont nous avons rendu compte il y a quinze jours, mérite qu'on y revienne. Depuis notre précédent article, plusieurs toiles sont venues l'enrichir. Au premier rang, il faut citer le portrait du paysagiste *Jean Forest*, beau-père de Largillierre, envoyé par le Musée de Berlin : par la somptuosité du coloris (le modèle y apparaît vêtu d'un magnifique costume de velours rouge) et la verve de l'exécution, c'est un des plus beaux entre ces portraits d'artistes qui constituent dans l'œuvre de Largillierre un groupe si remarquable (on en a la preuve à cette exposition, notamment, avec les effigies du graveur *Van Schuppen* et du peintre *Mignard*). Un portrait du *Marquis de Sardières*, dans ses tonalités grises délicates, offre avec cette toile un savoureux contraste et séduit par ses fines qualités. On admirera également le groupe d'une *Dame inconnue avec un enfant*, prêté par M. Maurice de Rothschild, puis un *Saint Jean-Baptiste* où l'on croit voir un portrait du camarade d'atelier de Largillierre, Hyacinthe Rigaud, et enfin deux compositions bibliques à nombreux personnages (nous avons dit que l'artiste cultiva tous les genres) : un *Moïse sauvé des eaux par la fille du pharaon* et une *Entrée de Jésus à Jérusalem*.

En vérité, cette exposition, où, Dieu merci, la foule se presse plus qu'aux Salons et d'où elle rapportera, plus que de ceux-ci, espérons-le, une leçon de goût et de bel art probe, est une révélation pour bien des visiteurs, et il faut en remercier encore son initiateur, M. Camille Gronkowski.

§

Nous craignons que cette exposition n'ait fait du tort à celle, organisée, du 25 mai au 15 juin, à l'hôtel de Sagan par notre excellent confrère M. Armand Dayot (1), d'un autre portraitiste qui eut au siècle dernier son heure de célébrité, mais est aujourd'hui bien déchu de son piédestal : le peintre des belles dames de la cour de Louis-Philippe et du Second Empire, **F.-X. Winterhalter**. Cette réunion d'une vingtaine de toiles, allant de *La Reine Marie-Amélie*, de *La Princesse de Joinville* et de *La Reine Victoria* du Musée de Versailles à une effigie de *L'Impératrice Eugénie en costume dix-huitième siècle*, séduisait plutôt, comme on peut le penser, par la beauté et la grâce des modèles que par les qualités picturales de leur interprète : c'est ce que nous avait déjà montré le grand tableau, typique entre toutes les œuvres de l'artiste, *L'Impératrice Eugénie avec les dames de sa cour*, acquis l'an dernier par les Musées nationaux et qui, croyons-nous, formera le centre d'une exposition Second Empire qui s'ouvrira prochainement au château de Compiègne, cadre tout désigné pour une semblable manifestation.

§

Au **Château de Maisons-Laffitte** revit en ce moment, par les soins du Syndicat d'initiative de Maisons-Laffitte et du conservateur du musée, M. Paul Vitry, un autre peintre d'élégances, principalement d'élégances sportives, bien supérieur au fade Winterhalter : **Alfred de Dreux**. Une cinquantaine de toiles, auxquelles s'ajoutent une vingtaine de dessins ou aquarelles et de nombreuses lithographies, y mettent sous les yeux du public (jusqu'au 1er juillet) les œuvres les plus caractéristiques — entre autres la petite toile *Cavaliers et amazone au bord d'un lac*, récemment entrée au Louvre, le *Nègre à cheval* de la collection G. Vaudoyer, à côté de chasses à courre, d'amazones, de dandys, ou de simples portraits de chevaux — de ce petit maître romantique si séduisant, étudié naguère avec tant de finesse et d'érudition par Mme Jeanne Doin (2) dans un article dont le catalogue de l'exposition recommande à juste titre la lecture.

(1) Qui lui a consacré un intéressant article, accompagné de 15 reproductions, dans sa revue *L'Art et les Artistes* (n° de mai).

(2) Dans la *Gazette des Beaux-Arts* d'octobre 1921.

§

Au Musée des Arts décoratifs est ouverte en ce moment une importante et intéressante exposition des arts anciens de l'Amérique, qui durera jusqu'au 1er juillet, et, coup sur coup, suivant le déplorable système inauguré l'an dernier, d'autres belles expositions viennent de s'ouvrir pour se terminer toutes en même temps, le 30 juin : « la Jeunesse vue par les maîtres, du XVIe au XIXe siècle », à la galerie Jean Charpentier; portraits de femmes, « d'Ingres à Picasso », galerie de la *Renaissance* ; œuvres de Corot, galerie Paul Rosenberg. La place nous manquant pour en parler aujourd'hui, nous tenons du moins à les signaler tout de suite.

§

Dans le cadre charmant de la **Bibliothèque municipale de Versailles** (ancien hôtel, comme on sait, des Affaires étrangères sous la monarchie), où avait lieu l'an dernier la belle exposition de Marie-Antoinette, a eu lieu le mois dernier, par les soins de la Société des Amis de cet établissement, à l'occasion du centième anniversaire de la mort de Houdon, une réunion d'œuvres du grand sculpteur sous le patronage duquel, dès 1919 avait été placé le petit musée d'œuvres d'art constitué en cet endroit (1). Efficacement secondé par M. Paul Vitry, conservateur de la sculpture moderne au Louvre, qui a consacré à Houdon tant de précieuses études et a écrit la préface du catalogue, M. C. Hirschauer, conservateur de la Bibliothèque, avait réuni là une centaine de pièces appartenant les unes aux musées nationaux ou à des musées de province, les autres à des collections privées d'où elles n'étaient guère sorties jusqu'ici. On y admirait, entre autres, le buste de *Barnave* du Musée de Grenoble, celui de l'*Abbé Barthélemy* de la Bibliothèque Nationale, le marbre (appartenant au Musée de Versailles) et le bronze (du Musée de Langres) du buste de *Diderot* ; le *Buffon*, le *Gluck* et le *Rousseau* à l'antique du Louvre, le *Rousseau* à perruque de la Bibliothèque de Versailles, le *Lalande* de l'Observatoire, le *Laplace* du Musée des Arts décoratifs, le *Lafayette*, le *Montgolfier* et le *Voltaire* en marbre du Musée de Versailles, la terre cuite du *Voltaire assis* de la Bi-

(1) Dans un intéressant avant-propos au catalogue de l'exposition Houdon, M. C. Hirschauer a conté l'histoire de cette création.

bliothèque où nous sommes, le buste du chirurgien *Louis* de la Faculté de Médecine, le *Napoléon* à l'antique de Dijon et celui, en uniforme de général, de Versailles, le *La Fontaine* en marbre de la collection Meunier, le buste de l'acteur *La Rive* de la Comédie-Française, celui de l'amiral *Paul Jones* du Musée des amis de Blérancourt, le célèbre buste de la *Petite Lise* et les délicieux portraits des propres enfants de Houdon : *Sabine*, à l'âge de six mois, puis à cinq ans et à dix-neuf ans, *Anne-Ange* et *Claudine*; puis des figures diverses, parmi lesquelles une réduction en plâtre patiné de la *Diane* de Tsarskoié-Sélo et le bronze du Louvre d'après cette même œuvre, le projet du tombeau du prince Galitzine (également au Louvre), plusieurs exemplaires en plâtre, bronze ou marbre de la célèbre *Frileuse*, un buste de *Négresse* du Musée de Soissons, etc. Des portraits de Houdon et des siens, des autographes, des documents concernant l'artiste, complétaient ce bel ensemble.

A cette exposition va succéder à Paris (galerie Buvelot, 9, quai Voltaire) du 6 juin au 17 juillet, un second ensemble plus important encore, comprenant la plus grande partie des œuvres sculptées originales (plâtres, marbres, bronzes) de Houdon, des dessins et des portraits du maître, des autographes et des documents divers. Nous le signalons dès maintenant à nos lecteurs.

§

A l'étranger, deux autres maîtres illustres, à l'occasion également de l'anniversaire de leur mort, se voient glorifiés en ce moment, comme il convient, dans des expositions qui valent d'être visitées : Dürer à Nuremberg, Goya à Madrid.

Pour **Dürer**, les fêtes, qui ont commencé le 8 avril, jour de sa mort, par un pèlerinage à sa tombe, dureront jusqu'en septembre et toute l'Allemagne s'y associe sous les formes les plus diverses. La principale de ces manifestations est au **Musée Germanique de Nuremberg**, sa ville natale. Une importante exposition de plus de trois cents œuvres montre Dürer (représenté par une quarantaine de peintures et plus de 130 dessins et aquarelles) encadré entre les peintres de Nuremberg qui le précédèrent et ceux qui vinrent après lui et subirent son influence. Parmi les premiers, son maître Wohlgemuth, avec, notamment, le bel autel

de l'église de Zwickau, puis les peintres anonymes des retables d'Hersbruck, de Crailsheim et de l'église des Augustins de Nuremberg, et Hans Pleydenwurff; parmi les seconds. Schæufelein, G. Pencz, Hans Dürer, frère du maître, Hans Süss von Kulmbach et Grünewald. — De Dürer lui-même on montre la plupart de ses œuvres marquantes (malheureusement le Musée du Prado, qui possède le beau portrait de l'artiste de 1498 et celui d'un homme au grand chapeau, ne les a pas prêtés) depuis son portrait à l'âge de vingt ans, appartenant à notre Louvre, jusqu'aux sublimes *Quatre Apôtres* de Munich, son testament spirituel, en passant par l'*Adoration des Mages* des Offices de Florence, l'incisif portrait d'*Oswald Krell* de la Pinacothèque de Munich, laquelle a envoyé aussi le célèbre autoportrait de 1500 et le retable Paumgartner; le petit *Christ en croix* et le *Van Orley* de Dresde, le portrait de *Holzschuher* de Berlin, le *Saint Jérôme* de Lisbonne, l'autel Heller de Francfort, etc. Les dessins offrent un ensemble peut-être plus merveilleux encore : l'Albertina de Vienne a prêté plusieurs de ses plus belles pièces, parmi lesquelles les étonnantes études de mains et de draperies en vue de l'autel Heller ; notre Louvre, le délicieux paysage du Tyrol à l'aquarelle, le *Christ en croix*, la *Vierge sur un trône* et la *Vierge aux anges* ; notre Bibliothèque Nationale, une *Tête de jeune homme* ; la Bibliothèque de Munich, le célèbre *Livre d'Heures de l'empereur Maximilien*, etc.

Au **Musée du Prado, à Madrid, Goya** est fêté non moins magnifiquement par le merveilleux ensemble de portraits, de sujets de genre, de paysages, de dessins, de cartons de tapisséries (ceux-ci présentés maintenant de façon charmante dans un encadrement de boiseries de style Directoire) appartenant au musée même, parmi lesquels se détachent, inoubliables, la *Famille de Charles IV*, les images terribles des combats et des exécutions sommaires des 2 et 3 mai 1808, l'exquise *Pradera de San Isidro*, les deux *Majas*, auxquels sont venues se joindre quatre-vingt douze toiles — pour la plupart portraits — orgueil de collections particulières difficilement accessibles. Parmi elles, il faut citer surtout les effigies de *Charles IV* et de *La Reine Marie-Louise* (au roi d'Espagne), de *La Duchesse d'Albe* (au duc d'Albe), de *La Comtesse de Chinchon* (au duc de Sueca), du *Comte de Fernán-Nuñez* en costume d'« incroyable », de *La Marquise*

le Santa Cruz, de *La Marquise de Portejos* en costume Marie-Antoinette, etc. A ces portraits sont joints quelques tableaux religieux, notamment des scènes de la vie de saint François de Borgia, peintes en 1788 par Goya pour la cathédrale de Valence ; puis six des panneaux décoratifs, scènes champêtres et scènes populaires délicieuses, qui ornent la maison de plaisance de l'Alameda au duc d'Osuna et quelques-unes des esquisses ayant trait pour la plupart à la guerre d'indépendance) appartenant au comte de la Romana. Notre Louvre a prêté le charmant portrait de femme qu'il possède et qui représente, croit-on, *La Marquise de las Mercédès* (1).

MÉMENTO. — Les deux anniversaires, dont nous venons de parler, de Dürer et de Goya ont donné le jour chez nous à quelques livres qui méritent d'être signalés. Après M. P. du Colombier, dont nous avons loué ici, il y a quelques mois, le bel ouvrage, M Gothard Jedlicka nous donne dans la nouvelle collection « Maîtres de l'art ancien » (Paris, Rieder, 64 p. av. 60 pl. : 16 fr. 50), si magistralement inaugurée par *Les Sculpteurs de Reims* de Mme Lefrançois-Pillion, un *Dürer* plus succinct, plus synthétique, peut être un peu décousu, offrant plutôt une suite d'études sur les différentes catégories de créations de Dürer qu'un tableau suivi de son œuvre, mais dénotant une connaissance parfaite du sujet et de l'art allemand en général, analysant avec pénétration les œuvres du maître, et contenant des remarques très fines et très justes sur leurs qualités (par exemple sur la technique différente de Dürer suivant la diversité de la matière des objets qu'il représente). Complété par une bibliographie sommaire, mais qui contient tous les ouvrages essentiels à consulter sur Dürer, et par la liste de ses œuvres, cette monographie est accompagnée de soixante planches en phototypie reproduisant les œuvres capitales de Dürer avec — innovation heureuse — l'indication de leurs dimensions ; mais on aurait souhaité les voir présentées chronologiquement plutôt que groupées par catégories (peintures, dessins, gravures).

Sur Goya, deux nouvelles biographies viennent de paraître, qui s'ajoutent à celle du regretté Henri Guerlin (coll. des « Grands artistes ») que nous avons louée ici il y a deux ans. L'une, par M Pierre Frederix (« Cahiers de la quinzaine »; 169 p. av. 24 reprod. hors texte ; 10 fr) est, davantage encore que le *Dürer* de M. Jedlicka, une étude syn-

(1) Sur cette exposition, M. Marcel Nicolle a publié dans l'*Illustration* (n° du 5 mai) un excellent article, accompagné de 11 belles reproductions, et, en Espagne, la revue *La Esfera* a publié sur l'œuvre de Goya un beau numéro spécial, illustré de plus de 100 reproductions en noir ou en couleurs

thétique et psychologique plutôt que documentaire (l'auteur déclare d'ailleurs, dans une des notes de son livre, que son but « n'est pas de décrire des œuvres ni de critiquer des témoignages ou des pièces d'archives »). Connaissant et « sentant » admirablement cette Espagne que Goya incarne si pleinement, il a bien compris le génie et l'âme de celui-ci et il évoque en un style coloré, à travers les péripéties de l'existence de Goya, les chefs-d'œuvre de tout genre qui la jalonnent et qu'il commente parfois éloquemment (telle l'admirable toile de *La Dernière communion de San Jose de Calasanz*). L'illustration de ce volume, qui, au lieu de rééditer les œuvres universellement connues de Goya, met sous nos yeux nombre de peintures presque ignorées, comme le beau portrait du *Comte de Fernán-Nuñez*, actuellement exposé au Prado, et les curieuses compositions dont Goya avait orné sa maison de Madrid, ajoute encore à l'intérêt du livre.

L'autre monographie du maître espagnol, due à M. Pierre Paris, membre de l'Institut et directeur de l'Institut français de Madrid, publiée dans la collection, qu'on a plaisir à voir se continuer, des « Maîtres de l'art » (Paris, Plon, in-8, 169 p. av. 32 pl. ; 20 fr.) unit, au contraire — ce qui est l'idéal de ces sortes d'ouvrages — le souci de la documentation la plus scrupuleuse et la plus détaillée à celui de la pénétration psychologique. Toutes les œuvres de Goya sont ici étudiées dans leur succession chronologique et les conditions de leur exécution, analysées et commentées avec la compréhension la plus fine, dans un style qui sait en rendre toute la saveur. Ces qualités scientifiques et littéraires font de cette monographie, complétée par une bibliographie, et par la liste des œuvres de Goya, un modèle du genre. Elle est, de plus, enrichie de 32 excellentes reproductions des chefs-d'œuvre du maître.

A ceux qui iront en Espagne pour cette exposition Goya ou qui en reviennent, nous recommanderons aussi deux ouvrages : aux premiers un petit livre intitulé *Trois heures au Musée du Prado : itinéraire esthétique*, par un critique d'art espagnol, M. Eugenio d'Ors, excellemment traduit par M. et Mme J. Sarrailh (Paris, Delagrave, in-18, 159 p. av. 48 reprod. ; 15 fr.) qui les aidera à visiter avec fruit ce beau musée et à en goûter pleinement les principales œuvres ; — aux seconds, un bel album de trente-six planches en couleurs : *Le Musée du Prado à Madrid* (Paris, Laurens, in-4, 250 fr.) où ils trouveront reproduits dans la magie de leurs colorations, avec une fidélité parfaite, et accompagnés de notices rédigées par deux des meilleurs historiens de l'art espagnol : MM. A. de Beruete et A. L. Mayer, les principaux chefs-d'œuvre de Velazquez, Goya, Murillo, le Greco, Titien, Raphaël, Dürer, Van Eyck, Rubens, Jérôme Bosch et Snyders.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Comte Ernest de Ganay : *Chantilly, au XVIII[e] siècle,* G. van Oest, Paris, Bruxelles. — Louis-Marie Michon et Roger Martin du Gard : *L'abbaye de Jumièges,* Henri Laurens.

Le livre de M. le Comte Ernest de Ganay : **Chantilly au XVIII[e] siècle**, nous le montre après le « règne » des Montmorency et lors du passage des Condés. On sait que la propriété a fini par passer au duc d'Aumale, après le « décès » du dernier des Condés, à Saint-Leu. Au début du siècle, le château n'est encore qu'à demi transformé dans le goût classique. Mais la vieille demeure commence à perdre son aspect irrégulier et pittoresque. Déjà, sous l'influence de Mansart, dans la cour, les façades de droite et du fond ont été reconstruites ; au dehors, les tours de Senlis et de Vineuil sont exhaussées. Pourtant, le petit château de Jean Bullant est conservé à peu près intact. Des travaux intérieurs y ont été faits. A la galerie de l'étage, le grand Condé, que Saint-Simon appelle emphatiquement M. le prince le Héros, a fait retracer ses glorieuses actions. Le vainqueur de Rocroy est, en somme, le véritable fondateur du nouveau Chantilly, celui qui demeurera jusqu'à la Révolution.

C'est donc à la fin du XVIII[e] siècle qu'avait commencé la transformation de Chantilly. Avec Henri-Jules de Bourbon, le nouveau prince, qui « y dépensa des sommes prodigieuses », ce furent de nouveaux travaux qui portèrent également sur le parc et les annexes. Des peintres travaillent à Chantilly : Jean de Troy, Marc Nattier, Jean-Baptiste Corneille, etc. Et les sculpteurs sont à l'œuvre pour embellir les jardins. A peine ces travaux sont-ils terminés que le jeune roi Louis XV, qui vient d'être sacré à Reims, s'arrête à Chantilly sur le chemin du retour, le 4 novembre 1722. Les fêtes qui lui furent données durèrent quatre jours, avec des divertissements nombreux et un concours immense de peuple. Pendant ces quatre journées de réjouissances, il avait fallu, afin de loger et de nourrir la suite des princes, la troupe, les orateurs, les musiciens, etc., non seulement tout réquisitionner à deux lieues à la ronde, mais encore édifier des baraquements autour du château, dans le parc et sur la pelouse. Soixante mille bouteilles de vin, cinquante-cinq mille livres de viande furent consommées. Le roi fut si satisfait de son séjour au château qu'il y revint en 1724 et en 1725.

Le duc de Bourbon, qui avait été ministre de Louis XV depuis la mort du Régent, tomba en disgrâce le 16 juin 1726 et fut alors exilé à Chantilly. Il en profita bientôt pour faire exécuter de nombreux travaux d'arrangement et d'améliorations. C'est à ce moment que furent élevées les Grandes Ecuries, qui ont subsisté dans le Chantilly actuel, et que l'église paroissiale fut agrandie.

Devenu veuf en 1720, M. le Duc épousa, en 1728, la princesse Caroline de Hesse-Rhinfels. L'entrée de la nouvelle duchesse de Bourbon, à Chantilly, fut l'occasion de nouvelles fêtes, mais plus intimes et où apparurent ces curieuses « paysanneries », premières manifestations du goût pastoral dont la vogue s'affirmera pleinement au déclin du siècle. Le duc étant rentré en grâce en 1727, le roi vint fréquemment faire un séjour à Chantilly. Après de nombreux travaux dans les jardins, Henri de Bourbon mourut en 1740, laissant à ses héritiers une des plus belles résidences de l'Europe.

Le nouveau prince de Condé, Louis-Joseph de Bourbon, n'avait que quatre ans. Son oncle, le comte de Charolais, tuteur du jeune prince, administra son domaine, et y fit différentes améliorations. Dès l'âge de dix-sept ans, le prince de Condé épousa (1753) Charlotte de Rohan-Soubise, qui en avait seize. L'année suivante, Chantilly fut en fête, la princesse ayant donné le jour à une fille qui devait mourir quatre ans plus tard. En avril 1756, ce fut l'héritier des Condés qui vint au monde. La naissance du petit prince fut l'occasion de nouvelles fêtes.

La célébrité de Chantilly à cette époque était si grande que le duc d'York, frère du roi d'Angleterre, y vint, en compagnie de Louis XV ; puis en 1768, ce fut la visite du roi de Danemark, et en 1771, celle du roi de Suède. Le roi y amena aussi madame du Barry en 1769, et, en 1770, le Dauphin, la Dauphine et Mesdames.

Les fêtes de famille se succèdent pendant ce temps. Le jeune duc de Bourbon fait sa « première arrivée » à Chantilly en 1770, le 15 juillet. Salves de canon, hommages du clergé, de la capitainerie, collation dans la laiterie, etc.

Son fils, l'héritier des Condés, qui devait avoir la destinée tragique que l'on sait, naquit au milieu de l'allégresse générale en 1772. Sa mère, la duchesse de Bourbon, accoucha à Chantilly le

2 août. Des fêtes furent données à cette occasion, sur lesquelles nous n'insisterons pas.

Une vie heureuse règne donc à Chantilly que vient troubler le cataclysme de 1789. Le prince de Condé eut à présider l'Assemblée des Notables, à Dijon, et y joua un rôle important. Survint le 14 juillet et la prise de la Bastille, qui fut le glas de l'ancien régime. Le prince de Condé émigra à l'étranger pour organiser la résistance à la Révolution. C'est l'arrêt de mort de Chantilly. Le domaine est morcelé, vendu. Le grand château est démoli, ainsi que l'Orangerie, Bucamp, le Pavillon de Vénus. Les jardins dépérirent.

Le duc d'Aumale, héritier du duc de Bourbon, eut tout à faire rebâtir. Mais il était pressé de son château et pressa peut-être un peu trop les architectes, qui firent en somme de l'à peu près. Le château n'en est pas moins une très belle demeure seigneuriale avec le « Musée Condé », légué, ainsi que le domaine et ses richesses, à l'Institut de France.

Le très beau volume de M. le comte Ernest de Ganay contient nombre de planches remarquables et se trouve une des plus heureuses publications de la période actuelle.

§

Entre Caudebec et Rouen, dans une des boucles de la Seine, on peut visiter encore les ruines de l'**Abbaye de Jumièges**, dont nous parlent MM. Louis-Marie Michon et Roger Martin du Gard, dans une des monographies de la collection Laurent.

C'est une ruine superbe et l'un des plus anciens établissements monastiques de Normandie. On croit que c'est en 654, sous le règne de Clovis II, que saint Filbert reçut, grâce à l'intercession de la reine Bathilde, un territoire à Jumièges et qu'il y construisit un monastère. A l'origine peuplée de soixante moines, la communauté s'augmenta très rapidement et on nous conte, dans une vie du saint fondateur, que, au bout de quelques années, huit cents religieux vivaient à Jumièges. Ruinée et incendiée en grande partie par les invasions normandes, l'abbaye resta longtemps déserte. Tous les historiens normands sont d'accord pour attribuer à Guillaume Longue-Epée sa restauration. A la suite des troubles qui ensanglantèrent la Normandie en 945, le monastère fut de nouveau dévasté et il n'en resta que les deux tours de

façade et les deux premières travées nord de la nef de Saint Pierre Au XIe siècle, ce fut la construction de Notre-Dame qui offre quelques analogies avec le plan d'édifices lombards de la même époque. Ce n'est cependant qu'à partir de 1037 que les travaux se précisent. Le 1er juillet 1067, la dédicace solennelle de la grande église fut célébrée au milieu d'une grande affluence.

Nous savons qu'il fut question, en 1208, d'agrandir les bâtiments monastiques. C'est vers 1335 que l'on peut placer la date de la plus grande prospérité de l'abbaye ; mais la guerre de cent ans devait amener bientôt une ère de désastres. Ainsi en 1358, Jumièges fut envahi par une bande de 800 hommes qui pillèrent le monastère pendant six jours entiers.

C'est en 1449 et 1450 que se placent les séjours du roi Charles VII à Jumièges, au moment du siège d'Honfleur. Ces séjours sont surtout célèbres par les visites d'Agnès Sorel au roi. La « dame de Beauté » mourut au manoir du Mesnil-sous-Jumièges en février 1450. Inhumée à Loches, son cœur resta à Jumièges où on lui éleva un tombeau magnifique. Le XVIe siècle fut néfaste à Jumièges comme à beaucoup d'églises de France.

En 1789, les moines ne sont plus qu'au nombre de seize. Le monastère fut bientôt dépecé, selon l'habitude du moment. Selon la tradition, le cloître fut bientôt acheté par un Anglais qui, paraît-il, le fit démolir et réédifier dans son pays. Maintenant, il reste de cette très belle abbaye les ruines de l'église Notre-Dame, avec le porche et les tours, édifice bâti, ainsi que nous l'avons dit, dans la tradition lombarde et dont l'église Saint-Etienne, de Caen, a gardé le souvenir. Une belle galerie, bâtie au temps de Charles VII, réunit cette première église à l'église Saint-Pierre, ruinée également et dont il ne reste que le porche et diverses parties de la construction. On retrouve également la salle Capitulaire, située entre les deux églises, et quelques constructions annexes. Dans l'ancien logis abbatial, construit dans la tradition du XVIIe siècle, on a installé un musée lapidaire, qui a recueilli diverses parties de l'ancien monastère ; parmi ces vestiges, on peut spécialement indiquer le pseudo-tombeau des Enervés, un des plus beaux spécimens de la sculpture du XIIIe siècle. Du très beau tombeau élevé pour le cœur d'Agnès Sorel, il ne reste plus aujourd'hui qu'une simple dalle de marbre noir. Les églises des environs durent également recueillir divers vestiges de l'ancien mo-

astère, ainsi que l'église paroissiale du lieu. L'église de Duclair e vit attribuer une série d'apôtres venant de Saint-Pierre ; celle le Caudebec, un magnifique sépulcre de marbre blanc, etc.

La monographie sur Jumièges, de MM. Louis-Marie Michon t Roger Martin du Gard, expose également divers points archéoogiques se rapportant à l'ancien monastère. C'est une des bonnes ublications de la maison Laurent.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Le gisement de Glozel est authentique. — Le « challenge » du Dr Foat. — Jne protestation de la Ligue des Droits de l'Homme. — L'incident Vergnette.

Le gisement de Glozel est authentique. — Sous ce itre, un éminent préhistorien, M. Desforges, de Nevers, publie lans *Paris-Centre*, du 20 mai, la relation très vivante des fouiles qu'il vient d'exécuter à Glozel avec le Dr Morlet.

Nous rappelons qu'il a fouillé lui-même un grand nombre de stations et publié d'importants travaux préhistoriques. Parmi ceux-ci, nous citerons : *La station préhistorique de la Sablière* (1902) ; *Les stations néolithiques de la vallée de l'Alène* (1904) ; *Quelques mots sur les aiguisoirs recueillis dans les dépôts de l'Allier, de la Saône et de la Loire* (1907) ; *La micro-industrie et les prismes à crochet de Fléty* (1908) ; *Les Haches polies du Morvan* (1910) ; *Les industries tardenoisiennes de la vallée de l'Alène* (Nièvre) (1913) ; *Les polissoirs mobiles recueillis en Nivernais* (1915) ; *Fusaïole à inscription gauloise* (1924) ; *Les Tumuli de la Nièvre* (1926) ; *L'âge de la pierre en Nivernais* (1928).

Voici maintenant son article, concernant Glozel :

Des savants français ou étrangers, mais surtout des ignorants, ont écrit sur Glozel des choses si extraordinaires, si extravagantes, que j'ose à peine dire que moi aussi j'ai visité le célèbre gisement préhistorique, que j'y ai pratiqué des fouilles en compagnie de MM. le docteur Morlet et Fradin et que j'ai pu faire sur place des constatations fort intéressantes.

Je commence par avouer que je suis un glozélien de la première heure. Le docteur Morlet, qui me le rappelait mardi dernier, me faisait d'ailleurs remarquer que si au début de ses travaux il reçut quelques encouragements et beaucoup de critiques, je suis le seul qui, dans le *Mercure de France*, lui aie présenté des objections sensées et donné

des indications pratiques. Je n'en tire pas vanité : il y a plus de trente ans que je fais de la préhistoire et je commence à avoir un peu de « métier ».

Avant d'avoir visité Glozel, la seule étude des procès-verbaux des fouilles, d'une part, et de l'autre, la lecture de toutes les diatribes qui ont été publiées contre le docteur Morlet et le jeune Fradin avaient suffi à entraîner ma conviction. Il n'y avait pas seulement chez moi une affaire d'habitude, d'instinct si je puis dire, il y avait aussi une question de psychologie. On divise les savants en deux catégories ; ceux qui travaillent et ceux qui vivent des travaux des autres. Les premiers, ceux qui ont l'habitude de faire des fouilles, ont toujours soutenu l'authenticité de Glozel ; les autres ont essayé de « naufrager » une affaire qu'on n'a pas voulu leur laisser exploiter.

Avant de rien écrire sur Glozel, j'ai voulu le connaître « de visu ». Mardi dernier, je suis allé voir le docteur Morlet et j'ai pu admirer chez lui les pièces les plus intéressantes découvertes à Glozel : des galets gravés portant l'un le fameux renne à inscription, un autre une belle tête de cervidé, un 3e, un groupe de chevaux ; un superbe harpon en os ; une spatule ; des sifflets également en os très fossilisés ; des briques à inscriptions, etc.

De là, je me suis rendu à Glozel où, tout à loisir, j'ai pu examiner en détail les choses extraordinaires que contient son petit musée : nombreuses briques à inscriptions ou à empreintes, galets gravés, pendeloques de colliers, vases de toutes sortes, supports de vases, bobines, fusaïoles, idoles phalliques, anneaux de schiste à inscriptions, harpons, boutons en os, pointes de flèches, etc.

Bien que je sois le délégué de la Société Préhistorique française pour le département de la Nièvre, je ne pense pas, comme son bureau, que les Fradin commettent une escroquerie en exigeant des visiteurs un droit d'entrée sur lequel l'Etat perçoit d'ailleurs une bonne part ; ces braves gens sont constamment dérangés dans leurs travaux et ils ne peuvent tout de même pas perdre leur temps et user leur lumière pour les beaux yeux des touristes.

Mercredi matin, je suis retourné à Glozel en compagnie du docteur Morlet et j'ai pu fouiller moi-même en sa compagnie.

Le sol est formé d'une couche de terre arable noire de o m. 20 à o m. 30 d'épaisseur ; puis d'une couche d'argile jaunâtre variant entre o m. 30 et o m. 50 d'épaisseur ; au-dessous se trouve une sorte d'argile arénacée beaucoup plus dure. La couche noire et une partie de l'argile (o m. 10 environ) sont garnies d'un réseau inextricable de racines de ronces, de genêts et surtout de fougères. C'est sous ce réseau, à o m. 30 environ de profondeur dans l'argile, soit o m. 50 ou o m. 60 de la surface, qu'on rencontre les objets préhistoriques. Il est donc

matériellement impossible qu'ils aient pu y être enfouis frauduleusement par le haut. Toutes les balivernes qu'on a pu écrire à ce sujet ne tiennent pas debout. Comme l'a dit le grand géologue qu'est M. Dépéret, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, il faut être aveugle ou de mauvaise foi pour soutenir que la couche archéologique n'est pas vierge.

On a parlé aussi de galeries horizontales par lesquelles on aurait pu introduire les objets préhistoriques. Il s'agit de galeries de taupes. Je les ai explorées soigneusement : presque toujours elles sont sinueuses, parfois même elles sont circulaires. Je me demande comment on aurait pu y faire passer des objets dont le diamètre d'ailleurs, neuf fois sur dix, est bien supérieur à celui des galeries.

Cette objection a été soulevée par un ingénieur des mines : elle ne fait pas honneur à son génie ! D'ailleurs aucun des objets trouvés par moi ou en ma présence n'était à proximité d'une de ces fameuses galeries.

Notre équipe de fouilleurs se composait de MM. Fradin fils, Fradin petit-fils (Emile), du docteur Morlet, de son chauffeur et de moi.

Les trois premiers enlevaient à la bêche la terre arable dans laquelle on ne trouve jamais rien. Le docteur Morlet et moi, puis, par intermittence Emile Fradin, fouillions au couteau la couche archéologique. Quand nous avions abattu l'argile sur le front de taille, nous l'écrasions sous les doigts pour être bien certains de n'y rien abandonner.

Dès le début, je trouvai, presque à la surface de cette couche, un fragment de poterie en grès ; ce fragment appartenait à un vase qui n'a rien de néolithique. Il s'agit d'une industrie plus récente, superposée à la première.

Nous travaillions depuis une demi-heure environ et nous avions abattu à peu près un mètre en profondeur du front de taille, quand le docteur Morlet, avec son couteau, rencontra un objet résistant : il le dégagea avec la plus grande précaution. Il s'agissait d'un galet en roche noirâtre, à peu près parallélipipédique, de o m. 10 environ de longueur sur o m. 05 de largeur et o m. 03 d'épaisseur, gisant à plat, à o m. 30 de profondeur dans l'argile, soit à o m. 60 de la surface. Je remarquai qu'il était entouré de radicelles dont l'une encore vivante. Le terrain était compact, non remanié et quand le galet fut retiré, son gîte demeura bien net. Nous débarrassâmes vivement le galet de l'argile qui y adhérait et fûmes agréablement surpris d'y voir une gravure représentant une tête de renne de toute beauté.

Peu après, le docteur Morlet découvrait à la base de la couche archéologique une molaire de cervidé. A mon tour, je rencontrai, à o m. 20 de profondeur, un fragment de poterie néolithique, faite à la main et mal cuite.

Une heure plus tard, Emile Fradin trouva, à la base de la courbe, un petit galet plat, circulaire, en schiste probablement, et sur lequel se voyaient plusieurs signes alphabétiformes.

Nous fûmes assez longtemps sans rien rencontrer. A cinq mètres au moins de notre point de départ, le couteau d'Emile Fradin, au grand désespoir du docteur Morlet, sectionna une superbe pointe de sagaie en os. On dégagea avec précaution la partie restée en place. L'objet, pointu aux deux extrémités, mesure à peu près 5 à 6 centimètres de longueur. Grâce à la cassure, nous pûmes constater que l'os était absolument fossilisé et presque friable ; l'extérieur était recouvert d'une belle partie jaunâtre.

Pressés par l'heure, nous cessâmes là nos recherches.

J'ai rapporté de là-bas une opinion bien nette : le gisement de Glozel est absolument authentique ; et j'ai la conviction absolue que la vérité sur cette affaire ne tardera pas à triompher définitivement.

A. DESFORGES,
Correspondant de la commission
des Monuments préhistoriques.

§

« **Le Challenge** » **du Dr Foat**. — Le Dr Foat, qui fait partie du Comité d'Etudes qui a fouillé à Glozel les 12, 13 et 14 avril dernier, écrit dans le *Daily Mail* du 15 mai :

In view of Sir Arthur Evans's unjustified condemnation of Glozel, I am asking *The Daily Mail* in justice to give Glozel a hearing.

Fortunately we recently had the announcement that the French Minister of State concerned with historical monuments and the fine arts, M. Edouard Herriot, had reconsidered the position of his department in regard to Glozel ; that he considered the whole question reopened by the report of our *Comité d'Etudes* ; and that he would himself visit Glozel to study the findings of the committee on the spot.

The committee which has made careful excavations under the strictest conditions, has declared unanimously in favour of the genuineness of the site as prehistoric and of the 3.000 objects found as Neolithic. I myself, as a member of the committee, followed daily the wole operation, at the end of my nose, and am convinced that a more serious and honest committee has never worked at an important subject.

I can also testify to the competence of the members, but that is a matter for others to judge. At least I can say that the committee was genuinely representative : three directors of museums, one of them being Conservateur of the National Museum of Antiquities, three members of L'Institut (equal to our F. R. S.), a professor of the Collège de France, two deans of faculties of universities, two recognised pa-

læographers, and a Swedish D. Sc. sent as substitute by the chief of Laboratoire de Police Technique of Lyon.

Our operations were controlled as to technique by an engineer whose inventions in the electro-magnetic guidance of ships and aeroplanes are being applied in Corunna; and an official ethnographer of the League of Nations.

Now these persons, all in responsible positions, say that they have examined the ground and objects personally and are satisfied of their genuineness and importance archæologically. On the other hand, Sir Arthur Evans, *not* having really studied the material personally and relying on the opinion of other persons for first-hand knowledge, says that they are not genuine and not important. Which is to be believed ? I plead for a fair hearing.

I must insist that on the best evidence I can gather here and in Paris, and on the word of honour of Dr. Morlet, Sir Arthur did note examine the ground (*he looked at the surface only for some minutes*) and did not spend twenty minutes in all in the two collections. He walked rapidly round at Glozel and said he had seen enough. I understand that he is very near-sighted, and if that is so he could not have seen anything, as the objects in the cases at Glozel are very badly lighted. Reluctantly he took in hand two or three of the objects (out of 3.000 !) and glanced at them, remarking that it was n't necessary to study them further because he was « used to museums ».

Well, I challenge Sir Arthur to deny all this, and, if it is true, I ask whether this is a sufficient ground for his assurance to the British public that he knows it is all a fake. And, really, is this the way to treat the scholarship of another nation, distinguished in this instance by the extraordinary brilliance of a Reinach and the eminent reliability of a Depéret ?

F. W. G. FOAT, M. A., D. LIT.

§

Une protestation de la Ligue des Droits de l'Homme. — Après une première intervention restée sans résultat, la « Ligue des Droits de l'Homme » a élevé une nouvelle protestation contre les circonstances dans lesquelles une perquisition judiciaire a été opérée à Glozel. Voici les principaux passages de la lettre que M. Victor Basch, président de la « Ligue des Droits de l'Homme », a adressée, au nom de celle-ci, à M. Louis Barthou, ministre de la Justice :

Monsieur le Ministre,

Par lettre du 4 avril dernier, nous avons eu l'honneur d'attirer votre

attention sur les irrégularités et les illégalités commises lors de la perquisition opérée au domicile de MM. Fradin sur la plainte en escroquerie portée contre inconnu dans l'affaire des fouilles de Glozel...

Sans prétendre nous immiscer dans la question de l'authenticité des objets recueillis, encore que l'attitude de quelques savants autorise à réserver jusqu'à plus ample informé un jugement définitif, il est incontestable que le Parquet a fait, en l'espèce, preuve d'une hâte qui, étant donné la nature de l'affaire, est indiscutablement incompatible avec une bonne administration de la justice et l'observation des garanties dues aux justiciables.

Nous retiendrons essentiellement trois points : 1° la qualification même du délit ; 2° la rapidité de l'enquête ; 3° les conditions particulières dans lesquelles elle a été menée.

C'est une plainte en escroquerie qui est à la base de la procédure ouverte contre les Fradin. Cette plainte, la Société Préhistorique qui, en la personne de son président, l'a déposée, n'a pas osé la diriger contre les Fradin eux-mêmes ; afin de se soustraire, par avance, à une action en dénonciation calomnieuse ou pour mieux favoriser ses desseins, elle l'a portée contre inconnu, laissant au Parquet le soin de rechercher le véritable auteur de la soi-disant escroquerie. Or, les motifs mêmes invoqués à l'appui de ladite plainte impliquaient que nul autre n'aurait pu être coupable que les Fradin, puisque c'était la perception... d'un droit d'entrée dans leur « musée » qui était considérée comme la base du prétendu délit.

En résumé, tout semble avoir été conçu pour empêcher les Fradin de se défendre : plainte contre inconnu, d'où impossibilité de convoquer les Fradin, de leur permettre d'assister à l'instruction en présence de leur avocat, irruption de la police chez eux sans qu'ils puissent faire autre chose que d'assister, impuissants, à des saisies qui étaient fictivement censées faites hors de chez eux.

Il y a là une violation caractéristique de domicile et un mépris tel de la liberté et de la propriété individuelles que le Parquet qui a autorisé semblable procédure mérite de faire l'objet d'un rappel à l'ordre sévère. Même, sans nous faire l'écho de raisons par lesquelles on a essayé d'expliquer cette diligence insolite du procureur de la République, nous ne pouvons manquer de nous élever avec force contre de telles pratiques et nous sommes persuadés que nous n'aurons pas fait en vain appel à votre respect de la justice et de la liberté...

Veuillez agréer, etc...

Le Président,

VICTOR BASCH.

§

L'incident Vergnette. — Le *Progrès de l'Allier* du 12 mai publie la relation suivante :

UN NOUVEAU PROCÈS

Nos lecteurs se rappellent que M. Vergnette d'Aubière, prenant des chemins détournés, tenta de s'introduire, pendant les travaux du *Comité d'études*, sur le champ de fouilles de Glozel, à une heure où d'ordinaire il n'y avait personne.

Voici, d'ailleurs, la mention qui en a été faite dans le compte rendu officiel des fouilles du 14 avril 1928, signé des membres du *Comité d'études* :

« Un fait singulier doit être signalé. Un étudiant rôdait de bon matin autour du champ de fouilles, dont on l'éloigna. Il se rendit alors à Glozel et remit à la famille Fradin, pour le docteur Morlet, un paquet contenant de petits galets, dont un sculpté, l'autre décoré d'une courte inscription, avec une carte portant le libellé : « Hommage de l'auteur ». On peut se demander si ce personnage ne s'était pas rendu de bonne heure au champ des fouilles dans l'intention d'y semer des pièces de sa façon, ce qu'il n'a pu faire à ce moment à cause de la surveillance exercée.

Le docteur Morlet, qui est locataire du terrain et dirige les fouilles, l'aperçut à temps. Il l'éloigna sans tarder du champ de fouilles.

Or voici qu'actuellement M. Vergnette envoie une assignation à M. le docteur Morlet où l'on peut lire : « Attendu que lors des travaux d'une commission d'études en présence de journalistes, d'ouvriers et du public, le docteur Morlet a publiquement injurié le requérant, le traitant notamment de « faussaire », « d'agent provocateur d'une société de préhistoire », a tenu des propos diffamatoires, disant notamment « qu'il avait fait à Clermont-Ferrand une conférence sur des pièces soi-disant de Glozel, qu'il avait fabriquées lui-même. »

Dès que nous en avons eu connaissance, nous sommes allés trouver le docteur Morlet qui a bien voulu nous préciser certains points : « *J'ai dit, en effet, qu'on ne recevait pas les faussaires sur le champ de fouilles*, et je le maintiens. *Trouvez-moi un autre mot pour qualifier celui qui fabrique de faux objets*. Je sais que M. Vergnette a prétendu, dans notre altercation, qu'il n'en fabriquait pas. Or, à midi, il m'en faisait remettre quatre, avec la mention suivante écrite de sa main : « A Monsieur le Docteur Morlet, de la part de M. Vergnette. Hommage de l'auteur ». Bien plus, dans un hôtel de Ferrières, il s'est présenté aux journalistes en ces termes : « *Parfaitement, voilà le faussaire !* » et il s'est mis aussitôt à leur montrer de faux galets de Glozel dont ses poches étaient pleines. Il reconnaissait donc lui-mê-

me que le mot « faussaire » s'applique à celui qui fabrique de faux objets. Il n'y en a d'ailleurs pas d'autres dans la langue française. Quant à l'avoir traité « d'agent provocateur », c'est absolument faux. Les témoins l'établiront. Enfin, au sujet de sa conférence à Clermont, les témoins sont également nombreux pour prouver qu'il a assuré en montrant divers objets : « Il y a là, sur la table, des objets de Glozel authentiques et il y en a de faux. Quels sont les authentiques ? » Or, *comment pouvait-il avoir des objets de Glozel authentiques ? Les MM. Fradin ne lui en ont jamais donné, ni vendu.* Pour terminer, je vous rappellerai que M. Vergnette est parti de son hôtel de Ferrières, en laissant sur la table de sa chambre un faux galet gravé. IL LES SÈME... »

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Une lettre de M. Charles Maurras.

Paris, le 19 mai 1928.

Mon cher Vallette,

J'ai lu tardivement l'article de M. Emile Laloy paru au *Mercure* du 1er mai. Je n'ai aucune intention de me plaindre au public de votre collaborateur. Avec les idées qu'il a, avec les sentiments qu'il a, avec sa confiance dans l'infaillibilité des juges de la République, M. Laloy a rendu compte de divers volumes, qui nous concernent, mes amis et moi, et notamment du *Basile*, de Georges Gressent-Valois. Cela ne regarde que lui. Je n'en ai qu'aux citations de son héros qui maltraitent la vérité.

Pour n'en prendre qu'un exemple, je lis dans le compte rendu de votre collaborateur, ces extraits du *Basile* :

Mon premier contact avec lui (Maurras) fut une *dispute* qui dura plusieurs heures : c'est sur le problème économique et social que *nous nous heurtâmes immédiatement*. Dans la suite, il s'abstint de renouveler cette *dispute*... Il avait compris qu'il était préférable de m'associer à son œuvre et de m'utiliser... Ceci est de 1907, etc...

Malheureusement pour Gressent-Valois, son « premier contact » avec moi est raconté de façon différente aux pages 238 et suivantes de son livre *D'un Siècle à l'autre*, paru en 1921 :

«... Comme je demandais s'il y avait quelque organisation royaliste : « Voyez Maurras, voyez Maurras, votre place est à *l'Action française* », me répéta M. Paul Bourget. Puis j'entendis quelques critiques sur mon livre, qui prenaient la forme aimable de réflexions, et le maître, qui est un des plus merveilleux causeurs que j'aie entendus, tira la

leçon de mon aventure et la raccorda à une de ces grandes considérations historiques dont il donne souvent le bénéfice à ceux qui l'écoutent. Je quittai Bourget, pensant que les hommes pratiques n'étaient peut-être pas ceux à qui l'on donne ce nom communément.

Je courus rue du Bac acheter quelques numéros de la *Revue d'Action française*, que je lus avidement. J'appris avec allégresse que le groupe de l'Action française était formé d'hommes qui, appartenant autrefois à la République, avaient conclu à la Monarchie au nom du salut public. Mon aventure n'était donc pas unique ? Je n'allais donc pas contre mon siècle ? Je vis que Maurras avait institué son *Enquête sur la Monarchie* en 1900. Coïncidence, mais la date est là ; un siècle se clôt par la condamnation de ses propres erreurs, et c'est la plus haute intelligence qui prononce sa condamnation. Un siècle s'ouvre, dans ce frémissement de l'intelligence et du cœur qui annonce une renaissance. Bourget avait raison : ma place était à l'Action française.

Peu après, un billet de Maurras m'appelait rue de Verneuil. Je vis l'auteur de l'*Enquête* dans cet étonnant cabinet où, déjà, l'arrangement des choses révélait que Maurras s'est donné tout entier à l'œuvre qu'il a entreprise : les livres débordant des bibliothèques, conquérant, avec les revues et les journaux, les meubles et les sièges, tout annonçait que l'homme qui vivait là avait sacrifié sa vie personnelle à l'action. Dès que la conversation fut ouverte, j'eus le sentiment que, cette fois, j'étais bien au port, et prêt à partir pour la plus belle aventure du siècle. Il n'importait plus de savoir si le voyage serait long ; on acquérait près de Maurras la certitude absolue du succès. Il ne s'agissait que de conquérir la France à la vérité politique. Maurras disait que, cela se ferait par la raison. Peut-être aurais-je douté, si je n'avais vu que la raison, puissante, mais seule. Mais la flamme que je vis briller chez Maurras m'avertit que la plus belle volonté était là, au service de la raison. — Mais le Roi ? — Vous le verrez, me dit Maurras, et vous serez conquis.

Les sentiments, les idées, les programmes de Gressent-Valois ont pu varier, les faits de 1906 (et non « 1907 ») n'ont pu changer au gré de son humeur : vos lecteurs jugeront s'il y eut dans le premier contact ainsi raconté trace d'une « dispute » ou d'un « heurt » quelconque avec moi.

Le « problème économique et social » n'y est même pas soulevé.

On trouve, il est vrai, au même volume de Gressent-Valois, page 243 et suivantes, un examen de ce *problème*, examen fort paisible, qui avoue les progrès et même les découvertes que *l'Ac-*

tion française fit faire à Gressent-Valois. On n'y voit ni heurt ni dispute :

Nous l'abordâmes avec Maurras dans une de nos premières entrevues. Maurras me parla de l'œuvre du colonel de La Tour du Pin. *Nous étions d'accord sur le sens général de l'action.* Mais j'apportais à l'Action française mes *vues particulières* sur l'organisation du travail. Mon adhésion à la monarchie comportait l'utilisation des thèses soréliennes.

J'exposai ces vues à Maurras *qui était sans préjugés sur la question*. Nous fîmes toutefois un long examen du problème. Maurras me fit cette objection : que cette conception (si elle était juste en ce qui concerne les forces en mouvement, et qu'il s'agit de faire jouer au profit du bien public) ne paraissait pas organique.

— Il paraît préférable, disait il, de rechercher une organisation en longitude plutôt qu'une organisation en latitude, *ou pour employer une autre image, une organisation verticale plutôt qu'une organisation horizontale*, parce que la seconde fait de la nation un ensemble de couches superposées qui ne communiquent pas avec le sommet, tandis que la première assure les communications entre l'Etat et les groupements du pays, sans interdire les contacts latéraux. Mais l'expérience, ici, nous conseillera.

J'opposais à Maurras qu'une classe ouvrière fortement organisée, et nationalisée, serait en contact avec l'Etat et agirait sur les organisations de la bourgeoisie, au besoin de concert avec l'Etat, afin d'obliger les chefs de la production à se dépasser eux-mêmes et à faire leur métier de chefs. Expérimentons, dit Maurras.

Valois avoue ici l'erreur qui entachait ses fameuses « vues particulières » et le « poison » qui s'y mêlait :

...*En somme*, je faisais un essai de conciliation entre *l'erreur et la vérité* ; j'avais beau être en réaction constante depuis huit ans contre le socialisme, j'avais absorbé une certaine quantité de poison et je ne l'avais pas encore entièrement éliminé. Il en est résulté quelque gêne dans mon action pendant plusieurs années. Toutefois, cela n'a pas été du temps perdu, car, à la faveur de ce raidissement, mes amis d'Action française d'origine révolutionnaire et moi-même, nous avons précisé nos points de vue. Lorsque j'arrivai à l'Action française, il s'agissait de savoir quelle attitude les syndicalistes, intellectuels ou ouvriers, auraient à l'égard des bourgeois auxquels ils s'unissaient sur le plan national. Dans le monde conservateur, on trouvait alors une certaine faveur pour Biétry et ses jaunes ; c'était insupportable pour nous, autant à cause de la misère intellectuelle de ce peuple qu'à cause de la tenue morale des « bons ouvriers ». J'appris avec un vif plaisir que ces fantaisies étaient peu goûtées à l'Action française.

Léon Daudet, en particulier, avait saisi, du premier coup, le côté ridicule de ces manifestations ; on me conta avec quelle bonne humeur il contrefaisait le type de bon ouvrier : « Moi, Monsieur le Comte, je suis bon ouvrier, mais je suis pour les patrons ! Est-ce qu'on peut se passer de capital ? Je suis pour le capital ». Je sus ainsi que, parmi mes nouveaux amis, je ne risquais pas de rencontrer des bourgeois pour qui la question sociale est résolue lorsque l'ouvrier salue humblement le patron.

...Pour ma part, *j'avais fait un progrès sensible* en écrivant *Le Père*, que je publiai en 1913, et où, pour la première fois, je faisais la distinction entre les classes sociales, qui sont une réalité, changeante d'ailleurs, et les classes économiques, qui sont une invention de l'esprit. Et l'action sur les réalités de chaque jour nous portait vers de nouvelles découvertes.

Telle apparaît, au récit de 1921, la prétendue « dispute » qui, d'après le récit de 1926, aurait duré plusieurs heures. Telles sont les suites de cette « dispute » que, sans doute par juste crainte d'un terrible argumentateur, j'aurais évité de « renouveler » !

Grosso modo, la version de 1921 est exacte. Avec son inconscience ordinaire, Gressent Valois dira sans doute qu'il l'a écrite pour nous flagorner. Mais son premier témoignage est confirmé et authentiqué, sur le point essentiel, par un petit mot égaré dans une de ses publications de 1926, qui n'ont pas été faites pour m'être agréables. Cette diatribe intitulée, par anti-phrase, *Contre le mensonge et la calomnie*, contient, page 116, un passage où Gressent se défend avec passion contre le reproche de rien nous devoir :

Voulez-vous me dire ce que mes ouvrages, *Le Père*, *la Religion de la laïcité*, *le Cheval de Troie*, mes études sur les finances et la monnaie doivent à Maurras ? Exactement rien. Ils sont même prodigieusement éloignés de l'esprit maurrassien. *L'Economie nouvelle* repose sur le même principe que l'*Homme qui vient* ; c'est ce qui est fondamental, et NON POINT LES VUES SUR LE VERTICALISME qui ne sont guère qu'une image.

L'allusion au récit de 1921 est directe. L'aveu en est flagrant. Que, par ailleurs, les *vues sur le verticalisme* soient une simple image ou que cette image signifie un nouveau classement économique, politique et social, un classement des producteurs par rapport à leur intérêt commun, *à l'objet produit*, non plus

aux différences de leurs conditions subjectives ; que cette image implique donc l'union et le concours des classes substitués à la lutte des classes, la paix corporative à la guerre syndicale, cela importe peu ici. Je ne m'occupe que du fait. Le fait est qu'il n'y eut point de dispute ni de heurt : il y eut transmission et communication paisible d'une « image », ou d'une idée, à quelqu'un qui ne l'avait pas dans l'esprit.

Comment fut-elle reçue ? De sa nature, Valois discute peu. Il apporte son « idée », s'étonne qu'elle ne soit pas souscrite avec enthousiasme, et se tait. Il ne sait ni débattre ni distinguer. Les vérités désagréables sont accueillies par des espèces de grognements indistincts, comme ceux qu'il fit entendre en 1925 quand je lui fis remarquer que Guizot n'avait jamais dit : *Enrichissez-vous* dans le sens qu'il imaginait, ou quand je lui montrai que son schéma de la bourgeoisie médiévale ne tenait pas debout. Nos *vues verticalistes* furent reçues avec le même mugissement confus qui équivalait au silence. Pas d'adhésion. Pas d'objection. Mes souvenirs sont parfaitement nets. Le récit de 1921 transforme mon monologue en une espèce de dialogue. C'est une première déformation, peu importante, mais significative.

Très visiblement, Gressent-Valois ne comprenait pas. Il mit des années à comprendre. Encore cet esprit si curieusement assimilateur, mais toujours asservi à quelque intérêt ardent, dut-il s'y mettre à deux fois pour comprendre. Quand il crut y être arrivé, on l'entendit d'abord se déchaîner, avec une amertume ombrageuse, contre une conception de la paix sociale qui lui était suspecte de paternalisme patronal. On me rapportait ses murmures aigres ou furieux. Je n'y attachai aucune importance.

C'est plus tard, beaucoup plus tard, c'est après de longues années, qu'il adopta enfin pleinement les *vues sur le verticalisme* au point de mériter l'approbation orale et écrite de leur inventeur, le colonel de La Tour du Pin, que, sorélien dans l'âme, il avait commencé par attaquer sans mesure au point de froisser vivement quelques-uns de nos amis, adhérents complets de l'Ecole sociale catholique. Je m'étais décidé à fermer les yeux sur ces attaques par un esprit de tolérance qui m'était d'autant plus facile que, à cette époque, Gressent-Valois n'avait pas le moins du monde mandat d'exposer les doctrines de l'*Action Française* sur les questions économiques et sociales. Il n'exerça, fort bril-

amment, cette fonction qu'après qu'il se fut rallié aux idées de La Tour du Pin. Il fut contraint de se décharger de la même fonc-ion, lorsqu'il s'obstina à mêler aux mêmes idées une absur-le prédication antibourgeoise qui réintégrait l'esprit révolution-naire sur le plan même d'où l'on s'était efforcé de l'éliminer, avec es autres causes de guerre sociale. Une lettre de moi qu'il a eu a sottise de publier montre que, du point de vue de notre action, 'erreur qu'il commettait se doublait d'une faute. Le système l'alliance communiste auquel il devait aboutir a du reste donné es fruits naturels dans la défunte organisation fasciste, d'où Gressent-Valois dut expulser avec fracas le communiste péri-ourdin qu'il avait embauché en cérémonie.

Retombé au subjectivisme syndical et révolutionnaire qu'il faut bien appeler sorélien (trois ans à peine après qu'il m'eut dit : *Je n'ai jamais été sorélien*), Gressent-Valois fait ce qu'il peut, malgré son mépris de l'ordre, pour mettre un peu d'ordre et de uite dans l'incohérence de ses avatars politiques et sociaux. C'est dans cet unique intérêt qu'il a imaginé, pour 1906 ou 1907, e *heurt* inexistant de cette *dispute* impossible entre nous : pour qu'elle existât, pour qu'elle fût possible, il eût d'abord fallu que e Valois de 1906-1907 eût des idées semblables ou analogues celles du Valois de 1927. Or, si nos idées étaient arrêtées, les iennes traversaient une de leurs innombrables phases d'ébullition issolvante.

Cela était presque touchant de naïveté juvénile. Peu après otre première rencontre, il s'était mis en tête de fonder, sur un modèle que beaucoup avaient ressassé, mais qui était nouveau our lui, une grande ligue de tous les travailleurs, patrons ou uvriers, contre tous les politiciens de gauche ou de droite et our laquelle il se disait sûr de l'appui de M. Georges Noble-maire. Je le prévins que M. Noblemaire ne pourrait pas marcher ontre tous les politiciens maîtres de l'Etat, et que les secrétaires de yndicats ne marcheraient pas davantage contre leur gagne-pain: Etat démocratique d'une part, l'Etat révolutionnaire de l'autre ettraient toujours bon ordre à cette chimère... Gressent-Valois evint peu après pour me dire : — *Vous aviez raison ! Raison ! aison ! toujours raison !*

Il est si peu malin d'avoir raison en des conditions pareilles ue je rapporte sans pudeur ces compliments peu ragoûtants.

Mais Gressent-Valois devrait s'en souvenir pour épargner à son public et même à son papier l'insoutenable prétention de nous avoir opposé ses « idées » de 1906-1907.

L'effort rétrospectif pour mettre un peu d'unité dans son étrange histoire se trouve, il est vrai, compliqué par l'extrême difficulté qu'il éprouve soit à dire la vérité sur les idées, soit même à la retenir. Peut-il se reconnaître dans son trouble passé ? Les portraits variés qu'il nous barbouille d'un vertueux et généreux enfant du peuple égaré quelque temps (vingt ans) chez de méchants bourgeois qui l'exploitèrent, le pillèrent, le voulurent déshonorer, mais ne purent pas l'empêcher de garder quelque part, au fond du cœur ou sur le front, le sceau fidèle et pur de l'héroïsme, du stoïcisme républicain, ces portraits composés et décomposés d'une année à l'autre reflètent de moins en moins la réalité. En voilà un qui peut se rendre la justice de s'être *laissé faire à la Vie*, suivant les meilleurs préceptes des fabricants de morale de 1890 ! Ses illusions varient suivant l'intérêt qui les souffle, et aussi suivant le jour, l'heure, l'humeur. Tantôt, il faut que je l'aie méconnu du tout au tout. Tantôt, de l'œil perçant d'une âpre jalousie, j'ai saisi dès le premier jour quel fulgurant génie couvait sans le savoir la pauvre *Action française* et j'ai flairé l'œuf d'aigle au milieu des œufs de canard ! Cela s'arrange ou ne s'arrange pas, mais il faut rendre cette justice à l'auteur qu'il est toujours content de sa petite forgerie.

Néanmoins, les plus flatteuses, comme les moins avantageuses, partent toutes du même postulat : il faut, il faut absolument que le jeune Gressent-Valois qui, en 1906 et non en 1907, vint, de la part de Paul Bourget, m'apporter le manuscrit de *L'Homme qui vient*, fût à cette époque totalement ignorant de nos doctrines, de leurs formules, de notre mouvement, et que, seul dans son coin, il eût redécouvert ou réinventé quelques-unes de nos directions essentielles. Pas d'inspiration, pas d'initiation ; « *Coïncidence* ». Telle était, déjà, sa thèse en 1921. Je l'ai transcrite d'après *D'un Siècle à l'autre*. Ce livre d'une période où il nous prodiguait de plates hyperboles réservait cependant ce précieux principe de la spontanéité pleine et entière de son évolution. Là, il tenait à ne rien devoir. Ingratitude ? Je ne crois pas : échauffement des illusions de la vanité. Mais conscient. Mais consenti. Mais intéressé.

Seulement cette vanité n'avait pas toujours été effervescente et, en 1910, quand il n'était encore qu'un assez petit compagnon parmi nous, il a eu l'imprudence d'attester, par écrit, des souvenirs vieux de dix ans qui mettent à nu le mensonge prémédité.

Ces souvenirs sont consignés dans une lettre adressée à un vétéran de l'*Action française* qui l'avait connu en 1900, et qui, à cette époque, ne cessait pas de disputer avec lui de nos idées et de notre action, telles qu'elles se dessinaient alors dans notre petite revue grise et dans *La Gazette de France.*

Versée à l'un de nos procès, cette lettre de Gressent-Valois appartient au dossier de l'affaire. En voici l'essentiel.

Paris, 15, rue de Rennes, le 12 septembre 1910.

Mon Cher X..., Votre lettre m'a fait un très vif plaisir. Mais pourquoi me dites-vous « Monsieur », vous paraissez ignorer que Valois n'est autre que l'anarchiste Gressent qui eut avec vous de si ardentes discussions à Paris, il y a quelque dix ans, chez Leduc, boulevard Raspail. Les deux, ne faisant qu'un, vous envoient leur meilleur souvenir et leurs bonnes amitiés.

Mon Cher X..., il y a eu du changement. Peut-être connaissez-vous le premier signe : *L'homme qui vient.* Si vous ne le possédez, je serai heureux de vous l'envoyer...

Pour ce que Lanzillo a écrit sur Maurras, il faudra le reproduire dans *l'A. F. quotidienne.*

Dès que j'aurai la brochure de Lanzillo, j'en parlerai à Maurras et je vous dirai ce que nous en pensons.

Oui, vive le Pape ! *Habemus papam.* Sa condamnation (du Sillon) est une œuvre magnifique. Enfin la démocratie est condamnée par Rome. *Toutes espérances flottent sur le vaisseau de la contre-révolution et répétons-le, l'espoir, la confiance ont passé de gauche à droite.*

Croyez-moi, Mon Cher X..., bien amicalement.

Votre dévoué :

GEORGES VALOIS.

Les hommes de 1928 qui l'entendent vanter sa fidélité à son passé révolutionnaire imaginent-ils un Gressent-Valois aussi contre-révolutionnaire et anti-démocrate en 1910 ? L'anti-maurrassien ou plutôt (honte pire pour moi !) l'a-maurrassien de 1928, l'homme qui n'a jamais rien dû à Maurras parviendra-t-il lui-même à imaginer de quels mouvements de sa propre main il a pu, le 12 septembre 1910, transporter, de son encre sur son papier, au moyen de sa plume, telles formules soulignées ci-dessus

qui sont à peu près textuellement empruntées aux œuvres du même Maurras ? Encore une fois, le fait importe seul, le fait de l'aveu flagrant. Le fait est que Georges Valois, initié aux idées de l'Action française dès 1900, a menti en soutenant, en 1921 et depuis, qu'il les ignorait encore en 1907, par conséquent s'était tiré tout seul de l'anarchie, était venu seul à la monarchie, avait construit tout seul cet *Homme qui vient*, où les absurdités sont de Nietzsche, les vues raisonnables de nous.

J'ai connu la lettre de 1910 dès la publication de l'ouvrage de 1921 ; je l'ai gardée pour moi. Ce mensonge de Gressent-Valois nous semblait véniel, en somme. Nous disions en haussant l'épaule : c'est du Valois ! Il n'y avait pas grand inconvénient à laisser croire que la vérité s'était d'elle-même emparée de la pensée d'un jeune logicien solitaire. Nous n'avons jamais éprouvé le besoin de mettre notre chiffre sur les idées vraies : il ne s'agit pas de savoir de qui elles sont, mais de les confesser et de les servir.

Tant que Gressent-Valois les a servies avec activité, se servît-il lui-même en leur rendant service, il nous suffisait de sourire de la fraude pieuse que les fumées de gloriole et les jactances d'amour-propre lui imposaient.

Aujourd'hui que les espérances de Gressent-Valois ont cessé de *flotter sur le navire de la Contre-révolution* et que, à force de nier l'existence ou l'importance d'une *gauche* ou d'une *droite*, il est revenu tout à fait à gauche, roulant sa vieille bosse entre le ploutocrate Homberg et le démocrate Poldès (double terme qui suffit à définir pour nous la pensée ennemie), nous avons le devoir de mettre le public en garde contre des habitudes de hâblerie que nous eûmes le tort (véniel, lui aussi) d'encourager par discrétion et quelquefois par compassion.

Le public doit connaître les variations du langage de Gressent-Valois autour de mêmes faits constants et, sans prendre une peine ni un temps excessif à faire le départ des suggestions de l'intérêt, du charlatanisme, de la trahison ou de la démence, car il y a de tout dans l'affaire, nous avons le devoir d'avertir les gens de se méfier : ils sont trompés à fond.

Pour le bien des lecteurs du *Mercure de France*, je vous serai très reconnaissant, mon cher Vallette, d'insérer cette lettre suivant le vieil usage de votre courtoisie.

Veuillez, je vous prie, agréer avec mes souvenirs, l'expression de mes sentiments les plus cordiaux.

CHARLES MAURRAS
Co-directeur de l'*Action française.*

NOTES ET DOCUMENTS JURIDIQUES

La Critique et la Pétomanie. — Un procès récent a remis en question les droits de la critique. Le jugement condamnant à des dommages-intérêts un journal pour avoir publié un article qui désignait un film a provoqué une vive émotion dans le monde de la critique.

M. Antoine s'est montré particulièrement indigné. Il ne peut admettre que des magistrats prononcent sur de semblables questions ; pour lui, ils sont absolument incompétents, et les causes de cette nature devraient être jugées par des tribunaux spéciaux composés d'écrivains, d'auteurs dramatiques, de journalistes.

Cela nous mènerait loin et ne nous rapprocherait pas de l'unité de juridiction réclamée depuis si longtemps par tous ceux qui ont l'expérience des affaires judiciaires.

Avec ce système, il faudrait, pour chaque contestation, instituer un tribunal spécial. Le droit est égal pour tous dans une république, et si les écrivains prétendent n'être jugés que par des écrivains, il faudra, logiquement, équitablement, reconnaître le même droit aux épiciers, aux marchands de parapluies, aux limonadiers, aux coiffeurs, etc.

Ce n'est pas impossible, dira-t-on ; soit, mais quelles difficultés, lorsque la contestation intéressera une corporation ne comprenant que des sujets exceptionnels, par exemple les pétomanes !

Je ne plaisante pas, le sujet est trop grave ; un pétomane, ou plutôt une pétomane — le féminisme exerce ses droits dans toutes les branches de l'activité sociale — fit autrefois un procès à un critique qui avait, pensait-elle, dépassé à son endroit les limites de la critique.

Le procès s'est déroulé devant le tribunal correctionnel de la Seine en 1918 ; je vais reproduire le jugement, mais pour en apprécier la portée, il faut connaître les faits sur lesquels il a statué.

Actuellement, la pétomanie est un art oublié ou, pour le moins, dédaigné. Quelle est la cause de cette disgrâce, la politique, le sport ? on ne saura jamais ; mais il fleurit, — si j'ose dire, — avec un éclat particulier vers 1897.

Un virtuose opérait au Moulin-Rouge. Ceux qui vécurent à cette époque s'en souviennent certainement. En tenue de gala : culotte de soie et habit rouge, il recueillait chaque soir les applaudissements d'un public de choix.

Il était d'origine marseillaise et, par suite, plein de verve. La nature, expliquait-il, l'avait gratifié d'un don exceptionnel. Alors que la pauvre humanité ne peut aspirer l'air que par la bouche, il pouvait, lui, l'aspirer aussi facilement par les voies inférieures et l'expirer ensuite à son gré. Il se présentait donc comme un phénomène, doué en outre d'un remarquable talent d'imitation.

Il fallait l'entendre annoncer ses variations : Le sénateur, la douairière, l'enfant de chœur, la nonne, le chanoine, la pensionnaire, le conseiller d'Etat, le colonel, la cantinière, etc... Sa verve était inépuisable.

Son succès fut si grand qu'il eut, — c'est fatal, — des imitateurs et, peut-être même, des contrefacteurs.

Une dame, jeune encore et assez jolie, brûlant de l'envie de paraître sur une scène, se dit que si elle ne pouvait espérer partager la gloire de Sarah-Bernhardt ou entrer à la Comédie-Française, — elle n'avait aucune relation politique, — il lui était possible d'égaler le virtuose qui faisait courir tout Paris.

Elle ne songea point à s'unir à lui pour former un couple de duettistes ; les grands artistes n'aiment point partager les applaudissements ; elle éleva autel contre autel et se produisit dans un établissement rival.

L'émotion fut grande dans le clan des admirateurs et admiratrices du pétomane, que l'on considérait comme unique en son genre. D'où venait cette concurrente ? Etait-elle vraiment douée ?

Bientôt le bruit courut que ce n'était qu'une simulatrice. Les sons qu'elle produisait n'étaient pas naturels ; ils provenaient d'un petit instrument habilement dissimulé.

Un critique, rédacteur à *l'Art Lyrique*, n'hésita pas à dénoncer la supercherie en termes indignés.

Mme Thiébeau, — ainsi s'appelait l'artiste qui se dénom-

mait «la femme pétomane»,— bondit sous l'outrage. Il y avait de quoi. C'est comme si on accusait Chenal de ne pas chanter avec sa bouche, et de faire des simulacres en actionnant un phonographe caché sous sa robe.

Incontinent, elle assigna l'impudent critique en police correctionnelle pour diffamation.

Les débats de cette cause sensationnelle et « bien parisienne » se déroulèrent devant la 9e chambre, présidée par M. Richard, et le 15 juin 1898 fut rendu le jugement que voici, sans que le tribunal ait même jugé utile de recourir à une expertise ou d'ordonner la comparution des parties.

Attendu que la femme Thiébeau, dite la femme pétomane, poursuit pour injures et diffamation les défendeurs à raison d'un article paru dans le numéro du 13 mars 1898 du journal *l'Art Lyrique et le Music hall* et dans lequel elle relève le passage suivant ; « Je m'étonne que « la direction fasse payer un franc pour aller voir au premier étage « la femme pétomane ; celle-ci, qui n'a même pas l'excuse d'être jolie, « imite la suave musique en question au moyen d'un soufflet qu'elle « dissimule dans sa poche. C'est un attrape-nigauds, une fumisterie « de mauvais goût que la direction a tort de patronner. »

Attendu que la diffamation étant l'imputation d'un fait de nature à porter atteinte à l'honneur et à la considération, l'allégation que la demanderesse use d'un stratagène pour amorcer le public et lui faire croire qu'elle tire parti de ce qu'elle appelle« un don de nature», alors qu'elle n'exploiterait qu'un truc, peut préjudicier à ses intérêts pécuniaires, mais ne touche en rien à son honneur et à sa considération, étant d'ailleurs observé que la plupart des exercices physiques qui se produisent dans les lieux publics doivent leurs effets non seulement à l'adresse de leurs auteurs, mais encore à des appareils et à des trucs destinés à faire illusion.

Attendu qu'il ne saurait, dans l'espèce, être question de considération professionnelle s'appliquant à l'exploitation d'une disposition physique et anormale, étrangère à la mise en valeur d'un art ou d'un talent personnel.

PAR CES MOTIFS,

Renvoie les défendeurs des fins de la demande et condamne la demanderesse aux dépens.

Voilà qui doit rassurer M. Antoine. Un tribunal est capable d'absoudre un critique sans être composé de spécialistes.

Il est heureux toutefois pour Mme Thiébeau qu'elle ait donné ses auditions publiques en 1898. La grave accusation de *l'Art*

Lyrique, si elle avait été produite en 1928, aurait été susceptible de lui attirer les pires désagréments.

Supposez, en effet, que parmi les auditeurs qui avaient payé un franc pour l'entendre, se soit trouvé le Dr Regnault, le célèbre président de la Société préhistorique française. Cet honorable savant, qu'anime un ardent souci de la vérité en toutes choses, n'eût pas manqué de crier qu'il n'était plus certain d'en avoir eu pour ses vingt sous, et, contempteur implacable du mensonge, il eût immédiatement déposé une plainte en escroquerie.

Souvent un malheur n'arrive pas seul ; imaginez que cette plainte ait été reçue par le parquet de Moulins, comme le fut celle du même M. Regnault, à propos de Glozel ; cela n'est pas impossible. Mme Thiébeau aurait pu, comme beaucoup d'artistes, prêter son concours aux représentations organisées pendant la saison à Vichy. Alors, quelle affaire ! D'urgence la brigade mobile de Clermont-Ferrand aurait été mobilisée avec mandat de se transporter chez Mme Thiébeau, d'opérer une perquisition complète, de poser des scellés, de saisir les pièces à conviction, de relever les empreintes digitales, etc... cependant que d'autre part, pour trancher la brûlante question de savoir si l'inculpée avait ou n'avait pas un « don de nature », le juge d'instruction eût commis un expert compétent dans les deux branches intéressées : l'anatomie et l'acoustique. Ah ! oui vraiment, Mme Thiébeau l'a échappée belle !

Le pétomane du Moulin-Rouge triomphait donc indirectement, mais son triomphe ne dura pas. La vogue est capricieuse, et puis éclata l'affaire Dreyfus dont le bruit submergea les modulations du virtuose mondain.

Sa retraite connut toutes les tristesses des gloires éphémères.

J'aurais voulu savoir ce qu'il était devenu. Les chroniqueurs du théâtre et du concert ont perdu sa trace.

Après avoir paru sur des scènes indignes de lui, il fut menacé par la misère. Cigale imprévoyante, il n'avait pas économisé, il n'avait pas eu la sagesse d'assurer le pain de ses vieux jours, ce qui, paraît-il, eût été facile, car, en outre de ses cachets au Moulin-Rouge, il avait les leçons particulières qui lui procuraient d'abondantes ressources. Mais, comme beaucoup d'artistes, il aimait le faste !

Une grande dame, émue de sa détresse, vint à son secours. Elle

eût craint de l'offenser en lui faisant la charité, et comme chez elle la bonté s'unit à la délicatesse, elle imagina d'utiliser son don naturel en l'employant pour remplacer le signal avertisseur sur sa voiture automobile.

C'était, en même temps qu'une bonne action, une nouveauté dont elle espérait beaucoup.

Hélas, l'expérience fut désastreuse.

Le pétomane ne fut pas au-dessous de sa tâche, mais le chauffeur ne put s'y accoutumer. Il trouvait cela tellement drôle qu'il se tordait littéralement, lâchant le volant, confondant les pédales, si bien qu'il semait la terreur dans la traversée des villages; chiens, poules, canards, s'enfuyaient éperdus, cependant que les habitants demeuraient immobilisés dans cet état d'hébétude où plonge les êtres simples la survenance de tout événement qui leur paraît surnaturel. Il descendit donc du siège aristocratique qui fut sa dernière estrade et, probablement, ainsi que le pauvre tambourinaire d'Alphonse Daudet, regagna sa Provence parfumée.

Je l'imagine rêvant mélancoliquement à l'ombre d'un pin parasol, ou encore, le soir, sous les platanes de la place, contant ses succès d'autrefois à Paris, et, comme les vieux « Matuvus », se dépensant pour prouver qu'il est encore en pleine possession de son talent.

Mais où sont les neiges d'antan !

JOSÉ THÉRY.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

René-Louis Piachaud, traducteur de Shakespeare. — Certains cuistres que je connais vous tiennent, Piachaud, pour un « petit maître du XVIIIe ». Ils attribuent à cette opinion la valeur d'un axiome. Dès qu'ils l'ont exprimée, ils ne consentent plus à s'occuper de vous et, sans désemparer, passent à d'autres exercices.

Le siècle de *Candide*, vous l'aimez, certes, mais vous le goûtez davantage, il me semble, dans l'*Embarquement pour Cythère* que dans *Zaïre* ou dans *Mérope*. Il a façonné votre esprit. Pourtant, si vous ne donniez à sa désinvolture un accent d'aujourd'hui, vous ne seriez pas le poète que vous pouvez vous flatter d'être et votre *Indifférent* n'eût guère troublé ma quié-

tude. Votre sensibilité est moderne. C'est dans notre vie qu'elle trouve son aliment. Votre archaïsme n'est qu'une réaction de défense contre les duretés de cet âge de fer.

On ne choisit pas son époque. Vous savez vous accommoder de la vôtre. Vous discernez ce qui lui convient. En regardant en arrière, c'est à elle que vous songez. Jamais l'idée ne vous viendrait de vous prosterner devant cette idole abattue, que ses dévots appellent le Passé et qu'ils adorent parce qu'elle n'est plus. Les temples désaffectés vous intéressent dans la mesure seulement où nous les pouvons employer à des usages nouveaux. C'est pour vos contemporains que vous explorez les temps révolus.

Si, pour eux, vous savez envelopper d'une mélancolie à la Watteau le libertinage élégant de Fragonard et de Boucher, vous excellez aussi à leur faire entendre la robuste sagesse de Rabelais et de Montaigne et vous n'êtes pas moins habile à leur procurer, par des philtres empruntés à Shakspeare, une ivresse tonique ou un rire ingénu.

D'aucuns s'étonnent que vous puissiez chérir à la fois la France du xviiie siècle et l'Angleterre d'Elisabeth. Ils oublient, ces bons apôtres, que, sans Cromwell et ses Têtes Rondes, les Anglais seraient restés — pour l'esprit et les mœurs — ce qu'ils étaient au temps de Shakspeare : des Gaulois mâtinés de Flamands.

On comprend donc que vous aimiez les héros du « grand Will », comme se plaisent à dire certaines gens, et que vous cherchiez à les ressusciter.

Votre traduction du *Songe d'une nuit d'été* était « libre, prosaïque et rythmée ». Celle d'*Othello* se présentait sans épithète. L'une et l'autre, on les a louées justement de se montrer fidèles à ce prodigieux génie dramatique et poétique, dont la qualité essentielle semble être de concilier l'équilibre avec la fantaisie, celle-ci recouvrant celui-là comme une floraison magnifique s'appuie sur une invisible armature.

Dans ces deux belles réussites, vous ne preniez avec la lettre que les libertés indispensables pour maintenir l'esprit.

Vous en usez tout autrement aujourd'hui avec la *Farce des joyeuses commères*, « librement traduite en vers et en prose, en langue noble et en style familier, de l'anglais du fameux Guil-

laume Shakspeare, pour être adaptée au tréteau contemporain ».

Pour nous présenter votre ouvrage, vous avez cru nécessaire d'écrire un « plaidoyer ». Ce soin était peut-être superflu. Du moment que vous prétendiez adapter à la scène française d'aujourd'hui une vieille farce britannique, toutes vos audaces devaient se révéler légitimes ; sans vous défendre, vous aviez cause gagnée auprès de tous ceux qui pouvaient approuver votre dessein. Quant aux autres, ce n'est pas votre discours, si pertinent soit-il, qui les fera vous absoudre.

Si la traduction doit « coller » au texte, en faciliter l'exégèse et donner au lecteur le sentiment qu'il vient d'accroître en un tournemain une érudition déjà prestigieuse, alors, Piachaud, vous êtes un criminel. Nous vous tenions comptable de tous les mots, de toutes les virgules et nous ne retrouvons pas notre compte. Vous ajoutez, retranchez, taillez et recousez. On ne vous a donc pas enseigné le respect des grandes œuvres ? Et où sont les notes au bas des pages ? Où les commentaires historiques ? Les références, les variantes, l'explication des termes désuets, des usages abolis ? Où les savantes hypothèses par lesquelles s'éclairent tant d'allusions obscures ? Comment ! aucune glose n'essaie de nous faire comprendre ces « jeux de mots intraduisibles » qui donnent tant de saveur à la langue de Shakspeare ? Décidément, Piachaud, à quoi pensez vous ?

Vous pensez au tréteau. C'est une pièce de théâtre que vous traduisez, pour la jouer, pour être vous-même, sur les planches, non pas Sir John, mais bien Messire Jean Falstaff. Pour amuser un public genevois, il faut que les *Joyeuses Commères* ne soient pas seulement de Windsor, mais de partout. Il y a dans la farce un pasteur gallois et un médecin français dont l'accent faisait rire les courtisans d'Elisabeth. A Genève, le révérend sera un « Alboche » et le morticole un « Angliche ». Les *jokes* de Shakspeare, vous les laissez tomber et vous avez l'audace de les remplacer par d'affreux calembours de commis-voyageur marseillais. Il faut croire, malgré tout, que le mal n'est pas grand, puisque le critique du *Times* déclare vos à-peu-près meilleurs que ceux du modèle. Pas plus qu'Homère, Shakspeare n'est toujours égal à lui-même : *quandoque bonus dormitat*... Alors, vous le laissez à sa somnolence et vous coupez la scène.

De tout cela, Piachaud, vous n'aviez nul besoin de vous défendre pour enlever au jury un verdict d'acquittement. L'explication était d'autant moins nécessaire que l'on n'y trouve pas l'argument essentiel.

Ce que vous n'avez pas dit, ce que peut-être il fallait dire, c'est pourquoi vous avez dû « doper » les *Joyeuses Commères*, alors que, pour *Othello* et le *Songe*, il vous avait suffi d'être un traducteur consciencieux et artiste. C'est que, sans d'irrespectueux coups de pouce, la farce de Windsor serait proprement injouable, dépourvue qu'elle est de cette force interne qui, dans tels grands drames shakspeariens, résisterait même à une translation littérale.

Qu'il vous ait fallu corriger Shakspeare pour faire monter ses *Commères* sur une scène genevoise de 1928, voilà qui invite à quelques réflexions sur l'immortalité promise aux œuvres de l'esprit. Trois siècles et un détroit remettent tout en question ! La verve d'un géant insulaire ne peut se communiquer aujourd'hui à des spectateurs de langue française que par le truchement du sacrilège Piachaud. Et quand on voudra jouer les *Merry Wives* aux environs de Picadilly, c'est peut-être cet hurluberlu de Genève qui ouvrira la voie aux metteurs en scène londoniens, c'est sa version qu'ils accommoderont à l'anglaise !

Qu'est-ce à dire ? Le plus haut génie, dès que son effort se relâche, bute contre les bornes-frontière et ne garde aucune prise sur l'avenir. Ses délassements ont pu faire illusion aux contemporains, se hausser à leurs yeux au rang des grandes œuvres. Il se trouve parfois, du vivant même de l'auteur, des juges au regard clair pour faire exactement le point. Souvenons-nous de Boileau :

> Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
> Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope*.

Mais le plus souvent, cette mise en place est l'affaire de la postérité, laquelle, d'ailleurs, n'a aucun mérite à distinguer le meilleur du moins bon : les fanfreluches se sont fanées, les accessoires empruntés à la mode d'un jour ont disparu, seuls demeurent les matériaux solides. Pour que ces reliques nous émeuvent, il faut qu'elles soient, comme les ruines antiques, belles par elles-mêmes et disposées dans un ordre qui nous les

rende lisibles à la manière d'un plan, qui nous permette, par un jeu instantané de l'imagination, de reconstruire dans sa gloire l'édifice tout entier. Des tragédies comme *Macbeth*, *Othello*, *Hamlet* réalisent, en gros, ces conditions. Et pourtant, que de précautions, d'artifices, de ruses n'a-t-il pas fallu employer pour les présenter aux Français. Il n'y a pas bien longtemps, en somme, qu'ils peuvent se flatter d'en connaître la vraie nature.

Lorsqu'un homme a écrit quelques chefs-d'œuvre incontestés, toute sa production bénéficie d'une attention bienveillante. Je ne parle ni des fanatiques pour qui l'idole choisie par eux est nécessairement infaillible, ni des naïfs qui vénèrent de confiance, *quia magister dixit*. Les honnêtes gens comme vous, Piachaud, peuvent être tentés d'étendre aux ouvrages secondaires, aux boutades mêmes d'un écrivain illustre la juste admiration qu'ils vouent à ses plus étonnants prodiges. Mais leur clairvoyance discerne les lézardes, refuse de nier les faiblesses. Alors, avec une piété énergique, ils restaurent, pour la rendre habitable, la bâtisse croulante.

Le temps est un grand maître. Pour défendre de ses atteintes, dans certaines de ses parties du moins, l'œuvre des plus puissants génies, hélas ! il la faut traiter de la sorte. De la preuve que vous en apportez, il convient de dégager une leçon.

Elle est sévère. Ceux qui n'ont que du talent, même lorsqu'ils en ont beaucoup, personne, dans les siècles futurs, ne viendra exhumer leurs ouvrages, ni n'essaiera de les remettre debout si la moindre négligence s'y trahit. Ils ne doivent compter que sur eux-mêmes. Pour affronter l'avenir avec le plus léger espoir, il ne suffit pas qu'ils plaisent à leur époque : qu'ils aient quelque chose à dire, bien sûr, mais encore qu'ils le disent de leur mieux. Leur unique chance est dans une poursuite obstinée de la perfection. Bien ténu, ce fil d'Ariane, mais plus solide qu'il ne paraît ! Vous le savez, poète, et vous vous gardez bien de perdre le fil !

Mémento. — I. — M. Robert de Traz réimprime chez Grasset *La Puritaine et l'Amour*, dont la première édition avait paru à Genève en 1918. J'en ai parlé à l'époque (*Mercure de France* du 16 juin 1918, p. 719) et je m'excuse de n'y pas revenir. Depuis, l'auteur a élargi les limites de son champ. Ce livre un peu gris demeure néanmoins, dans son œuvre de romancier, une étape importante et, dans la littéra-

ture d'inspiration strictement « genevoise », un document fort exact.

II. — *La Revue de Belles-Lettres* me fait presque regretter d'avoir rendu hommage à sa tenue de l'année dernière. Son dernier numéro (mars 1928) est d'une faiblesse insigne. — Pour remplacer la *Semaine littéraire* de Genève, emportée par le vent avec les feuilles d'automne, M. Charly Guyot a fondé à Neuchâtel une *Nouvelle Semaine artistique et littéraire*. La couverture d'un vert trop pâle, le papier trop mince, le format modique, une typographie massive et terne donnent à cet organe l'aspect fâcheux d'un tract piétiste. On craint d'y trouver des revendications de suffragettes, des appels à la lutte contre les maisons de jeux, l'alcool, la tuberculose, la prostitution et le tabac. On y découvre heureusement autre chose. Cette *Nouvelle Semaine* a recueilli la plupart des collaborateurs de l'ancienne : il en est de fort distingués. Mais puisque l'anémie ne paraît pas avoir été tout à fait étrangère à la mort de l'entreprise dirigée par M. Debarge, son successeur devrait bien infuser à l'enfant qu'il berce sur ses genoux quelques gouttes d'un sang plus vif. Qu'il fasse donc relire à ses rédacteurs les *Causeries genevoises* de Philippe Monnier et singulièrement les conseils de Gil Blas à son neveu Gil Perez : pour beaucoup d'écrivains romands, ces fortes pages n'ont rien perdu, hélas ! de leur actualité.

III. — Ouvrages reçus : *La Vie de Delacroix*, par Pierre Courthion (Gallimard) ; *L'Amour Forcé*, par François Fosca (Au Sans Pareil) ; *La Passion de la Mère et du Fils*, par Edmond Gilliard (Lausanne, Editions des Cahiers Vaudois).

RENÉ DE WECK.

LETTRES PORTUGAISES

Prof. Mendes Corrêa : *Glozel e Alvão* ; Sociedade Portuguêsa de Antropologia e Etnografia, Lisbonne. — Maria da Luz Sobral : *Barquinhos de Papel* ; Livraria Civilisaçao, Porto. — J. Cabral do Nascimento : *Descaminho* ; Lisbonne. — Gomes Ferreira : *Longe* ; Seara Nova, Lisbonne. — Amado Carballo : *Proel* ; Editorial Alborada, Pontevedra. — Anrique Paço d'Arcos : *Mors-Amor* ; Atlandida, Coimbre. — Augusto de Castro : *As Mulheres e as Cidades* : Emprêsa Literaria Fluminense ; Lisbonne. — Corrêa da Costa : *Esplendor das Coisas* ; Lumen, Lisbonne, Rio. — Mémento.

Les discussions passionnées qui se poursuivent autour du problème de Glozel ont placé le Portugal préhistorique au premier plan de l'actualité. C'est que le Portugal n'est pas un nouveau venu dans les sciences du passé. Les matériaux de choix accumulés par MM. Ricardo Severo, Rocha Peixoto et Fonseca Cardoso dans les volumineux tomes illustrés de la magnifique revue *Portugalia* en témoignent suffisamment. Une collaboration nombreuse et qualifiée fit de cette publication l'une des plus belles

de l'Europe. Son champ d'action ne manquait pas d'étendue, et la collection de ses riches fascicules pourra toujours être consultée avec fruit. Elle abonde en documents sur l'art mycénien dans la Péninsule, sur les grottes préhistoriques, sur les mégalithes, la statuaire et le mobilier d'avant l'histoire, sur l'anthropologie, l'ethnographie, le folk-lore, les industries traditionnelles, l'archéologie dans les pays ibériques et lusitaniens. Il n'est pas douteux qu'elle ait largement contribué à éveiller certaines curiosités et à donner le branle aux idées, qui ont favorisé l'essor de publications comme *Aguia*, à la fois littéraire et scientifique, ou *Lusitania*, dans le domaine de l'exégèse ethno-littéraire et historique. S'inspirant des deux, la jeune *Portucale*, sous la direction de MM. Augusto Martins, Claudio Basto et Pedro Vitorino, et en Galice la vaillante revue *Nos*, dirigée par M. Vicente Risco, étudient à leur tour des faits précis d'art populaire, de philologie et de traditionalisme. Et ce n'est pas, croyons-nous, de si mauvais augure. En même temps elles visent l'avenir.

Au point de vue strictement préhistorique, il est évident que les découvertes faites, il y a une vingtaine d'années, dans les dolmens de la province de Tras-los-Montes, dans la serra d'Alvâo, et spécialement dans le dolmen de la Cha das Arcas (Carrezedo), ne permettaient pas à la Science portugaise de se désintéresser de Glozel. Aussi bien, les derniers fascicules du *Bulletin de la Société portugaise d'Anthropologie et d'Ethnographie* ont-ils publié une savante étude de M. le Dr Humberto Pinto sur les *Origines de l'Alphabet et les découvertes d'Alvâo*, ainsi que l'exposé comparatif et très complet de M. le Professeur Mendes Corréa : **Glozel et Alvâo**. Le problème des origines de l'alphabet passionna de bonne heure les investigateurs de Portugal, note avec justesse M. Luis Cardim (*Aguia*, n° 49, juillet 1926). MM. Estacio da Veiga et Ricardo Severo émirent les premiers l'hypothèse d'un alphabet néolithique à l'occident de l'Europe. Certains éléments archéologiques, recueillis à Bensafrim d'Algarve, servaient de base à l'argumentation de M. da Veiga ; M. Ricardo Severo et le Père Brenha avaient cherché leurs preuves sur les galets gravés découverts dans la Serra d'Alvâo. Mais bientôt l'authenticité des trouvailles des Révérends Pères Brenha et Rafael Rodrigues fut révoquée en doute, et Alvâo fut oublié. Glozel le remit à l'ordre du jour. Dénonçant l'injustice faite aux archéo-

logues portugais, M. Salomon Reinach n'hésita pas à déclarer que Glozel et Alvâo se confirment mutuellement. M. Mendes Corrêa soutint l'opinion que les caractères et dessins de la Serra d'Alvâo offraient toutes les apparences de l'authenticité absolue. Il ne put cependant s'empêcher d'émettre, au cours de sa brillante conférence de la Société Portugaise d'Anthropologie sur le sujet, cette réflexion curieuse : « Si les inscriptions de Glozel et d'Alvâo sont « néolithiques, il nous faut en conclure que l'alphabet aurait été « inventé deux fois, ou qu'il serait apparu en Occident à deux « reprises différentes, puisque, dans cette aire géographique, « rien de tel n'aurait surgi entre cette date et l'âge du Fer, pour « établir la continuité entre les documents épigraphiques néoli- « thiques et ceux de l'époque ibérique. » Quand il compare les caractères alphabétiformes d'Alvâo et ceux de Glozel, M. Mendes Corrêa découvre une ressemblance plus étroite entre l'alphabet ibérique et celui d'Alvâo qu'entre ce dernier et celui de Glozel. Il pense, toutefois, que les affinités entre Glozel et Alvâo sont trop grandes pour qu'une forte distance chronologique les sépare. Il reconnaît par ailleurs que Glozel a quelques chances d'être un jour classé comme étant le plus ancien ; mais il se défend de formuler un jugement définitif.

La Galice apportera sans doute sa contribution à l'élucidation de ces curieux problèmes d'origine. Aussi bien, peut-on lire, aux pages de la revue *Nos* (juin 1927, avril 1928) la très captivante étude de MM. F. Cuevillas et F. Bouza Brey sur *la Préhistoire et le folk-lore de la Barbanza*, où sont reproduites et analysées de nombreuses inscriptions rupestres, à travers la description détaillée de maintes constructions mégalithiques. Parmi ces pierres, il y en a beaucoup qui sont l'objet de légendes ou de dictons populaires. On voit ainsi combien il est utile, pour l'interprétation du Passé, de procéder par comparaison entre les divers vestiges que l'on peut parvenir à rassembler. Il ne semble guère douteux, en tous cas, qu'un primitif peuplement ibéro-lybien ou ibéro-atlante ait occupé, à l'origine des temps, les deux rives de la Méditerranée occidentale. Pour notre part, nous avons pu constater que les caractères tifinars en usage chez les actuelles populations du Sahara figurent à peu près tous dans les premières tables publiées par le Dr Morlet. Il existe, par ailleurs, chez les Touareg, bien des coutumes qui seraient à rapprocher des

traditions chevaleresques de la Péninsule (et même de notre Midi français, par exemple la *cour d'amour*, et le culte de la femme, fort différent de ce que l'on peut rencontrer dans le monde spécifiquement arabe). Toute la *saudade* portugaise n'est-elle pas déjà dans ces vers d'un poète du grand désert africain :

> Mon cœur ne fait qu'un avec le désir de la voir. Je l'ai mise dans ma poitrine, et puis nous l'avons quittée. Ah ! voilà des années que nous ne coupons la tristesse que par le chagrin accompagné de regrets. Le cœur me dit : Comment pourras-tu vivre, si tu oublies ?

Hermès-Mercure, à qui le Coq était consacré, et dont le culte était si répandu en Gaule, n'était-il pas le petit-fils d'Atlas par sa mère Maïa, et ne portait-il pas le surnom d'Atlantiades ? Ce qui semble bien indiquer une certaine circulation d'idées entre l'Afrique et l'Europe, idées venues de l'extrême Occident.

En attendant que lumière soit faite sur tant de questions passionnantes, il n'est pas mauvais que les contes populaires, ou inspirés de traditions anciennes, servent à l'amusement des enfants. Ainsi l'avaient pensé le bon Perrault et Mme D'Aulnoy. Ainsi l'a pensé également Mlle Maria da Luz Sobral. En vérité, ses gracieux petits **Bateaux de papier** sont dignes du *Croissant de lune* du grand Rabindranath Tagore. Ils fleurent bon l'odeur du sol ancestral, et l'on sent que l'auteur de ces simples contes pour enfants possède à fond son folk-lore. Un indéniable don de poésie la distingue, et ce n'est pas un don superflu, quoique l'on en puisse penser, quand il s'agit de s'adresser aux jeunes âmes. Souvent la prose du récit s'entremêle de délicates *redondilhas* majeures ou mineures ; parfois le conte se mue en apologue et s'offre à nous tout en vers. Certaines citations charmantes sont empruntées — beaux épis d'or — à la riche moisson amoncelée depuis quelques années par des philologues de la valeur de M. J. Leite de Vasconcellos, qui dirige à la fois la *Revista Lusitana*, vouée à l'ethnographie verbale, et l'*Archéologo Portugues*, dont le titre dit assez la mission principale.

Déjà, dans ses *Contes et légendes de notre Terre*, Mlle Maria da Luz Sobral, marchant sur les traces de Grimm et d'Andersen, nous avait mis en goût, et nous ne pouvons qu'applaudir à cette idée, qui fait surtout son chemin chez les petites nations, de faire servir les éléments de la Tradition populaire à l'éducation de

l'enfance et de la jeunesse. En réveillant le fonds atavique, on a toutes chances d'intéresser et d'instruire.

Mais, encore une fois, convient-il de ne pas oublier que la Poésie a des droits imprescriptibles. Comme le dit quelque part le grand essayiste et penseur ibéro-américain Santiago Argüello :

« L'or des coffres doit comprendre que l'or le plus pur est encore celui des âmes. Et il faut refaire l'Homme complet. » Or, la Poésie n'est pas seulement jeu d'intelligence et surprise verbale ; elle est découverte du mystère vivant de l'être dans la spontanéité d'un élan vital. Ainsi le rêve intuitif est nécessaire à la création poétique. Le séduisant lyrique de **Descaminho**, M. João Cabral do Nascimento, qui aime à promener sa mélancolie sous les orangers de Madère et à regarder fuir les bateaux sur le vaste océan, ou à voir le soleil jouer avec l'eau bruissante des cascades, a su mêler discrètement un peu d'amour aux images cueillies en passant, et le don du poète s'est affirmé en lui avec force. La nostalgie que l'on respire avec les vents atlantiques a fait du Portugal une terre de poètes et de chevaliers. Un songe de tendresse et d'aventure l'imprègne. Aussi bien, le lyrisme portugais ne se confond-il avec aucun autre. Nous le retrouvons tout entier, drapé de soleil fin et de brume irisée, dans les ingénieux sonnets en redondilhas dont M. Gomes Ferreira, consul de Portugal à Chistiansand, nous offre la gerbe lumineuse sous le titre évocateur de **Loin**. Tendresse de cœur et caresses d'âme illustrent *la Légende du Poète* et *l'Education du Berceau*. Un profond sentiment bucolique distingue les Sonnets du *Pasteur de la mélancolie*, et les *Rythmes de la Terre* font admirer sans réserves en M. G. Ferreira un paysagiste exquis.

— « C'est l'héritage de notre race, cette peine d'idéal ! s'écrie, dans ce délicieux portugais vieillot qu'on parle toujours en Galice, et dont un Noriega Varela sait utiliser toutes les finesses, M. Amado Carballo, qui, dans **Proel**, se révèle aussi bien parfait musicien du verbe que subtil créateur d'images vivifiées d'amour. Charmé, j'ai voulu réentendre ces musiques d'âme, ces fines variations sur la vie et le rêve, qui m'ont fait naguère priser très haut le talent de M. Gil Vaz, le poète d'*Altar*. Il y a dans ce bouquet de chansons, à trois quatrains chacune, des roses qui valent, suivant l'expression du poète lui-même, tout un jardin et cette strophe définira tout son art :

Au profond de la nuit, ma voix doucement s'élève — Comme le murmure de la fontaine — Qui, au pied de moi, pleure et chante.

Attentif aux ombres qui se meuvent entre les arbres et sur les vagues de la mer, M. Anrïque Paço d'Arcos est bien un disciple du grand Teixeira de Pascoaes. Il souffle à travers ses vers un vent marin, plein de voix en larmes et d'échos anciens.

Nostalgie et regret, anxiété d'un monde meilleur. Il faut lire *Ma Terre*, *La Voix des Fontaines*, *Le Vent*, confessions vibrantes. **Mors-Amor** est un livre de haute signification portugaise, et il y a là des sonnets dignes des vieux élégiaques de Lusitanie.

Les menues chansons que M. Antonio Botto intitule *Olimpiadas* sont d'un art plus retenu. Le poète s'efforce d'envelopper de brume lumineuse les attitudes du sport moderne, et une véritable perfection verbale illustre ce souci de beauté pure, à travers le choix imprévu d'un sujet particulièrement original.

Toute image où s'incarne une pensée nourrie de sentiment devient un symbole, et la poésie n'est pas autrement constituée. De là le mérite de poèmes comme ceux de Francisco Beliz (*Les Tisserandes Athena*, novembre 1924) ou de Fernando Pessoa (*Glaive-Athena*, décembre 1924). Et puis, d'abord il faut que le Poète ait senti la griffe de la vie lui entrer profondément dans la chair. Alors, horrifié, il voit se darder sur lui les yeux de l'Anankê. Voilà ce qui donne un prix particulier aux derniers poèmes de Mario de Sà Carneiro, précoce génie novateur de la lignée des Corbière, des Laforgue, des Antonio Nobre, disparu trop tôt. La variété des rythmes, délimitant des formes nettement mesurées, a tenté à juste titre les poètes d'*Athena*, parmi lesquels il faut compter, outre les noms tout à l'heure cités, MM. Ricardo Reis (*Odes*), Mario Saa (*Poèmes de la Raison mathémathique*), Henrique Rosa (*Sonnets*), Luiz de Montalvor !

Mais quiconque cherche à dégager le mystère des âmes ou des choses n'est-il pas poète en quelque mesure ? C'est le cas, selon nous, de tels essayistes impressionnistes, à la façon de Garrett des *Voyages dans mon pays*, et je rangerai dans cette intéressante catégorie le délicat observateur et styliste de *Religion du Soleil* et de *Fumée de mon cigare*, M. Augusto de Castro, qui, dans **Les femmes et les villes**, vient, sous une forme particulièrement vivante et imagée, à travers une affabulation ingé-

nieusement anecdotique, de nous donner ses impressions de Naples, de Florence, de Rome ou de Paris. Un extrait de la préface définira l'un des caractères spécifiques de la sensibilité portugaise :

— « Voyager, c'est promener à travers le monde réel un monde « imaginaire. Ainsi, toute femme aimée a l'âme que notre amour « lui prête ; chaque ville possède l'âme mystérieuse, ardente ou « banale avec laquelle nos yeux ont pu la voir. Aimer et voyager « sont des expressions différentes, mais identiques en esssence, « pour désigner le même vagabondage d'âme. Il y a des villes « comme certaines femmes qui respirent un mystérieux fluide « d'enchantement et de séduction, d'autres, comme certaines « âmes, qui possèdent le secret profond de l'extase... Ce sont les « hommes qui font la culture d'une race ; ce sont les femmes qui « font la civilisation d'un peuple. L'âme des villes est toujours « une âme féminine... Ce livre est un livre d'évocation de villes, « et de femmes. Au sens spirituel et voluptueux du mot, voyager « et aimer n'ont jamais été autre chose. Dans les villes, je n'ai « jamais aimé que l'âme féminine qui dort dans leurs milliers « d'âmes. Dans les femmes, je n'ai aimé que l'âme errante, qui « perpétuellement se livre et perpétuellement nous fuit. »

Dans **Splendeur des choses**, M. Corrêa da Costa, qui est avide lui aussi de sensations choisies et qui sait regarder, a réuni ses impressions des bords du Tage, d'Algarve, de Coimbre, de Madrid et de Paris ; mais ce sont le plus souvent visions rapides et quelque peu éparpillées, qui constituent la dernière partie du livre. Les huit récits rassemblés sous le sous titre d'*Aspects* dénoncent un souci d'orchestration qui retient davantage ; mais le curieux de littérature portugaise s'attardera surtout aux *Ex-votos*, suite d'essais où le délicat critique s'efforce à dégager les caractéristiques du talent de maîtres écrivains tels que Vila-Moura, João Ameal, l'auteur applaudi des *Noctivagues*, Antonio de Certima, évocateur de l'*Epopée maudite*, etc.

Mémento. Force nous est de remettre à notre prochaine chronique le compte rendu de la puissante tragédie-comédie en prose : *Jésus-Christ à Lisbonne*, due à la collaboration de Raul Brandão, le plus intense des prosateurs de Portugal, et du grand poète péninsulaire Teixeira de Pascoaes. En même temps, nous analyserons les meilleures d'entre les œuvres pleines de verve et d'humour du romancier José de

Faria Machado, qui possède le secret du dialogue incisif, du détail typique et dont *Les Nouveaux Riches* viennent de remporter là-bas un succès des moins contestables. M. J. de Faria Machado s'est fait le peintre du monde actuel des inutiles. La traduction du *Viriathe*, du célèbre professeur allemand Adolf Schulten, exégète averti des antiquités péninsulaires, par M. Alfredo Ataide, avec préface de M. Mendes Corrêa, nous sera prétexte à considérations d'ordre historique et ethnologique. Dans *Estrada de Damasco*, dans *Esfinge*, le poète Antonio Carvalhal s'affirme le digne émule de João Penha, le maître sonnettiste.

Ont paru en Galice : *Estebo*, roman, par Xosé Lestra Meis, *Histoire synthétique de Galice*, par Ramon Villar Ponte, *La Rose aux cent Feuilles*, poèmes du grand Caniballas, *Os Nenos*, proses par Filgueira Valverde, dédiées aux enfants d'Erin. Les revues *Nos*, *A Nosa terra*, *Celtiga*, continuent le bon combat pour le maintien des traditions raciques. A Lisbonne, *Seara Nova* publie des Lettres du maître styliste Teixeira Gomes, qui sont un régal littéraire de haut goût, sur la vie des gens de la côte en Algarve, sur Sintra, sur Michel-Ange (*Lettre à Colombano*), et maintes pages de haute portée sociale. M. Camara Reys y étudie la chanson en France à travers les siècles.

PHILÉAS LEBESGUE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Lichnowsky : *Auf dem Wege zum Abgrund*, Dresden, C. Reissner, 2 vol.

Le prince Lichnowsky, l'ancien ambassadeur d'Allemagne à Londres en 1914, est devenu célèbre par le mémoire où, pour se justifier de toute responsabilité dans les événements qui ont amené la guerre, il démontrait que l'Allemagne et l'Autriche en étaient seules responsables. Il a voulu, avant de mourir (il est mort le 27 février 1928) se justifier plus amplement et, dans ce but, il a publié, sous le titre **Sur le chemin du gouffre**, ses rapports de Londres, ses souvenirs, etc.

La préface débute par une remarque bien inattendue sous une plume allemande :

La grande publication de l'Office des affaires étrangères... permet de se former un jugement sur la politique de l'Empire des Hohenzollern. On y reconnaîtra que le grand homme qui avait atteint son zénith en 1870-71 en descendit ensuite d'une façon effrayante. On a l'impression que sa santé, attaquée par les nuits sans sommeil et les névralgies, influa sur son système nerveux. On lit avec effroi ce qu'il a écrit, et en particulier les mémoires justifiant la malheureuse alliance avec l'Au-

triche. Chez des auteurs moins célèbres, on les traiterait de toiles d'araignée cérébrales... Nos représentants à Paris et à Pétersbourg étaient d'accord pour dire qu'on y voulait la paix ; Bismarck au contraire n'y vit que des causes d'anxiété... Son parti pris conservateur et dynastique, son estime exagérée pour l'empire des Habsbourg, sa haine contre Gortchakov, sa crainte infondée des coalitions, conduisirent le dictateur à s'allier à la vieille firme Austria que l'on ne prenait plus au sérieux qu'à Berlin et nulle part ailleurs, pas même à Vienne.

Mais dans cette condamnation de la politique bismarckienne par le prince, la conviction que l'Allemagne aurait dû s'appuyer sur la Russie et non sur l'Autriche entre pour beaucoup plus que les sentiments pacifistes. Or, ce sont ces derniers seuls qui pourraient la justifier. Il n'y a pas de doute en effet que le verdict de la postérité sera qu'au point de vue *allemand*, Bismarck, en concluant l'alliance austro-allemande, répara son crime de 1866.

En dehors de leur préface sensationnelle, les 2 volumes du prince Lichnowsky ne contiennent pas grand'chose de nouveau. Ils sont remplis presque entièrement par une analyse des *Mémoires* de Schleinitz (pour prouver les fautes commises par Bismarck en brouillant l'Allemagne et la Russie), par la reproduction d'articles de journaux et de la correspondance diplomatique du prince de 1912 à 1914 (déjà connue par les publications officielles) et enfin par des mémoires justificatifs écrits pendant la guerre ; celui qui a déjà été publié était le dernier (1916) et le plus important.

La carrière diplomatique du prince s'était divisée en deux parties. La première avait été brillante. A 34 ans, il était déjà conseiller d'ambassade. En cette qualité, il rédigea, le 13 avril 1904, le mémoire réclamant que l'Allemagne nous combatte au Maroc. J'avais l'intention de lui écrire pour lui demander s'il l'avait fait de son initiative ou par ordre (quoique la seconde hypothèse fût de beaucoup, la plus vraisemblable). Sa mort me l'a rendu impossible, et c'est dommage, car il ne parle pas de ce document dans ses deux volumes. En juillet suivant, il vint à Paris.

Delcassé, écrit-il, s'exagérait mon influence. A la colère sans bornes de Holstein (qui a organisé la crise marocaine), après un dîner à l'ambassade d'Allemagne, il me déclara au cours d'une conversation qui dura deux heures *qu'il était prêt à causer avec nous au sujet du Maroc*

Peu après, le prince fut disgrâcié par Holstein qui, le tenant pour un esprit indépendant, le déclara, « un cerveau confus ». Pendant 8 ans, il se consacra à l'administration de ses biens. En 1912, le chancelier Bethmann-Hollweg, revenant de Buchlau, exprima le désir de le visiter dans ses terres. Ils traversèrent en auto ensemble les montagnes silésiennes.

Bethmann, écrit le prince, trouva que je valais mieux que ma réputation. Il conçut l'idée étonnante de me rappeler de ma campagne. Kiderlen, qui ne voulait employer que des gens à lui, en fut très fâché. Je n'étais pas de ceux-ci, n'ayant rien du farceur, et n'ayant aucun goût pour les gauloiseries, les anecdotes, les mauvaises manières et les réunions où l'on boit.

Devenu ambassadeur à Londres, Lichnowsky y obtint des résultats inespérés. Il devint l'ami de Sir E. Grey et des principaux ministres libéraux qui trouvaient en lui un homme animé de sentiments en harmonie avec les leurs. Mais il n'en était pas mieux vu à l'Office des affaires étrangères de Berlin où M. de Stumm (le successeur de Holstein) s'efforçait de le décrier afin de lui succéder. Le 29 juin 1914 (le lendemain de l'assassinat de Sarajevo), avant de retourner à Londres, il eut une conversation de 25 minutes avec Bethmann. Celui-ci, après quelques généralités, se borna à se plaindre des armements russes et des conventions maritimes russo-anglaises dont le *Berliner Tagblatt* avait parlé en mai. Ces craintes, le Chancelier s'en faisait l'écho sur la demande de l'Office des affaires étrangères, qui voulait tirer Lichnowsky de « son erreur » au sujet de l'Angleterre. Cet Office attribuait à des armements mal conçus et à des négociations infructueuses une importance qu'ils ne méritaient pas. Il avait réussi à faire accepter cette façon de voir par le Chancelier. Cette erreur d'appréciation de leur part aide à comprendre pourquoi ils ont commis leurs fautes de juillet 1914.

EMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Cap. de frég. Graf : *La Marine Russe dans la Guerre et dans la Révolution* (1914-1918), trad. du Com. Thomazi, Payot. — Com. Chack : *Sur les Bancs de Flandre*, édit. de France ; *Ceux du Blocus*, édit. de France. — Johannes Spiess : *Six ans de Croisières en sous-marin*, Payot.

Le com. Thomazi a traduit, avec un vif sentiment de l'opportunité, l'ouvrage que le cap. de frégate Graf, de la Marine Impé-

riale russe, a consacré à **La Marine Russe dans la Guerre et la Révolution**, dernier hommage et mélancolique adieu à un grand corps aujourd'hui disparu, après une longue période de vie facile, heureuse, à peine voilée de quelques ombres.

Si les cuirassés, à l'exception du vieux Slava, qui prit part aux opérations de défense du Golfe de Riga, ne virent pas l'ennemi et, nous dit le com. Graf, demeurèrent toute la guerre au mouillage à Helsingfors ou à Reval, la marine des croiseurs, des bâtiments légers, a peiné et subi de lourdes pertes, tout en causant de sensibles dommages à l'ennemi. Le rôle de cette marine des petits bateaux a été plus qu'honorable. Il restait peu connu. Le com. Graf nous le fait connaître dans le détail en apportant une contribution à l'histoire de la Grande Guerre, qui faisait encore défaut. Cette marine devait connaître, avant la fin des hostilités, le plus foudroyant renversement de fortune que puisse produire une révolution politique. La partie la plus émouvante de ce livre est consacrée à l'agonie de la Marine Impériale. Que de leçons se dégagent de cette déposition poignante d'un témoin, qui assista au moins aux premiers soubresauts de cette agonie ! Il est regrettable que le com. Graf ne nous ait pas fixés lui-même sur le moment où son témoignage n'est plus que de seconde main. Il nous laisse également ignorer les événements qui se déroulèrent sur l'Escadre du V. A. Koltchak, en mer Noire. C'est une grave lacune dans un récit qui prétend nous donner l'histoire de la Marine Impériale dans la Révolution. Quoi qu'il en soit, il ressort de cette longue déposition deux points essentiels : *a*) Les massacres d'officiers eurent lieu, dès les premiers jours de la Révolution, à partir du 16 mars 1916, sous le gouvernement du Comité provisoire de la Douma. Ces exécutions sommaires, sans jugement, après délibération des équipages, n'ont pas été appliquées indistinctement à tout le corps d'officiers. Dans certains états-majors, deux, trois officiers se trouvèrent frappés, alors que leurs camarades furent maintenus dans leurs fonctions. Les victimes étaient désignées d'avance nominativement, et il semble qu'aucun massacre n'ait eu lieu sous l'influence de l'alcool, dont le rôle est souvent si important en Russie.

Il y eut 38 officiers de marine exécutés à Helsingfors et 78 à Cronstadt, aucun à Reval. *b*) Lors de la prise du pouvoir par les

bolchevistes, les massacres ne se renouvelèrent pas : « La nouvelle révolution, écrit le com. Graf, eut lieu sans effusion de sang, du moins en ce qui concerne les officiers. » Le com. Graf vit aujourd'hui en Allemagne ; il est resté profondément attaché au régime tzariste. Son témoignage ne paraîtra donc pas suspect. Il nous fixe ainsi sur deux points d'histoire qui restaient jusqu'ici assez confus.

Dans ses deux nouveaux livres, **Sur les Bancs de Flandre** et **Ceux du Blocus**, celui-ci tout récent, M. le com. Chack fait une part plus large à notre marine, alors que dans son premier ouvrage *On se bat sur mer*, un seul chapitre lui était consacré, mettant en lumière une affaire d'ailleurs secondaire et de médiocre portée. Il nous entretient aujourd'hui de la marine des petits qui a peiné, durement, en silence, en courant de nombreux risques, en supportant des pertes très sensibles, sans que ses efforts soient toujours reconnus. Il a rendu un juste hommage, en particulier, à nos inscrits maritimes des ports de la Manche, qui constituaient en grande majorité les équipages de nos patrouilleurs, et pour lesquels la Marine s'est montrée toujours si ingrate et si peu compréhensive. Les services rendus par nos inscrits pendant la guerre semblent encore ignorés d'elle ; elle continue à négliger cette source de recrutement dont elle pourrait tirer un si heureux parti. M. le com. Chack se révèle de plus en plus comme un metteur en scène et un animateur remarquable. Sans doute, c'est encore la meilleure manière de saisir le plus grand nombre de lecteurs. Je le préférerais, pour ma part, moins enclin à user de ces effets un peu gros pour s'attacher davantage à nous restituer simplement la réalité historique et la vérité psychologique. Il a, cependant, dans cet ordre d'idées, reconstitué, dans son chapitre des *Cinq batailles manquées*, une scène émouvante dont il n'a certainement pas été témoin, à laquelle néanmoins il a su donner tous les caractères de la vérité historique. C'est une séance de l'amirauté anglaise, où il nous montre M. Winston Churchill et les vieux lords amiraux qu'on a rappelés de la retraite pour tenir étroitement en mains tous les fils des drames lointains qui se passent en haute mer, et dont ils prétendent régler toutes les péripéties, parce qu'ils ont des antennes de T. S. F. à leur disposition. Le com. Chack n'a certainement pas voulu mêler une pointe de satire à cette scène historique. Et

cependant, quel appui il apporte ainsi à toutes les critiques, à toutes les railleries dont l'amirauté anglaise a été l'objet, même en Angleterre. Certes, les hommes qui tenaient les dés en ces jours de crise, W. Churchill, Lord Fisher, l'amiral Wilson étaient des personnages considérables. On songe cependant malgré soi, à l'évocation d'une telle scène, au Conseil Aulique de la vieille Autriche, qui s'est attiré si longtemps les risées de toute l'Europe.

Le lieut. de vaisseau Johannes Spiess, de la marine allemande, est un des rares commandants de sous-marins qui ont survécu à une campagne intensive de quatre années d'aventures et de combats. Entre tous les périls, il a échappé au plus grand : le surmenage imposé aux états-majors et aux équipages des sous-marins par l'amirauté allemande, pour n'avoir pas su constituer en temps voulu une réserve de ces petits navires, négligence qui a contribué à ruiner pour la plus grande part la campagne sous-marine, poursuivie si longtemps avec des effets si impressionnants pour l'adversaire. Le com. Spiess a coulé 44 navires. Son livre de souvenirs, **Six ans de croisières en sous-marin**, est exempt de toute vantardise. Il serait puéril de chicaner la fierté qu'il dégage. Il contient une magnifique leçon d'énergie, qui dépasse les imaginations les plus romanesques. Comme fin de carrière, l'auteur devait être témoin des mutineries des équipages de cuirassés à Kiel. Son sous-marin fut désigné pour torpiller les navires mutinés. Ce premier mouvement apaisé, une deuxième sortie de la flotte fut décidée pour appuyer l'action des armées allemandes sur les côtes de Flandre. Seuls, les torpilleurs et les sous-marins obéirent :

Les sous-marins et les forces légères, qui se trouvaient au large, à leurs postes, nous dit le com. Spiess, furent honteusement laissés en plan par les équipages des grands navires.

Toutes les mutineries, à la fin de la guerre, éclatèrent sur les cuirassés, et seulement sur les cuirassés. Il y a là un fait qui peut donner matière à bien des réflexions.

JEAN NOREL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Jean Babelon, Georges Bataille, Alfred Métraux et divers : *L'art précolombien.* Avec de nombr. textes anciens et 40 héliogravures; Cahiers de la République des lettres, des sciences et des arts. 10 »

Charles Florisoone : *Sainte Elisabeth.* Avec 36 illust. (Coll. *L'Art et les Saints*); Laurens. 5 »

Ch. Kunstler : *Paulémile Pissaro,* 39 reprod. de tableaux dont 3 portraits par C. Pissaro; Edit. Girard et Bunino. » »

Pierre Paris : *Goya.* Avec 32 grav. h. t. (Coll. Les Maîtres de l'art); Plon. 20 »

Esotérisme

Suzanne Max-Getting : *Les rapports entre le monde des mortels et le monde des esprits*; Leymarie. 8 »

Histoire

Pierre de La Gorce : *La Restauration.* II : *Charles X;* Plon. 15 »

Alexis Volkov (valet de chambre de la Tsarine Alexandra Feodorovna, 1910-1918) : *Souvenirs.* Préface de S. A. I. la Grande duchesse Marie de Russie. Traduit du russe par E. Séménoff; Payot. 16 »

Linguistique

Edmond Huguet : *Dictionnaire de la Langue française du seizième siècle,* tome premier, fascicule 8; Champion. » »

Littérature

Aurel : *L'art d'aimer : Le miracle de la chair;* Fayard. 13 50

François de Bondy : *Une femme d'esprit en 1830 : Madame de Girardin.* (Coll. *Il y a cent ans*); Laffitte. 7 50

Bussy-Rabutin : *Histoire amoureuse des Gaules,* avec préface du Docteur Léon Cerf et 24 héliogravures h.t .; Edit. Crès. 25 »

Madame Campan : *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette.* Tome I. Introduction de Fr. Funck-Brentano; Cité des Livres. » »

Charles Delchevalerie : *Images fraternelles.* Avec des dessins d'Auguste Donnay, Jean Donnay et Alfred Martin; Thone, Liège. » »

Isadora Duncan : *Ma vie,* traduit de l'anglais par Jean Allary; Nouv. Revue franç. » »

Paul Faure : *Vingt ans d'intimité avec Edmond Rostand.* Préface de la comtesse de Noailles; Plon. 12 »

André Fontainas : *De Stéphane Mallarmé à Paul Valéry, notes d'un témoin, 1894-1922;* Edm. Bernard. » »

Franc-Nohain : *La vie amoureuse de Jean de La Fontaine.* (Coll. *Leurs amours*); Flammarion. 9 »

Jacques des Gachons : *Monsieur Lancelot : l'Abbaye de Saint-Cyran.* Avec illust. de Bernard Naudin; Bosse. » »

Jehan d'Ivray : *L'aventure Saint-Simonienne et les femmes;* Alcan. 20 »

Jacques Kayser : *La vie de La Fayette.* Avec un portrait. (Coll. *Vie des hommes illustres,* n° 18); Nouv. Revue franç. » »

Léopold Lacour : *Molière acteur.* Avec des illust. (Coll. *Acteurs et actrices d'autrefois*); Alcan. 15 »

Paul Léautaud : Mélange. (Souvenirs *de Basoche. Ménagerie in-*

time. Amour. Femmes, etc.). Avec une lithographie de Berthold Mahn en frontispice; Edit. de la Belle Page. 90 »

Gustave Le Rouge : *Verlainiens et Décadents.* (Coll. *Masques et Idées*) ; Edit. Seheur. » »

George Moore : *Mémoires de ma vie morte,* nouv. édit. comprenant *Les amants d'Orelay,* traduit par G.-Jean Aubry; Grasset. 12 »

Jacques Mortane : *Sous les Tilleuls, la nouvelle Allemagne.* Avant-propos de M. Aristide Briand. (Coll. *Toute la Terre*); Baudinière. » »

Michaël Pupin : *Du berger au savant.* (From immigrant to inventor. Avant-propos de Jean Capart. Avec un portrait et des ilust.; Vromant. 25 »

Jules Renard : *Journal, 1906-1910;* Bernouard. » »

Jean Tarrieux : *Le pesage.* (Coll. *L'homme à la page*); Nouv. Soc. d'édition. 8 »

Musique

Arthur Honegger : *Judith,* action musicale, paroles de René Morax, traduction allemande de Léo Mélitz; Edit. M. Sénart. » »

Arthur Honegger : *Suite d'orchestre* extraite de *L'Impératrice aux Rochers;* Sénart.
Partition d'orchestre. 50 »
Partition de poche. 15 »

J.-G. Prodhomme : *Mozart raconté par ceux qui l'ont vu;* Delamain et Boutilleau. 15 »

Philosophie

H.-J.-J. Buyse : *Dernières propositions en réponse aux problèmes posés par « La Vie de l'espace » de Maeterlinck. La quatrième dimension;* La Rénovation, Bruxelles. » »

Poésie

José Almira : *Les 3 collines;* Edit. Radot. » »

Narcisse Anquetil : *Rimes et raisons d'un Valeri-Cauchois;* Revue du Centre. » »

Francis Ardant : *Au fil du rêve;* Jouve. » »

Baudelaire : *Petits poèmes en prose,* préfacés et annotés par Ernest Reynaud; Garnier. » »

Paulette Fleuret : *Poèmes sans apprêt.* Préface de Raoul Cheyrezy; La Jeune Académie. » »

Pierre Menanteau : *Quand la feuille était verte;* Labouygue, Poitiers. 5 »

Suzanne et Marcel Pléćéla; *Eros nomade.* Bois gravés de Albert Copieux; La Mouette, Le Havre. 9 »

Claude Régil : *La chanson des sept péchés capitaux.* Préface de Gilbert Maire; Jouve. 5 »

Politique

Georges Blun : *L'Allemagne mise à nu;* Nouv. Soc. d'édition. 12 »

P. Guiboud-Ribaud : *Où va la Russie?* Préface de H. Barbusse; Edit. soc. internationales. 5 »

Robert Tourly : *Le conflit de demain : Berlin-Varsovie-Dantzig;* Delpeuch. 10 »

Questions militaires

Colonel Edward L. Munson : *Le maniement des hommes,* traduit et précédé d'une introduction par Loys Moulin; Flammarion. 12 »

Questions religieuses

Divers : *La renaissance religieuse.* Introduction et conclusion de Georges Guy-Grand; Alcan. 30 »

Lucien Febvre : *Un destin de Martin Luther.* (Coll. *Christianisme*); Rieder. 15 »

Roman

Mathilde Alanic : *Nicole, jeune grand'mère;* Flammarion. 12 »
Georges Bouchard; *Le relais de Citeaux;* Monde moderne. » »
Ferdinand Duchêne : *Le berger d'Afkadon,* roman Kabyle; Albin Michel. 12 »
Renée Dunan : *Eros et Psyché;* Edit. de l'Epi. 12 »
Fedor Gladkov : *Le ciment,* traduit du russe par Victor Serge; Edit. soc. internationales. 18 »
Marcel Guiciéto : *La Sablaise;* Edit. Gloria. 9 »
Alfred Jarry : *L'amour en visites,* nouv. édit. avec une préface de Louis Porceau, un frontispice gravé à l'eau forte et 22 bois orig. en 2 couleurs ou en noir de R. Daout; Cabinet du Livre. » »
Gaston Ch. Richard : *La belle robe de Lady Elmoor;* Tallandier. 9 »
Mourasaki Shikibou : *Le roman de Genji,* traduit par Kikou Yamata. (Coll. Feux Croisés); Plon. 18 »
André Villebœuf : *Histoire de France.* Dessins de l'auteur; Baudinière. 12 »

Sciences

G. Rumeau : *Cours de chimie à l'usage des classes de mathématiques spéciales et des candidats aux grandes écoles.* Préface de G. Darzeus. I : *Chimie générale;* Delagrave. » »

Sociologie

Alexandro Pilenco : *Les mœurs électorales en France,* régime censitaire des documents inédits, des anecdotes; Monde moderne. 15 »

Théâtre

Luigi Pirandello : *Théâtre complet.* II : *Henri IV. Vêtir ceux qui sont nus.* Version française de Benjamin Crémieux; Nouv. Revue franç. » »

Varia

G.-P. d'Aigneaux : *Méthodes d'élevage des animaux à fourrure,* vol. II; Bureau technique pour l'élevage des animaux à fourrure, Thonon, et Hachette. 125 »

Voyages

V. Blasco Ibanez : *Le voyage d'un romancier autour du monde, II;* Flammarion. 12 »

MERCVRE.

ECHOS

Le monument Albert Samain. — Prix littéraires. — L'affaire Maurois : une lettre de M. André Provost. — L'affaire Maurois en Angleterre. — Réponse à une critique. — Erratum. — A propos de l'Œdipe du Mans. — Lunettes à télescopes. — Le Sottisier universel.

Le monument Albert Samain. — Mous mettons en souscription une édition d'*Œuvres choisies* d'Albert Samain, dite « Edition du Monument », et dont le produit sera versé à la caisse du Comité du monument, œuvre de Mme Yvonne Serruys, qui sera prochainement inauguré à Lille. L'ouvrage est présenté par Francis Jammes, dont la

préface est précédée de la belle Elégie que lui inspira jadis la mort du poète. Le portrait d'Albert Samain sur son lit de mort, par Eugène Carrière, y est reproduit en phototypie, ainsi que deux autres portraits. Un Appendice comprend une lettre de Stéphane Mallarmé en fac-similé, des poésies de Louis Le Cardonnel et Charles Guérin, des textes de Remy de Gourmont, Louis Denise, Ad. van Bever et Paul Léautaud, enfin une bibliographie complète.

Le volume, qui sera expédié sous peu aux souscripteurs, est un in-8 carré, imprimé sur beau vergé, à l'exclusion de tout autre papier. Le tirage est limité à 1045 exemplaires, dont 1000 numérotés et 45 hors commerce marqués H. C. Le prix de l'exemplaire est de 50 francs.

Les souscriptions seront servies strictement dans l'ordre de réception.

§

Prix littéraires. — Le Prix des Vignes de France, d'une valeur de 10.000 francs, a été attribué à M. Pierre-Léon Gauthier pour son roman *Le Clos Mouron.*

Le Grand-Prix de Littérature, de l'Académie Française, a été décerné à M. Jean-Louis Vaudoyer et le grand prix du roman à Mme Jean Balde.

§

L'affaire Maurois : une lettre de M. André Provost.

Marseille, le 30 mai 1928.

La réponse, peu mesurée dans sa filiale indignation, que M. Jean Texcier a fait insérer dans votre Revue, et l'incrédulité que M. Paul Souday, déformant ma pensée, a étalée dans les *Annales*, m'obligent à vous apporter un commentaire et des précisions.

Si j'ai affirmé qu'Emile Herzog avait, dans un discours français, emprunté des passages entiers à plusieurs *Remerciements à l'Académie* des maîtres du XVIIe, c'est que je suis bien sûr de mon fait. Le hasard, et non des lumières spéciales, m'avait permis de découvrir, à l'époque, ces habiles plagiats.

Je n'ai, pour calomnier, ni assez d'imagination, ni de méchanceté. Et je ne nourris, vis-à-vis d'André Maurois aucun sentiment de nature vile, n'en déplaise à Jean Texcier qui m'en accuse, dans un galimatias qu'eût désavoué son père.

Que mon regretté maître, pour qui je conserve la plus vive admiration et la vénération la plus profonde, n'ait pas reconnu les passages copiés, cela n'a rien d'invraisemblable, quoi qu'en disent mes contradicteurs. Herzog était suffisamment doué pour produire de lui-même de parfaits pastiches. D'autre part, les discours à l'Académie sont des morceaux assez ignorés que d'excellents lettrés peuvent n'avoir pas présents à la mémoire, ou même n'avoir jamais lus.

En voulez-vous une preuve ? Personne n'a relevé une inexactitude notoire dans ma précédente communication. Je faisais allusion au discours de Racine : or celui-ci n'a pas été conservé. M. Paul Souday lui-même a répété sans sourciller mon erreur.

Le temps et la commodité — je suis absent de Paris — m'ont fait défaut pour retrouver tous les passages que j'avais identifiés. Voici cependant le morceau qu'Herzog avait emprunté au remercîment de La Bruyère :

Il (Louis XIV) ne se décharge pas entièrement sur eux (ses ministres) du poids de ses affaires ; lui-même, si j'ose le dire, il est son principal ministre. Toujours appliqué à nos besoins, il n'y a pour lui ni temps de relâche ni heures privilégiées : déjà la nuit s'avance, les gardes sont relevées aux avenues de son palais, les astres brillent au ciel et font leurs courses ; toute la nature repose privée de jour, ensevelie dans les ombres ; nous reposons aussi, tandis que ce roi, retiré dans son balustre, veille seul sur nous et sur tout l'Etat.

Tel est le passage que M. Texcier, tourmentant sa barbiche d'un geste familier, déclarait inférieur au reste du discours.

J'espère que vos lecteurs auront mieux compris que MM. Souday et Jean Texcier ce que j'ai entendu dire. Ce n'est pas pour avoir découvert et signalé dans la délicieuse *Thaïs*, d'Anatole France, des emprunts notables et non déguisés, que j'aime moins notre grand écrivain. Depuis qu'il y a des auteurs fort goûtés, et qui furent de grands pilleurs, André Maurois est en bonne compagnie. Flaubert et d'autres, qui restèrent toujours eux-mêmes, avaient toutefois une conception plus noble du métier des lettres.

La querelle, vieille comme la littérature, peut se résumer à mon sens en quelques mots : documentation, toujours ; imitation, à la rigueur ; copie, jamais. Il est si facile d'user de guillemets !

Rechercher les guillemets, qui manquent souvent, aboutit à vous faire traiter de cuistre et de vil dénigreur. C'est pourtant une tâche éminemment utile aux lettres et qui n'exclut pas de goûter les œuvres dont on découvre les sources trop directes.

Veuillez agréer, etc. ANDRÉ [illegible]OVOST.

§

L'affaire Maurois en Angleterre. — Mr Arnold Bennett, ayant pris, à propos des articles publiés dans le *Mercure de France*, la défense de M. André Maurois, un de ses confrères du *Star*, qui signe « Alpha of the Plough », lui a répliqué en ces termes (1) :

... Je n'ai pas lu les pièces du débat et n'ai point compétence pour me prononcer sur le bien fondé de l'attaque.

(1) *A Bout with Mr Bennett* (*Star*, du 17 mai).

Il est juste, néanmoins, de faire observer que le *Mercure de France* est une revue extrêmement sérieuse dont les critiques méritent le respect.

Mais si je ne suis pas en mesure d'exprimer mon sentiment quant aux charges, je suis cependant à même de me former une opinion sur M. Maurois. C'est un auteur adroit, plutôt superficiel, qui se consacre à des études anglaises, et qui a la bonne fortune d'avoir une « bonne presse » chez nous. Son dernier ouvrage sur Disraëli a été acclamé par ses amis comme un chef-d'œuvre, et le succès qu'il a connu, s'il réjouit M. Maurois, ne fait pas grand honneur à notre esprit critique. Car ce livre n'a point les qualités d'un chef-d'œuvre. Si un Anglais l'avait écrit, on ne l'eût guère remarqué. Il n'ajoute rien à notre connaissance de Disraëli, roule lourdement sur son histoire, de grotesques caricatures de Peel et de Gladstone le déparent, et par sa composition, c'est un pauvre pastiche de Lytton Strachey. Ce n'est point toutefois l'apologie de M. Maurois par Mr Bennett qui me pousse à rédiger la présente homélie, mais une remarque faite par Mr Bennett au cours de cette apologie, et sur laquelle je me permets d'attirer l'attention.

Une des charges formulées par le *Mercure de France* contre M. Maurois c'est d'avoir, pour écrire sa vie de Shelley, pillé Edward Dowden. Mr Bennett ne rejette pas cette charge. Il dit : « La documentation de M. Maurois est basée en partie sur celle de Dowden. Et pourquoi pas ?... Si M. Maurois s'est servi de Dowden, celui-ci s'est sûrement servi des biographes qui le précédent... Quelles qu'aient été ses sources, M. Maurois, avec ses études sur Shelley et Disraëli, a incontestablement donné des livres d'une brillante originalité. Incidemment, il a rendu lisibles quelques-uns des documents de Dowden, ce que Dowden n'a pas fait. » Vraiment ! Mais comment Mr Bennett le sait-il ? Je pose la question, parce que ce n'est pas la première fois que Mr Bennett a exalté M. Maurois aux dépens d'Edward Dowden, et pour une autre raison qui va se manifester clairement. Dans l'un de ses livres, *More Things that Have Interested Me*, paru il n'y a pas longtemps, Mr Bennett a publié sur le *Shelley* de M. Maurois des pages d'un enthousiasme extravagant. Il ne reconnut point alors — parce qu'il l'ignorait probablement — que M. Maurois avait fait des emprunts à Dowden. Mais il mit en avant le *Shelley* de Dowden pour servir de repoussoir au « chef-d'œuvre » de l'écrivain français, : « Considérée comme une étude d'après l'essentielle frivolité des théoriciens infatués d'eux-mêmes, le livre de M. Maurois est un maître livre, cruel, amusant, passionnant » disait-il... « Je tiens son livre pour un antidote contre Dowden (non que j'aie lu Dowden, ou *que je doive jamais le lire* (1), mais on sait à quoi s'en tenir sur Dowden) ». En effet, mais une telle opinion, que vaut-elle, si on n'a pas lu Dowden ? Mr Bennett, il y a quelques mois, déclarait qu'il n'avait pas lu Dowden et que jamais il ne le lirait. Sur le ton d'un pontife, il nous déclare maintenant que M. Maurois a rendu lisibles les documents de Dowden, « ce que Dowden n'a pas fait ». Comment Mr Bennett sait-il que M. Maurois a utilisé les documents de Dowden ? Comment sait-il si Dowden se lit ou ne se lit point ? De son propre aveu, Mr Bennett n'a pas lu Dowden. Il a à son propos un soupçon, soupçon qui ne repose sur nulle autre raison que celle-ci : Mr Bennett n'aime pas le son de son nom. Voilà qui rappelle le refrain de notre enfance :

(1) Souligné dans le texte anglais.

Dr Fell, je ne t'aime point :
Pourquoi? je ne saurais le dire !
Mais ceci seulement je sais fort bien :
Dr Fell, je ne t'aime point.

Ceci n'est pas de la critique, mais puéril préjugé à quoi un homme du rang et de la personnalité de Mr Bennett ne devrait pas se complaire. Ce n'est honnête ni pour lui-même, ni pour ses lecteurs, non plus, même, pour M. Maurois, car qui peut attacher de la valeur aux extatiques louanges qu'il donne à cet auteur, quand on le voit condamner un autre écrivain qu'il déclare avec un air de défi n'avoir point lu et n'avoir pas l'intention de lire, et cela pour nul autre apparent motif que de mettre en relief son favori ? J'ai quelque peu pratiqué Dowden, et je ne partage point l'opinion qu'a Mr Bennet de ce critique habile et copieux, — si on peut dire que Mr Bennett a une opinion sur un auteur qu'il ne connaît pas. Mais ceci est hors de mon propos. Mr Bennett exerce — et je crois, à juste titre — une grande influence sur une certaine catégorie de lecteurs. Cette influence devrait être en fonction du devoir qu'il a de dispenser et le blâme et l'éloge avec quelque connaissance des auteurs qu'il envoie au Walhalla ou à l'autodafé.

Les défenseurs de M. André Maurois, et tout particulièrement M. Paul Souday, du *Temps* et des *Annales*, ont employé avec plus de zèle que de réflexion les « arguments » de Mr Bennett. Comme Mr Bennett, sans avoir lu Dowden, — ni Monypenny et Bukle, Gerbault, etc. — ils ont félicité cet écrivain original d'avoir rendu lisibles les ouvrages qu'il démarqua, ce que, à les entendre, leurs auteurs — qu'ils ne connaissaient pourtant pas — n'avaient pas su faire. La riposte du critique du *Star* nous semble donc s'adresser à tous les partisans de M. André Maurois, aussi bien qu'à Mr Arnold Bennett lui-même.

§

Réponse à une critique. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Prague, le 7 mai 1928.

Monsieur le Directeur,

Diverses occupations, une mission à l'étranger ne m'ont pas permis, à mon grand regret, de lire régulièrement le *Mercure* depuis quelque six mois et je viens seulement de prendre connaissance d'un article que M. Henri Mazel a publié dans votre revue au sujet de mon livre sur *l'Evolution des prix* (numéro du 15 novembre 1927, revue de la quinzaine, rubrique sciences sociales).

A la troisième page de cet article, M. Mazel dit : « J'ai tâché d'être aussi clair que possible, l'auteur dont je parle semble chercher à l'être aussi peu que possible. » Cette affirmation ayant un caractère subjectif, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre et l'on sait de reste que, selon la parole du regretté Robert de Flers, maints critiques s'abstiennent de comprendre pour être mieux compris. Je me tairais donc si M. Mazel ne semblait avoir voulu étayer ses dires sur une citation inexacte dont il m'attribue la paternité et à laquelle il paraît attacher quelque importance, puisqu'il s'indigne après avoir fait la dite citation et qu'il s'écrie : « Peut-on écrire un pareil charabia ! »

La citation figure ainsi au *Mercure* (quatrième page de l'article) : « Le facteur monétaire n'a pas *l'université* qui serait nécessaire à un antécédent premier des phénomènes ». Et la phrase exacte (page 199 du livre) est celle-ci : « Le facteur monétaire, *essentiellement national*, n'a pas *l'universalité* qui serait nécessaire à un antécédent premier des phénomènes. »

Si donc les lecteurs du *Mercure* ont dû subir du charabia, à qui la faute ?

Quant au souhait exprimé par M. Mazel que soit séparée la science de la « politique politicienne », je ne puis que m'y associer puisque c'est à quoi j'ai tâché dans mon livre et quiconque s'est donné la peine de le lire attentivement n'en peut douter.

Mais M. Mazel ne serait-il point inspiré plutôt par un sentiment de politique que par l'esprit scientifique lorsque, dans son article, il attaque avec véhémence mon maître le Professeur Bertrand Nogaro ? Cette attaque ne semble pas marquer une connaissance bien complète de la pensée et des actes de ce savant économiste et cela nous dispose à penser que M. Mazel pourrait peut-être trouver profit à relire le livre que M. Nogaro a écrit en 1924 sur *la Monnaie et les phénomènes monétaires*, ainsi que cet article sur *Une théorie réaliste de la monnaie*, que le maître publia en 1906 dans la *Revue d'économie politique*, bien avant son entrée au Parlement, article qu'il n'a pas renié depuis. Une constance de vingt années, si elle est rare dans la science, est certainement impossible dans la « politique politicienne ».

Au demeurant, je me garderai bien d'insister sur tout cela, car il n'est point dans mon intention d'engager une polémique en une lettre qui a pour objet une simple mise au point. Mais vous pensez certainement, Monsieur le Directeur, que la sévérité dans la critique doit être unie à l'exactitude ; j'aime à croire que c'est aussi le sentiment de M. Mazel, c'est pourquoi je vous serais très reconnaissant de bien vouloir publier cette lettre dans le prochain numéro du « Mercure de France », en vous priant d'agréer, etc.

MAURICE VIRLOGEUX.

§

Erratum. — La signature de l'article de tête de notre dernier numéro, *la Faillite du Sionisme*, a été estropiée au tirage. L'auteur de cet article est M. KADMI-COHEN.

§

A propos de l'Œdipe du Mans.

Vendredi, 4 mai 1928.

Mon cher Vallette,

La spirituelle lettre publiée dans le numéro 716 (page 762), pourquoi votre correspondant Manceau la signe-t-il « l'Œdipe du Mans » ? L'anonyme qui, pendant de longues années, déchiffra victorieusement les plus hermétiques rébus ! signait toujours *l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans.*

Voilà-t-il pas un bel alexandrin sonore ? M'est avis qu'à tout prix il le faut conserver. Cher café de l'Univers ! C'est là que, chaque soir (Siebert, que me veux-tu ?), nous nous réunissions, après avoir dîné

à la Boule-Rouge, ou à l'Hôtel de France ou au Saumon, jeunes conditionnels du 26e et du 31e d'artillerie, aristocrates comme Hély de Talleyrand-Périgord ou roturiers comme Gauthier-Villars, pour feuilleter les illustrés et admirer les impeccables solutions que donne de leurs énigmes « l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans », dont le nom voltigeait sur les lèvres humaines...

Il y a de cela un demi-siècle, mon vieil ami.

Truly yours, WILLY.

§

Lunettes et télescopes. — Nous avons reçu de nouvelles lettres à ce sujet.

J'ai eu l'occasion de voir, nous écrit M. Clavel, professeur au collège de Montélimar, lors d'une éclipse de soleil, en 1921, à Paris dans un laboratoire à qui l'Observatoire l'avait prêté, un télescope construit par Foucault lui-même. J'ai certes été impressionné par la qualité de cet instrument, par la perfection des images qu'il donnait, par son illustre origine, mais non point par ses dimensions : il avait 1 mètre 20 de long et aurait fort bien tenu, ma foi, sous une véranda.

A l'origine, comme grands instruments, on construisait des télescopes, car l'obtention de grandes masses de verre homogènes et exemptes de défauts pour objectifs de lunettes est très délicate. Les grands télescopes modernes (appareils catadioptriques) sont maintenant construits en sous-sol verticalement et l'on y projette les faisceaux lumineux au moyen d'un coelostat ; il est inutile d'être équilibriste et de se jucher sur un échafaudage pour s'en servir.

J'ajoute, en toute sincérité, que Jack London avait dû songer à une lunette, les gens de mer utilisant habilement ce genre d'instrument, mais je l'excuse volontiers, lui... ou ses traducteurs, d'avoir pris le mot télescope dans son sens *étymologique*.

Un autre de nos lecteurs nous écrit :

Je suis bien contrarié, Monsieur. Je lis dans votre Sottisier du 1er mai (page 764) qu'un *télescope* pèse des milliers de kilos et s'approche, en dimensions, de la tour Saint-Jacques. Que dois-je faire alors de mes deux charmants *télescopes* du XVIIIe, dont l'un mesure 25, l'autre 40 centimètres d'un bout à l'autre ? Et que dois-je penser de l'Astronomie Populaire, de Flammarion, qui recommande (129e mille, 1922, page 859) l'emploi du *télescope* à réflexion comme étant un instrument plus *léger*, plus *maniable* que les lunettes ?

Il y a, pourtant, une faute dans le passage cité par vous : c'est le mot « le *long* télescope », car, s'il s'agit d'un *télescope*, celui-ci est en général sensiblement plus court — à peu près de moitié — qu'une *lunette* de puissance équivalente.

§

Le Sottisier universel.

On pense, dans certains milieux, que — devant la tempête qui l'a assailli — le général Nobile aura tenté d'atterrir au nord-est du pôle ou dans la région désertique de la terre François-Joseph. — *L'Œuvre* 27 mai.

De Londres. — Quatre représentations seront données de *Six personnages en quête d'auteur*, de M. Bernard Shaw. — *Le Figaro*, 26 mai.

Vernantes se hâta vers sa femme. Elle brodait un petit mouchoir de soie commencé depuis un an environ... Il rapporta fidèlement la scène dont il avait été l'involontaire témoin. Marcelle s'arrêta de broder, chiffonna le carré de batiste... — RENÉ PUJOL, *Le second mari*, feuilleton du *Journal*, 24 mai.

On buvait, on mangeait, on chantait des rondes, et les cornemuseux tournaient la manivelle de leurs instruments. — GABRIEL NIGOND, *Marie Montraudoigt*, p. 62.

LA FUITE EN EGYPTE. — Miss Gaïatry, la triomphatrice du raid Paris-Cannes, ambitionne de nouveaux lauriers... La jeune danseuse hindoue a décidé, nous dit M. Léon Moussou, du *Journal*, « de rendre hommage au dieu des chrétiens en marchant sur les traces de Jésus-Christ ». Non pas que miss Gaiatry veuille se convertir au christianisme ! Son ambition se borne à renouveler, sans la moderniser, la fuite en Egypte. De même que la Vierge Marie, saint Joseph et l'Enfant Jésus fuyant Hérode, elle partira dans quelque temps, sur un âne, de Bethléem pour Jérusalem. — *Le Journal*, 17 mai.

Cent ans se sont écoulés depuis que Jules Verne a écrit son *Tour du monde en 80 jours*, qui illustra à jamais son Philias Fogg et son fidèle domestique. — *Le Journal*, 19 mai.

Je m'en tiens à la formule française Il y a des protestants, des athées, des francs-maçons, qui sont morts et ont souffert pour la France. Ils ont droit de parler comme les catholiques. — ERNEST GAUBERT, *La Croix de l'Indre*, 16 mai.

Autre raison de nous réjouir. Dans cette course, il n'y avait que trois conducteurs français : Divo, Dreyfus et Chiron, encore ce dernier est-il Monégasque. Tous trois sont à l'arrivée. — *Le Journal*, 7 mai.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCIV

“L’Éternelle Question” (1)

Un livre étonnant a paru, et vaillant! Il ose chercher Dieu!

La Morale s’en va jusqu’à la dénatalité. L’immoralité déferle comme une houle. La Religion cloche de l’aile. — C’est qu’on a perdu Dieu de vue, on ne le perçoit plus.

Le Matérialisme, désolant, nous dévore. On a cru s’être libéré en jetant bas le bouclier de Dieu. Et on a subi les coups d’estoc et de taille. — Il faudrait retrouver ce Dieu des forts.

Mais où est-il? Existe-t-il même?

Or voici que ce Livre ose rechercher Dieu! Où le trouver?

Les Métaphysiques nous ont fatigués. Pourrions-nous questionner la Science? La fouiller? — Oui, c’est cela!

Et c’est là l’audace de ce Livre.

Il prend donc au collet les sciences. Il les secoue, les manie, les pénètre : l’Evolution, l’Atomisme, l’Astronomie, où il démonte tout le grand ciel, dans un tableau de science précise, de 76 pages. C’est stupéfiant!

Il demande à Dieu : — « Que voulez-vous donc faire de tant de globes flambants,

> Tant de fantastiques lampes
> Eclairant les ciels finis?
> — Est-ce pour guider aux rampes
> Montant à vos infinis?

Il relance Dieu en quelque sorte, dans ses retranchements de l’infiniment petit et de l’infiniment grand.

Mais Raoul Bernard, — comme son ancêtre avunculaire Pascal, — ne peut que se prosterner devant l’Infini impénétrable.

Car, — ainsi l’ont dit Pasteur en 1882 et Ch. Moureu en 1926, — dans cet Infini on a trouvé un Sur-Etre. On a trouvé Dieu!

Et l’Ame? En avons-nous une? Que fait-elle? Et où va-t-elle?

Or, Raoul Bernard ne l’a-t-il pas trouvée au cœur de toute Matière? Créée pour être l’Ouvrier de Dieu, pour tout le menu détail dans les espèces et les corps?

Il étudie les œuvres de l’Ame et ses évolutions. Idées toutes nouvelles, bien à lui, mais rationnelles, laissant l’Ame issue des mains de Dieu, montant aux plus hauts sommets, — et, au fait, sans opposition avec l’orthodoxie.

Il appelle à son aide l’ultime Science et le Vitalisme, de tous les savants modernes; et la plus récente philosophie, même cette enquête des 75 savants de l’Académie des Sciences en 1926, par Robert de Flers.

De grandes Odes, des récits reposants, émaillent par moment le livre.

Et quelle belle théorie toute nouvelle émet Raoul Bernard sur le Grand Œuvre moral, de la création à la Mort, en passant par la Liberté, le Mal, les Passions!

« Vrai Livre de Bénédictin, — c’est de la haute Science, de la Philosophie des Sciences, et la Poésie même de cette Philosophie », — écrit le savant Dr Miramond de Laroquette.

Flammarion disait : « Nouveau poème de la Nature, poème « spiritualiste, dont la grande idée se substituera à l’avenir au poème de Lucrèce. »

Plus obstiné que Sully-Prudhomme, Raoul Bernard élève toute la philosophie en poésie. Et c’est là le reproche qu’on pourrait lui faire!

Mais Claude Bernard a dit : « Je suis persuadé qu’un jour viendra où le physicien, le poète et le philosophe parleront le même langage ».

Eh bien! cela semble réalisé par ce Livre étonnant :

L’ETERNELLE QUESTION
de Raoul BERNARD.

René Pierrugues.

(1) *Édition PACIS*, Nice, rue Frédéric-Passy et chez tous les libraires.
2 volumes in-8............... 30 fr.

BULLETIN FINANCIER

Les dernières semaines ont été fertiles en mouvements d'une grande violence ; mou-ments de baisse d'abord, provoqués par la mauvaise humeur des places anglo-saxon-s et chez nous par la tension des reports, puis mouvements de fortes reprises lorsque Bourse apprit le résultat magnifique de l'emprunt de conversion, qui a produit en une naine et versés en « numéraire » plus de 10 milliards. Le groupe de nos fonds blics a trouvé dans cette constatation un précieux élément d'encouragement, ainsi 'une amélioration des plus appréciables. En fonds étrangers, on a surtout observé un ul important des fonds ottomans, une information d'Angora faisant redouter que la sion de l'Assemblée ne soit close avant que les accords relatifs au règlement de la tte soient ratifiés. En revanche, les fonds serbes ont fait preuve d'une assez grande meté, tandis que les emprunts roumains se montraient irréguliers.

C'est principalement dans le compartiment bancaire, qui a donné lieu à un chiffre vé de transactions, que l'on a noté de profondes oscillations de cours. Un mouve-nt de reprise ne tardait d'ailleurs pas à succéder, et l'on retrouve aujourd'hui à un eau peu différent de ce qu'il était avant la tourmente, les actions de la Banque de nce, du Crédit foncier, du Comptoir d'Escompte, de la Société Générale. Dans le upe des banques d'affaires, les échanges furent aussi des plus actifs, la Banque de nion Parisienne, la B. N. C., le Comptoir Lyon-Alemand continuant à montrer une nde fermeté.

'armi les valeurs de transports en commun, le Métropolitain a vivement reculé, le rs de 1560 auquel il avait été porté semblant véritablement par trop accentué. Les ions de nos grandes compagnies de chemins de fer sont irrégulières, se remettant ement de l'agitation qui a régné dans ce groupe. Des réalisations ont pesé sur un ain nombre de valeurs d'Eaux, Gaz et Electricité, sans parvenir néanmoins à enta- sérieusement l'importante avance qu'elles ont prises depuis ces derniers mois ; de ne, un actif courant d'échanges s'est maintenu au groupe des valeurs métallurgiques celui des charbonnages.

e marché du cuivre est d'une extrême fermeté ; aussi, à part le Rio qui, pour des ifs qui lui sont propres, est en régression, trouvons-nous la plupart des autres urs maintenant les cours acquis.

ien que les perspectives du marché du pétrole soient plutôt encourageantes, la tenue la cote des valeurs pétrolifères laisse à désirer. Influencés par la faiblesse du marché Londres, un grand nombre de titres de pétrole ont dû se replier. Très peu d'affaires s le compartiment caoutchoutier, où l'on ne relève que d'assez peu sensibles diffé-ces de cours. Tendance toujours ferme sur les valeurs de phosphates et de produits niques, assez vives fluctuations sur les valeurs de soie artificielle.

ecul des mines sud-africaines.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.